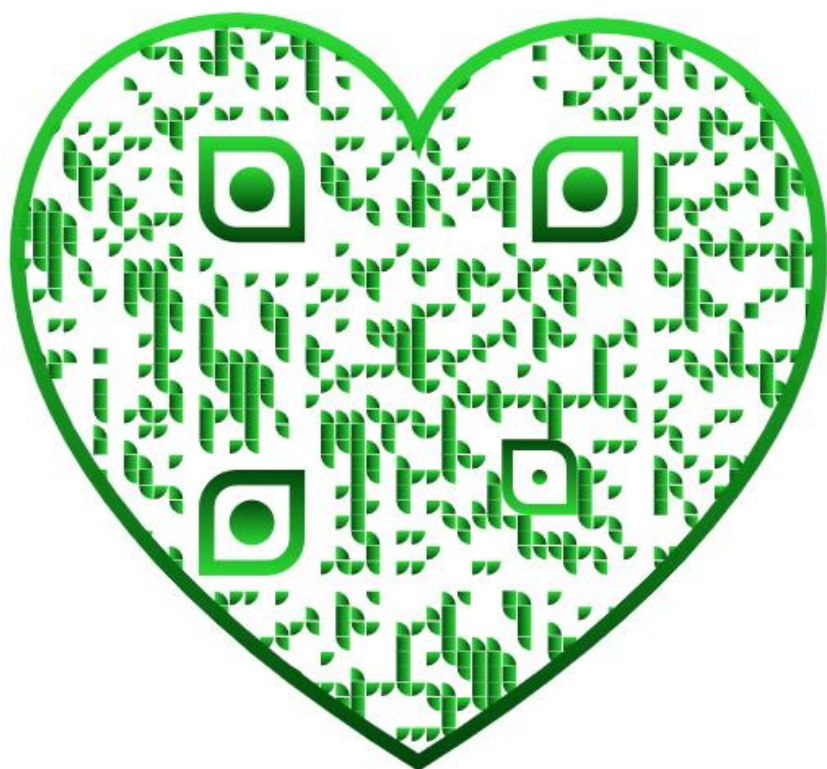


AHOGUR

A black crow with its wings spread, perched on a branch in a dark, misty forest with a greenish glow.

Sonia J.Fadda



AHOGUR



Sonia J.Fadda

AHOGUR

Chapitre 1 :

Une histoire de famille.

Si je vous racontais une histoire ? Comme on en raconte aux enfants, la niaiserie en moins. Quoi que je puisse bien m'y laisser aller par moment, personne n'est infaillible. Vous en voulez de mon histoire ? Décrocher quelques instants vers un autre présent ? Sachez que je commence à écrire en écoutant les chœurs de l'armée rouge, donc on ne part pas sur des châteaux d'opale qui luisent sous le soleil du printemps, non. Imaginez plutôt un chemin de campagne à la nuit tombée. Tout autour, la cambrousse à l'ancienne, sans poteaux ni panneaux, on efface, on oublie, on remonte le temps... Imaginez donc, on marche dans nos vieux souliers en tirant une petite charrette à bras sur la route pleine de cailloux et de touffes d'herbes folles. Le ciel est étoilé, c'est l'automne donc ça caille franchement ! On presse le pas pour rentrer à la chaumière sur la colline. On n'en est plus très loin, mais il faut se magner un peu parce que dans le coin, les loups ont bon appétit. Mais on n'y pense pas trop, et on se paie le luxe de plaisanter entre nous. On a passé deux jours à la ville pour la foire annuelle, la foire aux oignons, et oui ça vend du rêve ! On a rencontré beaucoup de monde, on a vendu nos légumes, nos peaux de lapins et de renards. Tout va bien en somme, on ramène quelques chopines en plus de ce qui nous manquait pour passer un hiver tranquille. Mais j'y pense, je ne vous ai pas présenté la famille. Une belle bande de loqueteux à dire vrai, mais une vraie fratrie de l'enfer à foutre le feu à toutes les robes de bure en goguette ! Il y a le père d'abord, deux mètres et cent kilos de bûcheron, des mains comme des battoirs qu'il n'a jamais levées sur aucun de nous. Nous, ses enfants, enfin, ceux que le destin lui a confié à lui tout seul, sans mère pour les porter ou leur donner la tétine. Cet homme-là nous a ramassés comme des fruits sauvages dans toute la campagne environnante. Edwyna par exemple, seule rescapée de

l'incendie qui avait ravagé la ferme de ses parents, elle avait six ans. Colin lui, il l'a trouvé dans une maison en ruine près du corps d'une femme morte, ce n'était encore qu'un bébé chétif. Comme la petite Jehannette, qui a survécu à l'épidémie qui avait ravagé tout un village, elle marchait à peine quand il l'a trouvée, errant sur la place. Et moi, Solène, qu'on a carrément déposée devant sa porte, dans un panier. Il y a aussi le dernier venu, le petit Bastien que ses parents ont presque vendu à notre père... Faut dire qu'avec déjà onze autres enfants, un de moins contre un kilo d'orge, c'est une bonne affaire. Cet homme-là qui ramasse les mioches que personne ne réclame c'est Ulysse, notre père à nous. Et notre famille, avec tout ce qu'il nous a appris, notre famille passe au travers des ennuis comme l'eau dans le tamis de l'orpailleur...

Mais revenons à ce soir d'automne. En dépassant le petit pont antique juste avant la colline, quelque chose attira l'attention de notre père qui fit taire nos bavardages d'un geste. La rivière était à sec sous le pont et en y jetant un œil, j'aperçus quelque chose qui brillait à la faible lueur des étoiles. Un hennissement étrange se fit entendre. Notre père contourna le pont vers le lit de la rivière, notre unique lanterne à la main. Nous étions tous restés au-dessus, mais la curiosité de Colin le poussa à descendre lui aussi. Du pont, je ne discernais pas grand-chose, mais d'instinct, je sus que tout ça ne sentait pas bon. Edwyna improvisa une torche d'une branche morte et descendit à son tour. Bastien commençait à s'inquiéter, il se serra contre moi, l'air grave sans même savoir pourquoi. Au bout d'une minute, Colin revint, la mine sombre. J'allais le questionner quand un court hennissement aigu traversa la nuit. Je sursautai et Bastien avec moi. Colin me dit alors : « Un groupe de gars du château. Ils ont dû tomber sur des bandits de grands chemins. C'est une vraie boucherie, ils ont même planté les chevaux. Papa vient d'achever celui qui agonisait. ». Je déglutis péniblement avant de lui répondre : « Il faut se dépêcher de rentrer, tout ce sang, ça va attirer les bêtes. ». Mon père qui venait de remonter, ajouta : « Oui, hâtons-nous, il faudra aller prévenir le château demain. » et il reprit la charrette en direction de la colline. Edwyna garda sa branche enflammée à la main et je pus voir sa mine soucieuse quand elle prit ma main dans la sienne... Jusqu'à ce que nous soyons de retour à la chaumière, il n'y eut plus de bavardages ou de rires.

Chacun rejoignit sa couche alors que notre père rallumait le feu

dans la cheminée. Complètement absorbé par ses pensées, il s'assit devant l'âtre et resta ainsi longtemps, alors que les hurlements des loups se faisaient entendre non loin. Il n'était pas homme à s'inquiéter pour rien, tout cela ne sentait décidément pas bon.

La nuit fut courte, comme toujours. À l'aube il fallait vaquer aux corvées journalières, chacun la sienne peu importait la saison. Rentrer du bois, relever les pièges, aller chercher de l'eau, toutes les joyeusetés de la vie champêtre. Cela peut sembler fou mais nous étions heureux et notre quotidien ne se résumait pas qu'à cela. Dès que nous avions terminé, nous avions quartier libre jusqu'aux corvées du soir. Ce matin-là, cependant que nous mangions un frugal petit déjeuner, l'ambiance familiale n'était pas du tout joyeuse. Aucun des enfants n'osait poser la moindre question, mais tous n'avaient que l'épisode du pont en tête. Notre père faisait mine de ne pas y penser mais il savait qu'il n'y échapperait pas. Avec cinq paires d'yeux le scrutant en silence, il finit par soupirer : « Très bien. Je vais aller au château avec Edwyna tout à l'heure, pour informer le seigneur Claude de ce qui s'est passé au pont. ». Colin ouvrit la bouche pour protester mais notre père ajouta aussitôt : « J'y vais avec Edwyna parce que tu as des pièges à relever. Solène tu l'accompagneras, au cas où... Et vous, Bastien et Jehannette vous savez ce que vous avez à faire, filez chez Justine pour ramener Pâquerette. Pas de discussion, au travail. »... Après avoir conduit Bastien et Jehannette chez notre voisine Justine où ils devaient récupérer notre chèvre, nous nous dirigeâmes Colin et moi, vers la forêt des Arabesques. À un moment, juchés sur un monticule de rocs et terre, nous pûmes apercevoir au loin sur la route, notre père et Edwyna s'éloignant vers le vieux château du seigneur Claude. Un peu déçus de ne pas être du voyage, nous avions cependant des choses à faire, il fallait profiter de ce soleil d'automne tant qu'il osait encore se montrer. En nous enfonçant dans l'épaisse forêt, nous prévoyions déjà d'aller à la pêche sur le chemin du retour. Je m'entendais bien avec Colin, nous avions presque le même âge, le même goût pour les armes et les blagues douteuses. Quand nous étions encore petits, nous nous étions souvent battus parce qu'il osait dire qu'une fille serait toujours moins bonne qu'un garçon au lancer de hache. Il n'avait pas tort en fait, mais au fil du temps j'étais devenue bien meilleure que lui au lancer... De poignard. Nous vivions une époque rude et notre père était convaincu qu'il nous fallait tous pouvoir nous défendre le cas échéant. Il avait enseigné le maniement de la hache à Colin, de ces haches bien différentes de la cognée qui lui servait à abattre les arbres. Nous ne savions pas vraiment d'où il tenait cette aptitude, il restait toujours évasif sur ce sujet mais nous avions imaginé qu'il avait

servi dans une quelconque armée. Cette idée nous était venue quand il nous initia au tir à l'arc, nous, les filles. Jehannette n'aimait pas cela. Elle n'aimait pas les armes et le concept même de violence. Mais elle finit tout de même par se débrouiller avec l'arc que notre père lui avait fabriqué et joliment gravé à son nom. Edwyna elle, par contre, était imbattable en archerie, capable d'atteindre une mésange en plein vol ou un lièvre en pleine course ! Pour ma part, je préférais les lames mais ne me défendait pas trop mal en archerie...

Dans l'après-midi, un vent humide et glacé se leva alors que nous relevions le dernier des pièges à loups. Il avait fallu achever la bête mais ce n'était pas un problème, nous avions la technique. En quelques minutes, l'animal était tué, dépecé et nous étions déjà repartis. Ce jour-là, nous rentrions avec trois peaux de loups et ça ne présageait rien de bon. S'ils étaient déjà nombreux, l'hiver serait long. Et dangereux.

Le seigneur Claude était de ces hommes nés dans l'opulence par accident sans jamais réussir à y trouver réellement leur place. Tout en barbe, moustache et cheveux gris, bedonnant un peu sous le pourpoint, il affichait la plupart du temps une bonhomie non feinte à l'égard de tout un chacun. En seigneur des terres environnantes, il s'évertuait à rester juste et ne cherchait pas futillement les honneurs de ses pairs. Il discutait avec une paysanne devant l'entrée de son vieux château lorsque mon père et ma sœur se présentèrent à lui. À l'annonce que lui fit le bûcheron, Claude se rembrunit : « Allons bon, aucun de mes hommes ne manque à l'appel ce matin pourtant... As-tu vu si ces pauvres bougres portaient les armoiries d'une famille de la région ? Des couleurs que tu aurais pu reconnaître ?

- Non messire, il faisait déjà fort sombre quand nous les avons trouvés... Mais leurs corps n'étaient pas encore raides, l'attaque était récente.

- C'est curieux, je n'attends aucune visite ou délégation... Retourne sur les lieux Ulysse, je fais atteler une carriole. Qui que soient ces malheureux, je ne vais pas laisser pourrir leurs carcasses ainsi. Tout homme mérite une sépulture décente. Merci à toi de m'avoir promptement prévenu !

- C'est normal messire, je vous attendrai là-bas. ». Notre père ne se réjouissait pas de retourner sur les lieux de l'incident, il avait pensé

être débarrassé de cette histoire une fois le seigneur prévenu. Sur le chemin du retour, ma sœur lui dit : « Tu as l'air inquiet.

- Pas vraiment inquiet, juste un peu... contrarié. J'ai d'autres choses à faire...

- Je le sais bien, et pourtant... ça ne te titille pas de savoir de quoi il retourne ?

- Comment ça ? Ces pauvres types se sont fait truchider pour quelques pièces et une paire de bottes, voilà de quoi il retourne.

- Ce n'est peut-être pas aussi simple. On ne voit pas souvent d'hommes en armure de plates par ici. Et ne me dis pas que tu ne les avais pas remarqués !

- Les deux en armure ? Si bien sûr... Mais va savoir, peut-être des nobliaux en vadrouille... Rien qui ne nous concerne en tout cas !

- Oui mais tout de même ! Des hommes en armure ne sont pas censés savoir se défendre ? Est-ce que justement, ils ne sont pas censés pourfendre facilement les bandits de grand chemin ? Et là, deux armures plus deux écuyers se font couper en tranches ? Il fallait que les gredins soient nombreux non ? Et si une bande comme ça se balade dans la région, ça nous concerne aussi non ? ». Notre père marqua un temps d'arrêt et regarda sa fille d'un air perplexe. Il la savait maligne et curieuse mais elle arrivait toujours à le surprendre. En soupirant, il répondit : « Tu n'as pas tort.

- J'ai même carrément raison.

- Ne t'en vante pas trop auprès de tes frères et sœurs, inutile de les inquiéter pour si peu.

- Pour "si peu" ?!

- Oui nous ne savons rien pour l'instant. J'irai au village demain, voir si quelqu'un aurait eu vent d'une bande de malfrats dans les environs...

- Je pourrai...

- Non, j'irai seul cette fois. Tu as du travail à la maison toi aussi. ». Edwynna fit rouler ses yeux en signe de contrariété mais passa son bras sous celui de son père en soupirant. Ils échangèrent un sourire, notre colline se dessinait au loin sous le soleil pâle.

Colin s'était endormi sous un arbre depuis un bon moment. Je regardais la surface de l'étang presque immobile, sans vraiment surveiller la ligne de ma canne à pêche. Mon esprit flottait entre la réalité calme et odorante de la forêt et l'agitation incohérente de ma réflexion. Des morts sous le pont de pierre, les loups ou les ours qui allaient s'en repaître, les bandits de grand chemin... La mort n'était pas anecdotique à cette époque et à dix-neuf ans, j'avais vu mon lot de cadavres dans des états plus ou moins effrayants. Comme celui du mari de Justine qu'on avait retrouvé une semaine après qu'il se soit rompu le cou dans le gouffre de la butte aux cerfs. Toutes les bestioles du coin avaient dû y goûter, ce n'était pas beau à voir. Et l'odeur quand les hommes du village l'ont remonté ! C'est peut-être ce qu'il y avait de plus horrible. Depuis, Justine n'était plus la même. On l'avait retrouvée plusieurs fois à moitié nue arpentant la nuit dans l'espoir qu'un loup l'emporte. Nous prenions soin de la ramener chez elle, et souvent Jehannette restait à son chevet jusqu'au matin. Nous aimions beaucoup Justine, elle nous avait à tous appris à lire et à signer notre nom ce qui n'était pas si courant à l'époque. Et quand nous renâcions à la tâche, notre père nous rappelait combien c'était un cadeau précieux qu'elle nous faisait. Jehannette du haut de ses quatorze ans était toujours la plus appliquée, le reste de notre fratrie se contentant du minimum qui était déjà bien plus élevé que tout ce que nos voisins connaissaient. Ma petite sœur passait beaucoup de son temps libre chez Justine, peut-être avait-elle besoin d'une figure maternelle comme le disait notre père. Je pensais pour ma part qu'il y avait certainement un peu de ça, mais aussi beaucoup d'intérêt pour les trésors que possédait notre voisine : deux livres ! Dont un dans une langue inconnue que Jehannette ânonnait malgré tout à haute voix, comme des incantations étranges. Elle nous citait parfois de mémoire une phrase ou deux, dont elle ignorait le sens, mais qui résonnaient telles des sentences selon le ton qu'elle employait. Je crois qu'elle nous prenait pour des crétins ou des brutes par moment. Et quelquefois c'était vrai, mais nous finissions toujours par en rire ensemble. Au souvenir d'une mauvaise blague de Colin, un sourire honteux flotta sur mes lèvres. C'est un craquement sec qui me tira de mes pensées. Un regard vers mon frère, il dormait toujours. J'allais tourner la tête sur ma droite quand une odeur âcre que je n'identifiais pas tout de suite me fit grimacer. Un autre craquement de branche, plus près. Je me figeai et instantanément je reconnus l'odeur désagréable qui s'était faite plus forte. Un relent de vieux sang et de pisse mêlés. J'étais tendue mais je venais de comprendre, et lançai d'une voix forte en espérant réveiller Colin : « Hugues ! Branlotin de chèvre, je t'ai senti approcher depuis longtemps ! ». Mon frère sursauta, je me retournai pour me retrouver face au fils du meunier du

village qui ricanait : « T'as la truffe d'une chienne de troupeau toi... ». Hugues Bordolin, dit le Clou, un grand type maigre au faciès grêlé. Mauvais comme la gale et obsédé par les donzelles comme un croisé de retour de quête. Mon frère se releva en grognant : « Toi cette fois, je te casse la gueule. ». Hugues était bien plus grand, mais Colin avait pour lui d'être râblé et musclé. Le fils du meunier ne s'y risquerait pas : « Mais calme-toi, je n'ai rien fait de mal cette fois... » dit-il avec un sourire de biais montrant ses dents gâtées. J'arrêtai mon frère en disant posément : « C'est vrai, laisse, Colin. Il y aura sûrement d'autres occasions... En tout cas moi, avec ma truffe de chienne, t'es pas près de m'attraper comme tu l'as fait avec la Marie. Dès que tu es dans l'coin, ça sent la pisse que c'en est irrespirable !

- J'y ai rien fait à la Marie.

- C'est pas ce qu'elle dit.

- Bah ! C'est une demeurée qui dort avec les poules, y a que les bâtards pour la croire ! ». J'allais surenchérir quand une pierre vint le cogner en plein front dans un bruit sourd. Il s'écroula, sonné. Je me tournai vivement vers Colin qui dit en levant les mains : « Quoi ? J'ai pas lancé ma hache !

- Tu l'as peut-être tué quand même, imbécile !

- Mais non, j'ai pas pris la plus grosse pierre... ». Hugues gémit et se remit à bouger mollement, un filet de sang commençait à couler de son front. Je n'éprouvais aucune pitié pour lui, il n'avait pas vraiment l'air mal en point. Je dis à Colin : « Un peu d'eau fraîche lui ferait du bien tu ne crois pas ? »... L'instant d'après, nous le jetions dans l'étang. Le contact de l'onde glacée le réveilla tout à fait et ce fut un déluge d'insultes à notre rencontre. Nous ramassions nos affaires pour rentrer quand Colin me dit en ricanant : « Le problème c'est qu'avec ce bain forcé, tu n'auras plus l'odeur de pisse pour le repérer ! »...

Alors que nous arrivions à la maison, Bastien vint à nous, curieux de savoir ce que les pièges avaient donné. Notre père n'était pas encore rentré du pont, mais Edwynna nous accueillit sur le seuil de la maison. Colin lui raconta notre rencontre avec le Clou, elle eut un bref sourire amusé : « Vous avez bien fait, ce sac à bouse mériterait bien pire, je n'aime pas le savoir dans le coin, surtout pour Jehannette. Il faudra qu'on soit vigilants à l'avenir. Elle reste chez Justine ce soir, mais demain l'un de nous ira la chercher. ». Colin jura ses grands

dieux que si le clou touchait à une de ses sœurs, il lui ferait manger ses joyeuses, ou quelque chose de cet ordre. Et je ne pus qu'ajouter : « Évitions que tu aies à te salir les mains tu veux ? Pense juste à aller chercher Jehannette demain. »... Nous nous attelâmes à nos tâches du soir en guettant le retour de notre père, chacun de notre côté. Et lorsqu'il arriva enfin, c'était le crépuscule. Nous l'attendions pour passer à table, il prit le temps de tous nous embrasser avant de s'asseoir. Coupant un morceau de pain, il devança nos questions : « Avant que vous n'imaginiez mille histoires rocambolesques, voilà ce que j'ai fait avec le seigneur Claude aujourd'hui. Nous avons ramassé les corps des infortunés sous le pont pour les mettre sur un chariot et les déposer au temple... Le prêtre va se charger de les mettre en terre. Le seigneur croit avoir reconnu le blason d'une famille, des gens du Nord qui vivent à des centaines de lieues d'ici, il ne comprend pas ce que ces gens venaient faire chez nous. Voilà. Fin de l'histoire. ». Mais ce n'était pas suffisant pour satisfaire notre curiosité. Je demandai : « Il est certain d'avoir reconnu le blason ? », ce à quoi mon père répondit : « Pas certain non. Il devrait vérifier dans ses documents ce soir... ». Edwynna enchaîna : « Va-t-il parler de ça au duc ou au roi ? »

- Je ne sais pas ma fille... J'en doute quand même... ». Et Colin de poursuivre : « Est-ce que c'était des chevaliers en fait ? Leurs armures...

- Il semblerait. Bien qu'on n'ait pas retrouvé leurs armes...

- Et on ne prévient pas le roi quand des chevaliers sont tués ?

- Je ne sais pas. Écoutez les enfants, inutile de vous retourner l'esprit avec tout cela. Ce ne sont pas nos affaires. Alors assez de questions, mangez maintenant. ». Frustration générale. Mais au bout de quelques secondes, Bastien risqua, comme pour lui-même : « Quand même... Des chevaliers. ». Sa réflexion nous tira à tous un sourire...

Le lendemain, comme il l'avait prévu, notre père se rendit au village de Pierre Fendue et questionna les gens qu'il connaissait. Sans trop en dire toutefois, pour ne pas répandre une psychose inutile. Mais personne n'avait entendu parler de bandits qui écumaient la région. La contrée des terres du Sud était réputée paisible et plus particulièrement les territoires du seigneur Claude. Il avait sous ses ordres une brigade d'une douzaine d'hommes qui veillaient à ce que la paix régnât. Tous étaient natifs de la région, ce qui facilitait le lien avec les habitants... Alors qu'il s'appêtait à quitter le village, notre

père fut interpellé par le meunier. Il devina de suite pourquoi. Les deux hommes se connaissaient depuis fort longtemps mais leur entente n'était que très relative. Il soupira et serra la main de l'artisan en disant : « Ah Ulysse ! Le plaisir que ça me fait de te voir ici ! Tu t'es fait rare ! T'es allé à la foire aux oignons donc ? »

- Plaisir partagé Martin. Oui, on est allés à la foire en famille.
- La ville est toujours aussi puante et bruyante ?
- Oui, certaines choses ne changent pas. Tu voulais me parler de quelque chose ?
- À dire vrai, oui. Et tu sais bien de quoi, je parie ! Mon fiston grandit et je lui cherche toujours une petite femme ! Et toi qui en a trois dans ta chaumière...
- Ce sont mes filles. Pas des femmes.
- Oui, oui comme tu veux, mais les deux grandes sont bien assez vieilles pour prendre mari et la plus jeune, ça ne va pas tarder aussi !
- On en a déjà parlé Martin, elles ne sont pas intéressées...
- Mais cré vains dieux, si tu es leur père comme tu le prétends, use de ton autorité ! J'ai un peu de biens tu sais, celle qui mariera mon fils ne sera pas malheureuse et à l'abri du besoin ! ». Mon père avait marqué un temps d'arrêt. Il observa le visage rougeaud du meunier qui empestait l'ail et le lait caillé. Pendant une seconde, il s'était vu lui écraser la trogne sur sa meule. Puis il prit une profonde inspiration et lui dit d'une voix calme et douce : « Martin. Je vais te le dire pour la dernière fois : aucune de mes filles n'épousera jamais ton Hugues. Je veux qu'elles choisissent seules leurs futurs époux, c'est mon choix de père... Ne m'oblige pas à t'expliquer pourquoi elles ne veulent pas de lui, tu n'aimerais pas ce que j'aurais à te dire. ». Le meunier réprima un juron et tourna les talons en maugréant. En le suivant des yeux, mon père le vit passer devant son fils qui se prélassait au soleil, l'air mauvais...

De retour à la chaumière, notre père observa un instant ses enfants qui s'affairaient. Les paroles de Martin résonnaient encore en lui. Edwynna allait sur ses vingt-et-un ans et il n'avait pas réalisé quelle jolie jeune femme elle était devenue. Le meunier n'avait pas tort, enfin en quelque sorte... Ses grandes filles pas encore mariées... Sous le toit

d'un homme d'âge mûr... Un homme sans épouse... Il réalisa que sa famille devait faire la joie des médisants. Et même si cela pouvait l'agacer un peu, la tristesse qui l'envahissait n'en était pas la conséquence. Il ressentait juste une profonde nostalgie. Colin passa non loin de lui et il fut presque surpris de le voir si costaud. Où était le petit garçon infernal qui le faisait courir dans tous les coins de la maison ? Bastien, du haut de ses dix ans, chassa ses idées noires en venant s'asseoir contre lui. Notre père passa un bras autour de ses épaules et déposa un bruyant baiser sur sa tête. Le petit garçon lui sourit et la nostalgie s'évanouit aussi vite qu'elle était apparue...

Les jours passèrent ainsi, dans une quiétude simple. L'hiver fut bientôt là et avec lui, un froid mordant, le gel, puis la neige. Épaisse et cotonneuse, aussi pure qu'impitoyable pour la nature qu'elle pétrifiait dans un sommeil silencieux. En cette saison, tout était au ralenti, moins de travail, moins de sorties au grand air. Mais notre père savait occuper ses enfants. Les osselets, les dés, les jeux de cartes, le tricot, nous avions toujours quelque chose à faire. Et de temps en temps, quand le soleil brillait sur la campagne blanchie, nous allions chasser. Cet hiver-là, Bastien atteignit enfin sa cible à l'arc. Et quelle ne fut pas sa déception quand il découvrit qu'il n'avait pas tué un lapin, mais un putois. Notre père ne put s'empêcher de rire aux éclats devant la mine déconfite du petit garçon. Puis, voyant que Bastien prenait mal la chose, il lui dit, en s'agenouillant près de lui : « Allons, on ne peut pas le manger, mais on peut récupérer sa peau. C'est une très belle fourrure. On pourrait faire un chauffe épaule pour Jehannette ? Qu'en penses-tu ? On lui fera la surprise... ». L'idée sembla plaire au petit chasseur qui opina du chef en répondant : « Ou pour Justine, elle en a pas ! Elle aura moins froid quand elle ira au puits.

- Pour Justine alors ! Tope-là ! ». Et ils scellèrent l'accord d'une poignée de main virile... En retournant vers la maison, Bastien demanda de but en blanc : « Pourquoi tu l'as pas mariée Justine papa ? ». Surpris, mon père prit une inspiration avant de répondre : « Pourquoi se marie-t-on d'après toi Bastien ?

- Pour faire une famille !

- Oui mais avant ça... Pourquoi deux personnes ont-elles envie de se marier et de rester toute leur vie ensemble ?

- Ah oui, parce qu'elles sont amoureuses ! Comme Colin avec la fille Chabrimon ! Ils vont se marier un jour...

- Ah euh... Oui je pense. Mais voilà, il faut être amoureux. Enfin il vaut mieux.

- Et toi tu es pas amoureux de Justine, c'est ça ?

- Voilà.

- Pourquoi ? ». Notre père soupira bruyamment. Mais il fallait répondre à ce genre de question pour gagner la paix : « Eh bien, ce sont des choses qui ne se commandent pas. Justine n'est pas... mon genre de femme. Et puis elle a beaucoup aimé son mari...

- Celui qui est mort, oui, elle en parle souvent.

- Tu vois, il a beau être mort, elle l'aime toujours. Et elle l'aimera sans doute jusqu'à la fin de ses jours...

- Mais toi ? Pourquoi tu es amoureux de personne ? ». Une ombre passa furtivement dans le regard gris de notre père. Bastien, qui peinait à marcher dans la neige, n'avait rien remarqué. La voix un peu éteinte, il répondit : « Je ne sais pas, je n'ai peut-être pas encore rencontré la bonne personne. Et puis je vous ai, vous cinq, je n'ai pas le temps d'aller courir les bals pour trouver une épouse ! ». Il avait voulu faire sourire le petit garçon mais la réponse qu'il reçut cassa son élan : « N'empêche que j'aimerais bien savoir ce que ça fait d'avoir une maman moi. ». Notre père se redressa imperceptiblement, s'éclaircit la voix et clôt la discussion dont il perdait la maîtrise : « Allez dépêchons-nous de rentrer, tes sœurs vont s'inquiéter. ».

Le rythme de vie hivernal de la famille suivait son cours et rien ne semblait vouloir troubler sa routine engourdie. Rien, si ce n'est le vent furieux qui se leva un soir, peu après le solstice d'hiver. Après avoir bloqué et calfeutré fenêtres et portes, nous nous étions tous réunis auprès du feu pour jouer aux dés comme nous en avons l'habitude. Mais avec les hurlements du vent au-dehors, le craquement sinistre des arbres aux alentours, il était quasiment impossible de se prendre au jeu. Notre chèvre et les deux poules qui passaient l'hiver dans une pièce attenante à la chaumière étaient terrifiées et donc très agitées. Bastien tentait désespérément de les rassurer mais lui-même n'en menait pas large. Notre père le prit sur ses genoux pour lui raconter une histoire qui détournerait momentanément son attention de la tempête, mais le petit garçon le repoussa gentiment. Décidément ces enfants grandissent trop vite, pensa-t-il. Colin tournait en rond,

visiblement très inquiet. Il pensait à sa dulcinée. Dans la vallée, le moulin de son père devait souffrir sous les rafales de ces vents furieux et il s'imaginait presque la bâtisse s'envolant avec sa douce à l'intérieur. Je vins m'asseoir près de lui et Edwyna nous rejoignit pour le rassurer. Elle tenta, sur le ton de l'humour : « Allons, elle ne va pas s'envoler ta rouquine, elle a du lest au cul pour la tenir au sol ! » mais le regard noir qu'il lui adressa lui fit avaler ses paroles. Je lui tapotai doucement le dos en disant : « Allez, on plaisante mais c'est vrai qu'elle ne va pas s'envoler. Elle et les siens iront se mettre à la cave comme tous ceux qui en ont une au village ! »

- Je sais... Mais j'en ai assez. Être aussi loin d'elle quand elle aurait besoin de moi ! Si les choses n'étaient pas ce qu'elles sont...

- Que veux-tu dire ? ». Il baissa la voix pour que notre père n'entende pas ce qu'il me répondit : « Si nous n'étions pas aussi pauvres... J'aurais pu la marier et... »

- Et quoi ? Elle serait venue vivre ici avec nous ? Tu n'as pas l'impression qu'on est assez nombreux déjà ? ». Edwyna, ajouta, un sourcil levé : « D'autant qu'on n'aurait pas long à attendre avant qu'elle ponde... ». Colin, agacé, soupira profondément : « De toute façon vous ne pouvez pas comprendre vous deux ! Vous n'êtes amoureuses de personne ! Vous ne savez pas ce que ça fait ! ». Sa détresse me peinait mais il avait raison. Je soufflai : « C'est vrai. On ne sait pas encore. Mais j'espère que ça viendra... ». Edwyna n'était pas de cet avis : « Pfeuh ! Et pourquoi faire ? Se retrouver avec des mioches tout autour du ventre qu'il faut les compter pour savoir s'il en manque ? Non, non je ne suis pas pressée que ça m'arrive ! ». Son cynisme me tira un sourire parce que je savais que cette dureté affichée cachait tout autre chose. Je me contentai alors de lui souffler : « Alaric... » à l'oreille et l'expression de son visage passa de blasée à gênée. Alaric, un des hommes du seigneur, un grand blond aux yeux clairs, un profil taillé à la serpette. Ils s'étaient parlé une fois et j'avais vu le visage de ma sœur rosir pour la première fois... Elle me mit un léger coup de coude en réprimant un sourire. Puis elle reprit ses chamailleries avec Colin, et en levant les yeux, je vis notre père qui semblait écouter quelque chose à l'extérieur. Il se rapprocha de la porte, et instinctivement, je le suivis. En tendant l'oreille, il me sembla entendre ce qui ressemblait à un couinement dans le vacarme extérieur. Je collais mon oreille contre le bois alors que mon père me soufflait : « Tu as entendu toi aussi ? ». Nouveau couinement : « Oui ! Je viens de l'entendre encore ! ». Il décrocha aussitôt sa cape de fourrure — qui le faisait ressembler à un ours — en me disant de bien refermer derrière lui. Il était inutile d'essayer de le dissuader de sortir,

et nous le savions tous. Quand il ouvrit la porte, une bourrasque glacée s'engouffrant dans la maison nous enveloppa tous, groupés que nous étions derrière notre père. La porte fut refermée dès qu'il eut un pied dehors... À l'extérieur, il perçut plus nettement les cris qui l'avaient alerté. Il avança péniblement face au vent jusqu'au bas de la colline. Sans ce dénivelé, il n'aurait eu aucun point de repère jusqu'à la route. Il y distingua une forme sombre qui s'agitait vaguement. Il pressa l'allure et fini par découvrir une vieille femme encapuchonnée qui vociférait contre tous les dieux qu'elle put connaître. Il l'a reconnue à sa voix : « Sylvaine ? ». Alors qu'il l'attrapait par les épaules, elle sursauta et s'agrippa aussitôt à lui en s'exclamant : « AH ! Par la barbe de mon père !! Ulysse ! C'est le cornu des bois qui t'envoie ! Ce foutu esprit de l'hiver n'aura pas ma carcasse aujourd'hui ! Va donc te geler les roubignoles tout seul vieux con ! ». Notre père la souleva comme un fétu de paille et la porta jusqu'à la maison sans qu'elle cesse de pester à tout vent... Une fois à l'intérieur, chacun fit en sorte de la réchauffer alors qu'elle continuait son laïus. Notre père dut l'interrompre en élevant la voix : « Qu'est-ce tu fais dehors par ce temps Sylvaine ? Et si loin de chez toi en plein hiver ? »

- C'est ma maudite chienne ! Cette vieille idiote n'est pas rentrée comme à son habitude ! Il faisait encore clair quand je suis sortie la chercher ! Et comme je n'y vois plus très bien, et dans cette tourmente !

- Quoi qu'il en soit, tu es en sécurité maintenant, prends un peu de soupe...

- Ma vieille Lysbeth... Elle doit être morte avec ce froid... Et les loups... ». Sa colère se muait en profonde tristesse. Je m'agenouillai auprès d'elle et lui dit : « Allons, elle en a vu d'autres. Demain, quand le vent sera tombé et qu'on y verra clair, on ira tous la chercher. Pas vrai papa ? ». Il opina du chef et Sylvaine toucha ma joue du bout de ses doigts encore glacés en disant : « Tu es bien brave ma petite aile de corbeau ! Vous l'êtes tous dans cette famille ! ». Elle avait retrouvé le sourire et c'était sa façon de nous remercier... Sylvaine était la rebouteuse du coin. Elle n'aimait pas ce terme et préférait qu'on dise « alchimiste ». Mais son laboratoire d'alchimie se résumait à une petite maison au fin fond de la forêt. Il est vrai cependant que la science des herbes et des remèdes n'avait pas de secrets pour elle. Même le seigneur Claude faisait appel à elle quand c'était nécessaire ! Elle avait soigné toutes nos maladies infantiles et recousu quelques blessures qu'elle aimait appeler des prix. Elle décerna ainsi le prix du meilleur grimpeur d'arbre à Colin qui s'était ouvert le menton en tombant d'un sapin. J'avais obtenu le prix de la dompteuse de bêtes après m'être fait

mordre par le chien d'un voisin et Jehannette avait eu celui de la meilleure grenouille en se coupant les deux genoux après un saut dans la rivière. Une saison ne se passait pas sans que nous allions la voir, comme un autre membre de la famille bigarrée que nous formions déjà...

Tard dans la nuit, alors que nous avions fini par nous écrouler d'épuisement malgré les rugissements de la tempête, un craquement de branche plus fort que les autres m'éveilla. Les yeux encore embrumés de sommeil, je vis mon père et Sylvaine discutant à mi-voix devant la cheminée. Leurs deux profils se dessinaient nettement dans la faible lumière du feu. Leur conversation réveilla mon attention : « Je crois que tu ne devrais pas laisser les enfants aller dans la forêt. Il s'y passe de drôles de choses ces derniers temps...

- De quoi parles-tu ?

- Ça doit faire au moins deux mois qu'un campement s'est installé près des gorges, vers l'Ouest. Ils sont arrivés à la fin de l'automne... Une poignée de gaillards que tu n'aurais pas envie de croiser...

- De quoi ont-ils l'air ? De bandits ?

- Je ne sais pas trop, je ne les ai vus que de loin... Ils n'ont pas l'air bien frais mais plutôt costauds. Je ne les ai vus attaquer personne mais mon instinct me chatouille.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire que je ne les sens pas. Certainement parce qu'ils sont armés. Ils ont des chevaux aussi... Et ils font tout pour que personne ne les remarque.

- Des hommes en armes...

- Oui et avec la neige, ils se sont installés dans la grotte de Keeris, tu sais, la grande !

- Oui je vois...

- Je me demande ce que c'est que ces manigances-là encore !

- Ils sont là depuis deux mois tu dis ?

- À peu près oui, en tout cas la première fois que je les ai vus c'était il y a deux mois. Quoi ? T'as la mine de quelqu'un qui sait un truc. Ne fais pas de mystère avec moi gamin !

- Ce n'est pas un mystère. Enfin pas vraiment mais... À peu près à la même période on a trouvé des corps... Des gars ont été trucidés. On a retrouvé leurs dépouilles sous le vieux pont de pierre. Selon le seigneur, c'était des hommes du Nord, peut-être des chevaliers. J'en sais pas plus.

- Et tu penses qu'il y a un lien entre ces morts et les gredins qui se cachent dans la grotte ?

- Je ne sais pas mais j'ai une drôle d'impression... Et j'espère juste que le passé restera où il est. ». Comme son regard se tournait vers moi, je fis semblant de dormir. La vieille femme lui tapota l'épaule en disant : « Quoi qu'il en soit, gardons ça pour nous. Les gamins n'ont pas besoin de se faire des nœuds dans le crâne avec ces histoires, on sera bien assez de deux. Tu devrais aller t'allonger un peu et essayer de dormir. Je m'occuperai du feu, je ne dors pas beaucoup de toute façon. ». Il acquiesça et se dirigea vers sa couche alors qu'elle ajoutait : « Dors tranquille, c'est une bien belle famille que tu as là. Et tant que vous serez ensemble, tout ira bien... ». Tout ira bien. Pourquoi ces mots résonnèrent-ils en moi comme annonciateurs du contraire ?

Chapitre 2 :

Après la tempête.

Le lendemain un soleil d'hiver insolent brillait sur la campagne blanche. Contrairement à ce que nous avions prévu la veille, notre père refusa que nous partions tous à la recherche de la chienne de Sylvaine. Il nous annonça qu'il irait seul, qu'il en avait décidé ainsi dans la nuit. Il était inutile d'insister pour l'accompagner et il avait un air presque sévère quand il ajouta, avant de prendre la direction de la forêt : « Sylvaine va rester quelque temps avec nous de toute façon, accompagnez-la donc chez Justine histoire de voir si tout va bien pour elle après la tempête de cette nuit. Je serai de retour avant la nuit. ». Je sentais bien qu'il n'allait pas réellement chercher Lysbeth. Comme je restais plantée comme un piquet à le regarder s'en aller, la vieille femme prit mon bras en me disant doucement : « Allons aile de corbeau, obéis à ton père et accompagne-moi. Laisse les soucis aux adultes et ne va pas t'en inventer, ça gâte le teint... ». Et notre petite troupe traça sa route péniblement jusqu'au versant opposé de la colline où se trouvait la ferme de Justine. Ce n'est qu'à une vingtaine de mètres de la bâtisse que quelque chose d'inhabituel attira l'attention de Colin qui s'immobilisa pour observer les alentours. Bastien passa à côté de lui en courant et il le rattrapa sèchement par le col : « Non, attends ! Reste là ! ». À la mine soucieuse de son frère, le petit garçon obéit et chercha à suivre le regard de son aîné. Comme nous arrivions à sa hauteur, Edwynna demanda : « Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as vu la vierge folle ? ». Il ne répondit rien et pointa un doigt en direction de la petite grange, grande ouverte. Puis il souffla : « La neige... ». Je plissai un peu les yeux et découvris une trace rouge qui se détachait nettement sur la neige devant la porte de la bâtisse. Sylvaine n'y voyait rien de loin, elle s'impatienta : « Quoi ? Que se passe-t-il ? Qu'as-tu vu crâne de piaf ? ! ». Je me retournai d'un bloc vers elle et Edwynna : « Restez ici avec les petits, on va voir de quoi il retourne. ». Je ne me souviens pas que quiconque dans notre petit groupe ait protesté, car j'ai aussitôt suivi mon frère qui pressait le pas vers la grange. En nous rapprochant, d'autres traces dans la neige nous apparaissaient. Des empreintes de pas d'homme, très grandes, et celles de chevaux. Colin s'accroupit et me dit : « Je crois qu'il n'y a pas

besoin d'y goûter pour savoir que c'est du sang... ». Sa voix était blanche, sa gorge serrée. Je levai les yeux vers la maison et découvris la porte d'entrée ouverte. Je réalisai alors que les traces de sang traçaient une ligne discontinue jusqu'à elle. Comme un fantôme, je m'avançai vers la maison, suivie de près par mon frère. Nous ne pouvions plus parler. Nous ne pouvions même pas croire en ce que nous pressentions. Dans l'encadrement de la porte, je ne pouvais arracher mon regard de la ligne de ces traces rouges. Il y avait beaucoup de sang à l'intérieur. Ma poitrine s'opprima brusquement, mes yeux se remplirent de larmes alors que je cherchais Justine des yeux. La voix de Colin m'apporta un répit quand il dit d'un ton étrange, presque soulagé : « Elle n'est pas là... Elle n'est pas là ! ». Je ravalai mes larmes et lui répondis : « Oui mais tout ce sang... Si c'est le sien... Elle ne peut... La grange... ». Nous échangeâmes un regard douloureux avant de nous précipiter au-dehors. La voix de Jehannette me parvint de loin, elle criait : « Où est Justine ? Elle va bien ? ». Colin lui cria de rester où elle était et nous entrâmes ensemble d'un pas hésitant dans le bâtiment... J'osai à peine lever les yeux, effrayée d'avance par ce que je pourrais voir. Mon frère n'en menait pas large non plus, sa respiration était courte et saccadée. Le chemin de sang ne nous mena pas très loin, il s'arrêtait au fond de la grange. Là où gisait Justine... Les larmes que j'avais retenues roulèrent jusqu'aux commissures de mes lèvres. Colin porta une main sur sa bouche pour étouffer un flot de jurons et retourna prestement à la porte où il éclata en sanglots. Comme si je flottais hors de moi-même, je vins m'agenouiller auprès de Justine et lui fermai les yeux d'une main tremblante. Son corps nu était couvert de sang. De son sang. Bras et jambes écartés comme une poupée désarticulée. Plusieurs plaies étaient visibles mais la plus affreuse était celle de sa gorge. Je détournai le regard plusieurs fois avant d'ôter mon manteau pour en couvrir sa dépouille. Mes larmes coulaient sans discontinuer mais sans sanglot, sans hoquet, le choc était trop fort. Je dus ramener ses jambes l'une contre l'autre, ses bras le long de son corps et la raideur de ses membres ne me facilitaient pas la tâche. Mais je ne voulais pas la laisser dans cette position impudique, ce n'était pas elle, ça. Ce n'était pas mon amie. Ce n'était pas Justine qui nous avait appris à lire. Qui nous avait expliqué comment une jeune fille honnête devait se comporter. Qui avait ces grands yeux bleus-gris si doux sur nous... J'étais encore à genoux auprès d'elle quand la voix de Sylvaine se fit entendre. Elle venait d'entrer dans la bâtisse, elle réprima un cri d'effroi et souffla : « Par tous les démons de... ». Elle dut s'appuyer contre un mur pendant une seconde avant de reprendre le contrôle de ses émotions et de me dire, le souffle court : « Edwyna et les petits sont repartis chez vous... Il faut s'occuper d'elle, on ne peut pas la laisser

comme ça... ». Colin réapparut subitement, l'air furieux : « Non ! Il faut d'abord prévenir le seigneur Claude ! Il faut aller chercher papa aussi, je... ». Inexplicablement, je sortis de ma torpeur en cet instant et lui dit d'un ton ferme : « Laisse papa tranquille. Tu as raison, le seigneur doit voir ça. C'est lui qui est censé protéger ses gens. Vas-y. Va le prévenir. Nous vous attendrons ici. ». Après une vague hésitation, il tourna les talons et partit d'un pas rapide. Sylvaine me regardait bizarrement et la seule chose que je fus capable de lui dire fut : « Il faudra l'enterrer auprès de son mari... ».

Le temps s'écoula étrangement avant que Colin ne revienne avec le seigneur et trois de ses hommes. Nous les avions attendus, Sylvaine et moi, assises à même le sol de la grange auprès du corps sans vie de Justine. La vieille femme avait longtemps marmotté ce qui ressemblait à des prières. Je n'y avait rien compris mais peu m'importait. Je flottais dans un état de sidération épais, l'esprit comme figé par le choc. Quand les chevaux du seigneur se firent entendre, j'eus une sensation de réveil brutal. Je réalisais instantanément que j'étais transie de froid, mais mes jambes engourdis me portèrent pourtant lestement jusqu'au-dehors. Claude mit pied à terre et eut un vague regard vers moi en me dépassant. Colin me rejoignit et me prit dans ses bras sous son manteau. Il me souffla en tentant de me réchauffer : « Ça va aller maintenant... Tu es pâle comme un linge ! Tu devrais rentrer. ». Comme je ne répondais pas, il insista : « Allez, rentre, ça ne sert à rien de... ».

- Non.

- Quoi ?

- C'est à nous de nous occuper d'elle... Sinon ils vont la charger sur une carriole et refiler son corps au prêtre. Elle n'était pas de leur culte. C'est à nous de la mettre en terre... ». Il regarda les hommes qui examinaient les traces autour d'eux et dit à mi-voix : « Tu as raison... ». Le seigneur Claude sortit de la grange en cet instant, visiblement bouleversé. Il passa nerveusement une main dans ses cheveux grisonnants et clairsemés en s'approchant pour nous dire : « Bon... C'est une barbarie... Cette malheureuse... Jamais sur mes terres ce genre d'horreur n'avait eu lieu. ». Il sembla avoir soudain une idée, se gratta la barbe et demanda : « Où est votre père mes enfants ? ». Je répondis : « Dans les bois. ».

- Quand il reviendra, qu'il jette un œil aux traces et qu'il vienne

me dire ce qu'il en pense. C'est le meilleur pisteur de la région, paraît-il...

- Il l'est ! Mais sauf votre respect messire... Il n'est pas besoin d'être très doué pour voir qu'il y a là les traces de trois chevaux différents et autant d'hommes... ». Surpris, Claude me scruta pendant une seconde d'un air interrogateur. Je savais que je frôlais l'insolence mais je ne pus m'empêcher d'ajouter d'une voix hésitante : « Et l'un d'eux a de très grands pieds... ». Colin poursuivit : « Messire, nous avons une requête...

- Une requête ?

- À propos de Justine... La... Morte.

- Quelle est ta requête ?

- Elle n'a plus de famille et nous étions ses seuls amis. Nous voudrions l'enterrer nous-même.

- C'est très estimable de votre part mes enfants mais laissez donc cela au prêtre, j'enverrai chercher la dépouille...

- Mais messire, Justine n'avait pas les mêmes croyances...

- Ah oui ? C'est donc vrai que la plupart de mes gens vouent encore un culte aux anciens dieux... Je peux comprendre cela, moi-même j'ai beaucoup de mal à me faire à tous ces nouveaux prophètes ! Mais que cela reste entre nous n'est-ce pas ? ». Il avait retrouvé un peu de sa bonhomie et nous gratifia même d'un furtif clin d'œil. Puis son regard se posa sur une trace de sang dans la neige et la tristesse l'envahit à nouveau alors qu'il nous disait : « Très bien. Je vous fais confiance pour que tout soit fait au mieux pour cette pauvre femme. Deux de mes hommes vont rester pour vous aider... Et au cas où... Enfin ils vont rester... Je veux quand même que votre père examine les lieux et qu'il vienne me rendre compte de ses observations. Dites-le-lui dès qu'il rentrera... Courage mes enfants. ». Il nous prit par les épaules en prononçant ces derniers mots et je vis passer dans son regard une profonde compassion. Il donna ses ordres à ses hommes et repartit chez lui sans un mot de plus. J'eus la vague impression que malgré la gravité des circonstances, il souhaitait oublier tout cela très vite. Sylvaine nous avait rejoints au dehors, elle avait retrouvé son énergie quand elle nous dit : « J'ai tout entendu. Cet homme-là n'est décidément pas comme ceux de sa caste... Hâtons-nous, il faut faire la toilette mortuaire et le reste avant la tombée de la nuit, ça nous laisse peu de temps. Colin, trouve quelque chose dans cette foutue grange

qui pourrait nous servir de table pour déposer le corps. Solène, va chercher de l'eau, je m'occupe de trouver des linges dans la maison. ». En voyant les hommes du seigneur approcher, elle ajouta d'un ton sec et sans appel : « Toi ! Aide le gamin et toi au puits avec elle ! ». Je reconnus immédiatement Alaric et l'enjoignis d'un geste à me suivre jusqu'au petit puits derrière la maison. Il ramassa deux seaux en passant et m'en tendit un. Pendant une seconde, je me dis que ma sœur aurait sans doute apprécié ce moment plus que moi. En puisant l'eau je grelottais, mais peu m'importait, j'agissais machinalement et avoir quelque chose de physique à faire me soulageait. Le jeune homme me parla mais je n'entendis rien, complètement absorbée par le remplissage de mon seau. Il répéta, en mettant son visage à hauteur du mien : « Hé ! Tu vas attraper la mort comme ça ! Tu n'as pas de manteau ? ». Je n'avais rien à lui reprocher mais en cet instant, je n'avais pas envie de lui répondre. Il dut le comprendre, car le vague sourire qu'il affichait disparut en croisant mon regard. Il hésita un instant puis détacha la cape qui lui couvrait les épaules. Il allait en couvrir les miennes quand la voix de Sylvaine fusa à côté de nous : « Tiens ! Mets ça aile de corbeau ! Et toi mon gars, ce n'est ni le moment ni l'endroit pour jouer au chevalier servant ! ». J'attrapai machinalement la cape de laine qu'elle me tendait, reconnaissant celle de Justine alors que je la passais. Alaric réajusta la sienne d'un air gêné, fuyant le regard vert de Sylvaine qui le fustigeait ostensiblement... Quelques instants plus tard, les hommes posaient le corps de Justine sur une table de fortune à l'entrée de la grange. Sylvaine leur demanda de s'éloigner et referma les portes derrière eux. Puis elle sortit deux bougies du grand havresac qui ne la quittait jamais. Elle les alluma en murmurant encore des paroles incompréhensibles puis me les tendit. Elle m'indiqua où me placer et commença la toilette mortuaire. Par gestes lents, elle s'appliqua à enlever toute trace de sang du corps de Justine. Par moment, elle s'arrêtait, fermait les yeux comme pour se concentrer et se remettait au travail sans cesser de psalmodier à mi-voix. La cire des bougies commença à couler le long de mes doigts glacés, sa brûlure fugace me réchauffa progressivement tout le corps. Les larmes envahirent à nouveau mes yeux en regardant le visage de Justine qui, débarrassé de sa souillure sanglante, retrouvait les traits de celle que j'avais toujours connue. La peine qui montait en moi était d'une intensité que je n'avais encore jamais ressentie. J'en avais du mal à respirer... À la toute fin de la toilette, Sylvaine sortit de son sac ce qui ressemblait fort à un bâtonnet de charbon. Sans me regarder, elle me demanda de répéter après elle une série de mots que je ne comprenais pas. Mais ce n'était pas le temps des questions. Elle se mit ensuite à écrire avec son bâtonnet à même la peau de Justine. Une longue phrase dans une

langue inconnue. Le premier signe commençait sur le dessus d'un pied et le dernier s'acheva sur le front livide de mon amie. Tout ce cérémoniel était mystérieux pour moi mais pas totalement nouveau. J'avais déjà vu des écritures sur le visage de certaines personnes qu'on avait mises en terre devant moi. Et cela m'avait interrogé. Mon père m'avait dit que c'était le rituel du dernier vœu. Qu'ainsi écrit sur le corps, il serait le dernier souvenir de l'esprit avant qu'il ne quitte son enveloppe charnelle. Et que cela lui permettrait d'avoir un but dans l'autre monde où tous les vœux se réalisaient... Nous enveloppâmes le corps dans des draps, Sylvaine noua une fine ficelle autour de la tête de Justine par-dessus son linceul. C'était l'ornement des femmes, plus la ficelle était fine et simple, plus la femme avait été méritante et honnête. On appelait ça le couronnement des justes. Pendant que nous avions fait ce rituel, les hommes avaient tenté de creuser une tombe. Mais en plein hiver, ils n'avaient réussi qu'à faire un creux dans la terre gelée. C'était suffisant selon Sylvaine. Au crépuscule, ils y déposèrent le corps de Justine et le recouvrirent de grosses pierres arrachées à un muret en ruine. Ainsi les animaux ne pourraient venir profaner son corps. Colin posa la dernière pierre et nous demeurâmes tous les quatre plantés là pendant un court instant. Devant les tombes de Justine et son mari. Humbert, l'autre homme du seigneur Claude, brisa le silence de sa voix rocailleuse et calme en s'adressant à Sylvaine : « Nous avons ordre de vous raccompagner chez Ulysse. On y va ? Il fera bientôt nuit noire... ». Elle acquiesça sans un mot.

Chemin faisant, je revoyais le corps de Justine et les affreuses plaies qui accentuaient la pâleur de sa peau. J'avais la gorge serrée et mon estomac semblait vouloir s'entortiller sur lui-même. Comme je soutenais Sylvaine qui peinait à avancer dans la neige, elle me dit tout bas : « Tu as mauvaise mine... »

- J'ai... mal au ventre je crois.
- C'est bien naturel... Ne t'en fais pas, nous avons fait ce qu'il fallait pour elle. Elle ne souffrira plus dans l'autre monde.
- Tu parles du dernier vœu ?
- Oui, ça et le reste.
- Qu'as-tu écrit ?
- Je la connaissais moins bien que vous mais... Je pense qu'il n'était pas difficile de savoir ce qu'elle aurait voulu. J'ai écrit : « Que tu

retrouvés ton amour pour connaître le bonheur qui aurait dû être le vôtre. ».

- Oui, c'est ce qu'il fallait écrire...

- Quand ce sera mon tour, je veux que ce soit toi qui le fasses aile de corbeau ! ». Surprise et un peu décontenancée, je bredouillai : « Moi ? Mais je ne... Je ne connais même pas cette langue qu'on écrit sur les morts ! Et même si c'est un honneur que tu me fais, je ne suis pas sûre de m'en réjouir... ». Elle émit un léger rire et dit : « Allons ce n'est pas spécialement un honneur, c'est une faveur que je te demande même si je n'y mets pas les formes !

- Si c'est une faveur je ne peux pas refuser, c'est ça ?

- Bien sûr que si mais je préférerais que ce soit toi. ». Elle marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre, en se serrant plus près de moi : « Tu es spéciale pour moi tu sais. J'aime toute cette étrange petite famille que vous formez mais... On ne peut pas trop lutter contre ses préférences ! En tout cas moi, je ne peux pas ! Si tu acceptes de me faire cette faveur je t'apprendrais les mots des morts. La langue des anciens. Ce n'est pas très compliqué en fait, il faut juste que tu sois décidée ! Avoir la maîtrise de soi et du caractère... Et je sais que tu n'en manques pas. ». Un vague sourire flottait sur son visage. Elle me fixa de ses grands yeux verts et je rendis vite les armes dans un soupir : « Très bien... Je le ferais. ». Elle brandit le bâton qui l'aidait à marcher en s'exclamant : « Ah ! Je savais que tu n'étais pas idiote ! Je le savais ! ».

Arrivées à une centaine de mètres de notre maison, encore un peu sonnées par ce que nous venions de vivre, je laissai mon regard embrasser les alentours dans l'espoir d'apercevoir la silhouette de notre père. Il commençait à faire déjà sombre et les arbres du bosquet qui coiffaient la colline avaient des allures squelettiques, leurs branches nues tendues vers les étoiles. Il n'y aurait pas de vent ni de neige cette nuit-là, comme si la tempête avait mis le ciel à bout de souffle. La fumée claire qui s'échappait de la cheminée de la chaumière filait droit vers la nuit... Je crus voir une silhouette guettant à la fenêtre, sûrement Edwynna qui ne s'attendait pas à nous voir revenir accompagnés. Et quand elle ouvrit la porte et découvrit Alaric, elle pâlit brièvement de stupeur. Nous nous devons d'inviter les hommes du seigneur à entrer, ne serait-ce que pour qu'ils se réchauffent un moment. À peine à l'intérieur, Jehannette nous assaillit

de questions. Je m'empressai de la prendre à part dans un coin de la maison, car je craignais que Sylvaine ne soit un peu trop directe dans ses réponses. Ma petite sœur était déjà à la limite de l'hystérie, je la pris par les épaules et lui dis d'une voix calme : « Un instant Jehannette, asseyons-nous sur ta couche veux-tu ? Je vais tout te raconter mais calme-toi d'abord...

- Oui mais pourquoi ne me répondez-vous pas ? C'est que c'est grave n'est-ce pas ? Où est Justine bon sang ? Où est-elle ? ! ». Je pris une profonde inspiration, et ses mains dans les miennes, je soufflai à mi-voix : « Justine... N'est plus. Elle est morte Jehannette. ». Son visage poupin se figea, bouche bée, ses grands yeux clairs écarquillés comme jamais je ne les avais vus. Elle finit par bredouiller : « Non... Mais que... comment... ce n'est pas... ». Son corps se mit à trembler et fut vite secoué de sanglots. Je caressai ses cheveux couleur de miel en l'attirant contre moi avant de poursuivre dans un murmure : « On ne sait pas ce qui s'est vraiment passé mais... apparemment quelqu'un l'a tuée la nuit dernière. Nous l'avons mise en terre auprès de son époux, tout a été fait selon les règles. Elle a fini d'avoir de la peine désormais, elle va le retrouver de l'autre côté... ». Elle pleura beaucoup avant de se redresser pour me demander : « Mais qui... Qui peut lui avoir fait ça ? Elle n'avait que nous, elle le disait souvent ! Elle ne faisait de mal à personne ! ». En essuyant son visage avec un coin de ma robe, je soupirai : « Je ne sais pas... On ne sait jamais pourquoi les gens font ce genre de choses. Nous avons prévenu le château mais...

- Ce ne sont donc pas des loups qui l'ont attaquée...

- Non. C'est la seule chose dont je sois sûre. ». La vision des plaies sur le corps exsangue de Justine me revint comme une gifle en plein visage. J'en eus le souffle court pendant un instant. Et je me surpris à comparer ces blessures aux dessins que faisaient nos couteaux dans la chair des animaux que nous dépecions à la chasse. Quelque chose en moi s'apaisa, comme si la certitude de reconnaître ce détail me faisait avancer vers une forme de paix intérieure...

Nous étions rentrés depuis moins d'une heure quand notre père se montra enfin, deux lièvres à la ceinture. Après un instant de surprise en découvrant deux hommes attablés chez lui, il devina que quelque chose de grave était survenu. Humbert se leva et l'invita à sortir pour tout lui expliquer loin des oreilles de Bastien et Jehannette. Alaric s'était levé mais il demeura à l'intérieur sur un signe de son compagnon d'armes. Il s'en réjouit sans le montrer, trop heureux de

pouvoir continuer à converser avec Edwyna. Près de la cheminée, je vins m'asseoir avec Colin et Sylvaine. Mon frère n'avait pas défroncé les sourcils depuis des heures, il jouait avec les braises de l'âtre nerveusement et Sylvaine semblait sur le point de s'assoupir, écroulée sur le seul fauteuil de la maison. Je restai là, auprès d'eux sans dire un mot, car il n'y avait rien à dire. J'avais besoin de digérer ces événements qui dépassaient mes capacités de réflexion. Colin lui, semblait avoir besoin d'en parler. Il me souffla, sans quitter les braises des yeux : « T'en penses quoi toi ?

- Moi ? Oh, tu sais... J'ai du mal à penser quoi que ce soit là.

- J'ai la caboche en flammes moi ! Justine merde ! Cette pauvre fille ne demandait rien à personne !

- Je sais...

- Comment peut-on... Et qui ? Tu imagines s'ils s'attaquent à d'autres ?

- Ils ?

- Oui tu l'as vu, tu l'as même dit au seigneur : trois hommes au moins ont attaqué Justine selon les traces...

- Ah ça... Oui mais attendons de voir ce qu'en dit papa avant de...

- Je les ai vues moi aussi ces traces. Et je pense comme toi.

- Quand bien même, et alors ? Que veux-tu que nous fassions de plus ?

- Je ne sais pas mais je sais ce que feront le seigneur et ses hommes.

- Ils feront quoi selon toi ?

- Rien. Comme pour les cavaliers sous le pont cet automne. Personne ne sait vraiment ce qui leur est arrivé et personne ne s'en soucie !

- C'est ainsi...

- Tu vas me dire que cela ne nous concernait pas, je sais ! Mais là c'est Justine, notre amie, massacrée à un jet de pierre de chez nous ! Je n'arrive pas à me dire qu'on va tous mettre nos mouchoirs dessus et

passer à autre chose !

- Tu devrais pourtant. C'est comme ça que ça se passe... ». Curieusement, en prononçant ces mots, ma propre résignation m'agaça. Colin lui, était au bord de l'implosion, il peinait à parler à voix basse tant il aurait voulu rugir : « Ah oui ? C'est comme ça ? C'est tout ce qui te vient ? Et quand on retrouvera Jehannette ou Ed les tripes à l'air tu trouveras aussi que 'c'est comme ça' ? ». Il avait planté son regard dans le mien et attendait une réponse : « Et bien quoi ? Tu voudrais faire quoi de plus ?

- La première des choses à faire est de pister ces bâtards jusqu'à ce qu'on les trouve !

- Papa ne nous le permettra jamais.

- Je me passerai de sa permission et j'irai seul si tu préfères t'en tenir là. ». Depuis toujours, nous étions inséparables dans toutes sortes d'expéditions à travers la campagne. Là il n'était plus question de chasse ou autre jeu d'enfant, mais l'hypothèse qu'il y aille seul me blessa vaguement. J'eus un regard vers Edwyna. Elle n'approuverait pas, c'était certain. Sylvaine dormait à poings fermés, les petits guettaient notre père à la fenêtre. Quand mes yeux se posèrent à nouveau sur le visage de Colin, je sus qu'il attendait une réponse. Avec un picotement à l'estomac qui ressemblait à une forme d'excitation, je lui répondis : « Très bien, je t'accompagnerai... Même si notre père n'est pas d'accord. Mais promets-moi au moins de lui demander avant... ». Il opina du chef avec un éclat rageur dans le regard. Notre père et Humbert rentraient au même instant. À son air contrarié, nous devinâmes que le moment était mal choisi pour lui demander quoi que ce soit. Il invita les deux hommes à rester pour la nuit et je finis par m'endormir à côté de Bastien que j'avais dû rassurer longtemps avant qu'il ne ferme les yeux.

Au petit matin, je m'éveillai douloureusement après cette nuit passée sur le plancher près du lit de mon petit frère. Au milieu de la pièce principale de la maison, les hommes du seigneur ronflaient, endormis assis et à moitié affalés sur la table. Je ne pus retenir un sourire en découvrant Edwyna endormie là elle aussi, appuyée contre l'épaule d'Alaric. En un coup d'œil autour de moi, je vis que mon père manquait à l'appel. Je m'enroulai dans mon manteau et sortis aussitôt de la maison. Je le vis non loin scrutant la campagne enviroonnante. En arrivant à sa hauteur je demandai : « Tu n'as pas dormi ?

- Ah ! Ma fille c'est toi ! Tu m'as surpris... Si j'ai dû dormir une heure ou deux.

- Qu'est-ce que tu regardes ?

- Rien en particulier. Je réfléchissais... Je pensais à la pauvre Justine. C'est bien triste...

- Oui... Et encore, tu ne l'as pas vue... ». Il m'attira contre lui et m'embrassa le front en disant : « Ce n'est pas le genre de chose que j'aurais voulu que tu voies. Mais c'est ainsi qu'est le monde malheureusement... ». J'hésitai un instant avant de lui demander : « Les hommes t'ont dit pour les traces ?

- Oui, ils m'ont expliqué que vous aviez cru discerner des empreintes de chevaux. Et celles de trois hommes... Je dois aller vérifier par moi-même de toute façon, selon le souhait du seigneur Claude.

- Dont un avec de très grands pieds. Plus grands que les tiens !

- C'est un détail qui peut s'avérer utile s'ils sont attrapés...

- À ce propos papa... ». Je m'écartai un peu de lui, anticipant une discussion houleuse : « Oui ?

- Quand tu iras chez Justine, on voudrait t'accompagner Colin et moi.

- Non je...

- Attends ! Trois pisteurs valent mieux qu'un, non ? C'était notre amie aussi, elle faisait presque partie de la famille. Et puis nous l'avons trouvée et mise en terre, ça nous concerne autant que toi, si ce n'est plus.

- Vous êtes d'excellents pisteurs mais c'est hors de...

- Papa je t'en prie, nous n'avons plus l'âge d'être couvés comme des canetons. Et après ce qu'on a vu ces derniers jours... Et puis tu nous as assez appris à nous défendre en cas de danger pour qu'on te soit utiles. ». Il parut à la fois surpris et fier. Il me fixa en triturant sa barbe noire avant de dire : « Très bien. Tu avais déjà préparé tes arguments à ce que je vois... Nous irons ensemble. Soit. ». Il me sourit et me tendit le bras pour que je retourne contre lui. Je m'exécutai, soulagée. Au bout d'un court instant, il me demanda, d'un ton un peu

hésitant : « Dis-moi, tu connais cet... Alaric qui fait les yeux doux à ta sœur ? ». Je réprimai un sourire en disant : « Pas vraiment, mais tu devrais plutôt questionner Ed, elle aura sûrement plus à en dire... ». Il grommela quelque chose que je ne compris pas et la voix de Sylvaine nous interpella du pas de la porte. Tout le monde était réveillé — certainement par ses soins ! —, il était grand temps de manger quelque chose.

Un peu plus tard dans la matinée, les hommes du château nous quittèrent pour aller faire leur rapport au seigneur Claude. Edwyna eut ensuite toutes les peines du monde à s'empêcher de sourire sans raison apparente. Elle avait bien sûr de la peine pour Justine, mais ces circonstances funestes et un rayon de bonheur se croisaient, il n'était pas simple de s'y retrouver pour elle. Elle s'en confia à moi alors que nous faisions un peu de rangement, seules dans la maison : « Je me sens idiote. Si j'avais su que je le verrais...

- Tu aurais fait quoi de plus ? Je trouve que le hasard a bien fait les choses... Pour vous deux en tout cas.

- Pauvre Justine...

- Tu as beaucoup parlé avec lui cette nuit, alors ? Toujours aussi charmant ?

- Écoute, je ne sais pas trop, dès qu'il me regarde je me sens différente... Et stupide. Mais ça c'est un détail. J'ai des frissons au son de sa voix, je suis éblouie par le bleu de ses yeux... Quand je m'entends dire ça, je me mettrais des gifles !

- Arrête. Tu as le droit d'avoir quelques... Sensibilités. C'est bien normal. Il te plaît, tu lui plais, que demandes-tu de plus ?

- Je n'en sais fichtre rien, mais cette sensation que j'ai en sa présence comme si tout se ramollissait en moi... Je déteste ça !

- Tu détestes ça quand il n'est pas là.

- Oh tais-toi !

- N'empêche... Il s'agirait de savoir si c'est un gars sérieux et pas un coureur de jupons. Papa a commencé à me questionner à son sujet ce matin.

- Oh non ! Et qu'as-tu dit ? Rien j'espère !

- Évidemment, je lui ai conseillé de t'en parler, à toi. Et le connaissant, il n'y manquera pas.

- Ça me laisse un peu de temps pour trouver quoi lui raconter...

- Un petit conseil, ne lui dis pas la même chose qu'à moi. Sois honnête envers toi-même... ». Pour toute réponse, elle me jeta un torchon à la tête en souriant. Ma sœur était la pire tête de mule que je connaisse. Mais c'était un joli petit bout de femme et les prétendants n'étaient pas rares. Elle leur trouvait toujours un quelconque défaut ou pire, d'être quelconque justement. L'un avait l'œil torve, l'autre les dents trop en avant, celui-là sentait le bouc, celui-ci avait une voix de fillette. Il y avait toujours quelque chose qui clochait. Il faut dire qu'elle pouvait se permettre d'être sélective. Un visage de figurine, deux grands yeux noisette, des dents parfaites et la taille fine. De longs cheveux châtain aux reflets cuivrés toujours ramenés en un chignon gracieux où elle piquait parfois quelques fleurs à la belle saison. Bien qu'elle ne soit pas bien grande, elle savait en imposer à ceux qui auraient voulu dépasser les limites de sa patience. Étant notre aînée à tous, elle avait sur les petits autant d'autorité que notre père. Et quand il était absent, elle devenait tout naturellement la chef de famille. Edwyna n'avait que deux ans de plus que Colin et il s'était toujours fait un devoir de la pousser à bout. C'était devenu un jeu entre eux mais cela n'avait jamais été jusqu'à de réelles bagarres physiques. Contrairement à celles que nous avons eues enfants, mon frère et moi. J'étais moins volubile que lui, moins bavarder qu'Ed et ils étaient toujours surpris quand j'explosais de colère. Et comme Colin ne savait jamais quand il fallait s'arrêter, il en résulta moult bleus et autres coquards. Nous n'avions qu'un an d'écart, les gens nous prenaient parfois pour des jumeaux quand nous allions au village sur la charrette de notre père. En grandissant, cela n'arriva plus, car nous ne nous ressemblions pas du tout. Vers quinze ans, j'étais déjà plus grande que lui et alors qu'il était brun avec les yeux gris, j'avais les cheveux et les yeux noirs. C'est d'ailleurs ce qui me valait le surnom « aile de corbeau » de la part de Sylvaine. J'avais eu quelques prétendants moi aussi mais rien de bien marquant. Les garçons ne m'intéressaient pas vraiment et leurs projets de vie qui consistaient à m'engrosser cinq ou six fois entre deux labourages de champs, ne me faisaient pas rêver du tout. Même si au fond de moi, je savais qu'il n'y avait guère d'alternative pour une femme dans notre campagne reculée, j'espérais pouvoir courir la forêt le plus longtemps possible. Et puis quoi ? S'il me venait l'envie d'une famille, je pourrais aussi bien suivre le modèle de mon père et adopter un orphelin ou deux. À

presque vingt ans en tout cas, je simplifiais les choses ainsi...

Chapitre 3 :

Neige et brouillard.

Peu avant midi, nous étions, Colin, notre père et moi devant la maison de Justine. Un petit vent glacé soufflait par intermittence. En jetant un regard circulaire autour de moi, je découvrais que l'odeur du sang avait attiré les loups pendant la nuit. Leurs traces étaient nombreuses mais n'avaient pas effacé celles des agresseurs de notre amie. Notre père entra lentement dans la maison dont la porte était restée ouverte. Sur le plancher grossier, il suivit les traînées désormais quasiment noires. J'entrais à mon tour et l'observais alors qu'il semblait chercher quelque chose dans l'intérieur modeste de la petite maison de pierres. C'était une habitation basse et il dut se baisser plusieurs fois, parfois s'accroupir pour regarder de plus près les marques de sang. Je lui demandais ce qu'il cherchait et il me répondit distraitement : « Je ne sais pas trop... Peut-être l'arme qu'ils ont utilisée... Il y a des projections. ». Il ébaucha un geste pour lui-même comme s'il tentait de reproduire celui qui avait causé ces projections sur les murs. J'eus un frisson et bredouillais : « Les marques sur son corps ressemblaient à des coups de couteau. De couteau de chasse je crois... ». Il s'immobilisa et réfléchit un instant avant de me dire : « Tu es sûre ?

- Je crois, oui. Un couteau de ce genre en fait... ». Je pointais du doigt celui qu'il portait à la ceinture. Il posa machinalement une main dessus et sembla furtivement contrarié. Le regard perdu dans le vague, il me dit : « C'est vrai que je n'ai pas vu le corps. Et ça me désole que tu l'aies vu.

- Peu importe...

- Mais il faudrait que je sache... Enfin, ces blessures...

- J'ai compté quatre plaies... Non cinq avec... Elle a été égorgée. Sa gorge était profondément tranchée.

- Peste soit de ces assassins !

- Les autres plaies étaient toutes situées dans cette partie de son corps, comme ça. ». Je lui montrais sur mon propre corps et comme je pâlisais, il attrapa ma main et me dit doucement : « Ça va, j'ai compris... Justine n'est pas morte ici. Il y a beaucoup de sang mais moins que si on avait...

- Égorgé quelqu'un ?

- Oui.

- Je crois qu'elle est morte où on l'a trouvée, dans la grange. C'est pire là-bas...

- Allons-y. ». Nous y retrouvâmes Colin qui pestait contre le destin. Notre père eut un rictus mauvais en voyant l'état des lieux et la mare de sang figée par le gel... La bâtisse était à peine plus haute que la maison, faite de grosses planches disjointes par endroit. Le paradis de la poussière et des araignées. Un pauvre et très vieux ballot de paille traînait dans un coin et divers outils épars pourrissaient lentement là depuis la mort du fermier. Rien de bien original par ces campagnes me direz-vous, à la différence qu'il y avait tant de sang un peu partout qu'on eut cru que tout en avait été aspergé intentionnellement. Colin n'avait pas remarqué notre présence de suite et quand il se retourna, il s'exclama : « Ah ! Vous voilà ! Il nous faut une échelle et il n'y en a aucune ici ! J'ai cherché ! ». Avant qu'on ne lui demande ce qu'il voulait en faire, il nous montra quelque chose en hauteur et nos regards découvrirent l'objet de sa convoitise. Un couteau, planté dans une des poutres qui soutenaient la grange. À plus de trois mètres du sol, inaccessible. Notre père se tourna brusquement vers moi : « Tu vas monter sur mes épaules. ». Pas le temps de refuser ou d'hésiter, l'instant d'après, j'étais debout sur ses épaules et j'attrapais le couteau. En le prenant en main, je reconnus la forme particulière des poignards de lancer. Une fois au sol, je le donnais à mon père qui sortit de la grange pour l'examiner au grand jour. En le suivant, j'arrachais un peu de neige à une congère pour me laver la main. Le poignard était ensanglanté, j'en eus furtivement la nausée. Colin demanda à notre père qui tournait et retournait le couteau en tous sens : « C'est avec ça qu'ils l'ont tué n'est-ce pas ? ». Il ne répondit pas tout de suite et se figea un court instant avant de souffler : « Sûrement... ». Puis il sortit un chiffon de sa poche et enroula le poignard dedans avant de le ranger dans son gilet. Il s'éclaircit la voix et dit : « Voyons dans quelle direction partent les traces des chevaux, et d'où elles venaient. Vous deux, jetez un œil de ce côté, je vais voir là-bas. ». Les traces nous menèrent jusqu'au pré en surplomb derrière la maison. Elles enjambaient le muret en ruines qui faisait le tour de la

ferme. Au plus haut du dénivelé, nous pouvions voir le chemin des empreintes continuer jusqu'à la rivière en contrebas. De l'autre côté de la rivière, la forêt reprenait ses droits. Et au-delà de la forêt au Nord, le château de Pierre Fendue et le seigneur Claude. Plus loin à l'Est, la frontière avec le Pays voisin, Ereeven... En retournant auprès de notre père, nous étions frustrés de ne rien avoir trouvé de plus intéressant. Il avait suivi les traces jusqu'à l'orée de la forêt et me dit avec un vague sourire : « Tu avais raison, l'un d'eux a de très grands pieds. ». Joignant le geste à la parole, il posa son pied dans une empreinte gelée, il lui manquait plusieurs pouces pour la combler. Colin, nerveux s'exclama : « On devrait pister ces bâtards jusque dans leur trou et...

- Et quoi fils ? Nous ne sommes pas ce genre de personnes.

- Il n'y a pas de meilleurs pisteurs que nous dans la région ! On les trouve, on leur règle leur compte et on laisse leurs cadavres aux animaux, ni vu ni connu, personne ne saura que...

- Je comprends que tu veuilles venger la mort de Justine fils, mais ce n'est pas la bonne façon de faire. Nous ne sommes pas des assassins.

- Il faut laisser ces bons à rien du château s'en charger ? Ils ne feront rien et tu le sais ! Justine n'était rien pour eux, qu'une gueuse de plus sans nom ! ». Colin était dans une colère noire, inconscient du ton avec lequel il s'adressait à notre père. Il vociféra les mots de trop : « Nous autres, tout juste bons à patauger dans la merde et à se faire massacrer ! Un tour en carriole jusqu'au temple et c'est fini ? Tu peux te contenter de ça mais moi non ! Et si tu es trop lâche pour le faire, je m'en chargerais moi ! ». En cet instant, je vis mon père exploser de fureur et se planter face à Colin en répondant dans un cri proche du rugissement : « Et que feras-tu donc petit homme ? Tu vas occire trois gaillards à toi tout seul ? Trois assassins aguerris qui t'avaleraient tout cru sans même avoir à sortir leurs armes ? ». Il l'attrapa sèchement par les épaules et je craignis brièvement qu'ils n'en viennent aux mains. Mais au lieu de cela, mon père fixa son fils dans les yeux en lui disant, d'une voix plus calme : « Tu n'es pas de taille fils... Je sais de quoi sont capables ces hommes, tu peux me croire quand je te dis que tu n'es pas de taille. ». Colin avait perdu toute sa furieuse assurance mais il souffla néanmoins : « C'est donc que tu sais qui ils sont ? ». L'étreinte de ses mains sur mon frère se relâcha instantanément et il fit un pas chancelant de côté. Il avait brusquement le souffle inégal. Il passa une main dans sa tignasse hirsute sans répondre. Comme il nous tournait le dos, nous échangeâmes un regard plein de questions muettes. La voix de notre père nous frustra encore davantage quand il

dit simplement : « Il suffit. Rentrons. ».

Le court trajet de retour se fit dans une ambiance glaciale et l'hiver n'y était pour rien. Notre père était tendu, c'en était presque palpable. Chacun de nous resta silencieux jusqu'à ce que nous passions la porte de la chaumière. Il y faisait bon comme toujours, et mes sœurs avaient préparé un ragoût qui embaumait délicieusement. Bastien nous accueillit en posant mille questions et notre père eût tôt fait de le décourager en l'envoyant chercher de l'eau. Nous allions passer à table quand, du coin de l'œil, je le vis sortir le poignard emballé de son gilet pour le ranger discrètement au-dessus d'une vieille armoire bancale. Je sus aussitôt que j'y jetterais un œil dès que j'en aurais l'occasion. Quelque chose dans le comportement de mon père avait changé quand il avait examiné cet objet, il fallait que je sache pourquoi. Le repas nous replongea dans notre routine habituelle et personne ne dit un mot à propos de Justine. Mais je devinais que Sylvaine allait questionner notre père quand elle le suivit à l'extérieur à la fin du repas... Mon regard n'avait de cesse de retourner vers la vieille armoire. Je vaquais, ainsi que chacun de nous, à mes corvées et toujours mes yeux étaient attirés par le dessus du meuble. À un moment, Colin sortit chercher du bois et quand il revint je lui demandais où était notre père. En déposant les bûches, il s'accroupit en soupirant : « D'après toi ? Il est parti avec Sylvaine soi-disant à la recherche de sa chienne... Mais je les ai vus descendre la colline.

- Ils retournent chez Justine ?
- J'en suis convaincu. Sinon il serait parti droit vers la forêt.
- Il va suivre la piste...
- Il va la remonter plutôt, pour voir d'où venaient ces gars selon moi...
- Sûrement. C'est ce que j'aurais fait aussi.
- Moi aussi.
- Où est Ed ? Et les petits ?
- Dehors, ils font un bonhomme de neige. ». Après un furtif coup d'œil par la fenêtre, je me précipitais vers l'armoire et, sur la pointe des pieds, j'en tâtais le dessus fébrilement. Colin se releva en m'observant : « Qu'est-ce que tu fais ? ». Je ne répondis pas et dès que je sentis l'objet dans le tissu, mon visage s'éclaira. Je le brandis vaguement vers Colin qui venait de comprendre. Il vint près de moi

quand je dépliais le chiffon. Le poignard plein de sang séché enfin sous nos yeux, je soufflais : « Quand papa l'a examiné, quelque chose l'a contrarié. Il n'était plus le même après...

- J'avais remarqué oui...

- Il a vu un détail qui nous échappe... Peut-être une marque, des initiales...

- Là. Regarde. C'est quoi ça ? ». Sur le manche, sous une croûte de sang coagulé, une forme familière semblait se dessiner. Mon frère gratta le sang d'un ongle et je reconnus la forme d'un oiseau sculptée dans le bois. J'aurais pu jurer qu'il s'agissait d'un corbeau, rien qu'à la forme de la tête et du bec. Un coup contre la porte se fit entendre et je sursautais, laissant tomber le poignard sur le plancher. Colin se précipita à la fenêtre et me faisant un signe de la main que je compris aussitôt. Je remballais le couteau dans son linge et le remettais prestement sur l'armoire. Bastien entra dans la maison en trombes pour nous enjoindre à venir faire une bataille de boules de neige. Il avait commencé à en bombarder la porte. Colin accepta et le suivit au-dehors, mais en fermant la porte, il m'adressa un regard que je connaissais bien. Un accord de connivence silencieux... Mon cœur cognait un peu trop vite dans ma poitrine. Et mon esprit lui, battait la campagne. Est-ce que cette innocente gravure sur le manche d'un poignard signifiait quelque chose ? Est-ce qu'elle identifiait le propriétaire de l'arme et donc l'assassin de Justine ? Est-ce que mon père le connaissait ? Ce serait la raison de sa contrariété. Non, mon père était un homme honnête, comment pourrait-il connaître des coupes jarrets sanguinaires ? Il m'apparut soudain clairement que je ne savais rien de l'histoire de l'homme qui nous avait élevés. Son passé, sa jeunesse, sa famille, rien ou presque. Quelque chose d'amer s'installa alors sous mon crâne, de l'ordre du doute et assez proche de la rancœur...

Le reste de la journée s'écoula lentement. Nous attendions le retour de notre père. Certains plus impatiemment que les autres. Le vent froid qui soufflait au dehors ne nous autorisait pas y rester très longtemps. Nos habitudes de jeux d'hiver comblèrent l'attente. Mais Colin n'arrivait pas y prendre goût, il tenta de s'occuper en découpant les peaux tendues dans l'appentis derrière la chaumière. Mais avec le froid, elles étaient extrêmement dures à travailler. Après avoir perdu une partie de cartes, je le rejoignais et fus accueillie par une avalanche de jurons. Il s'entêtait à vouloir découper une peau de renard et finit

par envoyer valser ses outils en grognant : « Pute borgne de satanée saloperie de peau de...

- Surveille ton langage maraud ! ». J'avais dit ça dans un sourire, il sursauta : « Je ne t'ai pas entendue venir ! Une vraie vipère !

- Si je suis une vipère, qu'es-tu toi ? Un ragondin ?

- Je t'en ficherais moi du ragondin ! ». Il souriait à ces mots. Cela me fit du bien de revoir son sourire. J'adorais son sourire, toujours franc et sans malice. Je m'assis sur le bord de l'établi en croisant les bras pour lui faire face et dire : « Bien. Si on parlait sérieusement maintenant ?

- Je me doute bien que tu n'es pas venue me rejoindre pour faire de la broderie...

- Il est heureux que j'aie un frère aussi malin que toi !

- Ça c'est certain... Le couteau gravé donc.

- Gravé d'un corbeau... Ça t'inspire quelque chose ?

- Rien de rien. Je n'avais jamais vu ce genre d'inscription sur un couteau de chasse.

- Je ne suis pas certaine que ce soit un couteau de chasse. Tu as vu la forme de la lame ? Elle a une courbure inhabituelle...

- En tout cas pas celle des couteaux qu'on a pu voir. Et tu avoueras que du fond de notre campagne, on n'a pas vraiment pu en voir beaucoup.

- Oui, à part ceux des paysans du coin...

- Ça ne te plairait pas toi, d'aller voir le monde ?

- Évidemment. Mais si c'est pour finir à faire le purineur dans une ville de mendiant...

- Arrête, je te parle de voyager et tu me parles de travailler dans la merde ! Tu as comme moi entendu parler d'Ereeven et de ses merveilles, je voudrais voir si tout ce qu'on raconte est vrai !

- Les histoires de monstres ou celles des femmes cornues qui enlèvent des jeunes hommes vigoureux pour s'accoupler avec eux à la lune descendante ? La deuxième j'imagine !

- Tu sais très bien que mon cœur est pris. Mais oui, je voudrais voir ces créatures de mes yeux.

- En fait, je ne faisais pas vraiment allusion à ton cœur... Mais de toute façon tu sais très bien qu'on ne peut se rendre facilement à Ereeven, la montagne forme une frontière naturelle infranchissable... Ou il faut être une chèvre.

- Certains y sont allés et en sont revenus, sinon comment ces histoires seraient parvenues jusqu'à nous ?

- Par la magie de l'imagination et des balivernes que colportent les ignorants ?

- Ne sois pas sarcastique. Il y aurait toujours les grandes îles de l'ouest, chez les Orthons. Je sauterais dans un bateau et hop !

- Les îles barbares oui, j'ai entendu un marchand ambulant en parler un jour. Il disait que tout était plus grand chez les Orthons, les hommes, les loups et même les chevaux... ». Ces derniers mots moururent sur mes lèvres quand l'image de l'empreinte de pas immense se plaqua dans mon esprit. C'était idiot. Non, les Orthons n'étaient sûrement pas les seuls à avoir d'aussi grands pieds... Colin continua de rêver d'aventure à voix haute pendant quelques secondes et finit par se rendre compte que j'étais totalement ailleurs. Il me tapota l'épaule en disant : « Hé ! Ho ! Tu penses à quoi ? On dirait que t'as avalé un clou ! ». Je portais un doigt à ma bouche, sur le point de lui faire part de ma réflexion quand la voix de notre père se fit entendre : « Ah ! vous êtes là ! ». Il entra dans l'appentis et jeta deux peaux de lapin sur l'établi en demandant à Colin de les préparer pour le tannage. Puis il tourna les talons et je le suivis au-dehors en demandant : « Tu as retrouvé Lysbeth ? ». Jusque-là, il avait l'air plutôt détendu mais il s'assombrit en me répondant « Non. Mais elle doit être à l'abri quelque part, c'est certain... ». Nous contournions la maison quand j'osais : « Et la piste des assassins ? Tu l'as remontée jusqu'où ? La grotte de Keeris ? ». Il s'arrêta net, me tournant le dos. Je perçus qu'il s'était raidi. Quand il se retourna d'un bloc, il semblait furieux. Il s'avança droit sur moi et je dus reculer imperceptiblement quand il grogna : « Mais qu'est-ce qui te prend par tous les dieux ? Qu'est-ce que c'est que ces questions incessantes ? Et... Et tu nous as espionnés quand je parlais avec Sylvaine ? Je ne te reconnais pas ma fille ! ». Sa colère m'avait surprise, je me sentis coupable de l'avoir provoquée. Je baissais les yeux et croisais nerveusement mes bras sous ma poitrine en bredouillant : « Je... Non je ne vous ai pas espionnés je... Je me suis juste réveillée et... Que voulais-tu que je fasse ? Que j'agite une

clochette ? ». Spontanément, je passais de la défense à l'attaque et il n'appréciait guère : « Mais qu'est-ce que... C'est à ton père que tu parles je te le rappelle !

- Pardon je... Pardonne-moi papa mais je crois que j'ai le droit de savoir ce...

- Le droit de savoir ? Quel droit ? Tu as celui que je voudrai bien t'accorder fillette ! Tu as vu un cadavre, tu l'as mis en terre et ça te donne le droit de jouer à ça avec moi ? Sache que j'en ai vu plus que tu ne pourrais en compter des cadavres moi ! Et mis en terre tant que j'en ai oublié le nombre ! Et je n'aurais jamais osé parler ainsi à mon père pourtant ! Parce que je savais rester à ma place de fils ! ». Il avait rugi, presque aboyés ces mots, c'était la première fois que j'entendais cette intonation dans sa voix. Cependant que mes yeux se remplissaient de larmes, quelque chose en moi s'alluma, quelque chose d'irrépressible, comme une étincelle de rage. Alors qu'il allait s'éloigner en me laissant là, je lâchais, mâchoires serrées : « Justement. Je saurais rester à ma place de fille si je connaissais vraiment mon père. Et je ne sais quasiment rien de toi. ». Il s'immobilisa à nouveau et l'expression de son visage passa de la colère à la stupeur. Puis un voile de tristesse s'abattit sur ses traits burinés. Il leva les yeux au ciel et me laissa seule avec ma hargne. Enfin, pas vraiment seule puisque Colin vint aussitôt à moi. Il me dévisagea, l'air aussi surpris que désolé. Puis il m'attira contre lui en voyant les larmes qui ruisselaient sur mes joues rosies. Je me laissais aussitôt aller et il me dit doucement : « C'est ça, pleure, ça ira mieux après... Je suis resté caché là tout le temps, j'ai eu peur qu'il ne finisse par te corriger.

- Il ne l'aurait pas fait...

- Je ne l'aurais pas laissé faire de toute façon...

- Tu sais très bien qu'il ne l'aurait pas fait.

- Oui, je sais... ». Nous restâmes là, l'un contre l'autre dans le vent glacé du soir quelques instants. Des flocons gros comme des noisettes firent leur apparition, il était temps de rentrer... Une longue soirée s'en suivit. Notre père fut avare de mots, tout comme moi. J'ignorais ce qu'il pouvait ressentir mais j'étais assez tendue pour imaginer tout et n'importe quoi. Par vagues, j'étais alternativement triste, déçue, agacée. Je montais tôt à la soupente où nous dormions avec mes sœurs. Je cherchais un peu de solitude mais c'était sans compter sur la curiosité d'Edwynna. Elle me rejoignit très vite pour tenter de savoir ce qui m'avait rendu aussi morose. Colin n'avait rien

voulu lui dire et je décidais de garder le silence moi aussi. Rien n'était clair en moi. Je sentais la confiance aveugle que j'avais toujours vouée à mon père s'étioler. Et cela remettait toutes mes certitudes sur la vie en cause. Edwyna redescendit, passablement agacée qu'on la tienne à l'écart de quelque chose qu'elle devinait grave. Notre père, assit près du feu alluma sa longue pipe, mais cette fois, cela ne parut pas le détendre. Son air restait sombre et ses sourcils froncés. Ma sœur sut qu'elle n'apprendrait rien ce soir-là tant chacun semblait se complaire dans ses drames intérieurs...

Dans les jours qui suivirent, l'hiver resserra son étreinte sur les terres du seigneur Claude. Des vents furieux soufflaient toute la journée et la couche de neige épaississait chaque nuit. La saison était rude mais nous étions coutumiers du fait. Au bout d'une semaine, il n'était plus possible d'aller plus loin que la barrière délabrée qui faisait le tour de la chaumière. Barrière qui avait depuis longtemps disparu sous les tombereaux de neige qui transfiguraient tout... Au dixième jour, Sylvaine fut convaincue que sa chienne était morte de froid et sa bonne humeur disparut. Bastien et Jehannette se laissaient des bonhommes de neige, notre père leur confectionna une luge de fortune et les accompagnait dès qu'ils partaient jouer avec. Nos relations s'étaient un peu détendues mais étaient désormais dénuées de gestes d'affection. J'en souffrais. Lui aussi sans doute. La tristesse dans le regard qu'il posait parfois sur moi me vrillait le cœur. Mais j'avais toujours cet embryon de colère au fond des entrailles. Je parlais peu, même à Edwyna. Je n'avais pas envie de jouer la comédie du bonheur alors que des questions qu'on m'interdisait de poser restaient sans réponse, à me tourner dans le crâne comme des vautours. Colin finit par me dire, alors que nous nourrissions les bêtes : « Tu vas peut-être t'arrêter maintenant ? Tu ne vas pas faire cette tête lugubre jusqu'à ta mort non ? ». Comme je ne réagissais pas et continuais mon ouvrage, il haussa le ton : « Je te parle tête de pioche ! Tu pourrais au moins me regarder ! ». Je restais imperturbable et ramassais une fourche pour donner un peu de foin à Pâquerette quand il s'exclama en souriant : « Hé ! Tu ne vas pas m'embrocher tout de même !! ». En soupirant je lâchais, du bout des lèvres : « Crétin.

- Ah ! Elle répond ! On progresse ! ». Il me prit la fourche des mains en disant calmement : « Allez, on arrête la comédie et on cause. ». Il jeta l'outil et s'assit sur un ballot de paille en me regardant d'un air sérieux. Il prit une profonde inspiration et me demanda : « Explique-moi ce qui te ronge petite sœur. C'est le meurtre de Justine ?

- Non... Enfin il y a de ça...
- Raconte. Ce n'est pas la gueulante du père quand même ? Il n'a fait que crier...
- C'est... J'ai du mal à y voir clair moi-même.
- Eh bien dis-moi ce qui vient et on essaiera de faire le tri tous les deux... ». Je vins m'asseoir auprès de lui. J'avais soudain une profonde sensation de fatigue, mais il fallait que je me libère : « Cette histoire... Justine...
- Oui ?
- Ce n'est pas vraiment ça qui me retourne l'esprit... C'est le fait que notre père semble en savoir plus qu'il ne le montre. Je ne sais pas, c'est comme... Un pressentiment que j'ai... ». Colin me regarda d'un air interrogatif et dit : « Un pressentiment ?
- Oui ou une sensation. Appelle cela comme tu veux mais... écoute je sais que c'est complètement idiot mais... j'ai l'impression que papa nous cache quelque chose.
- Du genre ?
- Je n'en ai aucune idée mais j'ai réalisé à quel point on ne sait rien de lui. Ni d'où il vient, où il est né, sa famille... Tu comprends ?
- Oui je comprends. Enfin je crois. J'essaie en tout cas.
- C'est peut-être moi qui suis folle...
- Non je ne dirais pas ça... Juste que tu te poses trop de questions. Même si on ne sait pas grand-chose de lui, il nous aime et nous a élevés comme si nous étions de son sang. Ça suffit à mon bonheur.
- Ça ne me suffit pas à moi. Du moins, ça ne me suffit plus. Tu ferais une confiance aveugle à quelqu'un que tu ne connais pas ? ». Il eut une seconde de réflexion avant de m'adresser un regard vaguement réprobateur en disant : « Si je lui dois la vie, oui. ». En réalisant à quel point j'avais tort, je baissais les yeux. Mon frère m'embrassa le front et me laissa seule avec ma conscience.

Dix-sept jours après la tempête et cette nuit où Justine avait été

assassinée, le soleil revint enfin. Doré, glorieux au-dessus de la campagne engourdie. Le vent était tombé, la neige fondait par endroit, rendant les déplacements plus faciles. Nous pouvions à nouveau relever les pièges et quand je vis mon père et Colin partir vers la forêt sans moi, ce ne fut pas sans une pointe de jalousie... Je les observais du pas de la porte quand Jehannette vint me prendre par la main pour m'emmener un peu à l'écart de la maison, loin des oreilles de Sylvaine et Edwynna. Son air comploteur si sérieux me tira un sourire, je lui demandais : « Que se passe-t-il donc ? Quel air grave tu as tout à coup !

- J'ai quelque chose d'important à te demander Solène, quelque chose qui doit rester entre nous, un secret quoi !

- Oui ça je le devine que ça doit être un secret, vu ta mine d'espionne royale...

- Ne plaisante pas s'il te plaît...

- Très bien, je t'écoute. ». Elle se mit à parler à voix basse et cela commença à m'inquiéter vaguement. Jehannette était la plus sage d'entre nous, cela ne lui ressemblait pas de faire des mystères. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour être plus près de mon oreille en disant : « Il faut que j'aille chercher quelque chose chez Justine. ». Je lui répondais aussitôt : « Papa ne le permettra jamais. ». Elle trépigna légèrement avant de poursuivre : « Je t'en prie, je veux récupérer ses livres, c'est grâce à elle que je sais lire !

- Je te le répète, papa ne sera pas d'accord. Il ne faut plus penser à aller là-bas maintenant. Ce n'est pas un endroit pour une petite fille.

- J'ai quatorze ans je te rappelle ! Je ne suis plus une petite fille !

- Quand bien même, de toute façon, même moi je ne suis pas censée y retourner. Et j'en ai presque vingt !

- S'il te plaît Solène, je t'en prie ! Et puis enfermée ici depuis deux semaines, j'en ai assez ! Il me faut ces livres ! Je t'en prie ! Accompagne-moi s'il te plaît ou bien...

- Ou bien quoi ? ». Je savais qu'elle était trop craintive pour y aller seule et je voulais l'entendre me mentir. Elle se redressa imperceptiblement, les yeux luisants de larmes contenues et articula d'un ton mal assuré : « Ou bien j'irais seule pendant que papa n'est pas là. ». Je la trouvais attendrissante en cet instant, rassemblant toute sa bravoure pour m'impressionner. Je ne pus réprimer un sourire jusqu'à

ce qu'elle ajoute : « Tu peux bien m'accompagner, papa t'en veut déjà, alors un peu plus ou un peu moins, ça ne changera rien... ». Je fus sidérée pendant un court instant, irritée aussi et cela réveilla ce qui germait en moi depuis ces dernières semaines. J'eus un regard vers la forêt et lui répondais : « D'accord. Habille-toi plus chaudement et on y va. ». Quelques minutes plus tard, nous descendions péniblement la colline...

Chapitre 4 :

Ahogur.

Alors que nous étions à mi-chemin de la ferme, ma petite sœur qui peinait pourtant à avancer dans cette neige molle et épaisse, me demanda : « Pourquoi tu fais la tête à papa ? Je peux savoir ? ». Je lui lançais un regard noir : « Non tu ne peux pas. ». Elle n'insista pas et passa à autre chose : « Je t'attendrai au muret quand on y sera... Je n'ai pas envie de voir... Des choses qui font peur. D'accord ? ». Je me doutais que la neige avait dû recouvrir toutes les traces de sang à l'extérieur mais le souvenir de l'intérieur de la maison ralentit mon pas. Je répondais : « Il n'y a rien qui puisse te faire peur au-dehors, je pense... »

- Et au-dedans ?

- Tu resteras dehors, devant la maison.

- Très bien... Mais j'ai fait ça pour Justine, j'aimerais la mettre sur sa tombe... ». Elle sortit une petite poupée de paille et de corde sur laquelle elle avait accroché des violettes séchées. Je trouvais cela touchant : « Je prendrais les livres et nous irons sur sa tombe ensuite... C'est très joli. Elle aurait beaucoup aimé... ». Un sourire illumina son visage alors que je l'attirais contre moi en passant un bras autour de ses épaules. Elle me parut encore si petite. Emmittouflée sous plusieurs couches de lainages, son visage aux traits encore si enfantins me faisait inévitablement penser à un bébé rieur. Elle serait bientôt une jolie jeune femme avec ses yeux bruns clairs aux reflets verts et ses taches de rousseur. La plus sage d'entre nous, la plus douce aussi. Et peut-être la plus fragile, alors que nous avions tous reçu la même éducation. L'idée que bientôt les garçons et les hommes s'intéresseraient à elle pour ce qu'elle n'était pas encore, m'agaça vaguement. Et cette idée m'inquiétait également plus que de raison. Bien que mon instinct de protection à son égard ait toujours été existant, il prenait une nouvelle dimension...

Je ne m'étais pas trompé. En arrivant devant la maison, les traces du meurtre étaient désormais invisibles dans la cour. Jehannette

s'assit sur les restes d'un vieux chariot pourrissant là depuis des lustres, et j'entrais dans la maison. Le sang avait noirci d'une affreuse manière, contrastant lugubrement avec la neige qui s'était engouffrée par la porte restée ouverte. Cette maison aurait pu être abandonnée depuis des années qu'elle ne me serait pas apparue différemment... En sentant la peine m'envahir, je pris une profonde inspiration et me dirigeais vers les livres qui reposaient sur une étagère. Je dus forcer un peu pour les en décoller, le gel ayant fait son œuvre. Au moment où je les enfournais dans mon sac, Jehannette me surprit en entrant précipitamment : « Il y a quelqu'un ! Des hommes arrivent ! ». Je me penchais aussitôt pour regarder par une fenêtre basse en demandant : « Quoi ? Où ça ? ». Ma sœur semblait terrifiée, elle se collait à moi quand je fis un pas vers la porte et regardais vers où elle pointait le doigt. Elle se mit à trembler : « Ce sont eux tu crois ? Ceux qui ont fait du mal à Justine ? ». Je vis effectivement deux hommes inconnus, dont un très grand, se dirigeant vers la ferme, en provenance du bois tout proche. La taille inhabituelle de cet homme me glaça le sang, je pensais aux empreintes dans la neige, mon estomac faisait des nœuds. Ils ne nous avaient pas vues, ce fut ma première pensée cohérente. J'attirais Jehannette derrière la porte alors qu'elle bredouillait : « Ferme ! Ferme la porte ! ». Je posais un doigt devant ma bouche et lui répondais le plus calmement possible : « Si je la ferme, ils risquent de nous remarquer. Cachons-nous dans la cave, viens. ». En lui disant cela, je venais de confirmer ses craintes et une larme roula sur sa joue. D'un geste rapide, je lui essuyais le visage et lui disais un peu sèchement : « Non. Pas maintenant. »... La cave de Justine. Plutôt un trou dans le sol avec une trappe au-dessus. Juste assez profond pour que trois personnes puissent s'y tenir debout. Mais placée dans un coin de la pièce principale, un coin que je savais avoir été épargné par les projections de sang. Les malfaisants qui étaient venus tuer Justine n'avaient rien eu à faire dans ce coin de la maison où s'entassaient de vieux paniers. J'étais fébrile quand je voulus ouvrir la trappe, tout était collé par le gel. Je m'écorchais les doigts sur la poignée de fer mais je finis par réussir, et l'instant d'après, nous étions toutes les deux dans cette pseudo cave, à guetter chaque son étranger. Et le premier à nous parvenir fut celui d'une quinte de toux suivie d'un crachat. Ensuite des pas lourds sur le plancher non loin de nos têtes. C'est à cet instant que Jehannette s'accroupit dans l'obscurité. Je l'imitais et la serrais fort dans mes bras. Par les planches partiellement disjointes du sol, de minces filets de lumière nous éclairaient. Je regardais ma sœur intensément et articulais sans bruit : « Tout va bien se passer. ». Elle ferma les yeux et enfouit sa tête contre ma poitrine. Nos respirations étaient inégales, saccadées mais silencieuses. Les pas des hommes allaient et venaient au-dessus de nous. Ils parlaient

calmement entre eux dans une langue que je ne connaissais pas. Un mot revenait cependant régulièrement. Je crus entendre « Ahogur ». J'avais confusément l'impression que cet Ahogur était ce qu'ils cherchaient. Au bout de quelques minutes, ils sortirent et Jehannette cessa de trembler. Je me relevais, elle m'imita. Avant d'oser relever la trappe, il fallait que je sois certaine de ne courir aucun risque. Ma sœur ouvrit la bouche pour parler mais je plaquais une main dessus avec un regard noir. Elle se tut. Je fermais les yeux et me concentrais un court instant en espérant mieux entendre le moindre bruit. Je reconnus le grincement des portes de la petite grange. Ils étaient encore là. Ils pouvaient revenir. Je fis signe à Jehannette de s'accroupir à nouveau en lui murmurant : « On va attendre un moment, pour être sûres, viens contre moi, on se tiendra chaud... ». Elle eut une expression étrange au visage en s'accroupissant et bredouilla à mi-voix : « Solène j'ai... Je me suis... ». Un effluve âcre me vint au nez et je compris. Je la pris doucement contre moi en chuchotant : « Ce n'est pas grave, c'est rien ça. Allez chut... ». Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi dans ce trou qui embaumait désormais l'urine, mais notre sortie se fit plus que précautionneusement. La peur me tenaillait toujours les entrailles quand je me glissais entre la trappe et le sol comme un lézard de sous un tapis. J'allais, presque à plat ventre jusqu'à la porte béante et ce n'est qu'après de longs regards tout autour et une écoute attentive des bruits environnants que je sortais ma sœur de la cave. Encore sous le choc, elle s'accrochait à moi comme un petit animal, je dus la secouer un peu : « Ils sont partis. Reprends-toi, il faut encore que nous rentrions et on ne peut pas prendre le même chemin.

- Pourquoi ?

- Parce que s'ils ont vu nos traces... ». Je réalisais, que ces inconnus pouvaient avoir remonté nos traces jusqu'à la maison. Ed, Bastien et Sylvaine étaient peut-être en danger ! Peut-être même déjà aux prises avec eux ! La panique courue de ma nuque à mes chevilles. Je réprimais un frisson et poursuivais d'un ton que je voulais assuré : « Nous allons prendre le chemin des mines, à travers le champ, c'est plus long donc il faut nous presser ! Viens ! ». Jehannette me suivit sans plus mot dire, s'en remettant totalement à moi qui, sans le montrer, n'en menait pas large...

C'est à bout de souffle que nous arrivâmes dans le bosquet d'arbres derrière notre chaumière quelques minutes plus tard. Alors que j'enjoignais ma petite sœur à s'accroupir derrière un vieux hêtre

massif, elle s'écroula, à genoux dans la neige, à bout de forces. Je pris vivement son visage entre mes mains et lui dit à voix basse : « Ça va aller, reprends ton souffle et pas un bruit ! Tu ne bouges pas de là tant que je n'ai pas jeté un coup d'œil. ». Elle opina du chef, les yeux écarquillés. Sa terreur me faisait mal mais il fallait que je ne lui montre rien de la mienne. Prudemment, je m'approchais de la maison en me cachant derrière chaque arbre. À quelques mètres, je tendais l'oreille. Des oiseaux au loin, le bruissement des branches au-dessus de ma tête, rien d'autre ne me parvenait. Après avoir soigneusement observé autour de moi, je me faufilais prestement jusqu'au mur arrière de la maison et y collais mon oreille. Pour qu'un son se fasse entendre de l'intérieur il aurait fallu qu'il traverse pierre et torchis. Mais rien, tout semblait calme. En longeant les murs, je me glissais jusqu'à l'avant de la chaumière et à la première fenêtre, je risquais un regard inquiet à l'intérieur. J'eus l'impression qu'on m'enlevait un corset de fer de la poitrine tant la vision de Sylvaine et Ed jouant aux cartes me soulagea. La voix de Bastien me fit sursauter comme ça ne m'était jamais arrivé auparavant : « Solène ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? ». Je crus me faire dessus de peur moi aussi pendant une seconde. Mais j'étais tellement heureuse de le voir que je me contentais de le serrer contre moi un court instant avant de retourner chercher Jehannette. Elle grelottait contre l'arbre où je l'avais laissée : « Tout va bien, rentrons vite !

- Je... Je crois que ma robe a gelé...

- Ma pauvre chérie, rentre vite te changer ! ». En entrant dans la maison, Ed devina que quelque chose s'était passé : « Quels faciès déconfités ! Vous avez vu un fantôme ? Où étiez-vous ? ». J'aidais Jehannette à se déshabiller devant la cheminée et avant que j'ai eu le temps de répondre quoi que ce soit, Edwyna revint à la charge : « Vas-tu me dire ? Et quelle est cette odeur ? Oh, Jehannette c'est toi qui... Mais enfin à ton âge !

- Elle a eu peur ! Très peur... Laisse-la tranquille un instant veux-tu ?

- Dans quel guêpier l'as-tu entraînée ? ». Blessée par sa réflexion, je lui adressais un regard noir en disant : « Merci pour ta compassion à son égard et la haute estime que tu me portes chère sœur, mais je me passerai de tes commentaires à l'avenir. ». Jehannette s'était enroulée dans une couverture et resta auprès du feu pendant que je ramassais ses vêtements souillés. Ed croisa ses bras sur sa poitrine et s'apprêtait à repasser à l'attaque quand Sylvaine l'invita d'un geste sec à se rasseoir. La vieille femme m'observa en silence un

moment et quand je m'assis près de ma petite sœur pour la frictionner à travers sa couverture, elle me demanda calmement : « Où étiez-vous donc ? Bastien vous a cherché, il était inquiet. Et nous aussi... ». J'hésitais à répondre et après un regard mauvais à Edwynna, je me levais sans un mot, attrapais ma gibecière et la jetais sur la table devant elles. Les livres s'en échappèrent et je vis dans le regard qu'elles échangèrent qu'elles avaient compris. Je retournais auprès de Jehannette sans rien ajouter.

Quand elle fut suffisamment réchauffée, ma petite sœur commença à somnoler contre moi. Elle n'avait pas dit un mot depuis notre retour et toutes ces émotions l'avaient épuisée. Sur mon conseil, elle se retira dans la soupente pour dormir un peu. Ed se mit à la préparation du repas du soir en me boudant ostensiblement, et Sylvaine vint s'asseoir face à moi devant le feu. Bastien, assit sur le rebord d'une fenêtre guettait le retour de notre père en taillant une petite branche en pointe avec son canif. La paix semblait revenue sur la maisonnée, je savais que je n'échapperais pas aux questions de Sylvaine. Elle me fixait de ses yeux verts avec un vague sourire en coin. Je lui connaissais bien cette expression de renarde curieuse, je soufflais : « Oui je sais, je n'aurais pas dû y retourner avec Jehannette... »

- Ma foi ! Tu avais une bonne raison n'est-ce pas ?

- Pas vraiment... Mais elle y tenait et je me suis laissée convaincre.

- Facilement ?

- Trop facilement. ». Ed nous écoutait, l'air de rien, je le savais même si elle me tournait le dos. Je l'avais vue se redresser imperceptiblement quand j'avais commencé à parler. La scène semblait beaucoup amuser Sylvaine qui poursuivit : « Il n'empêche... Qu'a-t-elle vu pour pisser sous elle ? Il ne doit plus y avoir grand-chose d'effrayant là-bas, avec la neige qui est tombée... ». Je pris un instant de réflexion avant de lui répondre. J'étais certaine que mon père m'en voudrait de parler de ces inconnus et du danger potentiel qu'ils représentaient. Mais les mots de Jehannette me revinrent, il m'en voulait déjà, alors un peu plus ou un peu moins ? C'est un peu amère et d'une voix éteinte que je répondais : « En fait... Il n'y avait rien d'effrayant comme tu dis... Jusqu'à ce que deux hommes, deux étrangers n'arrivent... »

- Quoi ? ! ». Sylvaine s'était presque étranglée avec sa salive.

Edwynna se retourna et s'approcha, l'expression de son visage trahissait une subite montée d'angoisse. Il faut dire que les étrangers n'étaient pas chose courante dans cette partie reculée du royaume. Je continuais aussitôt : « Deux hommes inconnus qui parlaient dans une langue étrangère. Ils ne nous ont pas vues. Nous nous sommes cachées dans la cave à leur approche. Ils ont vaguement fouillé la maison alors que nous étions juste sous leurs pieds. C'était terrifiant, ils allaient et venaient en discutant... ». Ma sœur s'assit avec nous en s'essuyant les mains nerveusement dans son tablier. Sylvaine avait un air étonnamment sérieux au visage quand elle me dit : « Vous avez bien fait de vous cacher... On ne sait jamais. Mais ils parlaient quelle langue ? Tu n'as pas pu reconnaître ? »

- À part la nôtre, je ne connais aucune autre langue Sylvaine comment veux-tu que...

- Misère de manque d'érudition ! J'ai toujours dit à Ulysse que savoir lire et écrire n'était pas suffisant !

- Mais j'ai retenu un mot je crois... Qui est revenu plusieurs fois dans leur conversation quand ils fouillaient la maison... Ahogur. ». L'œil piqué d'intérêt de Sylvaine sembla luire étrangement. Je devinais qu'elle savait ce que ce mot signifiait : « Apparemment tu sais ce que ça veut dire... »

- Vaguement...

- Assez de secrets de polichinelle ! J'ai vu tes yeux briller comme si le cornu des bois venait de te piquer le cul ! Qu'est-ce que ça signifie ?

- Quel langage ! Tu me fréquentes trop toi !

- Sylvaine... ». Elle comprit que je ne plaisantais pas et que je n'accepterais pas de réponse louvoyante. Elle répondit : « Ça veut dire poignard... Ou dague selon le rang du propriétaire de l'objet. ». Je me raidissais inexplicablement. Ces hommes-là cherchaient l'arme qui avait tué Justine. Ces hommes étaient donc bien des meurtriers. Le phtisique et le géant. Des monstres comme ceux des contes, voilà comment je les voyais désormais. Des monstres à forme humaine. Une vague de peur rétroactive me serra le gosier. Mais je n'étais pas vraiment étonnée et mon regard se dirigea machinalement vers l'endroit où mon père avait caché le poignard. Sylvaine me sortit de la torpeur où je m'étais laissé glisser : « Ahogur, c'est la langue des îles. De l'Orthon. As-tu vu ces hommes distinctement ? »

- Je ne saurais pas reconnaître leurs visages si c'est là ta question. Mais l'un d'eux est très grand...

- Un îlien ? Mais c'est sacrément loin... Je ne comprends pas ce qu'il viendrait faire par ici...

- Il peut y avoir dix mille raisons, mais venir d'Orthon pour tuer Justine n'en est pas une.

- Ma foi non !

- En tout cas, ils venaient de la forêt et y sont repartis ensuite. J'ai craint un moment qu'ils ne viennent ici et vous fassent du mal mais... ». Quelque chose sous mon crâne se mit en place comme une hypothèse encore floue et j'ajoutais : « À moins qu'ils ne soient venus du campement caché de la forêt uniquement pour récupérer le poignard au corbeau... C'est ça... Ce ne sont pas de vulgaires coupe-jarrets qui écument les campagnes. Ils avaient commis l'erreur d'oublier l'arme pour je ne sais quelle raison, sont revenus la chercher et sont retournés se cacher... ». J'avais pensé tout haut et je me retrouvais face à la mine sidérée d'Edwyna et au regard sévère de Sylvaine. J'en avais trop dit devant ma sœur qui ne savait rien de tout cela. Elle tombait des nues : « Un campement caché ? Des coupes jarrets ? Je crois qu'il est grand temps que vous me racontiez ce qui se passe exactement ! ». Nous avions parlé à voix basse tout au long de cette conversation pour préserver Bastien mais Ed ne pouvait plus être tenue à l'écart. À présent, la réprobation de Sylvaine était évidente mais elle dit tout de même : « Oui. Même s'il n'y a pas grand-chose à en dire, je vais t'expliquer. ». Je choisis ce moment pour rejoindre mon petit frère à l'autre bout de la pièce et guetter avec lui le retour de notre père et Colin.

Ce n'est qu'au crépuscule qu'ils entrèrent dans la maison. Bastien était déjà couché et endormi. Jehannette elle, ne s'était pas réveillée depuis qu'elle était allée s'étendre. Nous étions attablées Ed, Sylvaine et moi, à tromper notre impatience en cassant des noix et des noisettes. Après avoir discuté presque une soirée entière, la fatigue nous avait engourdis et nos actions étaient devenues machinales. L'entrée de mon père nous fit l'effet d'un réveil en sursaut. Ed se leva en s'étirant et le débarrassa de deux lièvres blancs qui pendaient de son havresac. Je ne pus réprimer un bâillement au moment où mon frère entra. Il avait l'air crispé en ôtant son capuchon. Quand il se retourna, je vis qu'il avait l'avant-bras bandé, je demandais aussitôt : «

Tu es blessé ? Que t'est-il arrivé ? ». Il voulut faire le fier à bras comme à son habitude : « Oh ! On s'est fait surprendre par un loup solitaire, j'ai été long à la détente et il a eu le temps de me chiquer ! Rien de bien méchant ! ». Sylvaine le fit asseoir et ôta son bandage sans même lui demander la permission. En découvrant la blessure où on distinguait nettement la trace de la morsure de l'animal, elle siffla : « Tsss ! Rien de bien méchant hein ? Eh bien j'espère pour toi que ce loup n'était pas malade parce qu'il a mordu profondément. Je vais te soigner ça ou bien tu devras apprendre à lancer ta hache de la main gauche au printemps ! ». Je voyais bien que mon frère souffrait. Il essayait de ne rien en montrer mais l'expression de son visage parlait pour lui. Derrière moi, j'entendis mon père demander à Edwynna : « Rien de spécial à me raconter aujourd'hui ? Journée tranquille ? » comme il le faisait à chaque retour. Ma sœur hésita, se raidit et soupira : « Viens à table, mange un morceau, réchauffe-toi. Nous parlerons ensuite. Tous ensemble. ». Il parut à la fois surpris et vaguement inquiet, et son regard se tourna vers moi. J'eus un furtif frisson de culpabilité et baissais les yeux. Sylvaine nettoya les blessures de Colin à l'alcool, il grimaçait mais ne bougeait pas. Puis elle appliqua des onguents qu'elle emportait partout avec elle dans sa besace, et lui fit un bandage propre en disant : « Voilà. Demain et chaque jour pendant une bonne semaine nous referons ce pansement. L'onguent d'Ellébore empêchera qu'une infection se développe en principe.

- En principe ?

- Si tu es raisonnable et que tu tiens à ton bras, oui. Ce qui veut dire pas de tannage de peau, ni quoi que ce soit qui pourrait souiller ta blessure. Tu ne dépouilles pas d'animaux, tu ne mets pas les bras dans l'eau à la pêche, tu ne coupes pas de bois non plus. Tu restes sagement sur ton cul pendant une semaine au moins.

- Tu plaisantes ? Une semaine ? !

- Tu feras à ta guise tête de pioche, mais il me semble que dans cette vie, il est plus pratique d'avoir ses deux bras qui fonctionnent que d'être manchot non ? Ça facilite grandement les choses ! ». La voix grave de notre père mit fin à la discussion : « Ne t'en fait pas Sylvaine, il se tiendra tranquille le temps qu'il faudra. ». Le regard qu'il posait sur Colin lui donnait l'impression d'avoir cinq ans à nouveau. Mon frère s'éclaircit la voix avant de dire d'un ton qu'il aurait voulu léger : « Je mettrai ce temps à profit pour m'entraîner au lancer de la main gauche juste au cas où... ».

Quand notre père se mit à table pour manger un peu, un malaise s'installa. Aucun de nous n'osait entamer une discussion dont nous savions qu'elle provoquerait sa colère. À un moment, je dis à l'oreille d'Ed : « Je ne peux pas lui parler, il m'en veut encore... ». Ma sœur n'hésita pas une seconde, s'éclaircit la voix en s'asseyant face à lui. Elle croisa ses mains et dit de sa voix posée et plutôt grave pour une si jeune femme : « Papa, je crois qu'il faut que nous parlions. Tous. À cœur ouvert. ». Surpris par tant de gravité soudaine, notre père se figea pendant une seconde et son regard passa sur chacun de nos visages. Jusqu'à celui de Colin qui s'empessa de dire : « Ne me regarde pas ! J'étais avec toi toute la journée ! ». Notre père s'essuya la bouche dans un torchon en baissant les yeux comme s'il réfléchissait, comme s'il savait de quoi nous voulions parler. Puis, en sortant sa pipe de son gilet, il répondit calmement : « Très bien, puisque tu es la porte-parole du peuple, je t'écoute Ed... ». Alors qu'il parlait, son regard avait croisé le mien et je dus baisser les yeux. Ma sœur, elle, ne se démonta pas : « Bien. Depuis le meurtre de Justine, il me semble que tout va à vau-l'eau. Il y a des tensions, des malaises... Et je pense que c'est parce qu'il y a trop de secrets autour de cette histoire. Il est normal que tu veuilles nous préserver, je le comprends. On le comprend tous ici. Mais comprends toi-même que nous avons grandi et qu'il est peut-être temps de nous traiter en adultes non ?

- En voilà une fameuse introduction... ». Il tirait désormais paisiblement sur sa pipe. Il marqua un silence avant de dire : « Et donc, que voulez-vous savoir au juste ?

- En fait c'est à nous d'abord de te dire quelque chose... Solène et Jehannette sont allées à la ferme de Justine aujourd'hui. ». Il me lança un regard qui me traversa mieux que ne l'aurait fait un coup d'épée. La voix d'Ed se fit hésitante quand elle ajouta : « ... Et il s'est passé quelque chose d'inhabituel.

- Comment ça inhabituel ?

- Alors qu'elles étaient là-bas pour récupérer des livres, deux hommes inconnus sont arrivés de la forêt. ». Edwyna attendit une réaction qui ne vint pas, notre père semblait soudain absorbé par ce qu'il entendait. Elle continua donc : « En voyant des étrangers, elles ont eu le réflexe de se cacher dans la cave et les deux étrangers ne les ont pas vues.

- Comment va Jehannette ?

- Elle... Elle va bien. Elle a eu peur mais elle va bien. Elle dort

depuis son retour. ». Son expression était indéfinissable quand il leva à nouveau son regard gris vers moi : « Je ne te demande pas comment tu vas n'est-ce pas ? Apparemment tu tiens debout. Comme une adulte pas vrai ? ». Je ne répondais pas. Il n'attendait pas vraiment de réponse. Mais j'étais mortifiée. Ed saisit l'instant pour entrer dans le vif du sujet qui nous taraudait tous : « Papa, ces hommes étaient à la recherche d'un poignard. Sûrement celui que tu as ramené de la ferme et que tu as caché sur l'armoire. Ce poignard que tu as semblé reconnaître selon Colin et Solène. Ce poignard qui porte une marque et pour lequel tu fais tant de mystères. ». Elle avait parlé d'une voix sèche et le fixait sans ciller. Il en fut perturbé pendant une seconde. L'autorité qu'il admirait chez elle se retournait contre lui, son propre père. Il regarda furtivement Sylvaine assise près du feu mais elle, ne le regarda pas. Elle du néanmoins sentir son regard, car sans quitter les flammes des yeux, elle articula posément : « Il est temps Ulysse. Et tu savais que ce moment viendrait... ». Je crois qu'il baissa les yeux mais ce fut si furtif que je n'en suis plus sûre. Puis il se leva et se dirigea vers l'armoire. Il resta planté devant un bref instant, avant de se saisir du poignard dans son linge. Il revint s'asseoir à table et nous invita d'un geste à le rejoindre en disant : « Venez, puisque je dois tout vous dire, approchez-vous. Les petits n'ont pas besoin d'entendre ça à leur âge... ». Il ralluma sa pipe, recracha un gros nuage de fumée en soupirant profondément. Les yeux dans le vague, il parla sans qu'aucun de nous n'ose l'interrompre : « Colin tu avais raison. Je connais ces hommes. Enfin, je sais d'où ils viennent et j'ai ma petite idée sur ce qu'ils cherchent par ici. Et ce n'est pas rassurant... Mais je dois commencer par vous dire que... depuis toujours je vous ai menti. Je ne suis pas celui que je vous ai dit être. ». Même si j'avais la satisfaction d'avoir eu raison, le ton monocorde de sa voix me peinait. Il poursuivit : « Je ne suis pas de la région, je m'y suis installé il y a fort longtemps. Je m'y suis caché en fait... Je ne m'appelle même pas Ulysse Kerton... Mon vrai nom est Elyas Kerrigan. Je suis né sur l'île du pic Céleste, en pays Orthon. ». Il marqua un temps d'arrêt encore, observa nos bouches bées et nos yeux écarquillés avant de continuer : « Je suis ce que là-bas on appelle un demi-homme parce que je suis le fils d'un Orthon et d'une femme d'ici. Je suis venu à Pierre-Fendue, pour retrouver les racines de ma mère. Mais il n'en restait rien ni personne, alors j'ai décidé de tout recommencer. Et je vous ai trouvés, les uns après les autres. En fait, quand j'ai recueilli Ed, j'ai pensé que des orphelins seraient les meilleurs enfants que je pourrais avoir. Étant moi-même orphelin... ». Je n'avais jamais vu son visage aussi triste, j'en eus les larmes aux yeux et je n'étais pas la seule, Edwynna s'essuya le nez dans son tablier. Sans y réfléchir, je posais une main compatissante sur celles de mon

père. Elles me semblèrent encore plus grandes qu'à l'accoutumée. Il prit ma main et me sourit en poursuivant son récit : « J'ai fui Orthon parce qu'on a massacré ma famille. Mes parents et ma petite sœur... Je n'étais pas là quand c'est arrivé et de toute façon, j'étais si jeune que je n'aurais rien pu empêcher. J'aurais voulu mourir avec eux, ce fameux jour... Le lendemain, je me suis jeté du haut d'une falaise dans la mer en furie. Mais elle n'a pas voulu de moi ! Un navire marchand croisant vers Ereeven m'a repêché et l'équipage m'a pris en pitié. J'avais quinze ans à peine. À bord de ce bateau, une herboriste... ». La voix de Sylvaine fusa d'un ton faussement sec : « Alchimiste ! ». Notre père sourit et continua : « Une alchimiste se prit d'affection pour moi... »

- Tu n'étais qu'un gosse de quelques dizaines de livres ! Quand ils l'ont remonté, on aurait dit un furet tombé dans un seau de pisse !

- C'est vrai. Et grâce à tes bons soins, j'ai pu grandir et...

- Et maintenant, tu ressembles à un ours ! ». Ils pouffèrent de rire, leurs yeux pétillaient de complicité. C'est à ce moment que Colin demanda à Sylvaine : « Tu viens d'Orthon toi aussi ? »

- Non, j'étais sur le bateau pour commercer. Je suis d'Ereeven moi. Le plus beau des pays ! ». Mille questions se bousculaient en nous et notre père nous devança : « Pour résumer, j'ai passé les dix années suivantes avec Sylvaine dont sept à l'université militaire de Torwin, la capitale. C'est là-bas que j'ai appris le maniement des armes, les techniques de pistage et tout ce que j'ai essayé de vous enseigner à vous ensuite. Je pensais finir mes jours en Ereeven mais... ». Il se rembrunit, tira sur sa pipe et Sylvaine prit le relais : « Un jour, une délégation Orthonne est venue rendre visite au roi et un des soldats remarqua votre père. Il devina qu'il était issu d'un métissage. Elyas, — ou Ulysse plutôt ! - manqua de peu de perdre la tête ce jour-là. Il faut savoir que chez Orthons, la pureté du sang est un élément essentiel de leur culture. Et le métissage est puni de mort donc... Mais comme nous étions des citoyens d'Ereeven, la garde s'est interposée et nous nous sommes tous retrouvés devant le roi. Qui, selon les lois ancestrales de protection refusa de livrer votre père aux Orthons. ». Edwynna ne put s'empêcher de dire : « Le bon roi ! ». Notre père sourit et dit : « Oui, Yolrich était un roi exemplaire, juste en toute chose. Mais sous des apparences d'accords diplomatiques, autre chose se préparait. Et quelques semaines plus tard, on nous attaqua, Sylvaine et moi. Dans notre petite maison de pierres blanches que j'aimais tant. Nous en avons réchappé de justesse, non sans en avoir occis deux avant de nous enfuir... Ils nous ont poursuivis un temps mais

n'avaient pas notre connaissance du terrain... Mais ils savaient quel pays écumer désormais. Nous avons donc décidé de venir ici. Et jusqu'à il y a peu, je pensais qu'ils nous avaient oubliés. Mais... ». Il prit le poignard dans sa main avant de terminer sa phrase d'une voix blanche : « Il semble bien que non. ». Un silence pesant s'abattit sur toute la maisonnée. Chacun imaginant à sa façon comment les Orthons allaient mettre fin à notre vie de famille si tranquille. Peut-être aurait-il valu ne rien savoir finalement ? La question m'effleura mais fut vite chassée par une autre. L'air absent, je demandais à Sylvaine sans même la regarder : « Toi qui as vu le campement dans la forêt, as-tu pu voir combien d'hommes il y avait ? »

- J'ai vu quatre chevaux... Les hommes, je ne les ai qu'aperçus ou entendus...

- On peut raisonnablement penser qu'ils ne sont que quatre à priori ?

- Oui... à priori...

- Et ils ne connaissent pas la forêt aussi bien que nous... Une forêt qui s'étale sur des lieues à la ronde...

- Tu penses à prendre la fuite encore une fois ? S'enfoncer plus loin dans la forêt ?

- Non. Je ne pensais pas à ça. ». Je levais les yeux vers Colin et je sus aussitôt qu'il avait deviné ce à quoi je pensais. Il souffla : « Quatre hommes... Au fin fond d'une forêt dont nous connaissons chaque futaie, chaque taillis... ». Nous avions le même éclat dans le regard quand la voix d'Ed se fit entendre : « Holà vous deux, vous ne pensez quand même pas... ». Je pris le poignard des mains de mon père qui comprit et dit d'un air grave : « Nous ne sommes pas ce genre de personne. ». Une vague de colère froide m'envahit quand je lui répondais sans élever la voix : « Si nous ne sommes pas "ce genre de personne" que sommes-nous ? Des victimes ? Si tu ne te trompes pas, le monde ne sera jamais assez vaste pour te cacher, nous cacher de ces hommes. Et en ce qui me concerne, je refuse d'être une victime. ». Et je plantais le poignard dans la table. Colin ajouta : « Moi non plus. Tu n'es plus seul avec Sylvaine, nous sommes cinq et la fuite doit s'arrêter. ». L'alchimiste semblait à la fois sidérée et impressionnée. Notre père lui, sourcils broussailleux froncés au-dessus de sa pipe gardait le silence. Edwynna tenta sa chance : « Papa... Même si tout ça me semble fou, ils n'ont pas tort. S'il n'y a qu'une toute petite chance de se débarrasser de ces hommes, il faut la saisir. Autrefois tu étais

trop jeune pour défendre ta famille. Ce n'est plus le cas. ». Sylvaine toussota, gigota sur sa chaise et dit, en posant son menton sur sa main d'un air détaché : « Ma foi... Si on s'organise. Avec un plan d'attaque sérieux, quelques armes et quelques pièges... Et de la discipline ! Nous aurions sans doute une chance... Et je connais plusieurs mixtures qui nous seraient grandement utiles ! ». Tous nos regards étaient tournés vers mon père qui n'avait pas bougé d'un pouce... Quand il finit par lever les yeux dans ma direction, j'étais si tendue que je sentais poindre une migraine à mes tempes. Il tritura sa pipe du bout des doigts et dit : « Il faudra beaucoup de discipline... ». Ma tension nerveuse s'évapora aussitôt et la discussion prit une autre tournure. Sylvaine sortit une carte de la région et il fut question de plan d'attaque. Mais la nuit était déjà bien avancée et la fin de journée avait été riche en émotions pour chacun de nous. Le premier bâillement de Colin déclencha le mien, puis celui de Sylvaine. Notre père posa ses grandes mains à plat sur la table et dit : « Bon, personne ne viendra nous trucher cette nuit et nous ne déciderons de rien maintenant. Demain Sylvaine, nous irons jusqu'à chez toi et retournerons au campement abandonné. La neige a commencé à fondre un peu, nous pourrions retrouver les sentiers. Solène tu nous accompagneras. Ed et Colin, il serait bon que vous vous entraîniez à l'arc et la hache. Il va s'agir de ne pas rater sa cible quand elle se présentera. ». Chacun se leva pour rejoindre sa couche. Mon père déposa, comme à son habitude un baiser sur le front d'Edwynna, puis de Colin. Je me tenais derrière lui quand il se retourna. Il eut un bref instant d'hésitation, me jaugeant du regard avec un vague sourire. Puis il attrapa mon visage et embrassa mon front. Il ne l'avait plus fait depuis notre dispute et par réflexe, je me blottis dans ses bras en soupirant. Il me serra fort et quand je levais des yeux émus vers lui, il me dit « Évidemment... Tu n'aurais pas accepté d'avoir un lâche pour père n'est-ce pas ? Pas toi. ». Quand je quittais ses bras, je ressentais une fatigue encore plus intense. Comme si tous les muscles de mon corps s'étaient détendus en même temps. Je ne pensais pas à ce que nous allions devoir faire, j'avais retrouvé l'affection de mon père et c'était tout ce qui comptait. Pour le moment...

C'est Jehannette qui vint me réveiller le lendemain matin à l'aube. La nuit me sembla avoir été trop courte bien que j'aie dormi profondément. Le visage rose et frais de ma petite sœur me tira néanmoins un sourire, elle semblait toute excitée en me disant : « Allez lèves-toi ! Papa t'attend, on dirait bien qu'il n'est plus en colère après toi ! ». Je me redressais en m'étirant longuement pendant qu'elle jetait

mes vêtements sur le lit. Elle me lança une brosse à cheveux en trépignant : « Allez ! Debout ! Tu vas finir par lui ruiner l'humeur à le faire attendre comme ça !

- Mais non... Tout est arrangé entre nous, ne t'en fait plus.

- De toute façon, je ne sais même pas pourquoi ça n'allait plus alors !

- Et c'est aussi bien. Tiens, sois un ange et prépare-moi mon sac, je gagnerai du temps. De quoi manger et...

- Je sais faire un sac ! ». Elle descendit aussitôt. Je rejetais en arrière ma longue tignasse hirsute et attrapais la chemise de chainsil et la robe en me levant. Mais au moment de m'habiller, j'eus la vision de la forêt enneigée et je rejetais aussitôt la robe pour fouiller dans le coffre qui contenait la plupart des vêtements de la famille. Ma sélection fut vite faite : des bas de laine, les braies en peau de chèvre désormais trop étroites pour Colin et un vieux gippon doublé que je nouais le plus serré possible, car beaucoup trop grand pour moi. Il m'apparaissait évident qu'il me serait plus facile de crapahuter dans la forêt sans ma lourde robe de grosse laine se prenant dans les branches et s'imbibant d'eau dans la neige. Et je fus presque agacée de ne pas y avoir pensé plus tôt. J'avais déjà vu des femmes porter des braies au marché, des étrangères pour la plupart, et cela faisait ricaner ceux qui les croisaient. Je démêlais prestement mes cheveux et en faisait une longue tresse un peu grossière que je nouais machinalement d'un fil de chanvre. Quand je rejoignais mon père et le reste de la famille au rez-de-chaussée, je vis Ed rouler des yeux et Colin s'esclaffa : « Ah ah ah ! ça y est tu te prends pour un pirate ?

- Ris donc ! Tu n'as jamais eu à traîner une robe imbibée d'eau en plein hiver toi...

- Non mais tu as raison, c'est sûrement plus pratique... ». Il ricana encore un peu alors que j'enfilais mes bottes et mon manteau. Sylvaine m'adressa un regard étrange quand elle suivit mon père au dehors. Jehannette s'empressa de me donner mon havresac et je sortis à mon tour. Le froid me saisit sèchement à l'extérieur. Un froid mordant sans un souffle de vent. Un soleil doré nous éblouissait dès qu'un nuage le démasquait dans le ciel bleu pâle. Il n'avait pas neigé depuis deux jours et sous nos pieds la couche blanche craquait comme un vieux biscuit. En nous enfonçant dans la forêt décharnée par l'hiver, nous restions silencieux. Cela faisait partie des premières choses que notre père nous avait enseignées : « Entrez dans les bois

comme dans la maison d'un ami endormi. Ne dérangez rien, ne réveillez personne. ». Et surtout pas la faune variée et affamée qui vivait là, loups, ours, blaireaux, renards et autres martes. Pour notre propre sécurité, la discrétion était de rigueur... Au bout d'une heure d'une avancée malaisée, nous fûmes en vue de la hutte de Sylvaine. Une petite habitation basse de bois et de pierres qui semblaient tenir ensemble par défi aux règles de la maçonnerie. Cependant la porte fermait à clef ! Et Sylvaine la verrouillait dès qu'elle s'en éloignait un peu trop. Sans doute avait-elle gardé cette habitude de sa précédente vie en Ereeven. Pendant qu'elle ouvrait sa porte, mon père me dit : « Nous allons prendre les affaires auxquelles elle tient le plus et elle va s'installer avec nous. Le temps que tout... S'arrange. ». Son regard s'était assombri, je lui dis : « Ça ne te paraît peut-être pas la meilleure solution mais pour l'instant c'est la seule que nous ayons papa...

- C'est bien ce qui me désole... ». Sylvaine entra chez elle en pestant après sa chienne disparue. Elle allumait une bougie pendant que nous entrions à sa suite. Avec son unique fenêtre, la hutte ne faisait pas beaucoup de place à la lumière du jour. Et les murs aux étagères de guingois chargées de livres, de fioles et objets divers nous donnaient l'impression d'être des souris tombées dans un coffre de voyageur. Quelques bouquets d'herbes suspendus aux poutres du plafond faisaient flotter dans l'air glacial comme un souvenir de vieil été. Elle entreprit d'allumer un feu dans sa petite cheminée et dit : « Reposons-nous un peu avant d'aller là où ils avaient établi leur premier campement. Ma vieille cabane a besoin de se réchauffer un peu elle aussi. ». Mon père sortit sa carte de la région et la posa sur la petite table qui trônait au milieu de l'unique pièce de la hutte. Il l'observa un moment et demanda à Sylvaine de lui indiquer où se trouvait le campement. Elle plissa les yeux en hésitant puis pointa un endroit qui semblait assez proche de chez elle, mais dans une partie de la forêt où nous n'allions pas souvent, tout près du mont Kabe. Mon père se tritura la barbe : « Oui disons... à moins d'une heure d'ici à pied... Et tu dis qu'ils se sont réfugiés dans les grottes de Keeris à l'arrivée du froid ? ». Elle opina du chef en mettant un peu de bois dans le feu naissant. Je me penchais avec lui sur la carte et risquais : « S'ils sont dans une grotte ça nous facilitera peut-être la tâche... On pourrait les enfumer comme des renards et les cribler de flèches dès qu'ils sortent ?

- On pourrait faire ça... Mais Ed est la seule qui soit réellement bonne avec un arc et on est toujours pas certains qu'ils ne soient que quatre ou cinq... Il faut vérifier ça d'abord. Je vais aller en reconnaissance et vous deux vous...

- Papa je veux y aller avec toi !

- Non. Et n'insiste pas j'ai dit non. Ne m'oblige pas à t'enfermer ici. ». Dressés l'un en face de l'autre, regard rageur contre regard sévère. Un geste de Sylvaine me fit presque tressaillir : elle lui tendit la clef de sa hutte et me dit : « Ta fougue te perdra aile de corbeau. Écoute ton père pour une fois. ». Je me laissais retomber sur ma chaise en croisant bras et jambes, l'air mauvais. Je détournais le regard quand mon père remit son sac sur son épaule en disant : « Je serais de retour d'ici trois heures environ... ». Et il sortit sans plus mot dire. Je me levais aussitôt pour faire les cent pas, les bras croisés. Sylvaine m'observait du coin de l'œil en posant deux tasses de terre cuite sur la table. Elle prit ensuite un petit pot sur une étagère en me disant d'une voix lasse : « Viens t'asseoir, une petite infusion nous réchauffera... Et nous parlerons... ». Je m'immobilisais un instant pour répondre sèchement : « Parler de quoi ? De la façon dont il me traite ? ». L'alchimiste versa de l'eau chaude dans les tasses et deux pincées d'une poudre qu'elle prit dans le petit pot. Elle s'assit et, ôtant son capuchon, leva ses yeux verts perçants vers moi avec un demi-sourire : « Il te traite comme la gamine cabocharde que tu es. Cesse de penser qu'il agit contre toi alors qu'il ne fait que te préserver. Et viens t'asseoir. ». Je voulais la toiser, et je tentais de le faire pendant un bref instant, mais je finis par m'asseoir face à elle. Elle faisait tourner d'un léger mouvement du poignet le liquide dans sa tasse fumante, le regard désormais perdu dans le vide. Je posais mes deux mains sur ma tasse pour en capter la chaleur quand Sylvaine me dit : « Ton père est quelqu'un de bien tu sais. Vraiment quelqu'un de bien. J'y ai veillé pendant toutes ces années à Ereeven... ». Il y avait de la nostalgie dans son timbre de voix. Je portais la tasse à mes lèvres quand elle m'en empêcha d'un geste à la fois vif et doux : « Non attends, laisse encore un peu infuser ! ». Je reposais la tasse en soufflant : « Parle-moi de lui. De vous à cette époque...

- Il y aurait beaucoup à dire...

- Comment était-il à mon âge ? Je n'arrive pas à l'imaginer...

- Un beau gaillard ! Et pas bête avec ça ! Il est sorti très bien noté de l'université militaire ! Avec les félicitations de ses pairs !

- Il a appris quoi là-bas à part le maniement de la hache ?

- Pas seulement la hache ! L'épée, l'archerie, le combat rapproché, le combat à cheval...

- À cheval ? Je n'ai pas souvenir de l'avoir jamais vu monter !

- C'était un excellent cavalier. Il avait une telle allure !

- Par moment j'ai l'impression que tu parles comme s'il était mort...

- Quand on est venus ici et qu'il est devenu bûcheron... Ou trappeur, il n'a jamais su choisir ! J'ai eu l'impression que quelque chose en lui était mort, oui. Bref, je t'avouerai que j'ai été plus que déçue ! Mais quand je lui disais qu'il pourrait faire quelque chose de mieux, il refusait de l'entendre. Il fallait être discret, invisible ! Après avoir mené une vie de nobles à Torwin, nous nous retrouvions à un niveau social encore plus bas que les paysans !

- Mais rien ne t'obligeait à rester toi. Tu aurais pu repartir à Torwin non ? C'est lui que les Orthons voulaient...

- Crois-tu qu'une mère abandonnerait son enfant pourchassé ? Même si je n'ai jamais voulu qu'il m'en donne le titre, je l'aime comme un fils...

- J'avais cru le comprendre oui... ». Nous échangeâmes un regard et un petit sourire. Elle fit un signe m'enjoignant à goûter la tisane et je trempais aussitôt mes lèvres dans l'eau chaude et odorante. Comme elle semblait attendre mon verdict je lui dis : « Pas mauvais. Pas ce que je préfère, mais pas mauvais... »

- Il n'y a pas que le Tilleul dans la vie ! Ça c'est de l'herbe de Saint George, ça détend. Tu es tellement nerveuse de nature, ça ne peut pas te faire de mal !

- Alchimie ?

- Pas vraiment. Herboristerie à la rigueur... Remède de bonne femme plutôt. L'alchimie c'est tout un art ! Un art compliqué qui demande beaucoup d'application et de patience...

- Où as-tu appris ? À l'université de Torwin aussi ?

- Non, à Morhenagen, une ville du nord d'Ereeven dans les montagnes. Dans la guilde des alchimistes. C'est une sorte d'université un peu... Particulière.

- C'est-à-dire ?

- On y entre enfant, très jeune, vers cinq ou six ans et on en sort... Eh bien, on en sort quand nos maîtres alchimistes considèrent qu'on a acquis l'ensemble du savoir en la matière.

- C'est plutôt vague comme réponse ça...

- Mais c'est ainsi. Si tu n'es pas capable de faire tout ce qu'il est possible de faire en alchimie, tu ne quittes pas l'enceinte de Morhenagen. Certains y ont fini leurs jours !

- Et toi tu en es sortie à quel âge ?

- L'âge moyen, vers soixante ans... ». J'eus un rictus incrédule et demandais aussitôt : « Soixante ans ?

- Oui, soixante-deux ans exactement. ». Elle avait l'air tout à fait sérieuse et bien que j'aie du mal à y croire, je me pris à scruter son visage tout en essayant de calculer quel âge cela lui faisait maintenant. Comme je ne pouvais croire au compte qui me vint, je posais ma tasse en lui demandant : « Mais quel âge as-tu en fait ?

- J'aurais cent cinq ans dans deux mois pourquoi ?

- Je t'en aurais bien donné trente de moins !

- Je suis une Ereevine, nous vieillissons moins vite que les gens d'ici. L'âge de la mort est autour de cent quarante, cent cinquante ans. Telle que tu me vois, je devrais être en bien meilleure forme mais la vie dans les bois est rude. Il suffirait que je retourne en Ereeven pour retrouver un peu de jeunesse ! ». Je restais quelques secondes bouche bée. J'avais entendu parler des particularités des Ereevins mais je n'avais jamais vraiment cru à ses histoires à dormir debout. Sylvaine pouffa de rire en voyant ma tête : « Hé hé ! Et oui, pour toi qui n'es jamais sortie de ta campagne, c'est un choc pas vrai ?

- Plutôt oui...

- Il y a tellement de choses en ce monde qui te ferait tomber la mâchoire dans ta tasse ! Ou pisser dans tes bas de peur...

- Comme quoi ? Pour la peur...

- La violence et la barbarie des hommes en général et puis... Les autres formes de vie qu'il peut exister.

- Tu es bien mystérieuse tout à coup, de quoi parles-tu au juste ?

De monstres ?

- Je n'appellerais pas ça des monstres mais... D'autres espèces animales. Ou pas d'ailleurs, parfois très semblables aux hommes dans la forme et la façon de penser. Mais avec des règles de vie bien différentes !

- Tu aurais un exemple à me décrire pour me donner une idée ? ». Elle prit son menton dans sa main comme pour l'aider à réfléchir en fixant le plafond. Elle marmonna quelque chose puis claqua des doigts en disant : « Le Flizar !

- Quoi ?

- Le Flizar est une de ces créatures ! Un immense oiseau qui vit dans les hautes montagnes. Il est capable de voler en pleine tempête de neige et se nourrit —en principe ! — de chèvres ou de bouquetins.

- En principe ?

- Si un voyageur égaré traîne sur son territoire, il en fait son repas aussi. Et comme c'est un très grand oiseau, il n'a aucune peine à ramener un homme adulte jusqu'à son aire pour l'y déchiqueter ensuite... ». Elle avait prononcé ces mots juste avant de finir sa tasse. J'eus un vague frisson. Des oiseaux géants qui mangeaient des gens ? Je ne savais pas si je pouvais croire ça. Elle remit du bois dans le feu et la chaleur commença à me détendre tout à fait. Je croisais les bras devant moi sur la table et posais mon menton sur mes mains en essayant d'imaginer un Flizar. Sylvaine revint s'asseoir, un livre à la main. Elle le feuilleta rapidement jusqu'à trouver ce qu'elle cherchait. Elle retourna le livre et pointa son doigt sur une illustration : « Voilà, dans ce Bestiaire il est très bien représenté. Regarde, c'est une bête magnifique. On en voyait souvent tournoyer dans le ciel de Morhenagen. La peau de leurs pattes est presque dépigmentée, tout comme leurs yeux. Plumage blanc aux reflets bleus, yeux blancs avec une pupille noire, pattes quasiment blanches et serres noires également... ». Je lui pris doucement le livre des mains en me redressant. J'aurais voulu pouvoir le lire mais il était écrit dans une langue qui m'était inconnue. Les illustrations étaient d'une finesse incroyable. Je passais distraitement le bout de mes doigts sur les dessins et Sylvaine me dit en se servant une autre tasse de tisane : « C'est écrit en Ereevin bien sûr... Je pourrais t'apprendre si ça t'intéresse ? ». Je tournais les pages du livre sans répondre, chaque créature que j'y découvrais me semblait tout droit sortie d'un conte pour enfants. Devant un être se tenant sur ses jambes comme un

homme mais à la tête rappelant grandement celle d'un cerf je m'exclamais : « Ça existe ça ?! ». Sylvaine jeta un regard et dit : « Bien sûr. C'est assez rare d'en croiser de nos jours mais... C'est un Teslin. Des hommes à tête de cerf. Ou de biche évidemment. Ils ont été en grande partie décimés à cause des propriétés de leurs bois. Réduits en poudre, il soigne l'impuissance. C'est très efficace, malheureusement pour les Teslins. ». Je continuais de feuilleter le livre quand un frisson de fatigue me courra sur la nuque. Je bâillais mais continuais d'admirer les images du bestiaire. En posant une autre tasse de tisane chaude près de moi, Sylvaine posa les yeux sur un dessin et s'exclama : « Ah ! Un Crizostème ! Ces petits chenapans sont tellement drôles ! ». Je lâchais dans un soupir : « Je crois que j'aimerais que tu m'apprennes à lire l'Ereevin finalement...

- Ça c'est une bonne nouvelle !
- Je me rends compte que je ne sais rien de rien...
- Et que le monde pourrait être bien plus intéressant qu'une cabane dans les bois à tanner les peaux de putois n'est-ce pas ?
- Oui... C'est Colin qui a raison. Il voudrait partir à l'aventure...
- Et pas toi ? Maintenant que tu sais qu'il y a mille merveilles au-delà de la contrée de Pierre Fendue ?
- Je crois que si... ». Je m'arrêtais sur une page en fronçant les sourcils et demandant : « Mais qu'est-ce que... C'est quoi ça ? On dirait un homme... Normal. ». Mon amie se pencha sur le livre et répondit avec un vague sourire : « Ah oui... C'en est un. Toutes les espèces sont référencées dans ce bestiaire. Il y en avait plusieurs volumes mais je n'ai pas pu tout prendre quand nous avons fui.
- Mais pourquoi un homme ? Nous ne sommes pas des bêtes !
- En es-tu sûre ? Les Ereevins y sont référencés aussi. Ainsi que les Orthons. Tout ce qui vit en fait. Mon peuple a toujours considéré que toute créature vivante est animale. Certaines espèces ont la conscience en plus, voilà tout. La conscience d'être ce qu'elles sont. Les humains, les hommes normaux comme tu dis, ont autre chose en prime : la vanité. La vanité de croire qu'ils sont supérieurs aux animaux du fait de cette fameuse conscience et de leur soi-disant intelligence supérieure !
- Je me sens légèrement moins bête qu'un lièvre tout de même...

- Parce que tu n'en es pas un. Si je demandais à un lièvre de couper du bois, il en serait évidemment incapable ! Mais toi, si je te lâchais nue dans la campagne avec pour seul refuge un terrier que tu devrais creuser de tes mains. Si je te demandais de deviner rien qu'en humant l'air de quel côté pousse la luzerne ou bien par quel endroit et quand est passé le renard ? Un lièvre serait plus doué que toi... ». Je comprenais ce qu'elle voulait dire mais mon esprit semblait s'embrumer. Je bâillais toutes les deux minutes et mes yeux commençaient à me piquer. La voix de Sylvaine me parvenait de plus en plus lointaine alors qu'elle était juste en face de moi, à moins d'une longueur de bras. Elle poursuivit : « Les Ereevins respectent chaque créature. Bien sûr nous chassons, nous élevons des animaux pour les manger mais tout doit être fait dans le respect d'un équilibre bien défini. L'éthique Ereevine est connue de par le monde tu sais ! Et il n'y a pas de... ». Brusquement ma tête fut trop lourde à porter, je la posais sur le livre ouvert en soufflant : « Je ferme les yeux un instant, ils me brûlent... ». Et je m'endormais presque instantanément... Je ne pouvais voir le petit sourire de Sylvaine ni l'entendre quand elle murmura : « L'herbe de Saint George, aile de corbeau, l'herbe de Saint George... ».

Chapitre 5 :

Du papillon au lièvre.

Je ne saurais dire combien de temps j'ai dormi, affalée sur le livre. À mon réveil, j'avais une couverture de laine sur les épaules, Sylvaine préparait quelque chose dans un petit chaudron sur le feu. J'avais la bouche pâteuse et la nuque douloureuse du fait de ma position pour dormir. Je m'étirais lentement et jetais un regard par la petite fenêtre à moitié obstruée par la neige. À la position du soleil, je devinais que plus d'une heure s'était écoulée. L'alchimiste me lança, alors que je me levais d'un pas chancelant : « Eh bien, belle sieste que tu nous as faite là ! ». Je lui répondais que oui en me rapprochant de la fenêtre pour observer les alentours. Elle ajouta : « Ne t'en fait pas, tu as encore du temps avant de t'inquiéter ; il reviendra. ». Pour tromper l'attente, je me replongeais dans le bestiaire mais Sylvaine vint déposer un autre livre sous mon nez en disant : « Et si tu commençais plutôt par ça ? ». C'était un livre pour apprendre l'Ereevin aux enfants. Il comprenait un abécédaire illustré suivi d'exercices et de petits textes simples à dicter. Je dis avec un sourire en coin : « Tu as peut-être cent-cinq ans mais tu n'es pas sourde en tout cas !

- C'est le livre que j'ai utilisé pour enseigner ma langue à ton père. J'espérai depuis longtemps qu'il servirait à nouveau.

- Très bien, pas la peine de me prendre par les sentiments...

- Tss ! Prends-le et garde-le sur toi. Quand tu auras des moments de libres, lis et apprends tête de linotte !

- Je peux prendre le bestiaire aussi ? Bastien et Jehannette seraient émerveillés par tout ça...

- Je te rappelle qu'ils ignorent tout de l'histoire de votre père...

- Ah oui... Dommage.

- Tu pourras leur montrer le livre d'apprentissage par contre, ça leur donnera peut-être envie d'apprendre une langue étrangère sans pour autant trahir aucun secret...

- Jehannette sera sûrement partante, tout ce qui ressemble à un livre l'intéresse de toute façon.

- Oui, la grenouille... Ça ne m'étonne pas.

- Pourquoi ?

- Tu ne te souviens pas du village où ton père l'a trouvée ?

- J'étais petite encore et je ne me souviens pas...

- Ce village n'existe plus depuis l'épidémie, tout a été brûlé. Je crois qu'il s'appelait Pile Jarraux ou quelque chose comme ça... Ton père y allait souvent pour vendre des peaux. Je veillais sur vous en son absence à l'époque. C'était un village de cordonniers et de relieurs. Mais ils travaillaient surtout le cuir pour les livres. C'était un tout petit village mais il avait déjà une certaine renommée... Et puis l'épidémie. Jehannette était certainement une fille de relieur et aura été entourée de livres dès ses premiers jours de vie...

- Ça expliquerait sa passion... ». Un coup frappé à la vitre de la fenêtre nous fit tressaillir comme un seul homme. C'était mon père. Il entra aussitôt après, Sylvaine demanda : « Tu as fait vite ! C'était moins loin que prévu ? Assieds-toi et raconte-nous, je te sers un bol de tisane !

- Oui, une demi-heure de marche à peine. J'aurais pu remonter leurs traces jusqu'aux grottes si j'avais voulu. Ils n'ont rien fait pour les dissimuler, c'est assez bizarre.

- À moins qu'ils ne s'imaginent que personne ne viendrait jusque-là, aussi loin dans les bois...

- C'est certainement cela oui. Reste que j'ai compté quatre paires d'empreintes d'hommes et quatre chevaux dont un est blessé à l'arrière gauche. Il boite et du coup, il n'a pas été monté pour quitter le camp. Il semble aussi qu'ils aient traîné quelque chose, sur un traîneau de fortune sans doute... ». J'étais restée silencieuse jusqu'à cet instant où je demandais : « Donc seulement quatre hommes, c'est une bonne chose non ?

- Trois Orthons et un humain, leur guide sûrement. Trois guerriers Orthons. » dit-il en appuyant sur le mot 'guerriers'. Je compris que leur nombre ne signifiait pas pour autant la facilité de notre entreprise. J'ajoutais alors : « Il serait peut-être temps de m'expliquer ce qui les différencie de n'importe quel humain non ? ».

Sylvaine et mon père échangèrent un regard sombre et il me dit : « Tu veux dire en dehors du fait qu'ils nous dépassent tous en taille et en force ? ». Il se radoucit et poursuivit : « Les fers de leurs chevaux portent des marques particulières, celles de l'armée du roi des îles. Ce sont des soldats. Des combattants. Et les guerriers d'Orthons sont réputés pour être impitoyables. Même à l'université de Torwin on les prenait en exemple pour ça... Je doute que notre petite troupe, même avec l'avantage du terrain...

- Et l'effet de surprise papa ! Ils ne s'attendent pas à être attaqués !

- Je ne crois pas que ça suffira... ». Son regard n'était pas celui d'un homme craintif en cet instant. Je pouvais y lire de la frustration. Il pensait sincèrement que notre petite troupe n'était pas de taille, ce n'était pas juste un excès de paternalisme. Comme il s'asseyait à table, je l'imitais machinalement. Il soupira profondément en prenant le bol de tisane que Sylvaine avait posé devant lui. Elle lui dit alors, d'une voix étrangement calme : « Nous n'avons pas beaucoup de choix possibles. Et je crois que les enfants ont raison : il faut nous débarrasser de ces brutes une bonne fois pour toutes. Mais nous avons peut-être envisagé les choses de la mauvaise manière... ». Elle avait piqué notre curiosité et poursuivit, en s'asseyant sur son petit banc devant l'âtre : « S'ils sont ici pour toi et qu'ils écument les routes depuis longtemps, ils tiennent plus désormais de bandits de grands chemins que de soldats. L'errance change les hommes... Mais ils n'en sont que plus dangereux, car bien éloignés des codes de l'armée. Et notre petite bande de gamins —même doués à l'arc et à la hache ! - ne fera pas le poids s'il y a affrontement. C'est certain... Un peu d'aide, et là je parle de bras musclés et de fronts épais, serait la bienvenue. ». Mon père repoussa sa tisane et sortit sa pipe en demandant : « À qui penses-tu au juste ?

- En fait, j'ai guéri pas mal de gens dans le coin qui me sont redevables. Mais je pense surtout à deux d'entre eux qui ne seraient plus de ce monde si je n'avais croisé leur chemin...

- Jean le geôlier ? Et qui d'autre ?

- Anselme, le forgeron. Il serait — au mieux ! - manchot à l'heure qu'il est si je n'avais pas usé de mes petites fioles pour le soigner... ». Je connaissais ces hommes pour les avoir souvent rencontrés au village. Je les savais très amis avec mon père et ils m'avaient semblés être d'honnêtes personnes. Mais je n'en savais pas plus. Face à mon expression perplexe, Sylvaine me dit : « Jean le

geôlier du château, tu vois qui ? Un grand chauve et ventru avec des ongles longs comme des griffes de vieux chat. Les jeunes enfants ont souvent peur de lui, s'ils savaient que ses ongles lui servent à jouer du luth ! ». Elle pouffa de rire et ajouta, plus sérieusement : « Un jour que des ouvriers faisaient des réparations au château, une énorme porte de grilles lui est tombée dessus et il s'est fait transpercer par une partie saillante en fer forgé. J'étais au village par chance, et on m'a fait appeler. Un vrai carnage ! Les ouvriers avaient relevé la porte en fer et le pauvre gars pissait le sang partout ! Ils s'y sont pris à sept pour mettre le Jean sur une planche et des tréteaux ! Pour te résumer, j'ai vu très vite qu'il avait eu de la chance et que le fer n'avait traversé que le gras. Mais la blessure était vilaine, souillée par la terre et la pluie. J'ai fait ce que je sais faire, et une semaine plus tard le gaillard était debout ! Je suis restée à son chevet tout du long et j'ai découvert que c'était un vrai bon gars, ce qui n'est pas si courant de nos jours... ». Mon père tira longuement sur sa pipe avant de dire : « Si c'est un vrai bon gars, il ne sera sûrement pas enclin à nous aider à occire des inconnus. ». Sylvaine eut alors cet éclat acéré dans le regard en lui répondant : « Voici l'angle de vue dont je parlais tout à l'heure... Si nous demandons de l'aide pour venger la mort d'une innocente, un bon gars redevable ne saurait s'y refuser. Les gardes du château ne lâchent pas un pet sans demander l'autorisation de Claude, mais ce n'est pas le cas de Jean.

- Je sais...

- Ainsi le seigneur n'en saura rien. Il pourrait s'avérer trop curieux. ». Je les observais silencieusement sans avoir vraiment conscience que quelque chose d'important se mettait en place. Après un court silence, mon père reprit : « J'irais au château demain et je lui parlerai.

- Et moi j'irais au village voir Anselme. ». L'histoire de l'accident du forgeron me revint aussitôt en tête tant il m'avait traumatisée, enfant. Lors d'une fête au village par un beau jour d'été, un montreur d'ours était venu du nord faire son numéro sur la place. Il y avait beaucoup de monde ce jour-là, beaucoup de marchands, de musique et de bruit. Peut-être trop pour l'ours qui subitement s'était retourné contre son maître et l'avait tué en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Je n'ai pas vu la scène de mes yeux mais j'ai entendu le craquement sinistre de la nuque de l'homme sous la mâchoire de la bête. S'en était suivie une panique générale, déluge de hurlements, d'étals renversés, de charrettes à bras retournées. Je me souviens que mon père nous a attrapé Colin et moi, un sous chaque bras comme des paquets de linge pour nous mettre à l'abri dans la première maison

venue. Il était aussitôt ressorti comme plusieurs autres hommes du village, armés de fourches et de tout ce qui leur tombait sous la main dans l'espoir d'arrêter l'ours en furie. Avec mon frère et d'autres enfants, le nez collé à une fenêtre nous avons assisté à une scène d'une violence inouïe. Les hommes tentaient d'encercler la bête qui grognait et rugissait, la gueule en sang. À mesure qu'ils s'en approchaient à pas mesurés, l'animal parut comprendre ce qui l'attendait. Avec une rapidité surprenante, il se jeta sur le premier des villageois à sa portée, tous les autres se figèrent pendant une demi-seconde, sauf un : Anselme. Le forgeron avait beau être ce que certains appellent une force de la nature, il fallait aussi qu'il soit d'une inconscience folle quand il se jeta à bras le corps sur l'ours. Je ne saurais dire comment mais il parvint à extraire le villageois des pattes énormes de la bête et se retrouva pris au piège à sa place. Pendant ce temps, les autres hommes du village frappaient l'animal de toutes leurs armes de fortune, jusqu'à lui planter des piquets de palissade dans le dos, ce qui semblait faire redoubler sa rage. Anselme luttait désespérément pour sa vie quand un des hommes brisa une lanterne allumée sur l'échine de l'ours. L'huile se répandit sur la fourrure en s'embrasant et la bête réagit enfin. Ses grognements de fureur se transformèrent en cris de terreur et il prit la fuite vers la forêt malgré les fourches et piquets toujours plantés dans son dos. En découvrant Anselme affreusement blessé, les villageois n'osèrent pas le toucher. Seul mon père s'agenouilla auprès de lui pour lui dire de tenir bon. Il envoya chercher Sylvaine et ne quitta pas le blessé jusqu'à son arrivée. L'ours avait lacéré le corps du forgeron de l'épaule au bassin, ses bras semblaient avoir été mâchés et son front portait des marques de crocs à l'endroit où l'ours avait tenté de l'attraper. Il y avait du sang partout sur la place, l'heure n'était plus à la fête. Le villageois qu'Anselme avait sauvé n'avait que des blessures plutôt superficielles comparées aux siennes, mais le forgeron demanda à le voir pour être sûr qu'il allait bien. Aux portes de la mort, il restait un homme bon. Il tint le choc jusqu'à l'arrivée de Sylvaine qui le tira d'affaire, non sans mal. Pendant un temps, elle songea à l'amputer du bras droit, car une infection s'y était déclarée. Mais ses décoctions et autres mystérieuses potions en vinrent à bout. Et une douzaine d'années plus tard, Anselme était toujours bien en vie, frappant sur son enclume avec la même vigueur qu'avant cet incident. Couvert de balafres mais en vie. Et très reconnaissant...

Le ciel était bas, alourdi de nuages cendrés quand nous quittâmes la hutte pour rentrer. La luminosité était bâtarde, comme si un voile

gris avait tout recouvert autour de nous. Notre progression dans la neige s'en trouvait un peu ralentie et nous ne fûmes en vue de la chaumière qu'à la nuit tombée. Le vent s'était levé et les grands arbres commençaient leur concert de craquements, accompagnés au loin par le chant des loups. Les hautes branches des sapins chahutés se libéraient de la neige accumulée, si bien qu'il était difficile de savoir s'il neigeait réellement ou pas. Nous n'étions pas mécontents de rentrer nous mettre à l'abri dans la chaumière où la famille nous attendait impatiemment. Notre père embrassa les petits juste avant qu'ils ne se mettent au lit et peu après, il informa Colin et Ed des dernières décisions prises chez Sylvaine. Cette dernière examinait le bras blessé de Colin et dit : « Tout ça est en bonne voie, la semaine prochaine il n'y paraîtra plus qu'une belle cicatrice bien virile ! Tu continues de te tenir tranquille n'est-ce pas ?

- La semaine va être longue.
- Si tu veux pouvoir te frotter aux Orthons, il vaut mieux que tes deux bras fonctionnent parfaitement non ?
- Certes !
- Donc, repos. Tiens, demain je vais au village, accompagne-moi, un bras en écharpe n'empêche pas les jambes de fonctionner.
- Tu vas voir Anselme ?
- Précisément. ». Mon père ôtait son gilet quand il dit à Edwyna : « Et moi je vais aller jusqu'au château, j'imagine que tu serais partante pour m'accompagner ? ». Elle réprima un sourire et fit oui de la tête. Un peu déçue de n'avoir pas été conviée cette fois, je sortais de mon sac le livre d'apprentissage de l'Ereevin. Cela n'échappa guère à Sylvaine qui m'adressa un regard satisfait. Chacun rejoignit sa couche pour une nuit de repos bien mérité. Nous en avions disposé une de fortune devant la cheminée pour Sylvaine, la maison étant déjà remplie comme un œuf, il ne restait guère d'autre endroit pour l'installer de toute façon...

Le lendemain, en fin de matinée mon père, Sylvaine, Edwyna et Colin se mirent en route et je me retrouvais vite seule avec Jehannette et Bastien. Après avoir vaqué à mes corvées quotidiennes, je m'installais à table avec mon livre d'Ereevin. Cela ne manqua pas, comme je l'avais prévu, d'attirer l'attention de ma petite sœur qui vint

aussitôt s'asseoir près de moi : « Quel est ce livre ? Où l'as-tu eu ?

- C'est Sylvaine qui me l'a confié parce que je lui ai dit que j'avais envie d'apprendre une autre langue : celle d'Ereeven. On pourrait faire ça ensemble, qu'en penses-tu ?

- J'adorerais ! Je peux le regarder ?

- Je t'en prie... Bastien ? ». Il jouait aux osselets, assis par terre sous une fenêtre. Il me regarda avec cet air surpris qu'il avait quasiment toujours et je lui dis : « Tu pourrais apprendre toi aussi. Avec nous...

- Oh moi tu sais, j'ai pas besoin d'être très savant pour devenir bûcheron comme papa !

- Je suis presque sûre que papa parle plusieurs langues...

- Pour ce que ça lui sert. Tu crois qu'il cause aux arbres aussi ? ». Il avait un petit sourire en coin, je levais les sourcils en signe de désapprobation et me retournais vers Jehannette. Elle rayonnait puis se rembrunit brusquement en demandant : « Mais... Mais comment va-t-on savoir comment les mots se prononcent ?

- Je crois que pour l'instant il nous faudra nous contenter d'apprendre à l'écrire avant de le parler. Sylvaine nous enseignera l'oral plus tard. Jetons déjà un œil à l'abécédaire...

- Attends ! ». Elle se leva prestement, alla fouiller dans un coffre et revint avec une petite plaque d'ardoise et un morceau de pierre blanche. Elle se rassit en disant : « Comme faisait Justine, elle disait que pour se souvenir il fallait écrire. ». Nous échangeâmes un sourire un peu triste et notre étude put commencer. Jehannette ne rayonnait jamais autant que lorsqu'elle découvrait un nouveau livre, un nouveau savoir à acquérir. La revoir tout sourire après ce que nous avions vécu chez Justine me faisait chaud au cœur. Et son rire, comme un tintement de clochette léger me tirait toujours un sourire irrépressible...

Pendant ce temps, le reste de la famille arrivait au village et c'est là qu'ils se séparèrent. Le château du seigneur Claude se trouvait un peu en amont sur la berge de la rivière, Edwyna et mon père continuèrent donc dans cette direction. Chemin faisant, afin de se sortir de ses sombres pensées aux relents guerriers, mon père dit à ma

sœur : « Tu sais pourquoi je t'ai proposé de m'accompagner ?

- Voyons... Il y a plusieurs possibilités. La première c'est pour que je ne me sente pas reléguée au rang de garde-chiourme pendant que toi, Solène et compagnie vous allez crapahuter dans la forêt... C'est ça ?

- Non. Mais tu n'es pas une garde-chiourme...

- Peu importe ! Alors voyons... La seconde serait que je suis ta fille préférée et que ma présence est un délice sans nom ? ». Elle lui adressa un sourire avec une expression exagérément fière qui le fit pouffer de rire. Il la prit par les épaules et embrassa sa tempe un peu brusquement. Elle fit mine de le repousser en disant : « Allons père ! Cessez ces familiarités, nous allons dans le grand monde, un peu de tenue ! Je ne suis plus une fillette !

- Justement, c'est de cela qu'il est question...

- Ah oui ?

- Oui... De cela et donc d'un certain jeune coq qui travaille au château... ». Ed changea de couleur et son sourire narquois se changea en un rictus gêné. Elle toussota légèrement, avant de dire : « Je ne vois pas de qui tu parles...

- Ablaric ? Ataric ? Quelque chose comme ça je crois...

- Alaric...

- On dirait que tu vois de qui je parle finalement... ». Elle rougit en fuyant du regard l'expression amusée de notre père. Il réalisa qu'elle était plus mal à l'aise que lui et cela l'arrangeait bien. Il poursuivit : « Donc voilà un jeune homme à qui tu plais visiblement. Et qui semble à ton goût également...

- Je ne sais pas si on peut dire ça...

- Pour vous avoir vu roucouler l'autre soir à la maison, je crois qu'on peut.

- Papa !

- N'aie pas honte, je n'y trouve rien à redire. Je me demande juste si ce garçon mérite ton intérêt et s'il n'est pas juste intéressé par... autre chose. Parce que si c'est le cas, je n'aurais aucun remords

à lui briser les deux genoux, il faut le savoir !

- Avant de prévoir quels os tu comptes lui briser, laisse-nous au moins le temps de faire connaissance réellement veux-tu ?

- Bien évidemment. Mais pas trop non plus.

- C'est une évidence ! ». Elle passa son bras sous celui de notre père avec un sourire rassurant. Il lui sourit en retour et ajouta : « Ne m'en veut pas, mais je ne souhaite pas que tu restes indéfiniment auprès de moi, de nous, tu as ta vie à mener. Et je veux être sûr que tu feras le bon choix.

- Ne t'en fait pas papa, c'est encore trop tôt pour cela... ». Ils arrivaient devant le vieux château fort quand la neige se mit à tomber lentement. Edwyna rabattit son capuchon sur son chignon et ils pressèrent le pas sous la herse relevée. Les gardes près de l'entrée les saluèrent d'un geste, un des serviteurs s'arrêta dans la cour pour serrer la main de notre père et ce dernier en profita pour demander où se trouvait Jean. Renseignés, ils se rendirent aux écuries. Edwyna jetait des regards avides de tous côtés dans l'espoir d'apercevoir Alaric, en vain. Elle était un peu frustrée quand elle entra dans les écuries en suivant notre père de loin en loin. Alors qu'il discutait avec les gens du seigneur, ma sœur se prit à observer le château qu'elle voyait pour la première fois sous la neige. Les pierres noires semblaient quasiment luisantes dans la lumière fade de l'hiver. Elle avait entendu dire jadis que ces pierres venaient d'un volcan et, enfant, elle s'était imaginé des nains maléfiques les tirant de la lave bouillonnante pour en bâtir un château rougeoyant. La petite fille avait été rassurée mais vaguement déçue la première fois qu'elle le vit pour de vrai. Aujourd'hui il ne lui paraissait plus aussi impressionnant, même s'il était de belle taille pour une demeure de simple baron. Le donjon tenait encore vaguement debout bien qu'il fut quasiment à l'abandon en ces temps de paix. Le seigneur avait réservé ses dépenses de réfection et d'entretien aux tours et aux autres parties habitables du château... Le nez en l'air à la porte des écuries, Edwyna remarqua par un trou dans la toiture quelques corbeaux s'abritant dans le donjon. Elle se demanda, amusée, si ces oiseaux-là n'avaient pas quelques rêves de noblesse insoupçonnés. Un sourire flottait sur ses lèvres quand une voix la fit tressaillir tout près d'elle : « à qui souris-tu joli papillon ? ». Elle découvrit un homme qu'elle n'avait pas vu arriver et recula aussitôt instinctivement de plusieurs pas. Elle n'était certes pas bien grande mais cet homme-là la dépassait bien de deux têtes. Il portait une longue cape de cuir brun à capuchon et lui parut massif et menaçant. Elle entrevoyait à peine son visage sous le capuchon. Il

était là, les bras croisés, appuyé de l'épaule contre le mur de l'écurie et demanda encore : « A qui souriais-tu donc jeune biche craintive ? ». Edwynna eut un frisson désagréable au son de cette voix grave et rocailleuse. Les expressions imagées de cet inconnu l'agaçaient et, remise de sa surprise, elle répondit : « Faut-il qu'il y ait quelqu'un pour sourire ? »

- Souvent... Mais pas toujours, c'est vrai. Pour ma part, il m'a suffi de voir ton joli minois...

- Permettez que je voie le vôtre distinctement, peut-être me donnera-t-il à nouveau l'envie de sourire. Peut-être même de rire... ». Elle réalisa en les prononçant que ces derniers mots étaient d'une insolence qui pourrait lui valoir des ennuis et se mordit furtivement les lèvres. L'homme émit un petit rire qui s'éteignit juste avant qu'il ne dise de sa voix caverneuse : « Hélas bel oiseau, mon visage est propre à inspirer toutes sortes de choses mais... ni sourire, ni rire. Prends soin de toi fillette... ». Il tourna les talons et traversa la cour sans plus mot dire. Elle observa la haute silhouette sombre de cet homme et se dit qu'il avait tout d'un fossoyeur. Mais le cœur d'Edwynna fit un bond dans sa poitrine quand elle aperçut Alaric qui allait à la rencontre de l'inconnu. Ils échangèrent quelques mots et l'homme entra dans le château alors que le jeune garde rejoignait ma sœur d'un pas rapide. Le visage d'Alaric s'était illuminé à la vue d'Edwynna : « Toi ici ? Voilà qui va illuminer cette morne journée ! »

- Je suis contente de te voir moi aussi !

- Mais que fais-tu au château ? Il y a un problème comme...

- Non ! Mon père vient voir un ami à lui, Jean le geôlier, tu le connais sûrement ?

- Oui bien sûr, mais il n'est pas ici, il est au village je crois... ». Mon père apparut derrière Edwynna et Alaric se raidit : « Bonjour monsieur...

- Bonjour Antaric, comment vas-tu ?

- C'est Alaric en fait... Bien, fort bien et vous-même ?

- Ma foi, oui... Ravis de t'avoir revu, nous devons partir maintenant. ». Les deux jeunes gens eurent la même expression de déception au visage et Edwynna risqua : « Papa tu veux aller au village maintenant ? »

- Oui, on m'a dit que Jean y était...

- Est-ce que je... Je pourrais rester un peu, je te rejoindrais plus tard... ». Alaric s'exclama presque : « Je l'accompagnerais jusqu'au village, elle sera sous bonne garde ! ». Face au regard faussement sévère de notre père, le jeune homme tempéra son enthousiasme et essaya péniblement de prendre un air sérieux. Après une seconde ou deux de silence, il répondit : « N'as-tu donc pas d'obligation ici que tu te proposes de raccompagner les demoiselles ? »

- Je ne prends mon tour de garde qu'en fin de journée, j'ai tout le temps !

- Très bien... Et toi ma fille, n'oublie pas ce que je t'ai dit. ». Elle acquiesça en souriant. En s'éloignant, notre père se retourna et vit qu'elle le regardait. Il leva l'index et le majeur puis montra ses genoux, elle comprit le rappel et pouffa de rire. Alaric n'avait rien vu et c'était parfait ainsi...

Notre père reprit donc le chemin du village sous les flocons qui tombaient de plus en plus gros, de plus en plus nombreux. Pas un souffle de vent, pas un bruit à part celui du crissement de ses pas dans la neige et cependant la nature lui faisait une démonstration de force silencieuse. Car bientôt il eut des difficultés à voir plus loin que vingt pas devant lui. Cela ne l'inquiéta pas outre mesure, il savait le village tout proche. Les Orthons cachés dans les grottes le hantaient bien davantage même s'il essayait de ne rien laisser transparaître. Il savait que tout se finirait dans le sang, c'était toujours ainsi que tout se terminait. Pendant une seconde, il ressentit une forme d'impatience fiévreuse. Il se souvint de l'époque où, au sortir de l'université, il avait fait ses armes à la frontière sud d'Ereeven. Il frémit en repensant à cette première fois où sa lame avait tranché les chairs d'un ennemi. Il entendait encore le son, ressentait encore cette sensation étrange, cette joie démente de ne pas être celui qui saigne et s'écroule... Sa gorge se serra, sa bouche fut envahie par une salive tiède en imaginant que ses enfants aient à en passer par là pour continuer à vivre en paix. Et une nouvelle fois, il retourna la situation dans sa tête en espérant trouver une autre solution que l'affrontement...

Le village de Pierre Fendue comme adossé à la forêt, était ceint d'une ancienne palissade de troncs désormais en décrépitude, restant

d'une époque moins paisible. Ce qui avait été à l'origine un village de trappeurs de deux ou trois familles était quasiment devenu un petit bourg d'une trentaine de maisons. Aux beaux jours, les marchands itinérants venaient proposer leurs articles sur la petite place ronde où trônait un puits au centre, dernier vestige du village d'origine. Bien sûr pas de pavés ou de rues bien définies, ce n'était que Pierre Fendue, pas Corbalette, la capitale. Mais nous avions un marchand tavernier, un meunier, un forgeron et quelques autres artisans doués de leurs mains. En hiver évidemment le village s'endormait pour un temps, comme partout ailleurs dans la région, tout ralentissait. Mais la neige le transfigurait et il prenait des allures de village de conte de fées avec ses toits courbant leur dos blanc, la fumée des cheminées chatouillant souplement le ventre bas du ciel d'hiver... En passant sous l'ancienne porte de la bourgade, mon père ne cherchait pas Sylvaine et Colin du regard, il n'aurait pas pu les reconnaître tant la neige tombait en rideaux de flocons épais. Il se dirigea droit vers la maison du forgeron et frappa deux coups contre l'épaisse porte. La femme d'Anselme, Grisolde, une toute petite blonde joviale vint lui ouvrir : « Ah ! Entrez ! Nous vous attendions ! Mais tu es seul ? Où est ta fille ? ». Mon père lui expliqua brièvement que les badinages de la jeunesse ne craignaient pas l'hiver en s'ébrouant de la neige qui recouvrait son manteau. Elle émit un petit rire et l'attrapa par le bras pour qu'il entre plus vite. À l'intérieur dans la grande pièce principale de la maison, il retrouva Sylvaine et Colin attablés face à Anselme. Ce dernier se leva et serra chaleureusement la main de notre père : « Ulysse, ôte donc ce manteau ou mes petites vont croire qu'un ours est entré chez nous ! ». Il s'exécuta avec un sourire et rejoignit les autres à table. Sylvaine lui lança un regard discret en faisant non de la tête, il comprit qu'elle n'avait pu lui parler de ce qui l'amenait. Certainement du fait de la présence de sa femme et de ses deux fillettes. Il choisit de ne rien en dire non plus et demanda simplement à Anselme : « Je suis à la recherche de Jean le géôlier, l'aurais-tu vu ? On m'a dit au château qu'il était à Pierre Fendue... »

- Il était là oui, chez moi, enfin à la forge pour une commande spéciale. Un truc dont il m'a ramené les plans. Il doit être à la taverne maintenant, il y a de la tourte au lièvre au menu ce soir, il ne saurait passer à côté de ça !

- Je le comprends ! Surtout celle de Gregor !

- Chez nous ce soir c'est ragoût et fromage et il y en a assez pour nous tous si vous voulez ! Pas vrai ma Grise ? ». Sa femme confirma en souriant. Comme notre père parut vaguement contrarié, le forgeron lui dit : « Eh bien quoi ? Tu n'aimes pas le ragoût ? »

- Oh si bien sûr mais je dois voir Jean et...

- Et bien vas-y, va à la taverne, ça nous fera plus dans nos écuelles ! Ne t'en fais pas, il n'y a pas offense ! ». Une tape dans le dos, un sourire échangé et quelques instants plus tard mon père traversait la place pour se rendre à la taverne. Modeste taverne s'il en fut ! Mais accueillante et où les odeurs de cuisine vous retenaient bien plus sûrement que les deux ou trois alcools différents qu'on y servait. Assez de place pour accueillir une dizaine de convives ; une hure, quelques peaux de bêtes et un minuscule tableau peint sur du bois pour décorer des murs blanchis à la chaux, c'était ce qu'on pouvait trouver de plus coquet au village. Gregor, le tenancier, à la fois tavernier et marchand à ses heures était un petit homme sec et roux avec une barbiche toujours taillée en pointe. Il excellait en cuisine et trichait parfois aux cartes mais comme il ne jouait jamais d'argent, personne ne s'en offusquait... Quand mon père entra chez lui, Gregor vint l'accueillir, un peu surprit : « Ulysse ? Qu'est-ce qui t'amène chez moi à cette heure ? M'aurais-tu enfin attrapé une hermine ? »

- Hélas non Gregor, les hermines sont plus malignes que moi semble-t-il... J'ai ouï dire que c'était le jour de la tourte au lièvre par contre...

- Ah oui ! Il y a encore des connaisseurs ! Ça me fait plaisir ! Installe-toi et je t'en ramène ! ». Le tavernier disparu en cuisine et mon père rejoignit Jean, attablé près d'une fenêtre. C'était le seul client du jour apparemment, il se réjouit de voir arriver un ami : « Oh Ulysse ! Quel plaisir de te voir ! Assieds-toi avec moi et goûte-moi cette délicieuse tourte ! »

- J'en ai commandé à Gregor, elle sent fichtrement bon en tout cas !

- Ce vieux grigou est mauvais joueur mais bon cuisinier ! Qu'est-ce que t'amènes au village ? Des peaux à vendre ?

- Non pas cette fois... Mais voilà ma tourte qui arrive, mangeons, nous parlerons après... ». Mon père savait qu'il allait lui falloir amener les choses en douceur pour ne pas effrayer ou rebuter Jean. Il prit son temps pour manger, non sans plaisir d'ailleurs. Le geôlier lui servit un peu de vin et lui dit : « Un délice pas vrai ? Ah j'avais besoin d'un peu de réconfort, ce n'est pas la fête ces derniers temps au château. »

- Ah non ?

- Oui, figure-toi que ça fait une semaine qu'un pisse-vinaigre royal est dans nos murs ! Un type important, militaire je crois. En tout cas il a une gueule à faire tourner le lait des vaches dans leur pis ! ». La curiosité de mon père était piquée, il continua de manger mais demanda : « Il est là pour quoi ?

- Tu sais, les gars que tu as trouvés sous le pont cet automne... C'était pas n'importe qui apparemment. Quand le seigneur Claude en a informé le roi, enfin le sous-fifre du roi, cet homme-là s'est pointé en retour de courrier ! Tu aurais vu la tête de notre pauvre seigneur quand l'autre s'est présenté !

- Il s'appelle comment ?

- Angus TorK... Torkenbod ou Trokenbod. Quelque chose comme ça...

- Ça ne me dit rien, tu dis que c'est un envoyé royal ?

- Un sheriff. Le genre de type qui se targue de remettre les choses en ordre par chez nous ! Et avec la mort affreuse de Justine, il n'est pas près de repartir... ». Un sheriff. Ce n'était pas une bonne nouvelle pour mon père. Ce genre d'homme serait tout à fait capable d'enquêter de manière efficace et de nous causer des ennuis si nous allions au bout de notre projet. L'occurrence de voir toute sa famille pendue haut et court glaça le sang de mon père... Il but son vin d'un trait. Il était aigre et cela lui tira une vague grimace qui fit rire le geôlier : « Gregor ferait mieux de servir de l'eau avec sa cuisine, pas vrai ?

- Certes oui...

- Te voilà bien sombre tout à coup, c'est l'histoire de ce sheriff qui te tracasse ?

- Non... Enfin... Sais-tu si le seigneur Claude a fait quoi que ce soit pour savoir ce qui est arrivé à Justine ?

- Il n'a rien fait et n'avait aucune intention de faire quoi que ce soit. Je l'ai entendu en parler avec le chef de sa garde. Il lui a dit que c'était malheureux pour Justine mais que s'il en informait le roi, cela attirerait trop l'attention sur sa baronnie. Il ne savait pas encore que les cavaliers morts sous le pont avaient déjà grandement attiré l'attention là-haut...

- Il pensait qu'avec l'hiver, les gens oublieraient sans doute...

- Oui mais de toute façon, quand le sheriff est arrivé, la châtelaine lui a parlé de Justine. Faut dire que depuis cet... Évènement, elle a peur qu'une horde de malandrins surgisse de la forêt pour foutre le feu au château !

- Donc il sait tout...

- Oui et même plus qu'il ne devrait, m'est avis qu'on ne profitera pas des largesses de notre seigneur bien longtemps. Le droit de chasser, d'aller et venir à notre guise et l'impôt si léger. Le gars questionne sur tout et à chaque fois, il est surpris par les réponses qu'on lui donne. Quand ça se saura à Corbalette, j'espère que le roi ne sera pas trop sévère avec notre seigneur... ». Mon père allait de contrariétés en contrariétés. Il réalisa qu'il ne fallait rien dire, ni à Jean, ni à Anselme et revoir tous nos plans à la lumière de ces nouvelles informations. Il but une autre gorgée de piquette et prit congé, non sans avoir laissé quelques sous pour la tourte et le vin... Au dehors, la nuit tombait et il neigeait toujours aussi fort. Il traversait la place le plus rapidement qu'il put quand en passant près du puits, il s'arrêta et leva les yeux en direction du château. Son visage se couvrit rapidement de neige, il prit une profonde inspiration et expira en un long soupir. Puis il plongea une main dans sa poche et en sortit une piécette tordue qu'il jeta dans le puits en murmurant : « Un peu de chance ne nous serait pas inutile... ». Et il poursuivit son chemin jusqu'à la porte du forgeron. Quand il entra, il fut soulagé de voir qu'Edwyna les avait rejoints sans encombre. Alaric n'était pas là, il l'avait accompagnée à cheval pour rentrer plus vite ensuite prendre son tour de garde.

La neige ne semblait pas vouloir cesser de tomber et il avait été convenu pendant le repas que tout le monde passerait la nuit chez Anselme pour plus de prudence. Ils savaient qu'en ne les voyant pas rentrer par ce temps, je devinerais qu'ils étaient restés au village. Je m'en doutais évidemment, mais je n'en étais pas moins inquiète pour autant... Après avoir soupé, j'allais border Bastien et il me demanda de lui raconter une histoire comme cela lui prenait encore de temps en temps. Il aimait mes histoires parce qu'elles lui faisaient toujours un peu peur. Mais ce soir-là, après des heures passées à étudier l'Ereevin, je sentais poindre une migraine lancinante : « Pas ce soir mon grand, j'ai mal à la tête et je suis épuisée... »

- Mets un clou de girofle dans ta joue et reviens dès que ça ira

mieux !

- D'abord le clou de girofle ne calme pas les maux de tête et ensuite, je n'obéis pas aux ordres moi monsieur !

- S'il te plaît...

- J'ai vraiment mal... Et ne fait pas ton petit visage d'orphelin perdu, ça ne marchera pas cette fois. ». Je déposais un baiser bruyant sur sa joue, il en profita pour enrouler ses bras autour de mon cou et me serrer aussi fort qu'il le pouvait. Je me libérais de son étreinte avec quelques chatouilles et le quittais en disant : « Allez ça suffit, il faut dormir maintenant petit frère... ». Jehannette était toujours assise à table devant le livre dont elle s'était à peine détachée pour manger. En remettant du bois dans le feu je lui dis : « Il est tard Jehannette, ferme ce livre et va te coucher... »

- Mais je n'ai pas terminé de...

- Tu as passé ta journée dessus, il sera toujours là demain tu sais.

- Je n'arrive pas encore à retenir toutes les lettres, ni à les écrire correctement !

- Jehannette... ». Je m'assis près d'elle et refermais doucement le livre : « Prends-le avec toi si tu veux, mais va dormir maintenant. ». Elle me sourit, son visage fatigué était encore plus pâle qu'à l'accoutumée. Elle bâilla, vint m'embrasser et se retira dans la soupente. Je restais un instant à l'écouter et quand le silence se fit, je jetais un œil pour voir si elle n'avait pas allumé sa lanterne pour continuer à lire. Non. La fatigue avait eu raison de sa passion... J'allais m'asseoir près d'une fenêtre avec une bougie allumée que je posais sur le rebord intérieur. Quand la neige tombait aussi dru, une lumière à une fenêtre pouvait sauver la vie d'une âme perdue. C'est du moins ce que disaient les vieux du village et il manquait plusieurs âmes à notre maison ce soir-là...

En plein milieu de la nuit, une douleur dans le dos m'éveilla. Je m'étais assoupie assise, les deux bras sur le rebord de la fenêtre. Tout mon corps tordu dans cette position inconfortable, réclamait mon lit. Comme une automate, je chargeais le feu, barrait la porte et allais me coucher dans le lit de mon père. Quand il était absent, l'aîné de la maison prenait sa couche, c'était notre coutume. Afin qu'un adulte soit

en bas au cas où... Au cas où quoi ? Nous ne savions pas vraiment, mais c'était ainsi depuis toujours. Connaissant désormais un peu plus l'histoire de notre père, je comprenais mieux. Et avant de m'endormir, brisée de fatigue, j'eus un regard pour la hachette accrochée au mur près du lit, à une longueur de bras à peine...

Chapitre 6 :

Confiance et conscience.

La nuit fut courte et à mon réveil, les maux de tête s'étaient installés. Le soleil était levé depuis une heure à peine. Mon frère et ma sœur étaient assis à table devant un bol de lait fraîchement tiré du pis de pâquerette. Ils me regardèrent me lever avec leurs petits yeux encore ensommeillés et Jehannette me dit : « Tu as sacrément mauvaise mine ce matin ! À faire peur !

- Merci...
- Non mais je ne plaisante pas, tu as l'air malade...
- Et toi tu n'as pas l'air d'être médecin, sers-moi une bolée s'il te plaît et ne parle pas si fort...
- Tu as encore mal à la tête ?
- Oui. ». En m'asseyant en face d'eux, je vis Bastien qui réprimait un sourire. Je choisis de l'ignorer mais il ne put s'empêcher de dire en ricanant : « On dirait une banshee... ». Avec ma longue tignasse noire ébouriffée, mon visage livide et mes yeux cernés, je devais effectivement avoir de quoi faire peur. Il me fallut un long moment pour réellement émerger et c'est une sensation familière qui

m'y aida. Ma petite sœur avait entrepris, sans rien dire, de me coiffer. Elle adorait ça et prenait grand soin de ne pas être brusque. À un moment, elle me dit : « J'aurais bien aimé avoir les cheveux noirs moi aussi...

- Les tiens sont très jolis...

- Mais je les aurais préférés noirs... Ils brillent au soleil ! Et puis ça nous aurait fait quelque chose en commun, comme de vraies sœurs.

- Nous sommes de vraies sœurs. Et nous avons d'autres choses en commun bien plus importantes. ». Je l'arrêtais dans son geste et lui prit la brosse des mains, lui découvrant un vague air triste. Je pris sa main, y déposais un petit baiser et lui dit en souriant : « Veux-tu me faire une tresse ? Une bien droite comme toi seule sait les faire ici ? ». Elle haussa les épaules en roulant des yeux, c'était un oui. Je me retournais donc en lui rendant la brosse. À peine avait-elle commencé que du bruit à l'extérieur nous figea toutes les deux. Je me levais aussitôt prestement pour regarder à la fenêtre mais la neige l'obstruait presque entièrement. Bastien, qui jouait dans la soupente, descendit en trombes : « C'est papa ? ». En ôtant la barre de bois de la porte, je leur dis à tout deux de rester à l'intérieur. Je passais une cape et tirais plusieurs fois sur le battant de la porte avant qu'elle ne s'ouvre à moitié tant elle était prise par la neige. Le soleil m'aveugla pendant une seconde et avant que je ne puisse discerner quoi que ce soit, je reconnu le son d'un hennissement de cheval et me raidissais. Une voix d'homme, grave et rocailleuse me parvint : « Holà de la chaumière ! ». La lumière fit résonner ma migraine comme les cloches d'un beffroi, j'écartais un peu du pied la neige accumulée devant la porte et m'avançais de quelques pas. Quand ma vue se fit à nouveau nette, je découvrais un homme à cheval à une dizaine de mètres devant la maison. En contre-jour, il semblait fort grand, massif et surtout, totalement inconnu. Il dit quelque chose que je ne saisis pas et répéta donc plus fort : « Bonjour ! Je cherche la maison du bûcheron Ulysse. Ulysse Kerton. ». J'hésitais à répondre et finis par lancer : « Vous êtes qui ? ». Il mit pied à terre dans un bruissement vaguement métallique puis s'approcha. Je me raidis à son approche et plus encore quand je pus discerner ses traits. Il s'arrêta à la barrière devant la maison, même si elle ne dépassait que d'un pouce de sous la neige. De plus près, son regard me donna la chair de poule : un œil d'un bleu intense et l'autre blanc comme ceux des aveugles. Je le vis ôter un gant et me tendre la main en disant : « Je suis Angus Torkenbold, le nouveau sheriff de la baronnie. Et toi ? Ne serais-tu pas de ces nymphes de la forêt ? ». Il souriait affablement mais la cicatrice qui allait de sa tempe gauche au bas de sa mâchoire lui tordait légèrement la bouche. Je me

pris à me demander ce qui avait pu traverser tout le côté gauche de son visage et causer cette blessure. Je saisis néanmoins sa main pour la lui serrer simplement, mais à ma grande surprise, il s'inclina au-dessus en disant : « Enchanté, positivement enchanté belle nymphe... ». Je n'avais jamais entendu de voix aussi grave, je bredouillais : « Je... Je suis Solène Kerton.

- Ah oui ? L'épouse du bûcheron sans doute ? Toutes mes excuses dans ce cas, je ne voulais pas être inconvenant. ». Bastien et Jehannette apparurent à la porte et le sheriff les vit, leva un sourcil et dit : « Épouse et déjà mère ? Vous semblez si jeune, mais il est vrai que...

- Je suis sa fille. ». Mon ton sec parut le surprendre. Mais il avait un sourire étrange quand il remit son gant en disant : « Oh... Très bien. Est-il au logis ? J'aimerais lui parler...

- Non. Il n'est pas là.

- Sais-tu où il se trouve ?

- Non. ». Il s'immobilisa un instant pour me jauger avec un drôle d'air puis, en retournant vers son cheval, il ajouta : « Peux-tu au moins lui dire que je le cherche quand... Tu le verras ? ». Je fis oui de la tête. Il monta en selle et comme je n'avais pas quitté son visage des yeux, il me dit : « C'est un coup d'épée. Je ne vois plus de cet œil depuis... Mais l'autre fonctionne très bien et je me souviendrais de toi la nymphe... ». Et il s'éloigna en direction du village. Je demeurai un instant plantée là les bras croisés, à le regarder. Il ne m'inspirait rien de bon et j'avais un pressentiment étrange. La voix de Bastien me tira de ma réflexion : « Hé ! Tu rentres oui ? »...

Quand le reste de la famille fut de retour, notre routine quotidienne reprit son cours. À un moment, Edwynna me dit en aparté que nous devons parler loin des oreilles curieuses des petits. Et je lui proposais ostensiblement d'aller nous entraîner ensemble à l'arc. Personne ne broncha et quelques instants plus tard, nous étions suffisamment loin de la maison dans le bosquet au sommet de notre colline. Là ma sœur, tout en tirant quelques flèches, commença par me dire : « Garde un œil sur le sentier, je ne serais pas étonnée de voir débouler les deux loupiots...

- Ne t'en fais pas, d'ici je peux tout voir. Alors quoi ? De quoi voulais-tu me parler ?

- Notre petit plan d'attaque familial a été changé. Pour l'instant papa préfère qu'on se tienne tranquilles... Tout en étant prêts si les Orthons déboulent.

- Pourquoi ? Qu'est-ce qui a changé depuis hier ?

- En fait, j'ai vu Alaric au château et il m'a parlé d'un homme venu droit de Corbalette pour enquêter sur les meurtres des chevaliers du pont. Et maintenant sur celui de Justine aussi. J'ai rencontré cet homme...

- Moi aussi je crois. Ce matin...

- Quoi ? Ce matin ? Raconte !

- Un grand type balafré, les tempes grises ? Angus... Je ne sais plus.

- Oui, c'est lui, un sheriff. ». Elle était contrariée, posa son arc contre un arbre et se mit à tourner lentement en rond, poings sur les hanches. Je demandais : « Que t'a-t-il dit quand tu l'as rencontré ?

- Des bêtises qui n'ont aucune importance. Mais du coup, papa est inquiet. Si ce type cherche, il risque de trouver. Et s'il tombait sur les cadavres de ceux qu'on avait l'intention d'occire, il continuerait sans doute à chercher.

- Et s'il cherche trop, il pourrait découvrir d'où viennent papa et Sylvaine c'est ça ?

- À peu près oui.

- Et qu'aurait-il à leur reprocher ?

- Je n'ai pas tout saisi mais quand ils ont fui Ereeven, ils ont laissé deux cadavres derrière eux.

- Mais c'était à Ereeven pas ici.

- Ça ne marche pas comme ça. Un meurtrier est un meurtrier, ici ou là-bas.

- Un meurtrier ? Carrément ? Ils se défendaient !

- Les juges royaux ne s'encombrent pas de ce genre de détails... Surtout pour une histoire aussi ancienne !

- Et donc ?

- Donc on se tient tranquille. Peut-être que le sheriff prendra les mêmes habitudes que le seigneur Claude et se lassera de chercher s'il ne trouve rien... Et qu'il s'en ira. ». Elle avait dit cela sans conviction et vint s'asseoir près de moi en croisant mollement les bras. Nous restâmes quelques secondes ainsi silencieuses, puis je dis : « Très bien. Nous n'avons pas trop le choix n'est-ce pas ?

- Anselme et Jean ne sont au courant de rien quoi qu'il en soit... Il faut savoir être raisonnable, je n'ai pas trop envie de connaître la vue qu'on a du haut de l'arbre aux pendus, j'ai de meilleurs projets...

- Des projets avec un certain garde blond ? ». Elle réprima un léger rire mais ne put retenir le sourire et l'éclat qui s'était allumé dans son regard. Elle soupira, prit une seconde de pause comme si elle prenait de l'élan, avant de me dire : « Bon. Cette fois ça y est. Je crois que je suis amoureuse. ». Je lui souris en m'exclamant : « Nous voilà bien ! ». Bastien mit fin à notre conversation en accourant vers nous, il voulait s'entraîner lui aussi. Je devinais que Jehannette ne viendrait pas et qu'elle devait être plongée dans son apprentissage de l'Ereevin. Edwynna s'appliquait à être toujours très précise dans les conseils qu'elle donnait à notre petit frère concernant le maniement de l'arc. Elle ne haussait jamais le ton et parlait d'une voix calme, même quand Bastien n'en faisait qu'à sa tête. Répétant inlassablement ce que notre père nous avait lui-même appris patiemment. Comme le petit garçon s'agitait sans rien écouter, elle lui dit : « Attends assieds-toi là, sur cette souche et regarde. Si tu m'écoutes et fais exactement ce que je te dis, tu seras capable de faire ça... » Elle sortit deux noix de la poche de son tablier et les montra à Bastien. Puis elle en posa une sur une bûche à deux pas de lui et coinça l'autre dans l'écorce d'un arbre juste à la droite de notre frère. Elle ramassa son arc et vint vers moi en disant : « Tu te souviens de la première fois que papa nous a fait faire ça ? ». Oui je m'en souvenais, et la cicatrice sur l'épaule de notre père en témoignait encore. Elle s'éloigna de Bastien en lui ordonnant de ne pas bouger. Elle comptait ses pas à voix haute et forte et m'invita d'un geste à la suivre. À dix pas de distance, je lui soufflais : « C'est suffisant là non ? ». Mais elle ne s'arrêta et ne se retourna qu'à quinze pas. En bandant son arc elle me dit : « Quinze pas, ce n'est rien. Et après ça, il se tiendra peut-être plus tranquille. Papa le couve trop, il faut lui montrer. Tu es prête ?

- D'accord, mais pas à l'arc... ». Je sortais mon poignard fétiche de sous mon manteau et levais le bras pour le lancer. Edwynna ajusta son tir et souffla : « Maintenant. ». La corde de l'arc claqua, mon bras

fendit l'air. Bastien sursauta en fermant les yeux. Quand il les rouvrit nous revenions vers lui, je lui demandais : « Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ? ». Il regarda la flèche plantée dans la souche et ramassa un petit bout de cerneau juste à côté. Puis il tourna son regard vers l'arbre où mon poignard était planté. Je récupérerai l'arme et les éclats de noix et coquille qui en tombèrent. En mangeant un petit bout de noix je lui dis : « Pas mal n'est-ce pas ? ». Il nous dévisageait, visiblement impressionné. Les deux mains appuyées sur son arc, Ed lui dit d'un ton docte : « Quand tu cesseras de t'agiter pour écouter mes conseils, tu pourras ouvrir une noix sans la casser à vingt pas. Ou abattre une biche d'une flèche en plein dans l'œil. Vas-tu écouter maintenant ? ». Il fit oui de la tête. En rangeant mon poignard j'ajoutais : « Il est inutile de raconter ça à papa n'est-ce pas Bastien ? ». À nouveau oui de la tête. Il ramassa son arc et se posta à côté d'Edwynna en affichant un sérieux si grave qu'il nous tira un sourire partagé. La voix de Sylvaine se fit entendre du bas de la colline, elle m'appelait. Je laissais là mon frère et ma sœur pour la rejoindre... À sa mine renfrognée, je compris que quelque chose la tracassait. Je n'eus pas besoin de la questionner pour savoir de quoi il s'agissait, elle était passablement agacée de voir Jehannette étudier pendant que je « jouais dehors ». Comme cette formulation me fit pouffer de rire, elle s'agaça derechef : « Ne ris pas ! La culture c'est très sérieux ! Bon sang de tête de linotte ! ». Elle ne cessa de maugréer jusqu'à ce que je m'asseye à table auprès de ma petite sœur pour étudier. Je me prêtai à l'exercice de bonne grâce, d'autant que nous pouvions enfin entendre le son de ces lettres que nous avions commencé à apprendre seules. Sylvaine était intraitable sur la prononciation, allant jusqu'à nous mettre des noisettes dans la bouche pour nous forcer à articuler. Je faillis m'étouffer une ou deux fois, provoquant l'hilarité de Jehannette... Au bout de deux heures environ, l'alchimiste fatigua : « Bien ! ça suffit pour le moment, nous reprendrons ce soir après le repas ! ». L'après-midi était déjà bien avancée et la vieille femme voulait faire un somme. Et moi j'avais besoin d'air ! J'entraînais Jehannette avec moi au-dehors, nous fûmes vite rejointes par Colin, Bastien et Ed. Un concours de glissade s'improvisa dont Colin se fit juge puisqu'il n'avait pas le droit de se servir de son bras blessé. Nos rires et nos cris résonnaient sous le ciel pâle. Ce moment reste un des derniers souvenirs d'enfance que je garde, comme la dernière étoile d'une profonde nuit...

Nous étions tous trempés et fourbus en rentrant. Chacun se mit en chemise de nuit, nos vêtements étendus devant la cheminée sur la corde tendue par Sylvaine. Nous avions, nous les filles, détaché nos

cheveux afin qu'ils sèchent plus vite. Une odeur de chien mouillé flottait dans la maison et cela ne manqua pas de nous faire rire. Nos joues rougies par le froid, nos cheveux mouillés et nos rires partagés, tout me parut se figer quand trois coups secs furent frappés contre la porte. C'est Colin qui ouvrit non sans avoir attendu que nous nous soyons tous enroulés dans des couvertures. La silhouette qui se dessina m'était familière. C'était le seigneur Claude. Il demanda à voir notre père et Colin lui dit qu'il ne tarderait plus à revenir de la forêt après avoir relevé ses pièges. L'usage aurait voulu que le seigneur attende à l'intérieur mais en nous voyant, il recula et dit qu'il préférait rester dehors. Colin l'accompagna et dès que la porte fut refermée, chacun s'habilla vite. Je ne trouvais pas de robe propre ou sèche, je remettais donc les braies que j'avais trouvé si pratiques. J'aurais voulu sortir moi aussi mais une fois face au seigneur, que lui aurais-je dit ? Je m'arrêtais juste devant la porte et jetais un œil par la fenêtre. Je ne pouvais y voir grand-chose à part mon frère, de dos. Le seigneur devait se trouver juste en contrebas, hors de la portée de ma vue. Mais un détail chez Colin attira mon attention : il était sorti sans manteau. Je saisis l'occasion et lui portait aussitôt sa cape. En m'approchant, je découvrais que le seigneur n'était pas venu seul, deux gardes l'accompagnaient, ainsi que le sheriff. À la vue de ce dernier, je ralentis mon pas... Quand je donnais son manteau à mon frère, le balafré me vit, un léger sourire flotta alors sur sa bouche. Il s'approcha pour me saluer et Claude le devança de peu : « Ah, voici... Euh un autre des enfants d'Ulysse.

- Oui, nous nous sommes déjà croisés... Solène c'est cela ? ». Je lâchais un oui presque inaudible. Que le baron n'ait pas retenu mon nom n'était pas une offense, mais que le sheriff s'en souvienne... Cela avait quelque chose d'agaçant. Il darda furtivement son œil bleu sur moi et je pus presque entendre le « Jolie nymphe » qu'il ne prononça pas. Je demandais à Colin : « Qu'est-ce qui se passe ?

- Rien, ils veulent parler à papa c'est tout. À propos de Justine... ». Le seigneur et le balafré échangèrent quelques mots en aparté, puis ce dernier revint vers nous : « C'est donc vous qui avez trouvé la femme assassinée dans sa ferme, là-bas ? ». Colin répondit : « Oui, Justine, une très bonne amie de notre famille.

- Vous y étiez tous les deux ?

- Oui, enfin non. Avec nos sœurs et notre petit frère. Ainsi que Sylvaine, notre amie...

- Vous avez beaucoup d'amis on dirait...

- Mais c'est nous, Solène et moi, qui avons trouvé le corps de Justine, les autres étaient restés en arrière.

- Pourquoi ça ? Pourquoi étaient-ils restés en arrière ?

- J'ai vu les traces au loin. Les traces de sang... ». Colin semblait tout à coup perturbé au souvenir de ces moments. Le sheriff le sentit, j'en étais persuadée. Il le jaugea pendant un instant avant de continuer : « Tu as reconnu des traces de sang de loin ?

- Rouge sur la neige, ce n'est pas bien difficile.

- Certes. Et donc vous êtes allés voir de plus près...

- Nous étions inquiets pour Justine.

- Bien sûr... Et qu'avez-vous vu en arrivant chez elle ? ». Le seigneur Claude interrompt le sheriff en disant : « Ce ne sont que des enfants, vous feriez mieux d'attendre leur père.

- Parfois les enfants voient des choses qui nous échappent... Et ces deux-là ne sont plus des enfants cher baron. ». Son œil bleu s'arrêta sur mon visage, il me dit : « Qu'avez-vous vu de particulier là-bas ? ». Je me figeais pour soutenir son regard mais ne répondais rien, c'est Colin qui parla : « Des traces de pas dans la neige. De chevaux et d'hommes. Et du sang. Beaucoup de sang.

- Où exactement ? Là où vous avez trouvé le corps ?

- Oui. Mais dans la maison aussi. Si vous y allez, vous verrez par vous-même, le froid conserve tout...

- Oui je compte y aller... ». Le balafré parut réfléchir avant d'interpeller le baron : « Qu'avez-vous fait du corps de cette femme ? ». Je ne pus m'empêcher de dire : « C'est nous qui l'avons mise en terre. ». Je sentis ma respiration s'oppresser quand il fit un pas vers moi et dit : « Selon les anciens rites ? Avec le dernier vœu ? ». Colin me regarda, il n'aurait pu répondre à ma place cette fois. Je baissais le regard tant le souvenir de la dépouille de Justine m'ébranlait encore, mais je soufflais : « Oui... ». Le sheriff s'approcha un peu plus et demanda d'un ton calme : « Tu as donc vu ses blessures. Peux-tu me les décrire ? ». L'homme était trop près de moi pour Colin qui s'approcha pour l'écartier mais je l'en dissuadais d'un geste. En une seconde, je rassemblais tout mon trouble et, levant les yeux vers le visage de Torkenbold, je lui dis froidement : « Plusieurs coups de couteau dont un large et profond à la gorge. ». J'avais affronté son œil

bleu sans ciller. Il avait une expression soudain indéchiffrable, interdite. Et après un court silence, il dit simplement : « Merci. ». Et tourna les talons pour retourner auprès du seigneur Claude. Colin me murmura : « Je n'aime pas ce gars-là.

- Moi non plus.

- Papa m'a expliqué qu'un sheriff, envoyé par le roi qui plus est, a quasiment plus de pouvoir que notre seigneur sur ses propres terres.

- Ça explique son air arrogant...

- Je ne sais pas si c'est de l'arrogance mais avec la gueule qu'il a, il n'en a pas besoin. ». Il avait chuchoté ces mots, me donnant un petit coup d'épaule en souriant. Mais je n'avais pas la tête à ça. J'avais hâte de voir revenir notre père et quelques instants plus tard, je fus soulagée d'apercevoir sa silhouette se dessiner au loin, sortant des bois. Il me sembla que le sheriff l'avait remarqué avant moi, cela me surprit un peu. Colin partit aussitôt à sa rencontre, me laissant plantée là comme un piquet. Quand le regard du balafré croisa le mien, je n'étais plus d'humeur à l'affronter. Je pris la fuite en retournant vers la maison le plus calmement possible. J'avais déjà eu droit à des regards dérangeants de la part d'autres hommes, parfois beaucoup plus âgés que moi. Mais celui du sheriff Torkenbold avait quelque chose de pire que je n'arrivais pas à identifier. Quelque chose qui me faisait me sentir vulnérable et je détestais cela. Je me sentais presque en danger quand il me fixait de son œil bleu, sans pouvoir m'expliquer pourquoi. Ce n'était pas ses cicatrices, son œil mort, sa stature ou son âge... Il dégageait quelque chose de dangereux, c'est ainsi que je le sentais.

À l'abri dans la maison, je dus faire face aux interrogations du reste de la famille et quand je les ai eu rassurés, je m'assis auprès de Sylvaine en soupirant profondément. Elle m'observa un instant avant de demander : « Tu as vu un spectre ? Tu es toute pâle...

- Peut-être après tout...

- Quoi ?

- Non je plaisante. Le fameux sheriff dont tout le monde parle. Il est là, dehors.

- Il doit vraiment être laid pour faire autant d'effet aux gens ! ».

Elle se leva pour regarder par la fenêtre. À l'arrivée de mon père, tous les hommes s'étaient rapprochés de la maison pendant qu'il rangeait ses peaux. Sylvaine ne pouvait voir le visage du balafré, il lui tournait le dos. Elle maugréa : « Mais tourne-toi donc face de misère, que j'en ai pour ma peine moi aussi ! ». Sa curiosité me tira un sourire, je remettais une bûche dans le feu quand elle me surprit en revenant précipitamment vers moi. La seconde suivante, mon père entra, suivit du baron et du sheriff. Bastien et Jehannette étaient dans la soupente et Ed reprisait un linge, assise au bord du lit de notre père, non loin de moi. Nous nous figeâmes toutes. Les trois hommes s'assirent à table en discutant. Enfin, Claude et mon père parlaient, mais Torkenbold observait tout autour de lui avec un plaisir non dissimulé. Surtout quand son œil bleu se posa sur Edwynna, puis sur moi. Je réprimais un frisson et sentais poindre un certain agacement à voir cet homme chez nous. Il salua Ed et Sylvaine de la tête puis dit à notre père : « Voilà une bien belle famille que vous avez là

- Oui, j'ai beaucoup de chance.

- Cinq enfants c'est ça ? J'ai cru en apercevoir deux plus jeunes ce matin...

- Oui cinq. Deux garçons et trois filles. Ils sont ma fierté.

- Vous pouvez en être fier ! Votre femme doit être fière elle aussi...

- Je n'ai pas de femme.

- Oh vous êtes veuf peut-être ?

- Non je n'ai pas de femme c'est tout. ». Notre père ne semblait pas apprécier le sheriff lui non plus. Sa voix était calme mais sans effort d'amabilité dans le ton. Le seigneur Claude intervint : « Ulysse a recueilli tous ses enfants, c'est assez inhabituel pour un homme seul mais c'est ainsi. ». Torkenbold eut un air vaguement amusé et dit à mon père : « Quelle belle âme vous avez ! Élever seul cinq enfants !

- Pas vraiment seul... ». Sylvaine s'approcha et s'assit à table face au sheriff. Il leva un sourcil quand elle ajouta : « Je m'appelle Sylvaine messire. À qui ai-je l'honneur ? ». Claude intervint à nouveau : « Sylvaine est notre rebouteuse, elle fait des miracles ! ». Le balafré tendit la main à l'alchimiste avec un éclat étrange dans le regard : « Je suis Angus Torkenbold, sheriff missionné par le roi...

- Enchantée. ». Il ne serra pas la main qu'elle lui donna mais

s'inclina de la tête au-dessus. Elle lui dit aussitôt : « Ce n'est pas un geste que l'on voit beaucoup par ici...

- Ah non ? C'est bien dommage... ». Ils se jaugeaient avec le même regard de renard curieux prêt à bondir. Mon père dit alors : « Vous vouliez en savoir plus sur les blessures de Justine ? Sylvaine peut vous répondre, elle a fait la toilette mortuaire avec Solène. ». L'œil bleu revint vers moi et le balafré demanda : « J'aimerais les interroger toutes les deux dans ce cas.

- Ma fille vous a dit ce qu'elle savait il me semble ?

- Succinctement. ». Sylvaine posa sa main sur le bras de mon père : « Nous allons parler avec lui à l'extérieur. Toutes les deux. Les petits sont là-haut, l'oreille tendue. ». Elle tapota son bras d'un geste rassurant et me fit signe de la suivre au-dehors. Torkenbold nous rejoignit l'instant d'après. Sylvaine voulu qu'on se rende dans l'appentis et je ne saisis pas le but de cette demande. Et surtout dans cette petite pièce exiguë, je n'appréciais guère de me tenir aussi près du sheriff. Sylvaine s'assit sur une bûche traînant là et dit : « Je vous écoute messire sheriff, que voulez-vous savoir ? » L'aplomb de la vieille femme semblait l'amuser, il répondit : « Solène m'a dit que le corps de votre amie portait les marques de plusieurs coups de couteau dont un plus profond à la gorge. Vous souvenez-vous des emplacements exacts de ces blessures ?

- Ce n'est pas le genre de choses qu'on oublie vite. ». Sylvaine pointa du doigt sur son propre corps les endroits où Justine avait été frappée. Je déglutis avec peine alors que je sentais une vague nausée monter. Il voulait tout savoir, jusqu'à la taille approximative des coups de couteau. Les bras croisés, je me concentrais sur autre chose pour ne pas revoir les images du corps de Justine. Alors que je fermais les yeux un bref instant, une odeur attira mon attention. Un effluve de cuir chaud et d'huile de lin à laquelle se mélangeait une senteur fraîche que j'identifiais mal. Je reconnus cependant un très léger fond acidulé ressemblant à celui des cèdres fraîchement coupés. La voix grave du sheriff me fit presque sursauter quand il me demanda : « Et toi ? Tu n'as rien à ajouter ? Quelque chose d'inhabituel que tu aurais remarqué ?

- De plus inhabituel que le corps mutilé d'une amie vous voulez dire ? ». Il leva un sourcil, surprit par mon aplomb. Il croisa les bras lui aussi pour me toiser en disant : « Oui. Quelque chose de plus inhabituel que ça.

- Non. Je n'ai rien remarqué de particulier.

- Vraiment ? Une fille aussi... Maligne que toi, ça m'étonne.

- Inutile de me flatter, ça ne changera rien au fait que je n'ai rien vu.

- Quel caractère ! Les nymphes sont plus douces en principe... ». Il s'amusait, un petit sourire au coin des lèvres. Sylvaine me fit signe de baisser d'un ton et je répondais, moins sèchement : « Sauf votre respect messire... Les apparences peuvent être trompeuses. Je ne suis pas si maligne.

- Nulle question d'apparence ici. Mais enfin ! Peu importe ! Je crois que j'en sais plus que je n'espérais... C'est tout de même dommage que je n'ai pas pu examiner le corps moi-même. ». Sous le coup d'une montée d'agacement frôlant la colère, je lui dis, en sortant mon poignard : « Je peux vous montrer. ». Et j'attrapais un lièvre mort laissé là par mon père à son retour, pour le poser sur l'établis devant moi. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je lui avais ôté la peau par gestes machinaux. Puis, après une seconde de réflexion, je plantais ma lame plusieurs fois dans la chair morte de l'animal et finissais en lui tranchant la gorge. Sylvaine m'avait regardé faire, sidérée, et le sheriff lui, captivé dès qu'il avait compris ce que je faisais. Je finis par planter sèchement mon poignard dans le bois de l'établis en disant, le souffle court : « Voilà. Vous pouvez l'emmener pour l'étudier ailleurs maintenant, et vous le faire en civet, ça vous fera ça de plus à vous mettre sous la dent. ». Et je lui collais brusquement le lièvre contre le torse avant de quitter l'appentis. Sylvaine ne sut quoi faire d'autre que presser le pas pour me suivre. Resté seul, Torkenbold réprima un petit rire et reposa l'animal sur l'établis. Il prit mon poignard et l'observa pensivement en souriant. Mais au moment de partir, il s'arrêta un instant pour regarder encore la dépouille du lièvre et son sourire s'éteignit...

Au détour de la maison, Sylvaine m'attrapa par le bras et m'obligea à m'arrêter : « Mais par tous les cornus de la forêt ! Qu'est-ce qui te prend ? ! ». Je me retournais d'un bloc, la colère qu'elle lut sur mon visage lui fit dire calmement : « Il faut vraiment que tu apprennes à te contrôler Solène.

- Tu n'imagines pas à quel point je me contrôle !

- Ma foi non.

- Ce... Cet homme-là... Il... Il doit partir. Maintenant. ». J'étais si tendue que je n'arrivais pas à articuler une phrase sans peine. Mon amie se rapprocha et, posant ses mains sur mes épaules, elle me dit presque à mi-voix : « Allons, essaie au moins de m'expliquer. Je ne le trouve pas particulièrement agréable non plus mais de là à te mettre les nerfs à vif ainsi... ». Je respirais profondément et parvint à retrouver un semblant de calme : « J'essaies d'oublier... Justine. Enfin, ce que j'ai vu d'elle quand... Je ne veux pas penser à elle dans cet état... Ça me retourne le cœur. Et lui, avec sa tête de cauchemar qui veut tout savoir, les moindres détails ! ». Sylvaine soupira, me caressa brièvement le visage et dit doucement : « C'est son travail. Et apparemment il l'apprécie et est dévoué à sa tâche... Pour notre tranquillité à tous, mieux vaut ne pas trop lui en dire. Tu as bien fait de rester évasive. Viens, j'ai envie d'une tisane bien chaude ! ». Elle prit mon bras avec un clin d'œil. En arrivant à la porte, je vis le sheriff se dirigeant vers son cheval. Il n'eut pas un regard pour nous et semblait visiblement soucieux... Juste après que nous soyons rentrées, le seigneur prit congé, non sans avoir serré la main de mon père. Dès que nous fûmes à nouveau seuls, Sylvaine le questionna à voix basse, les petits étant encore à l'étage : « Alors ? Qu'en est-il au juste ?

- Les gars qu'on a trouvé sous le pont étaient des nobliaux en mission pour la couronne. Pour le sheriff, ils n'ont pas été tués au hasard.

- Il t'a donné la raison pour laquelle ils ont été occis ?

- Non, et le seigneur Claude non plus. Cela me dépasserait comme il dit !

- En tout cas, ce gars... Torkentruc ! Il n'a pas l'air d'un plaisantin.

- Le seigneur m'a fait son éloge quand vous êtes sortis. Le roi ne fait appel à lui que lorsqu'il veut être sûr qu'un problème sera vite réglé, en toute discrétion...

- Quand ces gens-là commencent à faire des secrets, ça ne sent jamais bon !

- Tout de même... Je me demande si on ne devrait pas profiter de l'occasion...

- De ?

- S'il est si doué, il pourrait se charger de notre "problème".

- Ça simplifierait les choses c'est sûr. Mais s'il trouve les Orthons et les capture, il y a le risque qu'ils lui disent pourquoi ils sont là. ». Mon père marqua une pause, tira sur sa pipe et soupira en exhalant la fumée : « On n'est même pas certains qu'ils soient là pour nous. ». Sylvaine eut un regard las dans le vide en disant : « Tu n'as pas tort... ». J'avais suivi toute leur conversation en silence jusque-là mais je ne pus m'empêcher de dire : « Je propose que, dans le doute, on ne change rien. On ne dit rien à propos du poignard, des traces et du campement de la forêt. On a trouvé le corps de Justine et on l'a enterrée, c'est tout. S'il est aussi doué que le seigneur te l'a dit, il trouvera le campement tout seul. Après tout, nous pauvres campagnards, tout cela est censé "nous dépasser" non ? ». Ils échangèrent un regard incertain puis quelque chose s'alluma dans le regard de mon père quand il dit : « Bien parlé ma fille. Faisons cela. Mais dans le cas où les Orthons seraient effectivement là pour nous... Soyons prêts à les recevoir. Entraînement quotidien pour tout le monde à partir d'aujourd'hui. ».

Chapitre 7 :

Terre brûlée.

Les deux semaines suivantes s'écoulèrent vite. En plus de notre routine hivernale, l'habitude de passer des après-midi entiers à manier l'arc, la hache et le poignard fut vite installée. Colin se remit bien de sa blessure mais son entrain à l'entraînement était très relatif. La jeune fille de ses pensées, Amandine, lui manquait cruellement. Amandine était une jolie rousse plantureuse, fille d'un meunier de la vallée de l'Ogre. Il l'avait rencontrée à l'occasion d'une foire dans le bourg Planchet, un an auparavant. Il allait la voir une fois par mois, et passait deux jours au bourg, dormant dans la grange du père d'Amandine. Ce dernier appréciait toujours sa venue, car avec ses cinq filles, il se sentait trop souvent en minorité. C'était un homme simple et affable, court sur pattes, bedonnant et les jeunes bras vigoureux de mon frère lui était aussi d'une grande utilité quand il l'aidait au moulin... Cela faisait plus de deux mois que Colin n'avait vu Amandine. En temps normal notre père ne lui aurait pas interdit d'aller au bourg Planchet, même en plein hiver, Colin était tout à fait capable de traverser la forêt seul pour rejoindre la vallée ; mais les intrus étaient toujours terrés dans les environs. Il ne fallait prendre aucun risque inutile... Un jour que toute la famille était réunie dans le bosquet, Colin insista pourtant : « Papa je t'en prie ! Je pourrais passer par la route, ce sera plus long mais je n'aurais pas à traverser la forêt !

- J'ai dit non. J'ai besoin de toi ici.

- Pour défendre la famille ? Je ne serais parti qu'une journée, je partirais avant l'aube et serais de retour au crépuscule...

- J'ai dit non. N'insiste pas. ». Je vis le visage de mon frère rougir sous l'effet de la colère et de la frustration. Il lança sa hache qui se planta profondément dans le tronc d'un arbre et retourna vers la maison d'un pas qui trahissait sa rage. Tous nos regards se tournèrent vers notre père qui fit mine de ne pas s'en rendre compte. Sylvaine toussota avant de dire : « Il y a trop longtemps que tu n'as pas été amoureux... ». Il la regarda avec un rictus contrarié et se mit à tailler machinalement la pointe d'une flèche. Ed se tourna vers Bastien pour

reprendre l'entraînement et Jehannette leva vers moi un regard triste avant de me chuchoter : « Elle doit beaucoup lui manquer depuis le temps... ». Je fis oui de la tête et m'approchais de mon père. En posant une main sur son bras, je lui dis doucement : « Papa... Une journée. Il a sûrement peur qu'elle en rencontre un autre et... ». Il me surprit en soupirant bruyamment et, levant les yeux ciel : « Bon sang ! Moi qui croyais que les années les plus difficiles étaient celles des langes ! ». Il me darda de ses yeux gris en ajoutant : « Très bien. Une journée. Une seule. Va lui dire. Parti avant l'aube et revenu avant le crépuscule. Va ! ». Je ne pus réprimer un sourire et courrais rejoindre Colin. Alors que je dévalais la pente du bosquet, Sylvaine s'approcha de notre père et demanda : « Tu as bien vite cédé... Que t'arrive-t-il ?

- Voilà des semaines que nous vivons dans l'angoisse. Si ça se trouve, ces gars dans la forêt ne sont pas là pour nous. Je n'ai vu aucune trace indiquant qu'ils soient ressortis des bois depuis... ». Il eut un regard vers Jehannette et Bastien et baissa d'un ton pour ajouter : « Depuis Justine.

- Tu crois qu'on aurait paniqué un peu trop vite ? Tu crois réellement que c'est une coïncidence ? Que des guerriers Orthons originaires de la même île que toi se trouvent ici aujourd'hui ?

- Qui sait ?

- J'aimerais que ce soit le cas. Qu'on se soit trompés. Sincèrement, j'aimerais... Quoi qu'il en soit, tu as bien fait de donner ton accord au gamin. Le temps est clair, personne ne nous attaquera en plein jour alors que le sheriff tête de lard et ses hommes traînent par ici.

- Oui je les ai vus passer sur la route ce matin, cet homme-là est têtue.

- Ce n'est rien de le dire ! ». Côte à côte, il scrutèrent ensemble les alentours enneigés sans un mot jusqu'à ce que Bastien les interpelle pour leur faire admirer son tir. Sylvaine se mit à poser des questions simples en Ereevin à Jehannette pendant qu'elle s'entraînait. Il fallait apprendre à faire travailler ses bras et son cerveau de concert disait-elle.

Moins d'une semaine plus tard, Colin prit la route menant au bourg un matin, juste avant l'aube. Il n'avait plus neigé depuis plusieurs jours, il était convaincu d'y être en moins de temps que prévu. Notre

père resta néanmoins au-dehors, à le regarder cheminer de loin en fumant sa pipe d'un air inquiet. Et il en fut ainsi toute la journée, il sembla constamment ailleurs, préoccupé. Personne ne lui demanda pourquoi, nous le savions tous. C'était pourtant une magnifique journée. Le ciel s'était dégagé comme par erreur pour nous laisser entrevoir un bleu intense entre les nuages cotonneux. La neige fondit un peu sous ce soleil inattendu et les alentours de la maison émergèrent lentement de leur sommeil au fil des heures. Le bosquet, la barrière de bois, les pierres de la route, tout semblait s'étirer mollement vers la lumière. Il restait encore une bonne couche de neige au sol mais par endroit, le soleil gagnait la partie. Cette belle journée avait quelque chose de rassurant. Savoir mon frère par les routes mais épargné par l'hiver suffisait à m'apaiser... Nous nous installâmes sur un banc devant la maison pour notre étude d'Ereevin que Sylvaine prenait très à cœur. Jehannette était bien plus douée que moi mais je commençais à prendre le bon accent et à faire une phrase ou deux sans me tromper. Nos progrès rapides ne l'empêchaient pas de pester : « Sang noir ! Il nous faudrait des parchemins pour les exercices d'écriture ! Et de l'encre ! Maudite cambrousse ! Maudit destin ! ». Et à bien y réfléchir, rien en ce monde ne l'empêchait jamais de pester...

En fin d'après-midi, Ed et moi bavardions, assises sur un vieux tronc couché au sommet de notre petite colline, guettant inconsciemment le retour de notre frère. Au loin sur le chemin, la silhouette d'un cavalier attira notre attention. Ed plissa les yeux en me disant : « Encore l'autre face de cauchemar tu crois ?

- S'il vient par ici, j'espère bien non. Sa seule présence m'insupporte.

- Je crois qu'il vient par ici, il a dépassé la fourche pour aller au village... ». Je me levais et fronçais les yeux à mon tour sans réussir à identifier le cavalier. Ma sœur dit, presque pour elle-même : « Je ne crois pas avoir vu le sheriff se déplacer seul ces derniers temps... C'est étrange...

- Il est venu une fois seul... Mais c'est vrai que maintenant, il est toujours flanqué de deux gardes au moins. ». Le jour déclinait et le ciel se couvrait, rendant la visibilité au loin encore plus difficile. Sans même nous concerter, nous quittâmes le bosquet pour aller prévenir notre père. Dès qu'il sut qu'un inconnu à cheval approchait, il sortit pour aller observer discrètement, posté derrière un arbre. Ma sœur et

moi étions restées en arrière, attendant son verdict, un peu nerveuses. L'attente ne fut pas longue avant que le cavalier soit suffisamment proche pour que notre père le reconnaisse. Son visage eut une expression étrange, à la fois soulagée et surprise. Sans rien nous dire, il descendit la pente pour aller au-devant du cavalier. Nous le suivîmes aussitôt pour découvrir Colin, juché sur un vieux cheval gris. Il en descendit en souriant largement sous la pluie de questions de notre père : « Mais qu'est-ce ça veut dire ? D'où vient ce cheval ? Pourquoi est-ce que tu... Que fais-tu avec un cheval ?

- Laisse-moi t'expliquer papa ! C'est le père d'Amandine qui me l'a confié. Il est à vendre !

- Pas bien cher à mon avis, il est en sale état...

- Oui ! On lui a donné en paiement, des étrangers de passage. ». Le vague sourire de mon père s'éteignit brusquement et Colin ne comprenait pas, il poursuivit son laïus : « Le meunier m'a proposé de le prendre pour rentrer et de voir si quelqu'un ne serait pas intéressé à l'acheter au village ou à l'échanger contre quelque chose. Personne n'en veut au bourg. Je pensais le laisser chez Anselme le temps de trouver quelqu'un... Peut-être même Anselme d'ailleurs ? ». Notre père souleva la couverture qui avait servi de selle à Colin et palpa l'animal comme s'il cherchait quelque chose. Il s'immobilisa et sa mine s'assombrit quand il nous invita à regarder. Une marque qui avait dû être faite au fer rouge était clairement visible. Un symbole étrange dans un cercle. En passant la main dessus, notre père murmura « Etraïs ». Je lui demandais aussitôt : « Quoi ?

- Etraïs... C'est de l'Orthon. Ça veut dire Corbeau. ». Cette fois les expressions se figèrent sur chacun de nos visages. Colin lâcha un juron et dit : « Je suis désolé papa, je n'ai pas fait le lien...

- Tu n'aurais pas pu le faire, ce n'est rien. Emmène cette bête chez Anselme et dis-lui que s'il ne veut pas l'acheter, je le paierai pour le foin et l'avoine.

- Papa...

- Tout va bien fils, ne t'en fait pas. Après tout, c'est une information intéressante... Mais contre quoi ont-ils troqué le cheval ? Tu le sais ?

- Non...

- Sûrement pas contre de la nourriture, ils auraient pu le

manger... ». La voix de Sylvaine fusa derrière nous : « Certainement pas ! ». Elle s'approcha en observant l'animal, posa ses mains sur son ventre puis lui prit doucement la tête pour regarder ses yeux en disant : « C'est bien ce que je pensais. Ce cheval est malade, c'est pour ça qu'ils ne l'ont pas mangé. Regardez ses yeux légèrement voilés et ses articulations gonflées. On dirait qu'il est vieux mais ce n'est pas le cas. Il a dû lécher la mousse près des grottes... ». Mon père croisa les bras sur sa poitrine en fronçant les sourcils : « D'après toi ils s'en sont débarrassés parce qu'il est malade donc ?

- Oui, s'ils l'avaient laissé crever auprès d'eux, ça aurait attiré les charognards. Et ils sont sans doute trop paresseux pour envisager de creuser une fosse pour l'enterrer.

- Ça ne nous apprend rien au final à part qu'ils sont encore là...

- La bonne nouvelle c'est que je peux soigner cette pauvre bête. Colin, donne-moi une minute, je prends mon sac et je t'accompagne chez Anselme ! ». Nous n'avions pas souvent l'occasion de côtoyer des chevaux et celui-ci semblait particulièrement calme. Peut-être était-il trop faible pour se rebeller ? Toujours est-il qu'il sembla apprécier que je lui flatte gentiment l'encolure pour finir par lui gratter les oreilles. Edwynna n'osa pas s'en approcher alors que mon père ne pouvait s'empêcher de le toucher lui aussi. D'un air furtivement absent, il dit : « J'avais un cheval autrefois quand nous vivions à Ereeven. Une jument. Ce sont des animaux fantastiques... ». Je perçus une vague de nostalgie dans sa voix et décidais de ne pas le questionner sur sa jument. Il s'écarta du cheval pour dire à Colin : « C'est une nuit sans lune ce soir, restez chez Anselme si Sylvaine s'attarde trop à soigner cette bête. Et soyez prudents sur la route, je rentre... ». Il embrassa son fils et retourna vers la maison, l'air un peu triste. Ed le suivit et je profitais d'être seule avec Colin : « Alors ? Amandine ? Elle a dû être surprise de te voir arriver ? ». En réajustant la couverture sur le dos du cheval, il souriait à pleines dents : « Oui ! Très surprise ! Et soulagée aussi ! Elle pensait que je l'avais oubliée ou mieux encore, que j'étais mort avec ce froid !

- Ah ! Ah ! Ah ! Retrouvailles agréables donc ?

- Oui, et son père m'a fait une proposition que j'aurais toutes les peines du monde à refuser...

- Ah oui ? Quoi donc ? Raconte bon sang ! ». Il s'interrompt un instant comme s'il cherchait une façon simple de m'annoncer quelque chose de compliqué. Puis il me prit par les épaules et me dit, les yeux

brillants : « Il m'a dit qu'il serait bien aise que j'épouse sa fille et que nous restions avec eux. Qu'il n'avait pas de fils pour prendre sa suite et qu'il m'apprendrait le métier si je devenais son gendre !

- Tu as demandé la main d'amandine ?

- Non ! J'en avais envie tu le sais mais... Nous étions seuls lui et moi au moulin à un moment et il m'a dit cela. J'en étais comme... Pétrifié !

- Mais alors quoi ? Que vas-tu faire ?

- Je n'en sais foutre rien ! J'aime sincèrement Amandine et je serais le plus heureux si... ». Il marqua un temps d'arrêt et je lui dis : « Mais dans ce cas, adieu les projets de voyages et d'aventures... C'est ça qui te tracasse ? ». Il baissa les yeux et souffla : « Oui... Je me sens un peu perdu. Je l'aime vraiment tu sais !

- Je le sais. Et je comprends que tu puisses te sentir perdu. On le serait à moins... ». Sylvaine arrivait en maugréant et nous échangeâmes un regard de secret, mon frère et moi. Comme quand nous étions petits et qu'il ne fallait rien dire à personne de nos bêtises communes. Je déposais un baiser bruyant sur sa joue en disant : « On se voit demain petit frère ! ». Il me fit une grimace comme à chaque fois que je le taquinais sur sa taille, puis un petit signe de la main alors je retournais vers la maison. J'étais à la fois heureuse pour lui et un peu triste de le voir au premier tournant important de sa vie. Pourquoi devrait-on avoir à choisir entre l'amour et les rêves ? En entrant dans la chaumière où il faisait si bon, la nostalgie de l'enfance m'étreignit lentement. Je humais l'odeur de la pipe de notre père, j'entendais les pas de Bastien et Jehannette dans la soupente. Edwyna réajustait son chignon devant un petit morceau de miroir suspendu près de la cheminée. Elle aussi bientôt aurait un choix à faire, ça ne faisait aucun doute. Mon père alluma une lanterne et je vis quelques cheveux blancs dans sa tignasse de lion. Je ne les avais jamais remarqués...

Ce soir-là Sylvaine et Colin restèrent au village et cela n'avait rien de surprenant, car un vent puissant s'était levé peu après leur départ. Il ne neigeait pas mais le froid était mordant, les arbres du bosquet craquaient bruyamment. À un moment, mon père regarda le plafond, soufflant pour lui-même : « Il faudra renforcer tout ça à la belle saison... ». J'avais moi-même un peu peur de voir notre toit s'envoler tant le vent hurlait au-dehors. Je pensais à la nuit où Justine avait

perdu la vie, cette nuit de tempête. Je m'assis au bord de la fenêtre et Ed vint me rejoindre peu après. Elle aussi était inquiète : « Ce maudit hiver semble ne jamais vouloir finir !

- Oui, c'est un hiver étrange cette année...

- Alaric est de garde ce soir encore. Il doit être frigorifié... Papa doit livrer des peaux au château demain, nous pourrions y aller à sa place qu'en dis-tu ? J'aimerais te le présenter...

- Me le présenter ? Je le connais un peu, enfin de vue...

- Justement, il est temps que tu le connaisses vraiment... Il pourrait bien devenir... Quelque chose comme un frère pour toi un jour.

- Allons bon toi aussi !

- Quoi ? ». Je détournais le regard en me mordant la lèvre inférieure. Il fallait vite noyer le poisson avant qu'Ed n'entreprenne un interrogatoire pour savoir ce que je pouvais lui cacher : « Ben, l'amour, ce genre de choses ! Entre Colin et Amandine et toi et Alaric je suis cernée !

- Ton tour viendra quand tu arrêteras de considérer les garçons —et les hommes ! — comme des... comme quoi d'ailleurs ? Il n'y en a pas qui te plaisent ? Au moins physiquement ?

- Si, enfin je crois... On en a croisé à la foire cet automne qui avait belle allure mais...

- C'est sûr qu'en ville il y a plus de choix que par chez nous... Mais tout de même ! Tiens Phillip le petit palefrenier du château ? Costaud ! Avec de beaux yeux verts et de larges épaules !

- Il est idiot.

- Idiot ?

- J'ai parlé une fois avec lui au marché, il ne fait pas la différence entre un lièvre et un lapin ! Et quand je lui ai montré mon poignard, il m'a dit que les femmes ne devraient pas "jouer" avec ce genre d'arme ! "Jouer" ! Pfeuh !

- Je vois... Mais tu sais, je n'ai pas dit à Alaric que je savais tirer à l'arc...

- Sûrement mieux que lui en plus !

- Ça on s'en fiche. Ce que je veux dire c'est que... Je ne suis pas experte, mais il me semble que les hommes n'aiment pas qu'une femme soit trop...

- Armée ?

- Je pensais plutôt à forte. Ils n'apprécient pas trop de caractère et attendent de la douceur je pense...

- Donc quand tu vois Alaric, tu fais semblant d'être douce ? Ce n'est pas lui mentir ça ?

- Je ne fais pas semblant... Sa seule présence me rend plus... Docile. Je te prie de croire comme ça me coûte de dire ça, mais c'est vrai. ». Un sourire distrait flottait sur ses lèvres fines, son regard se perdit un peu dans le vide. Je constatais que oui, c'était vrai, l'amour la changeait. Je me pris à l'envier un peu avant de soupirer : « Je ne suis pas près de trouver quelqu'un... ». Elle émit un petit rire et, prenant ma main dans la sienne, elle ajouta en souriant : « Celui que tu trouveras aura tout intérêt à en avoir lui, du caractère ! ». La voix grave de notre père se fit entendre alors qu'il venait vers nous : « Ne lui mets pas d'idée de ce genre dans la tête Edwyna ! J'ai bien assez de soucis avec toi et Amalric et ton frère et... ». Ma sœur rit encore avant de dire d'un ton faussement courroucé : « C'est Alaric papa ! A-LA-RIC ! Et pour la fille du meunier de Colin c'est Amandine. Tu as vraiment du mal avec les prénoms ! À se demander comment tu nous as trouvé les nôtres ! ». Il souriait dans sa barbe et s'assit près de nous avant de dire : « Pour toi je n'ai pas choisi, tu étais assez grande pour me le dire ! Pour Colin par contre ça a été un vrai casse-tête ! Pauvre petit être chétif qu'il était... J'ai fini par lui donner le prénom de mon meilleur ami Colin Lestair. Nous avons fait nos armes ensemble à Ereeven... ». Son regard soudain triste suivit les volutes de fumée de sa pipe. Je lui dis : « Raconte-nous papa... ». Il nous regarda en retrouvant un peu le sourire et demanda : « Que je vous raconte quoi ? L'université militaire ?

- Oui.

- Ce serait trop long pour ce soir. Et j'ai perdu tant d'amis de cette époque. Lestair et tant d'autres...

- Raconte-nous comment tu as trouvé notre Colin alors, parce qu'en fait on ne sait pas grand-chose avec ta manie de résumer ta vie ! ». Nous avons échangé un regard de biais mais il ralluma sa pipe

et tira dessus en cherchant dans sa mémoire. Quand il commença, nous étions toutes ouïes : « C'était au sortir de l'hiver, un hiver doux et humide. Presque sans neige. Je venais de trouver cette vieille chaumière sur la colline et j'avais décidé de la retaper pour m'y installer. À l'époque Sylvaine elle, vivait au village. C'était il y a plus de dix-sept ans maintenant. Je découvrais la région. Je me suis perdu quelques fois dans la forêt d'ailleurs ! Et un jour, pensant avoir retrouvé mon chemin vers Pierre Fendue, j'ai suivi un sentier qui m'a mené à un autre village forestier. Mais totalement inconnu et ravagé. Il ne devait y avoir là que trois ou quatre maisons à l'origine. Toutes avaient brûlé sûrement quelques jours auparavant. Un village de ruines aux pierres noircies. Le vent m'a porté l'odeur de la mort et j'ai failli tourner les talons, je l'avoue. Mais quelque chose, peut-être la curiosité, m'a poussé à explorer les ruines. J'ai compté onze cadavres disséminés un peu partout. Des hommes, des femmes et des enfants, pendus, brûlés ; ils n'avaient plus d'humain que la forme. Une poignée de corbeaux braillards s'en repaissaient comme ils le font toujours après un massacre... Ainsi va la nature après tout, certains meurent pour que d'autres vivent. Mais alors que j'allais quitter l'endroit, un son plus aigu que ceux des oiseaux attira mon attention. Il m'attira jusqu'à une maison à moitié détruite. Le toit effondré en son centre avait sûrement étouffé le feu. En m'approchant de la dernière fenêtre intacte, le son se fit plus net mais moins aigu. Je déposais mon havresac au sol et me faufilais tant bien que mal dans la partie préservée de la maison par cette petite fenêtre. Je ne pouvais avancer que voûté, entre les poutres et les meubles fracassés et très vite, je vis deux pieds dépassant de derrière un buffet. Deux pieds de femme adulte. En m'approchant au plus près, je ne pus que constater qu'elle était morte depuis au moins deux jours. D'une maigreur affreuse, une grosse poutrelle du toit en travers du corps. Elle avait dû être bloquée là pendant l'incendie. Avec de l'aide, elle aurait peut-être survécu... Mais seule, coincée ainsi, elle avait fini par mourir de faim et de soif. Tout près de sa poitrine, juste au-dessus de la poutrelle, un petit être malingre s'agitait faiblement, enroulé dans une couverture. C'était votre frère... On ne peut pas dire que c'était un beau bébé ! En regardant le corps de sa mère, je vis son corsage ouvert. Elle l'avait nourri jusqu'au bout de ses dernières forces... En prenant Colin dans mes bras, — plus léger qu'un lapereau ! - j'ai dit à sa pauvre mère : "Tu l'as sauvé, je prends le relais. " . Et j'ai quitté cet horrible endroit avec ce petit bout d'enfant endormi dans mon gilet... Curieusement, j'ai retrouvé facilement le chemin vers Pierre Fendue ce jour-là... ». Le regard toujours perdu dans le vague de sa mémoire, mon père souriait. Il ralluma encore sa pipe avant de continuer son récit face à nous, désormais assises par terre, l'une contre l'autre : « à Pierre Fendue, il y

avait une femme qui venait de mettre au monde un petit. Sylvaine a fait des pieds et des mains pour qu'elle accepte de jouer les nourrices et de partager son lait avec notre petit survivant mais... Il ne le tolérait pas et vomissait tout après chaque tétée. Après plusieurs essais, il a fini par accepter le lait de chèvre, mais on a eu des moments de grande inquiétude avant ça. Et il a fini par reprendre des forces. J'ai dû mettre mes derniers sous dans l'achat d'une chèvre et c'est à cette époque que je me suis mis à vendre ou troquer le fruit de mes chasses... Il est resté chétif jusqu'à ce qu'il puisse manger réellement en fait... Et quand il a commencé à marcher, misère ! Il pétait le feu ! Il grimpait partout, jouant avec tout ce qu'il pouvait trouver de dangereux ! Ce n'était pas simple à gérer pour moi je vous le garantis ! D'autant que quelques mois après, je t'ai trouvé toi, Solène, sur le pas de ma porte ! Heureusement que Sylvaine est venue vivre avec nous quelque temps sinon, je n'y serais pas arrivé seul ! Surtout qu'autant Colin était remuant, autant toi, tu étais braillarde ! ». Ed s'esclaffa et je jouais aussitôt l'outragée en croisant les bras et levant haut le nez. Notre père rit à son tour mais un bruit sourd se fit entendre à l'extérieur qui nous figea net. Il était déjà tard, la nuit pleinement tombée et nous n'attendions pas Colin et Sylvaine. En nous relevant ma sœur et moi, nous risquâmes un regard par la fenêtre en vain, l'obscurité était impénétrable. Notre père s'approcha de la porte et tendit l'oreille juste au moment où quelqu'un frappait deux coups secs contre le bois. Ed sursauta, je posais une main sur son bras en entendant une voix au-dehors crier : « Holà ! Un voyageur égaré dans la tempête demande votre aide ! Holà ? ». Notre père hésita, sourcils froncés avant de répondre : « Qui va là ? ». Comme mû par mon instinct, je lâchais ma sœur pour me rapprocher de la hachette suspendue au mur. Ed comprit et se saisit du tisonnier. La voix répondit : « Je m'appelle Julius ! Je me suis égaré à cause du vent ! Je ne suis qu'un voyageur ! Je cherche le village ! ». Sans me regarder, mon père tendit le bras vers moi. Je décrochais la hachette et la lui donnais aussitôt. Avant d'ouvrir la porte, il tourna son visage vers nous pour nous dire à voix basse : « Cachez -vous là-haut. ». Ce fut fait dans les secondes suivantes. Après un rapide coup d'œil, je constatais que Bastien et Jehannette dormaient toujours profondément. Mon père ouvrit la porte en dissimulant vaguement l'arme qu'il tenait en main. Un homme encapuchonné apparut dans l'encadrement. D'où nous étions, nous pouvions l'apercevoir, il dit le souffle court : « Ah vous me sauvez la vie ! J'ai cru que ce vent, cette tempête allait me tuer ! ». Et il s'avança pour entrer mais mon père le stoppa d'un geste : « Un instant voyageur. Je ne t'ai pas invité à entrer.

- Oh ? Tu as ouvert juste pour voir la trogne de celui que tu vas

laisser crever de froid dehors ?

- Non. ». En gestes calmes, notre père avança vers l'inconnu et referma la porte derrière lui. L'homme ne comprenait pas : « Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Le sens de l'hospitalité ça n'est pas ton genre hein ?

- Au contraire. Si tu veux t'abriter du vent, j'ai un appentis derrière la maison. Tu pourras même dormir sur de la fourrure. De plus, le mur jouxte celui de la cheminée, il y fait toujours bon, même par ce temps. ». L'homme se redressa pour essayer de soutenir le regard inflexible de notre père mais c'était impossible. Il était bien trop petit pour cela. Il s'apprêtait à pester mais ses yeux furent attirés par la lame de la hachette qui pendait à la main gauche de ce rustre si inhospitalier... Mon père croisa les bras sur sa poitrine, le vent malmenant sa longue tignasse lui donnait des allures de pirate... Ou d'ogre impatient. L'étranger réajusta sa capuche et son écharpe en lambeaux, toussa, cracha, et dit alors : « Ma foi je voulais me rendre au village, si ce n'est pas trop loin, je n'aurais pas besoin de dormir sur tes peaux. V'là des heures que je marche dans la tempête, une ou deux de plus, j'y survivrai !

- Le village n'est pas si loin en effet, il suffit de suivre cette route.

- Merci à toi. ». Le regard que l'homme adressa à mon père était tout sauf reconnaissant. Plutôt haineux. Il partit en toussant et en crachant tous les dix pas. Mon père ne bougea pas d'un pouce tant que ce Julius n'eut pas rejoint la route... Nous l'attendions à l'intérieur et devant nos airs interrogateurs, il dit simplement : « Je sais ce que vous pensez mais on ne fait plus entrer personne d'inconnu ici dorénavant. ». Il posa sa hachette sur la table avec un soupir. Je réprimais péniblement un bâillement, il me dit aussitôt : « Il est tard, vous feriez mieux d'aller vous coucher... ». Ed se frotta les yeux en objectant : « Mais on n'a pas eu la fin de l'histoire !

- L'histoire ?

- L'histoire du pourquoi "Colin"...

- Oh ça ! En fait c'est simple. Ton frère s'est accroché à la vie et a fini par survivre. Mon ami Colin a frôlé la mort de nombreuses fois. Il a été salement amoché mais en revenait toujours... Jusqu'à la dernière fois. Mais personne ne revient d'un carreau d'arbalète dans le crâne...

- Tu as gagné, je vais me coucher ! ». Elle l'embrassa et m'incita à la suivre d'un geste de la tête. J'embrassais notre père à mon tour en disant : « Colin connaît son histoire ?

- Vaguement. Mais je lui raconterai si c'est ça qui te chagrine...

- Ce qui me chagrine c'est... Pourquoi son village a été mis à sac ?

- Je te reconnais bien là. Toujours à chercher des réponses à des questions que personne ne se pose... ». Il marqua un temps d'arrêt pour me regarder dans les yeux puis m'ébouriffa les cheveux en soupirant : « À la sortie de la guerre, les derniers ennemis pratiquaient ce genre de choses pendant leur retraite. Ils brûlaient tout ce qui se trouvait sur leur chemin. C'est souvent ainsi que les guerres se terminent... Et commencent. Va dormir ma fille, tes beaux yeux noirs sont tout gonflés de sommeil déjà... ». Il déposa un baiser sur mon front et je rejoignais Ed dans la soupente... Mon père ne se mit pas au lit comme nous cette nuit-là. Il resta longtemps assis à table à écouter tous les bruits de la nuit, tous les hurlements du vent au-dehors, en affûtant lentement la lame de sa hachette...

Chapitre 8 :

L'esquive.

Le lendemain, Colin rentra seul du village, Sylvaine ayant encore des soins à prodiguer au cheval avant qu'il ne soit parfaitement guéri. Notre père me parut particulièrement préoccupé toute la journée, tournant sans cesse son regard vers la forêt pendant sa routine habituelle. Même lorsqu'il se mit à fendre quelques bûches, sa façon de faire me parut différente. Je l'avais toujours vu couper paisiblement le bois avec une gestuelle quasi machinale mais ce jour-là, je crus assister à un massacre de bûches. Il y mettait beaucoup plus de force, trop par moment, le bois éclatait littéralement sous ses coups de hache. Alors que je m'étais arrêtée pour le regarder d'un air perplexe, Colin me rejoignit et me dit presque à voix basse : « Qu'est-ce qu'il a ? Tu l'as contrarié ? »

- Quoi ? Mais pourquoi ce serait moi qui... Je ne sais pas ce qu'il a mais je n'y suis pour rien.

- Il s'est passé quelque chose de spécial ?

- Non... À part un vagabond qui est venu frapper à notre porte hier soir. Comme papa n'a pas voulu le laisser entrer, il est reparti. Vers le village, tu l'as peut-être vu arriver ?

- Non je n'ai vu personne, mais je ne surveillais pas non plus donc...

- Eh bien à part ça, il ne s'est rien passé de spécial hier...

- C'est bizarre, on dirait qu'il veut faire des copeaux plutôt que des bûches... ». Notre père s'arrêta un instant en sueur, et nous découvrit, oisifs, non loin de lui. Sans qu'il eût besoin de dire quoi que ce soit, nous retournâmes à nos corvées sans piper mot. Je tendais une peau de chevreuil dans l'appentis quand Jehannette vint à moi avec cet air de connivence qui avait failli nous causer du tort quelques semaines plus tôt. Je fis mine de ne rien voir de son expression trop grave pour être honnête, et elle s'approcha au plus près de moi pour

me dire dans un murmure : « Solène, il faut que je te parle d'une chose, c'est important. Arrête-toi une minute s'il te plaît !

- Je peux t'écouter et travailler en même temps tu sais...

- Mais ça m'agace !

- Moi ce qui m'agace c'est les secrets et les manigances. Dis ce que tu as à dire, je t'écoute. ». Elle parut vaguement vexée mais vint tout de même s'asseoir sur l'établi pour me faire face. Du coin de l'œil, je la voyais froncer les sourcils en cherchant le bon préambule à son histoire. Elle finit par me dire d'une voix qu'elle voulait le plus grave possible : « J'ai bien compris la leçon la dernière fois tu sais. Qu'on est pas à l'abri de tomber sur des malandrins par ici. Qu'il faut être prudente en tout quand on est une fille...

- Mais ?

- Quoi ?

- Je sens venir le "mais" après autant de sagesse. Il n'y a pas de "mais" ? ». Elle m'adressa un regard noir puis parut vouloir changer de tactique en prenant une expression plus douce : « Si... Je sais tout ça, mais je... J'ai encore quelque chose à te demander.

- Il est hors de question de retourner chez Justine, je te préviens !

- Je sais, je sais ! Ce n'est pas ça !

- Quoi alors ? Je t'écoute, je te l'ai dit ! ». Je m'appuyais sur le cadre où j'avais tendu la peau pour me tourner vers elle et la regarder dans les yeux. Elle prit son air le plus fragile et le plus angélique possible en me répondant : « Ce n'est pas chez Justine que je veux aller... C'est chez Sylvaine.

- Quoi ? !

- Attends ! Ne t'énerve pas ! Laisse-moi t'expliquer ! ». Je portais une main à mon front en signe de lassitude mais l'écoutais néanmoins quand elle poursuivit : « Sylvaine est contente de mes progrès en Ereevin et elle m'a dit qu'elle avait plusieurs livres dans cette langue que je devrais lire !

- Eh bien, elle te les ramènera la prochaine fois qu'elle...

- Oh je t'en prie, parti comme c'est, elle ne retournera pas chez elle avant le printemps ! Je ne pourrais pas attendre aussi longtemps !

- Bien sûr que si. Parce que ni moi, ni Colin et encore moins Ed, ne t'accompagnerons chez Sylvaine. D'autant plus si elle n'est pas là ! Je crois que tu ne te souviens pas de la peur que tu as eue la dernière fois. Et maintenant tu veux qu'on aille courir la forêt pour un foutu bouquin ! ». J'avais parlé d'un ton calme et sec qui n'admettait aucune objection. Je la vis changer de couleur, ses sourcils se froncèrent comme jamais et elle s'exclama soudain, d'une voix étranglée qui trahissait sa frustration : « Mais qu'est-ce qui se passe dans cette famille ? ! Depuis quand on a plus le droit de rien juste parce que c'est l'hiver ? ! C'est la première année que vous agissez tous comme ça ! Avant Sylvaine restait chez elle l'hiver et on allait la voir chacun notre tour ! Pourquoi c'est différent maintenant ? !

- Tu oublies ce qui est arrivé à Justine ? ». Je regrettais ces paroles dès qu'elles furent sorties de ma bouche. Jehannette était sans doute celle d'entre nous qui avait été la plus proche de Justine. Le regard plein de larmes qu'elle m'adressa alors juste avant sortir d'un pas rageur me brisa le cœur. J'ébauchais un geste vers elle, mais elle pressa le pas pour me fuir... Durant les jours suivant, elle me bouda ouvertement. Et quand Sylvaine revint du village et reprit les leçons d'Ereevin, la tension entre nous ne lui échappa guère. Dès qu'elle put me parler loin de Jehannette, elle me questionna et je lui répondais évasivement : « Elle me fait la tête parce que je n'ai pas voulu céder à un de ses caprices voilà tout... Rien de grave, ça lui passera. ». Cinq autres jours passèrent encore sous un soleil de plus en plus présent. Et chaque jour la neige fondait un peu plus. Le printemps serait aussi précoce qu'avait été l'hiver. La première matinée de pluie le confirma, même s'il faisait encore bien froid. On pouvait désormais apercevoir le sol par endroit et la clôture était de nouveau clairement visible autour de notre maison. Mon père avait retrouvé son calme habituel et ses habitudes de chasse, bien qu'il évita désormais la zone des grottes. On voyait encore de temps à autre le sheriff et ses deux gardes passer sur la route en contrebas. Nous en plaisantions entre nous, nous moquant de ce personnage censé être le plus doué du royaume... Au village, une femme était sur le point d'accoucher et on vint chercher Sylvaine car la chose ne se présentait pas bien. Elle demanda à Edwynna de l'assister, ma sœur accepta à contre cœur, avec force grimaces... Bastien m'aidait à ramasser du petit bois quand Colin nous proposa d'aller dans le bosquet nous entraîner un peu. Notre père étant à la chasse, rien ne nous obligeait à accomplir nos corvées avant tout autre chose. Bastien avait fait de gros progrès à l'arc mais brûlait de se mettre enfin au lancer de hache. Celle de Colin était bien trop lourde

pour lui. J'eus l'idée d'utiliser la hachette accrochée dans la maison, bien plus petite. Et je descendais aussitôt jusqu'à la chaumière pour la chercher. Avant d'entrer, sachant Jehannette à l'intérieur, je décidais de prendre un instant pour lui parler, cela faisait maintenant bien trop longtemps qu'elle ne m'adressait plus la parole... Mais en entrant, je découvrais la maison vide. J'appelais calmement du bas de l'échelle menant à la soupente, sans réponse. Je ressortais sur le pas de la porte, appelais encore. Mais pas de Jehannette à l'horizon. Sans doute était-elle derrière la maison, à boudier même le son de ma voix ! Je décrochais la hachette et jetais un œil au porte-manteau totalement vide. Oui, elle devait être dehors. En retournant au bosquet où mes frères m'attendaient, je balayais du regard les environs à la recherche de Jehannette. Quelque chose de désagréable commençait à poindre au creux de mon estomac... En me voyant arriver, l'expression de Colin passa de joyeuse à soucieuse en un clin d'œil, il me demanda aussitôt : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

- Jehannette est avec vous ?

- Non... Elle est en bas avec son livre non ?

- Non. ». Il se mit à observer les environs lui aussi. Je soufflais : « Son manteau n'est pas là, elle est sortie. ». Les derniers mots de Colin résonnèrent comme un écho et me firent bientôt l'effet d'une giflette glacée "avec son livre. Son livre. Livre.". Mon estomac se serra brusquement alors que je disais, mâchoires serrées : « Elle n'aurait pas fait ça... ». Colin m'adressa un regard plein de questions et je lui dis : « Je crois que je sais où elle est.

- Quoi ?

- Je crois qu'elle est partie chez Sylvaine.

- Chez Sylvaine ? Mais pour quoi faire ? Sylvaine est au village...

- D'après toi ? Qu'est-ce qui lui fait perdre toute raison à cette petite dinde ? Elle veut récupérer des livres là-bas ! Reste avec Bastien, elle ne doit pas être loin, je la rattrape et la ramène par la peau du... ». Bastien m'interrompt en s'exclamant : « Je peux venir avec toi chez Sylvaine moi aussi ? ! ». Mais face à mon air furieux, il comprit que non et recula. Je dévalais aussitôt la pente et contournais la maison par un pré voisin. Je trouvais assez vite les traces de pas de ma sœur se dirigeant vers la forêt. Le sol était boueux et collant, et le ciel gris incroyablement bas sur la campagne environnante. Il allait sans doute encore pleuvoir, je pressais un peu plus l'allure. Mais à mesure que

j'avançais, cherchant ma sœur du regard devant moi, je ne pouvais croire qu'elle ait prit tant d'avance. Ses empreintes étaient relativement profondes, elle avait dû courir en espérant que personne ne remarquerait son escapade si elle faisait un aller-retour rapide. L'inquiétude se mêlait à la colère sous mon crâne. Je ne sentais plus le froid et l'humidité ambiante, je fulminais. En entrant dans la forêt, je ruminais le sermon que j'allais faire à ma sotte de sœur. Au bout d'environ un quart d'heure de marche rapide, je n'étais plus très loin de la hutte de Sylvaine, et toujours aussi furieuse de ne pas trouver Jehannette en chemin. Quand un cri strident se fit entendre, me pétrifiant sur place pendant une demi-seconde. Celle d'après, je courrai comme une dératée en direction des cris. La scène que je vis en m'approchant me glaça le sang jusqu'aux os et me fit accélérer encore. Un homme tenait ma sœur par le cou au-dessus du sol alors qu'elle se débattait comme une furie en hurlant. Je crus entendre l'homme rire juste avant que je ne lui saute dessus, mon poignard en main. Je me retrouvais accrochée sur son dos comme un chat enragé et plantais ma lame dans son épaule de toutes mes forces en hurlant : « Lâche-la ! Lâche-la ! ». L'homme émit un court cri de douleur puis grogna en essayant de m'attraper, laissant tomber Jehannette qui s'écroula comme une poupée de chiffon sur l'humus boueux. Mon poignard planté dans l'épaule, la brute finit par m'attraper par les cheveux et me projeta violemment par-dessus sa tête. J'atterris sur le dos près de Jehannette, et me redressais aussitôt sur mes pieds pour me positionner au-dessus d'elle, poignard en avant. L'homme eut un moment de sidération durant lequel je pus voir son faciès grossier et sale. Avec sa peau de bête sur le dos, on eut pu le prendre pour un ours s'il n'avait eu ce crâne dégarni et luisant. Je réalisais soudain combien il était grand, bien plus grand et massif que mon père, ma gorge se serra. Il palpa son épaule, grimaça et regarda le sang sur sa main avec un vague sourire. Un sourire qui se fit horrible quand il me dit quelque chose que je ne pouvais comprendre. Il avança d'un pas vers moi, je fis un geste en avant avec mon poignard souillé de son sang. Il rit franchement et écarta sa cape de fourrure pour me montrer une énorme hache pendue à sa ceinture. En une seconde, je me dis que je pouvais sans peine lui lancer mon poignard en plein front à cette distance. Et le temps sembla ralentir sa course... D'un mouvement rapide des doigts, je fis tourner mon poignard dans ma main et redressais tout le haut de mon corps dans la position idéale de visée. Mon bras se déplia et le poignard fusa de ma main vers la tête de l'homme qui s'approchait. Je vis ses yeux s'écarter et sa tête pivoter sur le côté avec une rapidité inouïe. Il avait esquivé. J'étais anéantie. Quand son regard revint sur moi, j'étais pétrifiée de surprise. Je sentis son énorme main m'attraper par la gorge et me soulever au-

dessus du sol. Je tendais les mains pour le griffer au visage mais son bras était bien plus long que les miens. J'envoyais une volée de coups de pied dans son ventre et sa poitrine et j'eus l'impression de frapper un tronc d'arbre tant son corps était dur. Il parla dans sa langue en me regardant me débattre, ses yeux luisaient de lubricité et j'en avais la nausée. Ses doigts se resserraient lentement sur ma gorge, la panique me mettait le feu au cerveau. Je criais à Jehannette de fuir mais elle semblait toujours évanouie. Bientôt, je manquais d'air et ne pouvais plus crier, mes yeux s'embuèrent de larmes, mes jambes et mes bras s'engourdisaient. J'eus la vision de ma propre mort, imminente. Pendant un moment qui me parut interminable, je pus sentir mon cœur battre de façon désordonnée, mes poumons s'enflammer et brusquement, l'homme relâcha son étreinte et je m'écroulais au sol. Pantin désarticulé au bord de l'évanouissement, je réalisais à peine quand il se pencha au-dessus de moi pour arracher mon manteau et mon corsage d'un geste. Le froid en contact direct avec ma peau me réanima vaguement et je tentais mollement de me redresser, mais il plaqua une main sur mon visage pour me ramener au sol. Sa main recouvrait ma figure presque entièrement, je voyais son faciès entre ses doigts mais je ne pouvais même plus crier. Ma vision était brouillée et les sons me parvenaient comme étouffés, mais je l'entendais encore me parler et rire. En voulant m'agripper au sol pour me débattre, je sentis quelque chose sous ma main que j'identifiais confusément comme un morceau de bois mort. Alors qu'il achevait de déchirer ma robe, je rassemblais toutes mes forces pour le frapper dans un cri qui me déchira violemment la gorge. Au moment du choc, je fermais les yeux et un son étrange se fit entendre. La seconde suivante, j'étais écrasée par le poids du corps de l'homme qui venait de s'écrouler sur moi dans un grognement. J'eus une seconde de sidération. Que venait-il de se passer ? Tout mon corps me faisait mal, ma cage thoracique était comprimée sous ce tas de viande inerte. Le sol mou me permit de me glisser un peu de sous lui sans parvenir à m'en dégager totalement. J'étais à bout de forces, chaque respiration me déchirait la gorge. En redressant un peu la tête pour regarder mon assaillant, je dus me concentrer en clignant des yeux pour le voir nettement. Le morceau de branche morte dépassant de son crâne, planté profondément dans son œil droit. Soulagée mais toujours en panique, je cherchais Jehannette du regard et dans le flou, je vis sa silhouette toujours au sol. Je tendais la main vers elle en l'appelant mais ma voix était totalement éteinte, je répétais malgré tout son nom sans cesse. Sans réponse, des larmes incoercibles se mirent à couler sur mon visage et je sentis une brusque nausée monter juste avant de m'évanouir, toujours coincée sous l'Orthon que je venais de tuer. Ce qui arriva ensuite reste très flou dans ma mémoire. La sensation de

voix lointaines, de pas lourds à proximité et puis la pluie. Une pluie glaciale qui se mit à tomber à verse. Un court instant, je pus la percevoir sur ma peau nue. Puis une vague de chaleur, des effluves de cuir chaud et de cèdre...

Je ne pouvais évidemment pas voir les chevaux qui venaient de s'arrêter à quelques pas de moi. Ni le sheriff et ses hommes déplaçant péniblement le corps de mon assaillant de sur le mien. Il s'agenouilla près de moi en soufflant : « Merde, la nymphe... ». Quand il eut constaté que je respirais encore, il recouvrit mon corps de sa cape et regarda celui de ses hommes qui était auprès de Jehannette. Le garde ôta son casque de fer et lâcha : « Celle-ci a eu moins de chance. Son cou est brisé. À quelques enjambées près, on aurait pu... ». Torkenbold jura dans un grognement et m'enroula aussitôt dans son manteau avant de me soulever en interpellant ses hommes : « Aidez-moi, je vais ramener celle-ci chez son père. Prenez la petite et suivez-moi.

- Et lui ? ». Le sheriff prit un court temps de réflexion, dardant son œil bleu méprisant sur la dépouille de l'Orthon avant de dire : « Chargez-moi ce bâtard sur un cheval. Il est bon que les victimes voient le visage de celui qui cause leur malheur. Même mort. ». Et il prit la direction de la chaumière sous une pluie battante, me maintenant — toujours évanouie — contre lui, sur son cheval...

En arrivant en vue de la maison, il aperçut Colin sur le pas de la porte, passablement inquiet. Un laps de temps relativement court s'était écoulé entre le moment où j'étais partie à la recherche de Jehannette et cet instant. Peut-être une heure tout au plus, mais Colin avait eu assez vite un mauvais pressentiment. Torkenbold demanda à ses hommes de l'attendre au bas de la colline : « Je vous ferais signe quand vous pourrez me rejoindre. ». Et il talonna légèrement son cheval pour approcher Colin qui s'était déjà avancé jusqu'à la clôture. Mon frère pâlit en voyant le sheriff partager son cheval avec quelqu'un qui semblait inerte. Il s'approcha prestement et demanda, le regard avide : « Qu'est-ce que... C'est Jehannette ?

- Non, c'est Solène. Elle est en vie. ». Le visage du balafré était grave et Colin devina qu'il y avait d'autres raisons de s'inquiéter. En me prenant dans ses bras, il demanda encore : « Qu'est ce qui lui est arrivé ? Et Jehannette, mon autre sœur, la plus jeune, vous l'avez trouvée ?

- Rentrons garçon, je te dirais tout mais il faut mettre Solène au chaud.

- Elle est blessée ? ». Il ne répondit pas et ayant mis pied à terre, me reprit des bras de mon frère pour m'emmener dans la chaumière. Bastien se tenait dans l'encadrement de la porte et ouvrit de grands yeux éberlués en laissant entrer le sheriff. Après un rapide coup d'œil autour de lui, Torkenbold me déposa sur le lit de mon père et réalisa, en entendant un cri déchirant au-dehors, que Colin ne l'avait pas suivi. Bastien sursauta et voulu courir à l'extérieur mais le sheriff l'agrippa d'une poigne de fer : « Non. Reste ici. Je dois te parler... ». Le petit garçon commençait à sentir confusément qu'il se passait quelque chose de vraiment grave. Il s'assit sagement près de moi au bord du lit, ses grands yeux clairs écarquillés sur le vide. Le sheriff posa un genou à terre, prit une seconde pour trouver les mots justes et finit par se lancer, un rictus douloureux au visage : « Écoute-moi... Comment t'appelles-tu déjà ?

- Bastien.

- Écoute-moi Bastien... Ta famille vient de subir un affreux drame. Il va te falloir être courageux et fort...

- Jehannette elle est où ? ». L'homme baissa les yeux un instant puis de sa voix rocailleuse, il dit doucement : « Jehannette a... été attaquée.

- Par les loups ?

- Non. Pire que les loups.

- Elle est blessée ? ». Les yeux du petit garçon s'embuaient de larmes et comme le sheriff baissa encore les yeux, l'enfant demanda d'une voix plus aigüe : « Elle est morte ? ». Torkenbold le regarda tristement et il sut que Bastien avait compris. Son petit corps frêle fut bientôt secoué de sanglots et son visage si pâle baigné de larmes. Le sheriff posa sa grande main sur la petite épaule, l'enfant se jeta dans ses bras comme par réflexe. Un peu décontenancé sur le coup, l'homme l'étreignit en le tapotant doucement dans le dos. Un souvenir intime longtemps enfoui lui revint en mémoire et il sentit une colère sourde monter en lui. Il serra le petit garçon contre sa poitrine et lui murmura : « Sache que Solène a puni celui qui a tué Jehannette. Elle y a risqué sa propre vie mais elle l'a eu... Et j'aurai les autres, je te le promets. ». Il avait davantage prononcé ces mots pour lui-même et n'était pas certain que Bastien les ait entendus, mais peu importait.

Colin apparut dans l'encadrement de la porte, le corps de Jehannette dans les bras. Il respirait mal, son visage ruisselait de larmes. Il parut désorienté en avançant au milieu de la pièce, ne sachant où poser le corps. Torkenbold s'arracha doucement à l'étreinte de Bastien et vint prendre son fardeau des bras de Colin en lui disant doucement : « Où est son lit ?

- Là-haut... Mais il ne faut pas... Elle doit rester en bas... Pour la toilette... Le dernier vœu...

- Oui... Mets quelque chose sur la table... ». Comme un automate, Colin prit la couverture sur le fauteuil près de la cheminée et en couvrit la table. Le sheriff déposa doucement Jehannette sur la couverture et Bastien se précipita auprès d'elle pour lui prendre la main. Il lui baragouinait des mots de peine incompréhensibles alors que Colin restait planté au milieu de la pièce à la regarder fixement. Le sheriff s'approcha de lui et, posant une main sur son épaule, demanda : « Où est ton père ? ». Il dut répéter sa question avant que mon frère ne tourne son visage vers lui, hagard : « Il... Il sera bientôt là. Il chasse... Au nord. Il sera bientôt là. ». Le balafré soupira, tant de souffrance ne le laissait pas indifférent, loin de là. Il revint vers moi, ôta son gant pour toucher mon front. Pas de fièvre, pour l'instant au moins, pensa-t-il en remontant les couvertures sur moi. Son regard s'attarda un instant sur mon visage. Il réprima un juron puis il rejoignit ses hommes au-dehors. Après un rapide coup d'œil aux alentours, il leur dit : « Le bûcheron ne devrait pas tarder à rentrer... Ces enfants-là ont besoin d'un père qui tienne le choc et à sa place, je voudrais pouvoir cracher sur celui qui... Nous allons l'attendre mais mettez-moi ce tas de merde ailleurs que devant la maison. Derrière ces arbres, là-bas. ». Un des gardes attachait le cheval qui portait l'Orthon derrière trois vieux arbres vermoulus, de sorte qu'on ne le remarquait pas de prime abord. Torkenbold s'assit devant la maison, n'osant plus entrer et profaner la douleur qui y régnait...

Chapitre 9 :

Avant la nuit.

Plus d'une heure s'écoula avant que la silhouette de mon père ne se dessine au loin. Les gardes avertirent le sheriff d'un geste et il s'avança vers eux avec une certaine nervosité. Être messenger de mort n'était facile pour personne, il ne s'était jamais habitué à ce passage obligé de son métier. Et il ne s'y habituerait jamais. À mesure que mon père approchait, même les gardes commençaient à être nerveux... Mon père quant à lui, les avait remarqués de loin et pressait l'allure, plus agacé qu'inquiet. Mais à quelques mètres, quand il put lire sur leurs visages la gravité et la tristesse, son estomac se serra et il accéléra encore le pas. En passant devant Torkenbold, il le dévisagea sans même s'arrêter et courut alors jusqu'à la maison, laissant tomber son sac et sa hache au passage. Le balafré se figea, sourcils froncés, attendant un autre cri... Mais rien ne vint. D'autres sons l'incitèrent à se retourner vers la maison, des bruits de chambardement, de vaisselle se brisant, puis à nouveau le silence et mon père surgit hors de la maison. Il portait une hache de guerre qu'aucun de nous n'avait jamais vue et qu'il venait de sortir de sous le plancher. Il marchait droit vers la forêt, le sheriff se mis sur son passage en disant : « Un moment bûcheron, que comptes-tu faire ? ». Pour toute réponse, mon père lui mit un coup d'épaule qui le fit chanceler sur le côté. En retrouvant l'équilibre, Torkenbold fit un signe aux deux gardes qui empoignèrent les bras de mon père pour le stopper. Il se débattit de toute sa rage et ceux qui le retenaient commencèrent à craindre qu'il n'utilise son arme. Le sheriff se planta devant lui et rugit : « Écoute-moi ! » en posant une main ferme sur son torse. Leurs regards se captèrent, l'un douloureux au bord de la folie et l'autre, inflexible, où luisait une colère froide. Le balafré dit alors : « Je peux t'aider... Je vais t'aider. Et si tu me dis tout ce que tu sais, tu auras ta vengeance. Il y a là-bas derrière ces arbres un Orthon mort. De la main de ta fille, Solène. Et toi et moi savons qu'il n'était pas seul. ». Soudain hagard, mon père regarda vers les arbres que lui avait indiqué Torkenbold. Ce dernier fit signe à ses hommes de relâcher leur prise et d'un pas hésitant, mon père se dirigea vers le cadavre attaché comme un paquet sur le cheval... Il resta planté devant un instant avant d'attraper le mort par les cheveux pour lui relever la tête et voir son visage. Il serra si fort le manche de sa hache que ses articulations

blanchirent. La voix du sheriff se fit entendre juste derrière lui : « Un Orthon bien loin de chez lui n'est-ce pas ? Tout comme toi on dirait. ». Mon père ne bougea pas, il respirait par à-coup et tremblait de rage. Le balafre vint à côté de lui et dit encore : « Ton arme... La sienne... Bien similaires.

- Que veux-tu savoir ?

- Là-dessus, rien du tout. Je pourrais peut-être même t'en apprendre sur la présence d'Orthons dans le coin...

- M'en apprendre ?

- Si tu penses que le roi enverrait quelqu'un comme moi pour les meurtres de trois nobliaux et d'une paysanne, tu te fais des idées "bûcheron"... Ou quoi que tu sois d'autres. ». Il s'éloigna de quelques pas, mon père le regarda sans comprendre. Le visage tourné vers la forêt, Torkenbold croisa les bras et ajouta : « Je ne suis pas ici pour trouver et capturer les coupables. Je suis là pour régler un problème, c'est cela mon office. Et il se trouve que mon problème est le même que le tien aujourd'hui. Dis-moi ce que tu sais et nous le réglerons ensemble... Je suis un homme de parole Ulysse. Et de secret. Et quel que soit le tien, il n'intéresse pas le roi. Donc il ne m'intéresse pas non plus. ». Il se retourna, jaugea mon père, puis revint près de lui et dit en lui posant une main compatissante sur l'épaule : « Le temps de l'action n'est pas venu encore. Enterre ta fille. Pleure-la jusqu'à ce que tes larmes soient de sang, mais n'oublie pas les survivants. Je te parle d'expérience... Nous parlerons demain. ». Il attrapa le licol du cheval mais mon père stoppa son geste en disant : « Non. Lui, il reste là. ». Vaguement surpris, Torkenbold trancha la corde qui retenait le cadavre et le laissa choir au sol sans un regard. Mon père resta ainsi longtemps à fixer le cadavre. La pluie avait cessé depuis longtemps...

En retournant au château, le sheriff et ses hommes firent une halte à la taverne. Là, dès qu'il furent seuls, il leur parla en ces termes : « Je sais que vous n'êtes pas habitués à ce genre de... Travail. Il ne se passe jamais grand-chose par ici. Mais ce qui s'est passé aujourd'hui doit être gardé sous silence. N'en parlez à personne, ni famille, ni ami. Et s'il me vient aux oreilles que l'un de vous a dit quoi que ce soit, souvenez-vous qu'un coup de stylet dans la nuque ou sous l'aisselle est très vite arrivé et qu'on n'y survit pas. Surtout quand c'est pratiqué par un professionnel comme moi... ». En sortant de la taverne, les gardes avaient la bouche sèche et ce n'était pas faute d'avoir avalé

leur bière d'une traite. Torkenbold monta en selle puis s'immobilisa un instant en voyant Sylvaine sortir d'une petite maison pour aller jusqu'au puits. Il remit aussitôt pied à terre et vint à elle qui ne cacha pas sa surprise de le voir : « Allons bon ! Sheriff que me vaut le...

- Vous devez rentrer à la chaumière du bûcheron maintenant.
- Quoi ? ». L'air grave du balafré l'inquiéta aussitôt. Il prit une profonde inspiration et dit : « Il est arrivé malheur.
- Malheur ? Quel genre de malheur ?
- Le plus grave. ». Elle se retourna pour appeler Edwyna dans un cri strident alors que le sheriff hélait ses hommes et ordonnait : « Ramenez-les à la chaumière au plus vite. ».

En arrivant devant la maison, Edwyna sauta quasiment du cheval du garde pour courir immédiatement à l'intérieur. Sylvaine eut du mal à la suivre et se retrouva juste derrière elle quand elle ouvrit la porte. Tout le corps de sa sœur se pétrifia brusquement. Puis, l'instant d'après, elle chancela et dut s'appuyer au chambranle de la porte dans un gémissement plaintif. Sylvaine put apercevoir le corps de Jehannette étendu sur la table et elle sut, à la pâleur de son visage qu'il était trop tard pour espérer quoi que ce soit. Elle porta une main sur sa bouche pour réprimer un cri, ses yeux verts se noyèrent instantanément de larmes. Sa sœur gémit de plus belle comme si elle était sur le point d'étouffer et Colin vint à elle alors qu'elle s'écroulait à genoux sur le pas de la porte. Il la soutint, la portant presque pour la faire entrer. Sylvaine avança lentement vers Jehannette, posa une main sur son visage et l'autre sur son cœur en balbutiant : « Mais que... comment... Qu'est-il arrivé ? ». Son regard chercha celui de Colin qui aidait Edwyna à s'asseoir alors qu'elle était secouée de sanglots. Quand il releva la tête, son visage était ravagé par la douleur, il dit d'une voix éteinte : « Je ne sais pas grand-chose... Elle est partie seule dans la forêt. Un Orthon l'a attaqué. Solène les a rejoints et a tué l'Orthon... ». Son regard se tourna alors vers moi, toujours inconsciente. Sylvaine me découvrit et se précipita à mon chevet. Elle ne put réprimer un soupir de soulagement en constatant que je vivais toujours. En posant sa main glacée et tremblante sur mon front, elle souffla : « Où est votre père ? ». Colin serrait Ed contre lui en la berçant comme un enfant : « Dehors, dans le bosquet, il est... Comme fou ! Il a détruit le sol dans le coin là, et en a sorti une hache de guerre... Et il est sorti... ». Sylvaine essuya ses larmes dans sa

manche et retourna auprès de Jehannette pour l'embrasser sur le front en disant : « Je reviens ma grenouille... Je vais m'occuper de toi... ». Puis elle sortit d'un pas rapide pour monter jusqu'au bosquet au sommet de la colline. Cet endroit où nous aimions tant jouer ou nous entraîner. En approchant, elle reconnut le son de la cognée de mon père contre le bois. Elle pressa le pas et le découvrit, torse nu, en sueur, abattant un arbre avec l'énergie d'un dément. Elle perçut toute sa douleur, des larmes coulèrent à nouveau sur son visage parcheminé. Elle dut rassembler ses forces pour crier : « Elyas ! ». Il s'arrêta net et se tourna vers elle qui ajouta d'une voix usée : « Que fais-tu Elyas ? ». Il sembla faire un effort de concentration avant de pouvoir répondre : « C'est ici qu'elle reposera. Elle aimait cet endroit... ». Sylvaine sentit son cœur se vriller en lisant toute la peine sur le visage de celui qu'elle aimait comme un fils. Il se remit à frapper l'arbre de sa hache et lâcha, presque en rugissant : « Et lui brûlera là-bas ! ». Elle ne comprit pas, regarda tout autour d'eux sans vraiment savoir ce qu'elle cherchait. Mais vite son regard s'arrêta sur un tas de petit bois fraîchement disposé non loin. En s'approchant elle comprit que mon père avait préparé un bûcher qu'il destinait sans doute au meurtrier de Jehannette. En levant les yeux, elle fut surprise par la venue du crépuscule et retourna aussitôt à la maison. Elle savait qu'elle allait devoir bousculer un peu la famille en pleine douleur mais le temps pressait... En entrant, elle dit d'une voix douce : « Mes enfants le jour se couche bientôt et il faut que le rite soit accompli correctement pour que l'esprit de Jehannette ne... ». Face à leurs yeux rougis et leurs visages déformés par la peine, elle se mordit la lèvre en détournant le regard. Mais Colin se leva et lui dit : « Que devons-nous faire ? ». Surprise mais fière de la force dont il faisait preuve, elle lui tapota le bras en disant : « Toi et Bastien ne devez pas être là. Votre père prépare l'endroit pour... enterrer Jehannette. Aidez-le. Quand j'aurai accompli le rite, il faudra qu'elle soit mise en terre sans tarder.

- Très bien, viens Bastien. ». Et ils sortirent, non sans avoir déposé un baiser sur le visage glacé de Jehannette. Ed se mit debout elle aussi, sanglotant en silence. Sylvaine la serra un instant dans ses bras et lui murmura : « Reste assise, tu tiens à peine debout. Tu n'auras qu'à tenir les bougies et répéter ce que je te dirais, je me charge du reste. ». Ma sœur opina du chef, complètement sonnée... Sylvaine déshabilla Jehannette comme un automate, en essayant de ne pas regarder ce visage qu'elle avait vu grandir. Mais en ôtant la robe, ses yeux tombèrent sur les cicatrices des genoux de ma petite sœur et l'alchimiste s'immobilisa. Sa respiration était brusquement difficile et elle ne put retenir un autre flot de larmes. Elle avait recousu ces blessures, les avait soignées et avait passé beaucoup de temps à la

belle saison avec Jehannette à cette période... Elle étouffa un juron et reprit son office. Elle donna les bougies à Edwynna et commença à psalmodier comme elle l'avait fait pour Justine. À un moment, elle s'interrompit pour aller chercher le drap de la couche de ma cadette. Avant de l'envelopper dans ce linceul de fortune, elle sortit sa pointe noire de son sac, la regarda tristement un instant et commença à inscrire le dernier vœu sur la peau d'opale de Jehannette. Écrire la langue des morts sur une peau d'enfant était pour elle la pire des tortures. Quand elle eût terminé, ses yeux rougis n'avaient plus une larme à verser. Ed ne pleurait plus non plus, elle semblait complètement amorphe. Sylvaine enveloppa le corps dans le drap et murmura, pour elle-même : « La couronne maintenant... » en fouillant dans son sac à la recherche de fil ou de ficelle. Ed sembla se réveiller tout à coup et souffla : « Attends. ». Puis elle se leva, fouilla un meuble et en sortit un couteau. Elle détacha ses longs cheveux châains dorés et en coupa une mèche. Elle la tressa rapidement d'une main tremblante et la donna à Sylvaine, émue par ce geste. Puis Ed se tourna vers moi, coupa délicatement une mèche de mes cheveux pour en faire une autre petite tresse. Enfin elle regarda Sylvaine et lui dit : « Je sais qu'en principe on enterre les enfants avec une couronne de cheveux de leur mère... Elle n'en avait pas. Elle n'avait que nous... ». Très émue, l'alchimiste ajouta alors d'une voix cassée : « Tu as raison... Permets-tu alors que je... ? ». Ed ébaucha un sourire triste et détacha elle-même les cheveux de la vieille femme pour lui prendre une mèche à elle aussi... Les trois petites tresses liées entre elles formèrent la couronne mortuaire de Jehannette...

C'est une violente migraine qui m'éveilla en sursaut. Comme si un bataillon de tambours de guerre se déchaînait sous mon crâne. En ouvrant les yeux, une autre douleur me déchira la gorge, et plus encore quand je déglutis péniblement. Le silence et la chaleur ambiante m'apaisèrent momentanément, je me redressais précautionneusement dans le lit. Il faisait très sombre dans la maison, seul le feu mourant de l'âtre y apportait un peu de sa lumière orangée. J'avais retrouvé ma chaumière, j'avais été sauvée mais tout mon corps me faisait mal. Et je ne voyais nulle trace de ma famille, de Jehannette... En m'asseyant au bord du lit, mon regard tomba sur mes vêtements à moitié déchirés, des images violentes me revinrent en tête par vagues. Ma migraine redoubla et ma poitrine s'oppressa. Je m'empressais de me déshabiller pour enfiler la grande chemise de lin clair que mon père portait pour dormir. Il la laissait toujours au pied du lit. En ramassant ma robe en lambeaux, j'eus un moment de vide juste avant de la jeter au feu... L'instant d'après, des bruits familiers se

furent entendre. Des coups de hache contre du bois. Quelque chose de l'ordre du mauvais pressentiment m'étreignit. Je m'enroulais dans une cape laissée sur le lit et en passant près de la table, quelque chose attira mon regard. Un petit bâtonnet noir qu'il me semblait reconnaître. Je le manipulais un instant sans arriver à me rappeler puis, machinalement, je sortais dans le froid, pieds nus. En contournant la maison, j'aperçus des lueurs du coin de l'œil, venant du haut du bosquet. Je pris le sentier aussi vite que pouvaient me porter mes jambes, mais je me sentais fébrile tout à coup, comme épuisée. Et en arrivant en haut, mon corps tout entier me sembla peser une tonne. Je découvrais les torches dont la lumière avait attiré mon regard. Une dans la main de mon frère et l'autre dans celle de mon père. Toute ma famille était réunie là et en m'approchant, je voyais leurs visages affligés, leurs yeux gonflés, leurs traits ruisselant de larmes. Sylvaine fut la première à remarquer ma présence, et quand elle s'écarta du groupe pour venir vers moi, mon regard remarqua un monticule de terre au sol. Quelque chose dans ma tête se bloqua. Mes pieds avancèrent vers cette forme alors que mes bras semblèrent s'alourdir encore. La cape glissa sur le sol dans un bruit sourd et léger que j'entends encore... En cet instant, j'eus l'impression d'être absente de mon propre corps. Je ne sentais plus le froid ou la douleur. Est-ce que ce que je regardais était une tombe ? Je n'étais plus capable de le dire. Colin et Sylvaine se précipitèrent pour me remettre la cape sur le dos et je me souviens de l'odeur de cuir et de cèdre qui m'enveloppa cette fois encore. Et du visage ravagé de mon frère. Sa souffrance me vrilla le cœur, je pris son visage entre mes mains avant de l'attirer dans mes bras. Il sanglotait comme un enfant. Par-dessus son épaule, je vis Ed et Bastien se serrant contre mon père et brusquement, son regard à lui, étrangement fixe vers le sol me glaça le sang jusqu'aux os. Je m'écartais doucement de Colin et la seule pensée de regarder par terre me terrifia. Je bredouillais de ma voix éteinte : « Non... Non... Non... » ; je voulus reculer mais mes jambes se dérobaient sous moi, je tombais à genoux dans la terre froide et molle. Mes cheveux comme un rideau noir devant les yeux, je n'osais plus bouger, le corps secoué de tremblements. Colin me ramassa littéralement et me ramena à la maison. Sylvaine elle, pris le bâtonnet que j'avais laissé tomber, la pointe noire qui servait à écrire le dernier vœu... Quand il me déposa sur le lit, j'étais comme pétrifiée. Il attrapa un tabouret et s'assit près de moi. Il m'observa un instant, s'essuya le visage et me dit doucement : « Tout a été fait comme il faut tu sais... Juste avant le coucher du soleil... On ne t'a pas réveillé après ce que tu as vécu c'était... Tu comprends ? ». Il se raidit un instant pour retenir un sanglot, respira profondément et ajouta : « Je sais que ce n'est pas le moment... Enfin non je ne sais pas... Mais j'ai peur que papa ne

devienne fou. Dès que tu t'en sentiras la force, il faudra nous raconter ce qu'il s'est passé au juste. Je crois que ça aiderait tout le monde... ». Son regard chercha le mien mais j'étais ailleurs. J'entendais sa voix, mais sous mon crâne plus rien ne fonctionnait normalement. Des images de Jehannette se mélangeaient à celles de la brute, de son œil crevé et de son odeur de bête ignoble. Colin resta un moment comme sonné, puis sortit sans un mot. Étrangement, le silence retombant à nouveau sur la maison me tira de ma torpeur. Je m'assis au bord du lit en essayant de mettre de l'ordre dans mes pensées. Quelque chose bloquait, à la fois des images, des sentiments, des douleurs, tout s'entrechoquait et je sentais une envie de hurler me monter des entrailles. Au lieu de cela, un spasme me surprit en secouant mon corps tout entier et je vomis brusquement. Une fois. Puis deux. À chaque salve, j'avais l'impression que ma gorge se déchirait. Je tombais à genoux dans un gémissement de douleur. Ma première pensée cohérente fut : « Il faut que je nettoie ça. ». Je me relevais, fébrile et cherchais, en titubant de quoi laver le sol. Ces gestes familiers m'apaisèrent un peu l'esprit. Je souffrais physiquement mais les images avaient disparu... Sylvaine entra et s'immobilisa, surprise. Elle s'approcha doucement, posa une main sur mon bras pour m'inciter à la regarder : « Solène... Qu'est-ce que tu fais ? ». Son expression était affreusement inquiète, avec ma voix éteinte, je ne pus que chuchoter : « J'ai... J'ai été malade... Je ne vais pas laisser... ça dans cet état... ». Elle regarda le sol avant de dire : « Oui... Tu es malade. Recouche-toi, je vais m'en charger. Je vais te donner un remède qui te fera du bien... ». J'obéis mollement, je me sentais comme un fantôme, sans consistance... Quand elle remonta les couvertures sur moi, elle posa une main sur mon front en disant : « J'ai exactement ce qu'il te faut. Ça calmera tes douleurs et tu dormiras mieux. ». Elle fouilla ensuite son sac pour en sortir une fiole en verre violet. Elle en versa une goutte dans un peu d'eau, parut hésiter et ajouta deux autres gouttes. Le liquide était presque noir et teinta l'eau d'une couleur de myrtille écrasée. « Il faut tout boire d'un coup. » me dit-elle très sérieusement. Cela sentait la mûre mais le goût était différent, un peu acre comme celui des groseilles. Ce n'était pas mauvais, je bus la tasse d'un trait. Sylvaine se mit aussitôt à nettoyer le sol et très peu de temps s'écoula avant que je ne sente une onde de chaleur m'envahir. Des picotements légers dans les paumes et la plante des pieds m'étonnèrent. Et alors que je levais le bras pour regarder ma main, elle retomba aussitôt. Ma vue se brouilla, la pièce parut tanguer autour de moi et je sombrai dans un profond sommeil sans rêves. Sylvaine avait fini de nettoyer, elle vint s'asseoir sur le lit et prit ma main en disant : « Je suis désolée aile de corbeau... Mais qui d'autres que toi peut mériter de boire l'élixir de sang de Merle après

tout ? ».

Chapitre 10 :

Alliance.

Quand je m'éveillais, le jour était levé depuis longtemps. En me redressant, je vis Edwyna et Bastien assis à table, bavardant à voix basse. Le reste de la famille était sans doute à l'extérieur et mon petit frère fut le premier à réagir, se précipitant pour me rejoindre. Je vis le visage las d'Ed se tourner vers moi. Elle avait de profondes cernes bleues et le teint presque gris, elle était visiblement épuisée. Bastien me serra dans ses bras et je lui rendis son étreinte. Il me demanda : « Tu as dormi si longtemps que j'ai eu peur que tu ne te réveilles plus ! ». Je voulus lui répondre mais j'avais peur que la douleur dans ma gorge ne revienne et elle semblait s'être calmée avec le remède de Sylvaine. Ed vint s'asseoir sur le lit avec nous et prit ma main d'un air triste. Je savais confusément que quelque chose de grave était arrivé mais mon esprit était comme embrumé. Je lui dis en chuchotant : « Ed je... J'ai la tête pleine de brouillard... je ne sais pas ce qui... Je ne sais plus trop où j'en suis. ». Elle se raidit dans une expression presque horrifiée. Bastien ouvrit de grands yeux stupéfaits et la regarda. Elle lui fit signe de se taire et d'aller chercher Sylvaine dehors. Restées seule, je demandais : « Dis-moi s'il te plaît... Je sais qu'il y a eu... Quelque chose... Mais je ne... »

- De quoi te rappelles-tu ?

- Je cherchais Jehannette hier... Je suis allée jusqu'à la forêt et... ». Une douleur comme un tison dans la tempe me vrilla le crâne. Je portais une main à ma tête et dans le même instant, les images me revinrent. Je plaquais ma main sur ma bouche en revoyant le déroulement des événements, mes yeux s'emplirent de larmes. Ma sœur me prit dans ses bras pour tenter d'apaiser les sanglots qui commençaient à me secouer le corps. Brusquement les torches, la tombe, ma famille en pleurs, tout ce que j'avais vécu la veille prenait un sens et je ne pouvais y croire. Comme je gémissais : « Non... Non... Pas Jehannette ! Pas Jehannette ! », Ed me souffla : « Raconte-moi je t'en prie, il faut que je sache, qu'on sache tout ce qui s'est passé. Libère-toi de ce fardeau, parle-moi ». C'est en cet instant que Sylvaine, Bastien et notre père entrèrent dans la maison. En voyant le visage douloureux de notre père, je bredouillais entre deux sanglots : « Je suis

désolée papa, je suis désolée ! Je croyais... Je croyais l'avoir sauvée ! Je suis désolée ! ». Il vint vers moi et Ed s'écarta pour qu'il me prenne dans ses bras à son tour. Mes pleurs redoublaient sans que je puisse les retenir et ce n'est que le son de sa voix grave qui m'y aida : « Tu as presque réussi ma fille... Presque réussi... ». Il me berça quelques instants et je trouvais la force de me redresser pour dire d'une voix encore cassée : « Elle était vivante quand je suis arrivée... Il la tenait... Par le cou. Et il l'a lâchée quand je me suis... Jetée sur lui. ». Mon père détourna le regard un moment et Sylvaine me dit tristement : « Il lui a brisé le cou. Elle n'a pas souffert... ». J'essuyais mon visage dans ma manche mais les larmes coulaient toujours quand je dis : « J'ai blessé ce bâtard ! Et ensuite quand il a voulu... Je crois que... Je crois que je l'ai tué. ». Mes souvenirs étaient flous mais j'eus un frisson en me rappelant le poids du corps inerte sur le mien. Mon père posa sa grande main sur mon visage et planta son regard gris dans le mien pour me dire : « Oui. Tu l'as tué. Mais je n'en resterai pas là. Tu es passée à l'attaque, tu t'es battue pour Jehannette, pour ta famille. Si je l'avais fait, rien de tout cela ne serait arrivé... Ils mourront tous. ». Il y avait quelque chose d'à la fois sombre et incandescent au fond de ses yeux, j'en eus la chair de poule... Un hennissement se fit entendre au-dehors. Mon père déposa un baiser sur mon front et sortit aussitôt. Comme je m'asseyais au bord du lit, Sylvaine vint auprès de moi : « Comment te sens-tu ? Tu as moins mal à la gorge ?

- Oui, j'ai moins mal et j'ai presque retrouvé ma voix. Ton remède a été très efficace.

- Tu ne crois pas si bien dire... ». Elle me prit par le menton et me regarda droit dans les yeux, pour les examiner d'un air inquiet. Elle me demanda distraitement : « à part ta gorge, plus aucune douleur n'est-ce pas ? ». Je fis non de la tête, elle parut rassurée et me dit : « Très bien ! Lèves-toi et mange un peu, il te faudra des forces pour ce qui nous attend.

- Ce qui nous attend ? ». Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre : « Torkenbold est là. Ton père et lui vont fomenter je ne sais quel plan et si nous ne nous en mêlons pas, ils nous tiendront à l'écart. ». Edwynna sursauta presque à ses mots et s'exclama : « Et ils auraient bien raison ! Perdre une sœur me suffit ! Laisse tout ça aux hommes ! ». Elle tremblait de colère. Je ne la reconnaissais plus. Je me levais lentement et m'avançais vers elle en disant : « Ed ? Tu t'entends parler ?

- Je parle avec la voix de la raison ! Tout ton talent au poignard ne t'a servi à rien ! Elle est morte ! Et pour un peu... Tu le serais toi

aussi ! ». Je vis une larme rouler sur sa joue et l'essuyais du bout d'un doigt avant de lui dire calmement : « Mais je ne le suis pas... Que crois-tu qu'il arrivera quand les Orthons ne verront pas revenir leur... Compagnon ? Ils sont peut-être déjà à sa recherche à l'heure qu'il est. Ils s'étaient déplacés pour un simple poignard alors que feront-ils pour l'un des leurs selon toi ? ». Elle défit nerveusement son tablier et se tourna vers l'âtre, une expression rageuse au visage. Je la suivis et dis en posant une main sur son épaule : « Nous avons trop attendu dans le doute, terrés ici... Je n'y vois pas très clair dans tout cela encore mais quelque chose me dit... Quelque chose de profond et d'inexplicable me dit que nous devons agir. Maintenant. Et ensemble. ». Elle me regarda comme si j'avais été une étrangère avant de dire, presque à mi-voix : « Après ce que tu as vécu, ce que tu as vu... Tu veux en voir plus ? Davantage de sang et de violence ? ». Les mots qui sortirent alors de ma bouche me semblèrent résonner directement de mes entrailles : « Je veux qu'ils meurent. Tous. ». Elle fit un pas en arrière d'un air vaguement effrayé en soufflant : « Tu es folle. Comme papa. La même folie. ». J'esquissais un geste vers elle mais Sylvaine y coupa court et me tendit des vêtements en disant : « Habille-toi et rejoins-nous dehors. ». Le visage de l'alchimiste exprimait une contrariété non dissimulée quand elle regarda Edwyna juste avant de sortir... Un peu déçue par la réaction de ma sœur, je m'habillais mollement : braies de cuir, gilet, écharpe, ceinturon. En ramassant mes bottes, quelque chose attira mon attention sous le lit. En tendant la main, j'en sortis un livre et en le reconnaissant, mon cœur me sembla se vriller. Le livre d'apprentissage de l'Ereevin. Je retenais un sanglot et cachais aussitôt l'ouvrage dans mon gilet. Ed s'était assise devant le feu et paraissait être complètement perdue dans ses pensées. Elle avait l'air tellement épuisée, et c'était bien normal, mais pour la première fois, je pouvais voir toute l'étendue de sa fragilité... À contrecœur, je sortais sans plus mot dire.

Au dehors, je découvrais que cette fois, le sheriff était venu sans ses hommes. Je m'approchais aussitôt du petit groupe qu'il formait avec mon père, Sylvaine et Colin. Mon frère parut à la fois surpris et agacé de me voir. Le sheriff me dévisagea, lui aussi était surpris de me voir debout mais n'en dit rien... J'arrivais à leur hauteur alors que mon père disait à Colin : « Tu vas retourner au village récupérer le cheval et tu emmèneras Bastien chez Amandine. Tu donneras ça à son père. Je lui achète le cheval et il gardera le reste pour le service qu'il me rendra en gardant ton petit frère chez lui quelques jours. Tu reviendras ici ensuite avec le cheval. Ne tarde pas. Le meunier ne refusera pas, je le connais... ». Mon frère prit la bourse de cuir que

mon père lui tendait et opina du chef. Puis il lui donna une hache de combat que je reconnus aussitôt, c'était celle de l'Orthon que j'avais tué : « Prends ça aussi, et cache-la sous son manteau. On ne sait jamais. Nous attendrons ton retour alors ne tarde pas, prends ton frère et partez au plus vite pour le bourg. ». Colin était nerveux mais il obéit et se dirigea vers la maison d'un pas rapide. Le sheriff dit alors à mon père : « Bien. J'espère que tu ne surestimes pas les talents d'archer de ta fille, nous aurons besoin d'elle. ». Je lâchais alors d'une voix morne : « Elle ne nous aidera pas. ». Les deux hommes me regardèrent avec la même expression incrédule et agacée. Sylvaine dit : « Elle est secouée. Il lui faudra un peu plus de temps... ». Mon père baissa les yeux en soufflant : « Il nous en faudrait tous un peu plus... Mais nous n'en avons plus. Je vais lui parler. ». Et il s'en fut à son tour vers la chaumière... Alors que je le regardais s'éloigner, le sheriff s'approcha de moi et quand il me parla, les effluves de cuir et de cèdre qu'il dégageait me mirent presque mal à l'aise : « Tu es décidément surprenante jeune fille. Déjà sur pieds... Tu es plus solide que ce que j'aurais cru. ». Je ressentais comme un léger picotement le long de ma nuque, cela m'agaça aussitôt. Par bravade, je tournais lentement mon visage vers lui pour répondre posément : « Il en faut peu pour vous surprendre... ». Il esquissa un sourire, je vis un éclat étrange scintiller dans son œil bleu. Sylvaine émit un petit ricanement et se dirigea elle aussi vers la maison. Pendant une seconde, j'hésitais à la suivre mais le balafre me dit : « Toutes mes condoléances pour ta sœur.

- Merci. ». Nous étions plantés là, côte à côte dans le soleil de ce matin d'hiver et je me sentais idiot sans savoir vraiment pourquoi. Une bourrasque vint me baigner dans les effluves de cèdre et malmenier mes cheveux que j'avais oublié d'attacher. Je croisais machinalement les bras et Torkenbold dit, comme pour lui-même : « Une vraie fille de guerrier en fait... Pas du tout une nymphe. ». Je ne bougeais pas d'un pouce, feignant de n'avoir rien entendu. Il se pencha légèrement pour me dire : « Tu peux garder la cape. ». Surprise, je répondais : « Quoi ?

- La cape dans laquelle je t'ai enveloppée pour te ramener. Tu peux la garder. ». Je n'avais que des souvenirs très flous de ce moment juste après la mort de l'Orthon. Et c'est en cette seconde seulement que je réalisais et soufflais : « C'est vous qui... ». Il croisa les bras à son tour et, scrutant la campagne alentour, il dit : « Oui. Et à quelques minutes près, nous aurions pu... Enfin, nous sommes arrivés trop tard pour ta sœur hélas. ». Il fronça les sourcils, baissa furtivement les yeux avant de poursuivre : « Je sais que rien de ce que je pourrais te dire n'apaisera ta peine mais... Tu as manqué de chance. Tout comme nous en arrivant trop tard. Parfois tout se joue sur quelques secondes, tu n'y

es pour rien. ». L'air sombre, il fouilla sous son manteau et me dit : « Tiens. C'est à toi il me semble. » en me tendant mon poignard. Celui que l'Orthon avait esquivé. Ma main tremblait un peu en le prenant, mes yeux s'embuèrent brusquement. Je détournais la tête sans même dire merci. C'est là que je vis Sylvaine revenir vers nous, portant quelque chose que j'identifiais vite comme étant la cape du balafré. Quand elle la lui tendit il dit : « Non, elle ne m'appartient plus. » et il s'éloigna de nous pour aller flatter l'encolure de son cheval. Sylvaine me regarda d'un air interrogateur et après un instant d'hésitation, j'ôtai mon manteau pour passer la longue cape. Mon amie parut vaguement agacée, je lui dis alors distraitemment : « Il me l'a donné. Elle est plus épaisse et chaude que mon manteau.

- Dis plutôt qu'il t'en a fait cadeau...
- Quelle différence ça fait ?
- Une grande différence !
- Je ne comprends pas.
- Ça viendra aile de corbeau... Ça viendra... ». Elle ramassa mon manteau en jetant un regard noir au sheriff. Il avait observé la scène de loin et quand je risquais un regard furtif vers lui, son vague sourire me perturba un peu. Ou bien était-ce ce parfum de cèdre et de cuir que j'identifiais désormais comme étant le sien ?

Quand mon père ressortit de la maison, il avait l'air plus contrarié que jamais. Mes frères sortirent à sa suite et après que Bastien soit venu nous embrasser, il suivit Colin sur la route en direction du village. Notre père invita le Sheriff à entrer d'un geste. Peu après, nous nous asseyions tous à table et ne voyant pas Edwynna, je devinais qu'elle devait s'être retirée dans la soupente. Nous partageâmes un peu de lait de chèvre, de pain et de fromage en silence jusqu'à ce que mon père dise au sheriff : « Nous sommes d'accord sur la marche à suivre il me semble ?

- Sur le fait d'aller les cueillir dans la forêt ? Oui. Il vaut mieux que tout ceci se déroule à l'abri des regards.
- Quand Colin reviendra, il faudra nous hâter. Cela fait déjà plus d'un jour que l'un des leurs a disparu, ils sont sans doute à sa recherche à l'heure qu'il est.

- Oui. D'autant qu'aucun de vous n'est certain de savoir combien ils sont exactement n'est-ce pas ?

- Non. Peut-être quatre ou cinq. Mais rien de certain.

- Donc si on passe à l'attaque directement sur leur camp et qu'ils sont plus nombreux... Surtout s'il y en a qui sillonnent la forêt, ils pourraient nous tomber dessus au mauvais moment. Et sauf votre respect dame Sylvaine, nous ne sommes que quatre. ». Elle eut un air mauvais et mon père lui dit : « De toute façon, tu resteras ici avec Ed et les chevaux.

- Tu décides pour moi maintenant ?

- Nous aurons besoin de toi en cas de blessures... Et si nous échouons, tu enverras Ed au château. À cheval, elle y sera vite et préviendra la garde. ». Il avait prononcé ces mots d'une voix morne qui me piqua au cœur. Torkenbold se servit un autre verre de lait de chèvre et dit : « Allons ! Ne penser à l'échec qu'un instant mais préparer la victoire longuement ! ». Mon père l'empêcha de boire d'un geste lent et se leva pour prendre une des bouteilles que nous avions ramené de la foire en Automne. En l'ouvrant il dit : « Les devises guerrières ne s'accompagnent pas de lait de chèvre. ». Le balafré vida son gobelet dans le pichet de lait puis le tendit à mon père avec un petit sourire en coin. Les deux hommes trinquèrent et après une première lampée, le sheriff s'exclama : « Une gorgée d'étincelles ranime le feu ! ». Mon père but lentement, toujours aussi préoccupé. Torkenbold dit alors : « Je pense qu'il faut retourner sur les lieux de l'attaque et voir s'ils n'ont pas suivi les traces de leur comparse jusque là-bas. ». En posant son gobelet, mon père répondit : « Oui. Ensuite nous pourrions voir s'ils ont continué leurs recherches ou sont retournés aux grottes. Ils auront certainement vu nos traces et s'ils les avaient suivies, ils seraient déjà là.

- Oui. Il y a quelque chose de bizarre dans leur façon d'agir. Quand j'assemble tous les éléments... Le meurtre de votre amie, le poignard, le cheval... Je les trouve incroyablement imprudents. Ce n'est pas normal pour des...

- Pour des quoi ? Il serait peut-être temps que tu nous dises tout ce que tu sais non ? ». Le sheriff vida son verre d'un trait, s'essuya la bouche et parut réfléchir pendant quelques secondes avant de dire d'un ton las : « Ma foi, il me semble que tu as toi-même bien des secrets que tu ne voudrais ébruiter n'est-ce pas ?

- Es-tu en train de marchander ?
- Je ne suis pas connu pour être le premier à parler.
- Très bien... Pour résumer, je suis ce qu'ils appellent un demi-homme, c'est...
- Je sais ce qu'ils appellent un demi-homme.
- Mes parents, ma famille a été massacrée quand j'étais... à peine sorti de l'enfance. Sylvaine m'a recueilli, nous vivions à Ereeven. Un jour nous sommes retombés sur une délégation Orthonne et... J'en ai tué deux. C'était il y a une vingtaine d'années maintenant. ». Torkenbold avait écouté attentivement, avec cet air de renard qu'il avait par moment. Il prit un instant de réflexion avant de tendre son verre vide à mon père en disant : « Et donc, comme la tradition des Orthons le veut, il n'y a pas de prescription quand on tue l'un des leurs, tu es donc condamné à mort. Ainsi que ta famille.
- Précisément.
- Et quand tu as su qu'il s'agissait d'Orthons... Tu as pensé qu'ils étaient ici pour toi.
- Je ne vois pas d'autre explication. Même si les vingt années écoulées m'ont fait douter. Trop longtemps douter.
- Il y en a une autre. Moins "romanesque"...
- Je t'écoute... ». Nous l'écoutions tous. Il prit une profonde inspiration, soupira et croisa les mains sur la table avant de dire : « Une raison politique. Sinon je ne serais pas là. Depuis presque une année entière déjà, le roi est en pourparlers avec les chefs de clans Orthons. Ces barbares semblent être à l'étroit sur leurs rochers et convoitent certains territoires côtiers.
- Ils sont sur le pied de guerre ?
- On peut dire ça, le roi réussi à les maintenir à distance. Enfin jusque-là. Tractations, cadeaux, et même sa fille, qu'il a proposée en épousailles pour forger une alliance !
- Ils ont forcément refusé, ils ne se mélangent pas aux non-Orthons !
- J'avais dit à Sa Majesté qu'il faisait fausse route... Je crois

qu'il est à bout de solutions. Il y aura une guerre. Et elle a déjà commencé d'une certaine manière. Depuis des mois, de petits groupes de guerriers se disséminent partout sur le territoire.

- L'infiltration est une de leur méthode de prédilection...

- Afin de ne pas effrayer la population, le roi envoie des hommes un peu partout pour les dénicher et les faire disparaître en toute discrétion...

- Des "sheriff" comme toi ?

- Voilà.

- À une époque, on appelait plutôt ça des espions non ?

- Époque pas si lointaine. Mais nous devons avoir les pleins pouvoirs pour nous déplacer librement et questionner les gens sans que cela paraisse trop anormal.

- Je vois...

- Reste que les autres groupes auxquels j'ai eu affaire étaient différents. Beaucoup plus discrets que celui-là.

- Étaient-ils nombreux ?

- Non. Dans le nord, un de mes amis en a occis un groupe de sept avec ses hommes et c'est le plus important dont nous ayons eu vent.

- Tu n'as pas tes propres hommes ?

- J'en avais quatre. Quand je suis venu ici, j'étais convaincu que ce n'était qu'une histoire de crime... Habituel. Que les Orthons ne s'étaient pas aventurés aussi loin dans les terres. Mes hommes ont été affectés ailleurs. Mais j'ai toujours été plus efficace seul de toute façon.

- Pour le coup, ils nous auraient été fort utiles...

- Certes mais nous n'avons pas le temps d'envoyer un messenger à la capitale et d'attendre qu'on nous envoie du renfort. Et faire ce qu'on a à faire avec des hommes du cru qui ne sauront tenir leurs langues...

- Tu as raison. Nous serons donc seuls.

- Quatre, c'est déjà beaucoup. ». Le balafré leva son verre pour trinquer avec mon père et la voix d'Edwyna le stoppa dans son élan : « Cinq. ». Elle descendait de la soupente et vint s'asseoir auprès de moi en disant : « Il vous manque un archer je crois ? ».

Chapitre 11 :

Une longue nuit.

La nuit venait de tomber quand Colin rentra enfin. Mon père et le sheriff avaient passé la majeure partie de la journée à discuter, souvent entre eux uniquement, n'hésitant pas à s'isoler à l'extérieur pour échapper à nos oreilles curieuses. Je n'avais pas caché mon agacement et Sylvaine avait dû m'expliquer : « Allons Solène, ils ont autant besoin de parler entre hommes que nous entre femmes. Ce n'est pas nous faire offense que de nous tenir parfois à l'écart... Et en l'occurrence, c'est un combat qui se prépare et ces deux-là sont, ou ont été des soldats. Les choses qu'ils ont à se dire, l'expérience qu'ils partagent, il faut les leur laisser... Et tu sais très bien au fond de toi que si quoi que ce soit nous concerne, ils nous en parleront le moment venu. ». J'en restais tout de même frustrée et quand mon frère rentra enfin, je savais que notre père nous expliquerait à tous les détails du plan d'attaque. Colin avait meilleure mine qu'à son départ quand il passa la porte. Il avait toujours les traits tirés mais une vigueur nouvelle semblait l'habiter. Cela tenait sans doute au fait qu'il ait pu revoir sa bienaimée et pendant un instant, je l'enviais. Il prit le temps de venir me demander en aparté si j'allais mieux avant de s'attabler avec nous tous. Notre père eut un regard bienveillant pour chacun de nous avant de dire de sa voix grave : « Voilà. Bastien est à l'abri, il est temps de tout mettre au point. Nous en avons longuement discuté avec le sheriff et le plan est simple. Tout ira bien si chacun s'y tient... Il faut voir cela comme la chasse. Nous allons chasser du gros gibier. Dangereux. Des ours sans griffes ni crocs, mais avec des haches et des épées. Nous n'avons pas le droit à l'erreur. ». J'aurais sans doute dû avoir peur mais quelque chose s'apparentant à de l'excitation venait de s'allumer au fond de mes entrailles. Quelque chose qui se mit à danser avec la colère et la peine d'avoir perdu Jehannette. En regardant chaque personne présente, je vis qu'aucune d'elles n'affichaient d'angoisse ou d'inquiétude, je ne lisais que de la gravité sur leurs visages. Mon père poursuivit : « Demain à l'aube nous partirons pour la hutte de Sylvaine. De là-bas, s'il n'y a pas de nouvelles traces à suivre, nous irons directement vers le mont Kabe et les grottes. S'il y en a de nouvelles, nous les remonterons, Colin et

moi. Vous les filles, vous nous attendrez à la hutte avec le sheriff. Nous saurons assez vite si ces nouvelles traces retournent aux grottes ou pas. Si c'est le cas, nous revenons vous chercher. C'est clair ? ». C'était très clair, il ne fallait pas prendre le risque de se retrouver devant les grottes avec des Orthons pouvant surgir derrière nous. Chacun opina du chef. Torkenbold prit alors la parole pendant que mon père allumait sa pipe : « Ensuite, dans l'hypothèse où la piste retourne aux grottes. Nous formerons trois groupes. Je marcherai devant, seul, et me présenterai à l'entrée de leur repaire. Histoire de les provoquer un peu et de les faire sortir de leur trou. Connaissant les Orthons, cela ne devrait pas être trop difficile. Votre père et Colin ne seront qu'à quelques pas derrière moi, à couvert. Vous, mesdemoiselles, puisqu'il paraît que vous grimpez aux arbres mieux que les chèvres en montagne, vous serez en surplomb, armées de vos arcs et poignards. D'après ce que m'a dit votre père, la végétation autour de l'entrée des grottes se prête parfaitement au tableau que je viens de vous décrire. Et étant donné qu'il n'y a qu'une entrée, si les barbares devenaient frileux, un peu de vent draconique devrait nous aider à les enfumer dans leur terrier... ». Il avait tourné son visage vers Sylvaine qui sortit aussitôt une bouteille de terre cuite de son sac à malice : « Je vous en ai préparé une pleine chopine ! Vous en avez déjà utilisé j'imagine ? ». Torkenbold fit oui de la tête avec un petit sourire, prit la bouteille et dit : « Souvent. Mais la première fois m'a laissé de belles cicatrices, j'ai vite retenu la leçon. ». Colin, Ed et moi avions le même air interrogatif au visage, Sylvaine nous expliqua : « Le vent draconique est un liquide qui peut tout enflammer, même la surface de l'eau ! Il faut le manier prudemment. Il suffira de jeter la bouteille dans la grotte pour y déclencher un déluge de flammes. Et ça brûle longtemps qui plus est ! 'Vont avoir chaud aux miches ces fils de... bref ! J'ai autre chose pour vous ! ». Elle sortit deux petites fioles en disant : « Voilà, ça c'est absolument nécessaire : de l'Ignivis. Une gorgée avant de passer à l'action vous protégera des brûlures. Pendant un temps limité qui peut aller jusqu'à une demi-heure, pas plus ! Je vous conseille de garder cette fiole sur vous sheriff, c'est conseillé quand on manie le vent draconique. ». Il prit la fiole et la mit dans la poche de son pourpoint. Sylvaine se tourna vers mon père et lui tendit la seconde fiole en disant d'une voix plus triste : « Et ça c'est de l'Anacoalt, tu sais bien ce que c'est, toi n'est-ce pas ? »

- Oui... Comme tous ceux qui ont connu les champs de bataille... ». Sylvaine se tourna vers nous : « L'Anacoalt stoppe les saignements, même graves, et plonge celui qui en boit dans un état semblable à un profond sommeil. Cela donne un peu de temps pour évacuer les blessés avant qu'ils ne se vident de leur sang... On appelle

parfois ça la dernière chance. ». Colin déglutit et lâcha : « Espérons ne pas avoir à l'utiliser... ». Torkenbold dit alors : « Dans le cas où de nouvelles traces nous indiqueraient que les Orthons ne sont pas retournés vers les grottes... ». Mon père l'interrompt : « Nous en parlerons demain, quand nous serons à la hutte. Pour l'heure les enfants, allez dormir un peu, je vous veux en pleine forme demain. Si vous êtes trop nerveux, Sylvaine vous donnera quelque chose de léger... Tu dois bien avoir de cette tisane ? L'herbe de Saint George ? ». Elle acquiesça mais Ed fut la seule à vouloir de cette tisane. Quelques instants plus tard, elle se retira dans la soupente et, l'entendant sangloter, Colin la rejoignit. J'aurais voulu en faire autant mais je ne me sentais pas le courage d'affronter leurs visages de peine, craignant sans doute qu'ils n'entament ma détermination. Ou plutôt devrai-je dire, ma rage. Parce que c'est ainsi que j'identifiais ce brasier qui me dévorait. Par moment, je m'imaginais courir vers la forêt et attaquer les barbares seule... Je m'étais assise près de la fenêtre, Sylvaine vint me rejoindre et me dit : « Ça bouillonne dans ta caboche, pas vrai ?

- Un peu trop oui.

- Raconte... Comment te sens-tu ? Plus de douleurs ?

- Ça non, plus mal nulle part. Tu fais des miracles, vraiment. Non, c'est sous mon crâne et là (je montrais mon ventre du doigt), c'est comme...

- Une brûlure ?

- Exactement. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne me reconnais plus !

- Après les événements de ces derniers temps c'est bien normal d'en ressortir changée. Pour ce qui est des miracles, remercie le savoir Ereevin. Je ne fais que l'appliquer.

- Je choisis de te remercier toi. D'être toujours là, pour moi comme pour les autres... ». Elle parut émue et tenta de le cacher en plaisantant : « Évidemment ! Je te dis de faire quelque chose et tu n'en fais qu'à ta tête ! Tu es la pire cabocharde que je connaisse ! Un vrai corbeau tiens !

- Je sais, tu me l'as assez répété ! Que dirais-tu d'aller nous asseoir devant la maison dehors. Le ciel est dégagé, tu pourrais me faire la leçon sur les étoiles comme avant ?

- Il fait un froid de loup dehors ! Es-tu folle ?

- J'étouffe ici !

- Non, et puis ce ne serait pas prudent de...

- Moins prudent que ce que nous ferons demain ?

- Mais ce n'est pas possible ! Ce n'est pas aile de corbeau que je devrais t'appeler mais bec de corbeau ! Toujours quelque chose à répliquer ! Je suis fatiguée et je vais dormir ! ». Elle se leva, déposa un baiser sur ma tempe et prit un instant pour me regarder dans les yeux. Un regard plein de tendresse. Je lui dis dans un murmure : « Je sais. Moi aussi. ». Elle alla s'étendre sur le lit de Bastien avec le sourire. Mon père me surprit en me disant : « Viens Solène, moi aussi j'étouffe. ». Et il sortit s'asseoir devant la maison. J'attrapais ma cape et jetais un regard furtif vers le sheriff qui somnolait dans le fauteuil près du feu. La maison était silencieuse quand j'en sortais pour rejoindre mon père. Un gros tronc aligné contre la chaumière nous servait de banc depuis toujours. Quand je m'y assis, mon père rallumait sa pipe. Nous restâmes ainsi, silencieux pendant un moment avant qu'il ne me dise : « Je suis désolé ma fille... ». Surprise, je répondais aussitôt : « Désolé de quoi ?

- Pour Jehannette. J'ai failli. C'est moi qui aurais dû être là, pas toi.

- Tu n'as pas failli... Tu ne pouvais pas être constamment avec nous. Et franchement... Personne n'aurait pu prévoir qu'elle irait là-bas seule. Elle était si... sage...

- Oui... Une petite fille modèle. Sans doute pas faite pour vivre cette existence-là...

- Je l'ai souvent pensé aussi.

- Eh bien tu vois, je réalise trop tard que je me suis peut-être trompé en imaginant que cette vie que nous menons était idéale pour élever des enfants... ». Il avait le regard perdu dans l'obscurité. En cet instant je n'étais plus certaine qu'il s'adresse plus à moi qu'à lui-même. Je risquais : « Nous étions et nous sommes très heureux ainsi !

- Mais vous grandissez si vite... Jehannette aurait mérité d'aller dans une école comme il y en a à Ereeven. Elle aurait...

- Papa ! ». Je posais une main sur son bras pour qu'il me regarde : « Arrête, s'il te plaît. Ne fais pas ça. Ce qui est arrivé n'est pas de ta faute, ni la mienne, ni celle de Jehannette. C'est ainsi, c'est

tout... Demain, nous irons dans la forêt et nous effacerons toute trace de ceux par qui notre malheur est arrivé. Pas pour Jehannette. Elle est en paix de l'autre côté... Pas pour Justine. Pas pour ta famille massacrée... Pour nous. La balance du mal a assez pesé sur notre famille. Demain nous rétablirons l'équilibre. ». Je vis à nouveau cette flamme sombre se rallumer dans ses yeux tristes. Il prit ma main et dit, presque distraitement : « Mais qui donc t'as déposée devant chez moi ce soir de printemps ? Je n'aurais pas assez de mots pour le remercier... ».

Nous demeurâmes ainsi, l'un contre l'autre à admirer les étoiles pendant un long moment. Mon père finit par s'assoupir. La porte de la maison grinça quand le sheriff sortit. Il s'étira, vint vers nous, je lui fis aussitôt signe, d'un doigt sur la bouche de ne pas réveiller mon père. Il opina du chef et fit quelques pas autour de la maison. Sans doute pensait-il que je l'entendrais pas uriner à l'écart. Cela me tira un sourire et me donna l'idée d'une pique à lui réserver. Quand il revint, mon père commençait à ronfler, il ricana dans sa barbe et me dit à mi-voix : « Je gage que ton père n'était pas aussi doué pour les gardes de nuit que pour le combat. ». En me levant lentement, je lui répondais dans un murmure : « Il est épuisé, il n'a pas dormi depuis... ». Je m'étirais à mon tour en chassant le visage de Jehannette de mon esprit. La fatigue commençait à se faire sentir. Le balafre me dit : « Tu devrais aller dormir un peu...

- Sûrement...

- Ton frère et ta sœur dorment eux, il n'y a pas un bruit dans la maison. Je ne sais même pas ce qui m'a réveillé tant c'est calme...

- Peut-être votre vessie de bébé ? ». Pique servie. Il sursauta presque et retint un éclat de rire avant de répondre : « En plein dans le mille ! Après le maniement du poignard, c'est celui des mots ? Décidément !

- Oh celui du poignard ne m'a pas servi à grand-chose...

- Ton père dit pourtant que tu ne rates jamais ta cible.

- Les cibles n'esquivent pas. ». Son sourire s'éteignit en même temps que le mien. Il sembla chercher du regard une échappatoire à ce moment de tristesse, et alors que j'allais réveiller mon père, il me dit : « Attends ! Voudrais-tu me montrer ? Me faire une démonstration de lancer ? La nuit est claire, on y voit bien assez non ? ». Pendant une

seconde, je ne sus s'il plaisantait ou pas. Il avisa un arbre non loin : « Cet arbre par exemple. Tu peux l'atteindre ? Ou bien est-ce trop... ». Le bruit du poignard se plantant dans le tronc avant la fin de sa phrase le surprit. Il écarquilla les yeux de surprise en soufflant : « Ah oui ! Et rapide avec ça ! ». J'allais reprendre mon poignard nonchalamment : « Voilà, vous l'avez eue votre démonstration... J'aurais pu atteindre l'arbre quand j'avais dix ans, ce n'est pas bien compliqué.

- Très bien, quel genre de cible utilises-tu d'habitude ?

- Un peu tout et n'importe quoi. Une noix, un fruit... Des choses plutôt petites, assez loin, pour augmenter la difficulté.

- D'accord, donc si je te demande de viser... ce poteau de la clôture là-bas. Celui qui est en forme de fourche. Tu peux l'atteindre ?

- Le troisième là-bas ?

- Oui. ». Par fierté sans doute, je fis quelques pas en arrière pour augmenter la distance et lançais mon arme. Je savais que je l'atteindrais, je connaissais mes limites. Le sheriff non, et il était épaté : « Tu as un œil de lynx ! Ton père ne mentait pas ! ». Il décrocha le poignard et me le rendit en disant d'un air soudain grave : « Si tu avais appris sur des cibles mouvantes, tes ennemis n'auraient aucune chance. ». Je pris ces mots comme un compliment et alors que j'allais ranger mon arme, il m'en empêcha en prenant mon poignet : « Je peux t'apprendre une ou deux choses à propos des cibles en mouvement... ». Quand je levais les yeux vers lui, il lâcha instantanément mon poignet : « Si tu en as envie bien sûr ! ». Il croisa les bras dans l'attente de ma réponse et j'eus un moment de flottement en le regardant. Je réalisais que sa présence ne me mettait plus mal à l'aise, que je ne voyais plus sa cicatrice et son œil mort. Mon regard sur lui sembla le gêner, il me tira de ma réflexion en disant : « Eh bien ? Veux-tu ou non ? Ça ne prendra qu'un moment... Juste quelques conseils. ». J'acquiesçais en silence. Il s'approcha et me dit d'un ton docte : « Ce qu'il faut savoir, c'est que ce que tu vises est vivant. Donc par définition, imprévisible. Le talent, l'agilité dans le maniement, tu l'as, ça ne fait aucun doute. Mais tu n'as pas été préparée à blesser ou tuer. J'imagine que ton père t'a enseigné cela pour te défendre uniquement ?

- Oui... Enfin pour ce qui est du poignard. L'arc nous sert à chasser aussi.

- Bien sûr. Mais dans le cas du poignard... As-tu jamais chassé

un animal avec ça ?

- Quelques lapins et peut-être un ou deux serpents...
- Tués sur le coup ?
- Non. J'ai dû les achever.
- Et tu sais pourquoi ?
- Parce qu'ils bougeaient trop vite et que je ne pouvais pas...

- Non. Parce que tu ne lançais pas ton poignard pour tuer. ». Il recommençait à m'agacer : « Bien sûr que si ! Je n'ai pas tué ces bêtes pour m'amuser ! On les a mangés ensuite !

- Certes mais ces pauvres bêtes ne risquaient pas de riposter à coup de hache. Demain il faudra frapper pour tuer sur le coup. C'est à la fois de l'attaque et de la défense. Un lancer, un mort. ». Son regard était froid et toute l'expression de son visage s'assombrit. Il poursuivit : « C'est quelque chose qu'on apprend dès le début dans les académies militaires : frapper pour tuer à la première tentative. Ce faisant, on évite un échange de coups où la force physique est souvent primordiale pour en sortir. Dans ton cas, et avec ton "talent"... Il te faut miser sur la précision du geste. Et avoir toujours à l'esprit que tu n'auras pas de seconde chance. ». Il avait raison, en mettant mes poings sur les hanches, je soupirais : « Oui... Facile à dire. Mais à appliquer... Cela fait-il partie des choses que tu te proposais de m'apprendre ? ». Le tutoiement m'avait échappé et je mis cela sur le compte de la fatigue. Mais cela ne sembla pas le choquer : « C'est la première. Frapper pour tuer.

- Et ensuite ?

- Ensuite... Avec la perte de ta sœur, je sais d'expérience que tes émotions doivent te retourner la cervelle et le cœur... il faut utiliser cela...

- Pardon ?

- Oui. Il faut apprendre à transformer l'émotion en énergie, en force. Mais ça... ça prend du temps en principe, et nous en manquons.

- C'est le moins qu'on puisse dire !

- Mais je pense que tu peux au moins essayer et peut-être y

parvenir... Quand tu te sentiras débordée par la peine, la colère, la douleur ne lutte pas ! Ressens ces émotions, laisse-les monter en toi mais garde toujours à l'esprit ton but. Ne t'en détourne à aucun moment, à aucun prix. Ne pense plus qu'à ton objectif, visualise-le ! Cette idée ancrée solidement dans ton crâne t'empêchera de te laisser noyer par tes émotions et te donnera davantage de force pour l'accomplir.

- Ça paraît simple...
- Ça ne l'est pas. Veux-tu que l'on fasse un essai tout de suite ?
- Pourquoi pas ?
- Tu es sûre ?
- Assez de palabres, je t'ai dit que oui !

- Très bien... ». Il se mit à marcher lentement autour de moi en me regardant comme un objet. Il croisa les bras et se tritura la barbe en disant : « Donc tu penses, toi, la campagnarde, que tu es de taille pour faire face à des barbares ? Des assassins ? ». J'allais répondre mais il me l'interdit d'un geste : « Ne réponds pas. Encaisse. C'est cela ton objectif... Donc je disais... Comment peux-tu croire que tu seras plus utile qu'un chien de chasse ? Tu n'es qu'une femme ! Pire encore, tu n'es même pas encore vraiment une femme ! Une gamine effrontée tout au plus ! ». Je ne saurais dire pourquoi cette dernière provocation me piqua au vif. Mais je gardais le contrôle en respirant profondément. Il continuait de tourner autour de moi comme un rapace, je gardais le regard fixe, perdu dans la nuit. À un moment, il s'arrêta et dit : « Quand on y réfléchit, tu devrais avoir honte à ton âge de ne pas être déjà mariée. Avec quelques mioches braillards accrochés à tes jupes... C'est le rôle de toute femme honnête ! Pour qui te prends-tu donc avec ton petit poignard ridicule ? Tu sais atteindre une cible ? La belle affaire, j'ai vu des bouffons à la cour en faire autant et ils étaient bien plus drôles que toi ! Et certains avaient plus de charme aussi. Car il faut bien l'avouer, tu en manques cruellement... Comme quoi la jeunesse et une paire de seins ne font pas tout ! De la drôlesse pour paysan, sans la moindre grâce ! ». Il ricana, j'étais mortifiée. Mais j'avais toujours à l'esprit qu'il s'agissait d'un test. Il continua donc plusieurs minutes durant mais je tenais bon. Du moins jusqu'à ce qu'il dise : « Il y a tant de choses dont tu devrais avoir honte que je ne comprends pas que tu montres encore ton faciès aux gens ! Mais sans doute ne mesures-tu pas les conséquences de ta stupidité... Les conséquences graves qui écrasent

ta propre famille. ». Je compris qu'il parlait de la mort de Jehannette, mes mains se mirent à trembler et ma gorge se serra. Il sentit qu'il avait enfin atteint sa cible et porta l'estocade : « Les conséquences qui gisent en haut de cette colline. ». Ces mots me firent exploser, je me jetais sur lui pour le frapper et il ne put esquiver le premier coup en plein visage. Mais au second, il m'attrapa par les poignets et me les bloqua derrière le dos. Après quelques secondes où je tentais de me libérer, il me dit : « Tu as perdu dès que tu as oublié que c'était un test. ». Nous étions face à face, du sang s'écoulait de son nez. Je bouillonnais encore de colère et lui dit en plantant mon regard dans le sien : « Vous saignez. Je n'ai pas tout perdu. ». Il me relâcha instantanément en disant, avec un léger sourire : « C'est vrai. Et je dois dire que pour un premier essai, tu as tenu assez longtemps... ». Il s'essuya le nez du bout des doigts, observa le sang et pouffa vaguement de rire. Son sourire eut un effet étrange sur moi, comme s'il éteignait subitement ma colère. Troublée, je bredouillais : « Je... Je vais aller dormir. ». Il me barra la route, posa sa main sur mon épaule et me dit : « Non, attends fillette... Je voulais que tu comprennes une chose importante. Vraiment importante. ». Il se tenait si près, sa grande main gantée sur moi, que j'eus la sensation de rétrécir. Littéralement. En levant les yeux vers son visage, l'expression intense de son regard me fit frissonner alors qu'il disait : « Ce qui compte, ce n'est pas de gagner ou de perdre ce genre de test. Ce qui compte c'est toi, ta vie. Et garder le contrôle de tes émotions en te concentrant sur un but t'évitera bien des erreurs de jugement. Je te l'ai déjà dit : tout se joue parfois en une seconde. Et ce n'est pas ta colère ou ta peur qui doit décider pour toi. C'est ta tête et rien d'autre. Si tu contrôles tes émotions, tu contrôles ton souffle, tes battements de cœur, l'acuité de ton regard et la précision de ton geste. Que ta cible soit fixe ou en mouvement, elle n'a plus la moindre chance. ». Il avait resserré brièvement ses doigts sur mon épaule en prononçant ces derniers mots, je baissais les yeux. J'avais chaud tout à coup. Sa main quitta mon épaule quand il dit : « Allez, va dormir, je réveillerai ton père pour qu'il rentre. ». J'eus un moment d'hésitation avant de le quitter. Et à quelques pas, je me retournais pour lui dire : »

- Sheriff ?

- Oui ?

- Merci.

- Merci à toi... Pour la démonstration. ». Il me sourit et quelque chose vibra légèrement dans ma poitrine...

Chapitre 12 :

Le fou.

Aux premières lueurs de l'aube, Colin vint me réveiller. Je restais un instant assise sur ma couche, l'esprit totalement embrumé. J'étais seule dans la soupente, il me fallut ces quelques minutes pour reprendre pied dans la réalité après une courte nuit agitée. J'avais encore en tête des sensations, des images floues de mon tout dernier rêve. Ce n'était pas un cauchemar, j'en gardais un sentiment de chaleur et de douceur mais les images, elles, étaient abscones, décousues. En m'habillant, je tentais de me rappeler ce qui avait pu me causer ce sentiment si agréable sans y parvenir. Je démêlais rapidement mes cheveux et descendais rejoindre les autres attablés en bas. Je vis de suite que mon père et le sheriff n'étaient pas là. Colin devança ma question en me disant : « Tiens, mange un peu, papa nous attend dehors. ». Edwynna finissait de se préparer et je ne fus pas surprise de la voir porter des braies elle aussi. Elle remplissait son carquois de flèches, non sans les avoir d'abord toutes inspectées. À un moment, elle me dit : « J'ai préparé ton arc. Tu as ton poignard ?

- Oui, j'ai même pris l'autre.

- J'espère qu'on ne devra pas tirer de trop loin...

- Même à cinquante mètres, tu mets dans le mille ! Tu n'as pas à t'en faire !

- Je pensais surtout à toi en disant cela. ». Elle esquissa un sourire furtif que je lui rendais aussitôt. Elle n'avait pas tort, je n'étais pas aussi douée qu'elle avec un arc et je me mis à espérer moi aussi qu'on n'ait pas à tirer de trop loin... L'instant d'après, je préparais mon sac en me pressant, car j'étais la dernière encore dans la maison. Je nouais rapidement les lacets de mes bottes mais au moment de sortir, je pris le temps de remettre le livre d'Ereevin dans mon gilet. Côté cœur.

En sortant, je découvrais un ciel bas et pâle. Pratique pour se dissimuler dans la forêt mais gênant quand on voulait viser avec précision. Cette lumière bâtarde fatiguait vite les yeux. Et le froid

encore mordant de la fin d'hiver n'arrangeait rien. Tout le monde était réuni près de la vieille clôture. Quand je les rejoignais, mon père m'embrassa brièvement sur le front alors que le sheriff disait : « Voilà, nous sommes au complet. J'ai encore une chose à faire et nous partons. Ulysse ? ». Mon père l'accompagna alors qu'il prenait le sentier menant au sommet du bosquet. Je les observais sans comprendre, Sylvaine me dit alors : « Tu as bien dormi ? Comment te sens-tu ?

- Bien, bien... Qu'est-ce qu'ils font ?

- Je n'en sais rien... Pas de maux de tête ce matin ? Et tes yeux ? Fais-moi voir tes yeux.

- Mais puisque je te dis que je me sens bien ! ». Elle m'attrapa le visage presque sèchement en sifflant : « Ne fais pas l'idiote et laisse-moi voir tes yeux !

- Mais quoi ? ! Pourquoi veux-tu me regarder les yeux tous les jours depuis que...

- Écoute, le remède que je t'ai donné, tu sais la fiole violette ?

- Oui et bien ?

- Certaines personnes ne réagissent pas très bien à ce traitement.

- Trois gouttes violettes dans un gobelet d'eau, je survivrai !

- Bécasse ! C'est déjà deux gouttes de plus que la dose limite ! ». Elle semblait vraiment inquiète : « Je n'avais pas le choix, il t'aurait fallu trop de temps pour te remettre sans ça. ». J'aurais pu me disputer avec elle sur le fait qu'elle ait testé sur moi un traitement de cheval sans savoir si je le supporterais, mais mon père et le sheriff revenaient déjà vers nous. Le balafré avait un sac de toile à la main. Il le noua et l'accrocha à son ceinturon alors que mon père disait : « En route ! ». Je risquais un regard interrogateur vers Torkenbold et cela sembla l'amuser, il me dit, en suivant mon père : « Le bonjour Solène, tu as bien meilleure mine ce matin ! ». Je ne pus que les suivre en ruminant ma curiosité et la mauvaise humeur qui commençait à m'envahir... Mon père et le balafré marchaient devant, ce dernier tenant son cheval par le licol. Nous les suivions comme de gentils petits soldats bien disciplinés, je fermais la marche. Colin ralentit un peu pour être à ma hauteur et me dire : « J'aurai un cheval comme le sien un jour.

- Je te le souhaite... Mais pourquoi ne pas avoir pris l'autre

aussi ?

- Sylvaine pourrait en avoir besoin si nous ne sommes pas de retour à la tombée de la nuit. Pour aller au château plus rapidement.

- Il aurait pu lui laisser le sien... Il est sûrement plus rapide.

- Il a dit que si l'un de nous est blessé, son cheval peut supporter le poids de deux personnes au galop, alors que l'autre, on ne sait pas... ». Il avait pensé à tout. Je ne saurais dire pourquoi mais cela m'agaça vaguement. Colin poursuivit : « Je ne suis pas mécontent qu'il soit là finalement. Il a l'air de savoir ce qu'il fait.

- Papa aussi.

- Papa est encore... Chamboulé.

- On l'est tous. ». Mon ton avait été sec, Colin lâcha un « oui » dans un souffle et se remit à marcher devant moi. Je regrettais de ne pas avoir été plus douce mais je sentais monter en moi une colère glacée à mesure que nous approchions de la hutte. Des images me revenaient, comme figées dans l'instant et j'avais toutes les peines du monde à les chasser de ma tête. Les paroles du sheriff me revinrent aussi, je tentais de fixer mon esprit sur notre but. Et le premier était d'inspecter les alentours de la maison de Sylvaine, d'y chercher d'éventuelles nouvelles traces. Je ne retournais pas sur les lieux de la mort de ma petite sœur, je cherchais une piste, c'est tout. Je cherchais une piste...

Quand la petite maison fut à portée de vue, le sheriff fit une halte et nous laissa examiner les lieux sans dire un mot. Concentrée sur ma tâche, j'avais l'impression d'avoir un contrôle total de ma nervosité. Et ce, jusqu'à me retrouver juste devant la porte de la hutte. Là, quelque chose de léger, presque indétectable brisa ma concentration. L'odeur de l'humus peut-être. Et comme un tintement dans le lointain, la voix de Jehannette résonna dans ma tête. J'eus l'impression de vaciller. J'entendais son rire d'enfant. Puis sa voix quand elle me chuchotait un secret. Ma respiration s'accéléra, mes yeux s'embruèrent et je dus m'appuyer contre la porte tant mes genoux me semblèrent soudain faiblir. Une large main se posant sur mon épaule me fit presque sursauter. La voix du sheriff, tout près de mon oreille dit : « Garde ton objectif en tête. Ne te laisse pas submerger. Je suis là pour t'empêcher de te noyer... ». J'eus l'impression que sa voix coulait en moi comme

une vague chaude, faisant taire celle de ma petite sœur... Je pris une profonde inspiration, me redressais. Mes jambes me portaient à nouveau normalement. En tournant mon regard vers lui, je lui découvrais une expression intense de compassion au visage et à nouveau, quelque chose frémit dans ma poitrine. Il dit à mi-voix : « Tu vas arriver à contrôler tout ça. J'en suis persuadé. ». La voix de mon père fusant non loin me fit l'effet d'un réveil brutal : « Il n'y a rien de nouveau. Ils ne sont pas venus jusqu'ici. ». La main du balafré quitta instantanément mon épaule et il se tourna prestement vers mon père qui venait à nous avec la clef de la maison... Quand nous entrâmes, Torkenbold prit un moment pour attacher son cheval derrière la hutte, près du petit puits. Encore un peu secouée, je décidais de m'occuper l'esprit en tentant d'allumer un feu dans la cheminée. Dès que le sheriff nous eut rejoints, mon père nous dit : « Bien. On s'en tient à notre plan. On remonte leurs traces, on se met en place et on en fini avec ces chiens... Solène, laisse ça, on ne s'installe pas, on... ». Un craquement à l'extérieur nous figea tous comme un seul homme. Mon père se saisit de sa hache, le sheriff de son épée en se plaquant souplement contre la porte pour tenter d'observer les alentours par la petite fenêtre toute proche. En vain, il murmura à mon père : « Je ne vois rien d'ici. ». Je m'étais accroupie, une main sur la garde d'un de mes poignards. Ed et Colin aussi, chacun dans un coin de l'unique pièce. Un hennissement se fit entendre et le balafré ouvrit lentement la porte pour se glisser à l'extérieur. Mon père le suivit sans bruit. Audehors, Torkenbold surprit un homme qui tentait de calmer son cheval pour le subtiliser. Le sheriff le saisit brutalement par le col et lui mit la lame de son épée sous la gorge : « Tout doux l'ami, c'est mon cheval que tu veux voler... ». L'homme geignait en montrant ses mains désarmées, mon père vérifia qu'il ne soit pas armé et trouva une dague sous ses guenilles. En la voyant, le balafré dit au voleur : « En voilà une belle dague pour un loqueteux comme toi ! À qui l'as-tu prise ?

- À personne messire ! À personne ! Pitié laissez-moi partir ! Je croyais ce cheval perdu dans la forêt ! ». Mon père garda la dague et le sheriff relâcha son emprise pour jeter l'homme au sol. Colin, Ed et moi mettions juste un pied dehors quand il roula par terre. Mon père l'attrapa comme un sac pour le remettre sur ses pieds en demandant sèchement : « Qui es-tu ? Et que fais-tu dans la forêt ?

- Pitié je ne suis qu'un... Mais je te connais toi ! je suis Julius ! ». Le voyageur égaré dans la nuit, mon père se souvint. Il se souvint aussi de la méfiance que lui avait inspiré cet homme. En le toisant de son regard gris, il répondit : « Oui... Je me souviens de toi. J'avais raison de me méfier.

- J'ai failli mourir de froid cette nuit-là !

- Que fais-tu encore dans le coin toi qui dis être un voyageur ? ». L'homme marmonna quelque chose d'incompréhensible en faisant mine d'essuyer ses vêtements dépenaillés. Puis, d'un bond qui surprit tout le monde, il tenta de prendre la fuite en esquivant mon père et en bousculant Ed au passage. Mais Colin réagit assez vite pour lui sauter dessus et le plaquer brutalement au sol. Mon père l'attrapa plutôt violemment et le plaqua contre un mur de la hutte en grognant : « Je te le demande une dernière fois : qu'est-ce que tu fais encore ici ? ». L'homme eut un rictus mauvais suivi d'un sourire de dément mais ne répondit rien. Le sheriff s'approcha et lui arracha son écharpe en lambeaux avant d'écarter un peu ses vêtements au niveau de l'épaule, découvrant un tatouage en forme de lézard. Le balafré et mon père échangèrent un regard entendu, juste avant que ce dernier ne nous dise par-dessus son épaule : « Vous devriez rentrer dans la maison un moment. Nous avons à parler. Entre hommes. ». Le regard de Julius passa du défi à l'angoisse. Colin croisa les bras sur sa poitrine, il refusait d'être mis à l'écart. Et moi aussi. Je pris appui de l'épaule contre la hutte, faisant mine de nettoyer la lame de mon poignard. Edwynna nous dévisagea un instant l'air surpris, puis tourna les talons pour entrer dans la maison d'un pas rageur. Mon père nous regarda et Torkenbold lui dit : « Il est un peu tard pour les préserver non ? ». Pour toute réponse, mon père envoya un violent coup de genou dans le ventre de Julius qui s'écroula dans un cri. Mon frère et moi avions sursauté. Il se mit ensuite à tousser et à cracher en se tordant de douleur au sol. Le balafré réajusta ses gants de cuir clouté en disant : « Bien ! Maintenant que nous avons ton attention, nous allons pouvoir échanger de manière constructive. ». Mon père déposa sa hache près de moi sans un regard dans ma direction et retourna auprès de Julius qui semblait sur le point de vomir. Il le força à se relever : « Qui t'emploie ? Ton tatouage... Je connais cette guilde. Pourquoi es-tu dans ces bois ? ». L'homme peinait à retrouver une respiration normale et se débattait encore vaguement quand il cracha sur mon père. Ce dernier échangea un regard avec le sheriff qui haussa les sourcils en croisant les bras d'un air las, juste avant d'envoyer un coup puissant dans le genou droit de Julius. Un craquement sinistre se fit entendre, me causant un frisson incoercible. Je déglutis et jetai un regard à Colin qui ne semblait plus aussi à l'aise lui non plus. Julius hurla et s'écroula. Torkenbold fit un pas vers lui et posa le pied directement sur son visage. La botte de cuir ferrée lui écrasa la face dans l'humus alors qu'il gémissait et se tordait de douleur. Mon père s'approcha à son tour, et lui dit d'un ton froid : « Au cas où l'idée de fuir te revenait... ». Le balafré articula exagérément : « Maintenant nous

allons parler. N'est-ce pas ? ». L'homme gémissait, pleurait mais répondit péniblement : « Oui, oui... Pitié... ». Non sans s'appuyer lourdement dessus, le sheriff fit un pas pour ôter sa botte du visage de Julius. Mon père l'attrapa par le col et le traîna à nouveau jusqu'au mur de la maison. Mon frère et moi échangeons des regards furtifs, nous n'aurions pas cru notre père capable d'une telle violence. Julius s'assit sur le sol tant bien que mal en gémissant. Le balafré s'accroupit face à lui : « Vas-tu répondre à nos questions maintenant ou bien faut-il que mon compagnon te brise l'autre jambe ?

- O... oui ! Je... je vais parler mais... Je suis déjà... Déjà mort !

- Vu ce que tu tousses et craches oui, c'est certain... ». Le ton de Torkenbold était presque léger, d'un calme qui me sidérait. Julius hoqueta : « Non ! Les Orthons ! Quand ils sauront... Je suis mort !

- Raison de plus pour parler ! Combien sont-ils ? ». Le regard de l'homme passa, affolé, sur chacun de nos visages. Il tremblait de tout son corps et hésita à répondre. Ce temps d'hésitation parut trop long pour le balafré qui le gifla violemment. Les clous du gant avaient lacéré la joue de Julius, il émit un petit cri et dit aussitôt : « Sept !! Non six ! L'un d'eux est mort !

- Mort ?

- Un serpent des grottes ! Quand ils s'y sont installés... Il a marché sur un serpent qui hibernait ! Torbalt qu'il s'appelait ! C'était leur chef !

- Cela expliquerait pourquoi ils se sont débarrassés d'un des chevaux... Et pourquoi ils sont si mal organisés...

- C'est moi qui... C'est moi qui ai troqué le cheval malade. Avant qu'il ne crève comme les autres avant lui...

- Oui, c'est à ça que servent les gens de ta guilde. À faire le sale boulot...

- Mais... Qui êtes-vous ? Comment savez-vous... ». Torkenbold ne répondit pas. Il se releva et parut réfléchir en faisant quelques pas. Mon père lui, resta planté devant Julius, l'écrasant de son regard gris comme un ciel d'orage. Quand le sheriff s'approcha à nouveau, il se tritura la barbe et demanda : « Pourquoi es-tu venu ici, précisément, à cette hutte ? Que cherchais-tu ?

- L'un des leurs... manque à l'appel. Igmarr-le-fou.

- Le fou ?

- Un sauvage. Incontrôlable... Il a trucidé une paysanne à l'automne ! Pour un peu, ils étaient découverts à cause de lui ! Mais apparemment... Personne n'a cherché à savoir... ». Ces derniers mots me piquèrent au cœur, réanimant une colère noire que la stupéfaction avait éteinte. Le sheriff eût une expression méprisante en disant : « Et les chevaliers près du pont ? ». Julius essuya la morve qui lui coulait du nez avec sa manche d'un geste nerveux avant de dire : « L'incident malencontreux... Ils nous sont tombés dessus par hasard. Et ont été trop curieux... Armure ou pas, les Orthons les ont mis en pièces. ». Une lueur de haine passa dans le regard de l'homme quand il regarda mon père. Cette lueur disait « vous n'êtes pas de taille » ... Mon père s'accroupit à son tour et lui dit d'un ton calme : « C'est toi qui les as guidés dans ces forêts n'est-ce pas ? C'est ton métier... ». Julius frémit face au regard glacial qui le transperçait. Il bredouilla : « Oui... Je... Je suis... ». Le sheriff s'approcha encore un peu : « Ulysse... Pas encore. ». Mon père se releva sans quitter Julius des yeux et ajouta : « Le fou n'était pas seul quand il a tué la paysanne. Il y avait au moins trois hommes. ». En détournant le regard, Julius raconta, entre deux quintes de toux : « Il y avait Igmar et son frère Trotgir... Je... J'étais là aussi. On avait bu... Un peu trop. Vous savez ce que c'est... Ils voulaient des femmes ! Et j'avais aperçu celle-là un jour... Elle avait l'air d'être seule. ». La colère me serra la gorge progressivement. Colin fit quelques pas pour tromper sa nervosité, il respirait mal lui aussi. Le sheriff souffla, sourcils froncés : « Une proie facile, c'est tellement glorieux...

- Elle s'est défendue, une vraie furie ! Mais... Elle aurait mieux fait de s'abstenir... ça a mis Igmar dans un état... Son frère a bien essayé de le retenir mais... C'est une vraie bête vous savez ! C'est le plus grand et le plus fort de l'escouade ! Il n'y a que quand il a réussi à lui prendre son poignard qu'il s'est arrêté de... ». Torkenbold s'accroupit à nouveau face à Julius, un sourire cruel flottait sur ses lèvres et il dit : « Tu vois ce joli brin de fille là-bas ? ». Il me regarda sans comprendre, le balafré ajouta : « Cette fille-là a tué Igmar. En un coup... Le plus fort et le plus grand est mort de la main d'une jeune fille. Imagine un instant ce dont cette famille au complet est capable. ». Et il se releva sans plus mot dire. Julius nous dévisagea un à un, cherchant sans doute en nous la confirmation des mots du sheriff. Personne ne broncha, il se mit à bredouiller : « Vous comptez faire quoi ? Les attaquer ? Ils vont vous réduire en miettes ! ». Torkenbold soupira : « Tes amis... Quittent-ils souvent la grotte ? ». Comme il hésitait à répondre, mon père le gifla violemment, lui fendant la lèvre au passage. Vaguement sonné, il balbutia d'une voix

aigüe : « Non ! Non ! Ils ne s'aventurent pas loin sans moi ! Je peux vous indiquer... par où aller pour... ». Une autre gifle le fit taire, l'étourdissant pour le compte. Le sheriff dit sèchement à mon père : « J'ai d'autres questions à lui poser, modères-toi !

- Nous n'avons pas besoin de lui pour les trouver.

- Non mais il serait intéressant de savoir s'ils sont lourdement armés tu ne crois pas ?

- Quand tu en auras terminé...

- Je sais. ». Mon père ramassa sa hache et s'éloigna un peu de nous, scrutant les alentours. Le balafré poussa du pied Julius, le secouant jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux et se remette à tousser. Il reprit l'interrogatoire où il en était resté, le questionnant sur toutes les habitudes des barbares. Cela dura quelques minutes et, dévorée par la curiosité, je m'étais levée pour m'approcher. À un moment, il détecta ma présence du coin de l'œil mais m'ignora un instant pour interpeller mon père. Quand ce dernier arriva à sa hauteur, il souffla froidement : « J'en ai fini. » et il se dirigea droit vers moi. Il me surprit en prenant mon bras pour m'attirer vers la maison : « Nul besoin de ternir ce joli teint ! ». Je ne saisis pas sa phrase sur l'instant mais un cri étouffé m'éclaira. Je voulus me retourner mais le balafré passa prestement un bras autour de mon épaule, bloquant mon élan. Je plantais mon regard dans le sien alors qu'un gargouillis se faisait entendre juste derrière nous. Il ne me souriait pas quand il murmura : « Tu en verras assez sous peu. Oublie celui-là. ». Il y avait quelque chose de douloureux au fond de son œil bleu, de douloureux et inéluctable... Il me tint ainsi, un court instant, m'empêchant de me retourner pour voir mon père traîner le corps inerte de Julius derrière un gros chêne. Je fus troublée de ne ressentir aucune pitié pour cet homme. Quand Torkenbold ôta son bras de mes épaules, il s'éclaircit la voix et parut chercher ses mots avant de me dire doucement : « Nous allons partir. Préviens ta sœur je te prie... ». J'aurais pu jurer que ce n'était pas ces mots qu'il avait en tête sans savoir réellement pourquoi j'avais cette sensation. J'acquiesçais et allais retrouver Ed. Elle semblait figée, assise sur le lit de Sylvaine et me dit, dès que j'eus ouvert la porte : « Ça y est ? Ils l'ont tué ? ». Je bredouillais : « On va y aller...

- Ils l'ont tué ?

- Oui... Enfin je crois.

- Si on s'en sort, je ne remettrai plus jamais un pied dans cette

forêt. ». Elle attrapa son arc et sortit aussitôt, l'air furieux.

Chapitre 13 :

Pas cette fois.

Avant d'arriver en vue des grottes, il fallait marcher une longue demi-heure depuis la hutte de Sylvaine. Et l'entrée de celle où les Orthons se terraient se situait dans un enfoncement rocheux de quelques mètres. Ainsi, même en hiver où la végétation était moins dense, il fallait être de la région pour savoir qu'il y avait des grottes au pied du mont Kabe. Mais sans y être allés en personne, tous les gens des environs en connaissaient l'existence. Julius avait dû l'apprendre par les habitants du bourg, ce n'était pas très étonnant. Après, en trouver l'entrée n'était qu'une question de patience... Nous connaissions parfaitement ces grottes pour y avoir passé quelques nuits en été avec mes frères et sœurs. À cette époque où le danger et la mort ne faisaient pas partie de nos vies. Nous ne craignions pas les loups, ni même les ours, nous savions comment les faire fuir ou nous en cacher. Et surtout, nous ignorions à l'époque que notre père se cachait non loin pendant nos expéditions, en cas de pépin... Mais alors que nous nous remettions en marche vers les grottes, je réalisais que la forêt ne ressemblait plus à ce que nous avions connu. Je ne la reconnaissais plus, même si je savais qu'elle n'avait pas changé, que c'était uniquement mon regard qui avait changé. Curieusement, je ne ressentais pas de peur, pas d'anxiété. Juste une profonde nostalgie...

Après quelques minutes de marche, notre père fit stopper notre petite troupe : « Nous y sommes presque. Solène tu vas grimper par là jusqu'à l'autre versant. Soit prudente, tu te retrouveras au-dessus de l'entrée. Pas un bruit surtout, prends le temps, pas de précipitation. ». Puis il se tourna vers Ed : « Il y a un vieux sapin qui fait face à l'entrée, tu t'en souviens ?

– Oui.

– Grimpes-y, tu auras une vue dégagée sur le couloir rocheux et l'entrée. Et à cette distance, tu ne pourras pas rater la moindre cible, il y a quoi ? Cinquante mètres peut-être ?

– À peine si je me souviens bien. Et ils sont gros. ». Elle se força à sourire pour rassurer notre père qui s'adressa ensuite à Colin : « Nous

on se poste de chaque côté du renforcement, quand chacun sera en place, le signal et le sheriff...

- Moi j'ouvre le bal en arrivant bien en face de nos soupirants que j'espère empressés... ». Nous allions tous partir quand mon père nous dit presque à voix basse : « Attendez, vous trois ! N'oubliez pas que l'on chasse un gibier dangereux. Pas un bruit, pas un son. ». Puis d'un geste, il nous enjoignit à rejoindre nos postes. L'expression de son visage était extrêmement tendue, presque douloureuse... Le balafré resta en arrière le temps que chacun se mette en place. La pente que j'avais à gravir n'était pas très haute, peut-être quatre ou cinq mètres mais la roche était humide et friable. Je m'étonnais malgré tout de ne pas trop peiner à l'escalader. Cela me parut presque trop facile, et en arrivant en haut, je n'étais même pas essoufflée. Je me glissais lentement vers un petit à pic rocheux d'où je me trouvais effectivement au-dessus de l'entrée de la grotte. Des bruits lointains de conversations me parvinrent aux oreilles, ainsi que des couinements que je n'identifiais pas sur le coup. Pendant ce temps, Ed s'était glissée jusqu'au vieux sapin aux branches alourdies par le peu de neige qui subsistait encore. À la fois anxieuse et tendue, elle grimpa cependant souplement jusqu'à une haute branche massive d'où elle pouvait clairement voir l'entrée des grottes sans être repérable. Elle s'y étendit à demi sur le ventre pour observer en attendant le signal, son arc court déjà en main. D'où elle se tenait, elle put voir notre père et Colin avancer à couvert parmi les buissons morts, traversant des ronciers sans broncher jusqu'à rejoindre les emplacements prévus. Je ne pouvais apercevoir que mon père d'où j'étais, mais quand Colin imita le merle et qu'un autre sifflement lui répondit, je sus que chacun était en place. J'imitais l'oiseau à mon tour comme convenu. Les couinements à l'entrée de la grotte se firent plus intenses jusqu'à se transformer en jappements. Torkenbold fit son apparition au bout du couloir rocheux, passant à cheval entre mon père et Colin, presque à plat ventre dans les fourrés. Son cheval avançait lentement, au pas, et les jappements se muèrent en aboiements furieux. Les voix dans la grotte se turent mais je perçus un ou deux bruits métalliques. Mon cœur se mit à battre un peu plus vite, je fermais les yeux un instant en respirant profondément. Quand je les rouvrais, le balafré avait stoppé sa monture. Il dit quelques mots d'une voix forte dans une langue que je ne pouvais comprendre, l'Orthon. Comme rien ne se passait il dit alors : « Holà ! Que quelqu'un fasse taire ce maudit chien ! ». Ce qui arriva alors était hors de ma vue et m'a été raconté plus tard. Un Orthon sortit, sa hache sur l'épaule et vint calmer le chien d'une caresse. Le barbare semblait parfaitement détendu, il demanda distraitement au Sheriff : « Qui es-tu pour venir te perdre par ici ?

- Il semble que ce soit plutôt toi et tes hommes qui soyez perdus, si loin de votre île...

- Mes hommes ? Quels hommes ?

- Ceux qui se terrent comme des rats dans cette grotte... À moins qu'ils ne soient tous crevés comme... Torbalt ? ». L'Orthon blêmit vaguement. Il se redressa, la hache toujours sur l'épaule et dit, en serrant les mâchoires : « Tu sais beaucoup de choses on dirait petit homme... ». Le regard du balafré était tranchant et froid comme l'acier quand il ébaucha un petit sourire en coin. Le barbare dit quelque chose dans sa langue, je perçus à nouveau des cliquetis métalliques. Le sheriff se retrouva face à cinq Orthons armés de haches et d'épées. D'où j'étais, je ne pouvais les voir et donc encore moins les atteindre mais Ed, elle, s'était redressée, son arc était tendu et les muscles de ses bras commençaient à lui faire mal tant elle était nerveuse. Colin jeta un regard impatient à mon père qui lui fit non de la tête. C'est alors que Torkenbold dit d'un ton léger : « Puisque nous sommes au complet, j'ai un cadeau pour vous ! ». Il ouvrit le sac de toile qu'il avait pris à la chaumière et le jeta aux pieds des barbares. La tête tranchée d'Igmar le fou en sortit et roula jusqu'aux pattes du chien. Ce dernier la flaira timidement et s'en détourna aussitôt, oreilles basses. La fureur s'alluma dans les regards Orthons et celui qui avait parlé fut le premier à s'élancer vers le sheriff dans un rugissement. Une flèche siffla près de son oreille, les autres guerriers comprirent aussitôt que l'étranger à cheval n'était pas seul. Ils s'élancèrent à leur tour et je pus enfin les voir. Je me dressais sur mes jambes et tirais plusieurs flèches d'affilée avant de me reprendre et de viser les têtes. Ed atteignit l'un deux en plein visage au moment même où le balafré sautait au sol, son épée à la main. Mon père et Colin jaillirent de leurs caches et se jetèrent à leur tour dans la bataille. Le cheval du sheriff rua, prit la fuite et pendant une seconde, j'eus la vision confuse de la violence physique en pleine explosion. Les Orthons frappaient vite et fort, esquivant, roulaient au sol et se relevaient aussitôt. Je tirais flèche sur flèche, mais ces géants ne semblaient pas ressentir la douleur. L'un d'eux continuait de se battre avec deux flèches dans l'épaule et une en plein dos ! Tout à coup, l'un d'entre eux se mit à courir vers le sapin où était postée ma sœur. Elle tira sur lui plusieurs fois et à chaque flèche qui se plantait dans son corps, il rugissait et semblait courir plus vite ! Sans y réfléchir, je me laissais glisser contre la roche pour le poursuivre, passant tout près de Colin, au corps à corps avec un Orthon au sol. Je ne m'arrêtais pas de courir et en voyant le barbare percuter violemment le tronc de l'arbre, je levais les yeux. Edwynna fut déséquilibrée par le choc et glissa de sa branche. L'image d'Igmar tenant Jehannette par le cou me traversa l'esprit comme un tison

ardent, je sautais sur le dos du barbare, mon poignard en main. Ralentie par les branches, Ed tomba assez mollement sur le sol et du coin de l'œil, je la vis relever la tête. Ce fut comme une once de soulagement, une étincelle de victoire qui me donna une autre vision de l'instant que je vivais. Accrochée sur le dos de l'Orthon, je revivais une scène qui ne devait pas connaître la même fin. Alors qu'il tentait de m'arracher à lui, mon esprit se fixa clairement sur mon but : je ne voulais pas juste l'arrêter, je voulais qu'il meure. Au moment de planter mon poignard dans son cou, je déviais légèrement mon geste. Les secondes de cet instant me semblaient s'écouler au rythme de mes choix... Ma lame entra dans ses chairs sur la droite de son cou et, rassemblant toutes mes forces, je poussais le poignard vers l'avant en criant : « Pas cette fois fils de chienne ! ». Il s'écroula, et moi avec, mais j'eus l'impression de rebondir tant je me retrouvais vite sur mes pieds. En me retournant, je secouais machinalement mon poignard pour en chasser le sang et découvrais derrière moi Ed, le visage défait, totalement sidérée. Le Sheriff non loin semblait stupéfait lui aussi, mais il dû aider mon père qui chancelait. Tout cela avait été rapide, presque fulgurant. C'était fini et nous étions tous là. Colin se releva de sous l'Orthon qu'il venait d'occire et se précipita, comme ma sœur et moi, auprès de notre père. L'excitation fit place à la panique en découvrant sa blessure affreuse d'où le sang s'écoulait à flots. Colin saignait lui aussi légèrement à la tempe, mais il courut chercher le cheval du balafré. Pendant ce temps, mon père but de l'Anacoalt, le sheriff le força à en finir la fiole en disant à Ed : « Tu es la plus légère, tu vas monter avec lui et le ramener chez vous, Sylvaine saura quoi faire, il s'en sortira ! ». La blessure cessa instantanément de saigner mais mon père semblait bien affaibli. Colin et le Sheriff l'aidèrent à monter en selle et Ed monta à son tour. Je les regardais s'éloigner prestement sous le couvert des bois, la gorge serrée. En reprenant son souffle, Colin demanda au Sheriff : « Et maintenant ? »

- Maintenant ? On fait disparaître les corps. Ton père m'a parlé d'un gouffre au fond de la grotte. On les y jette avec leur foutu chien !

- Le chien ? Non ! C'est Lysbeth ! La chienne de Sylvaine !

- La chienne de... Misère, on ne jette pas le chien alors. ». Je retournais vers l'Orthon que j'avais égorgé et l'attrapais par les pieds pour le traîner vers l'intérieur de la grotte. J'étais pétrie d'inquiétude pour mon père... Le balafré vint m'aider en disant : « Bravo. Joli coup. Derrière la trachée, un coup bien net.

- Merci.

- Ne t'en fait pas trop pour ton père...

- Il... Pissait le sang !

- Un coup de hache en travers de la poitrine ça fait pisser le sang effectivement... Mais on y survit. J'en sais quelque chose. J'en ai pris un dans le dos il y a quelques années. Une cicatrice de plus et tu vois ? Je suis toujours là ! Merci à l'Anacoalt d'ailleurs. ». Alors que nous traînions le cadavre vers la grotte, il chancela et lâcha prise un instant pour se tenir les côtes. En écartant sa cape, je vis qu'il saignait lui aussi. Il leva les yeux au ciel en soufflant : « Merde... ». Il avait pâli, je vins le soutenir pour le forcer à s'asseoir sur un rocher tout proche : « Ça va, ça va, je vais bien ! Je vais recoudre ça et...

- Vous ne bougez pas de là, on se charge du reste avec Colin. ». Il respirait mal tout à coup et ne se rebella pas. Je traînais le cadavre jusqu'à l'entrée de la grotte quand un cri se fit entendre à l'intérieur. Colin. Je courrais à sa rencontre et le trouvait, à genoux, un carreau d'arbalète dans la cuisse. Un cliquetis m'avertit qu'on armait encore cette arme, je levais les yeux et découvrais un Orthon étendu sous une couverture, le faciès gris d'un moribond. Cette fois encore le temps parut se ralentir et je tirais mon poignard de ma ceinture comme dans un souvenir. Ma lame se planta en plein dans le front du barbare à la seconde même où il appuyait sur la détente. Je ressentis un choc à l'épaule sans savoir pourquoi et me penchais aussitôt sur mon frère. Sans dire un mot pour le prévenir, je brisais rapidement le carreau et arrachais le morceau restant de sa jambe. Il cria et me regarda d'un air ahuri pendant que je bandais sa jambe de mon écharpe en silence. Je l'aidais à se relever et l'emmenais s'asseoir auprès du sheriff qui demanda aussitôt : « Quoi ? Qu'est-ce que ? » Colin lui répondit en s'asseyant : « Il en restait un à l'intérieur... Malade à priori ! Mais armé ! ». Comme je repartais vers la grotte, le sheriff voulut se lever en disant : « Solène ! Attends ! Je t'accompagne ! Il y a peut-être encore des... ». Je m'étais retournée et il me regarda bizarrement, les yeux écarquillés. Colin se mit à me regarder de la même manière. Même Lysbeth, couchée aux pieds de mon frère, pencha la tête pour me regarder. En mettant les poings sur les hanches, je soupirais : « Je viens de tuer le dernier, je m'occupe des corps, tout va bien, restez ici... ». Le balafré se leva et demanda : « Tu es sûre ? Tu te sens bien ? ». Il commençait à m'agacer, je croisais les bras en soufflant : « Arrêtez de vouloir me protéger, j'ai juste un peu mal à l'épaule mais je peux me charger de ça toute seule. Je suis en pleine forme ! ». Les deux hommes échangèrent un regard incrédule et Colin me dit : « Solène... Ton épaule... ». En haussant un sourcil je lui dis : « Oui, j'ai dû prendre un coup, je... ». J'avais fait le geste de me masser l'épaule

et mes doigts entrèrent en contact avec quelque chose de dur. Je découvrais alors un carreau d'arbalète la traversant sans que je ne ressentisse la moindre douleur majeure. Mon premier réflexe fut de l'empoigner et de tirer dessus d'un coup sec. Colin et le sheriff blémirent et ébauchèrent un même geste pour m'en empêcher mais trop tard. J'avais le carreau en main. Le sortir avait été douloureux mais fugace, j'en étais moi-même surprise. En essayant de comprendre pourquoi depuis quelques heures, je me sentais en si bonne forme et maintenant si peu sensible à la douleur, je donnais distraitement le carreau au sheriff : « Restez-là, je vais faire le ménage. ».

Il ne me fallut pas plus d'un quart d'heure pour me débarrasser des six cadavres, poussés l'un après l'autre dans le gouffre qu'on appelait « la gueule du dragon ». Un puits naturel si profond que lorsqu'on y jetait une torche, on pouvait compter jusqu'à cinq lentement avant de la voir s'éteindre. J'y jetais aussi tout ce qui aurait pu laisser penser à un campement sur les lieux. Jusqu'aux gamelles et aux armes. À l'exception de l'arbalète que je décidais de garder. Elle ne portait aucune marque distinctive, si ce n'est un peu du sang de celui qui avait tenté de m'abattre avec... Quand je ressortais, Colin et le sheriff n'avaient pas bonne mine. Ce dernier soupira : « J'avais de quoi nous soigner dans ma sacoche mais elle est restée accrochée à ma selle... Quel idiot ! ». Je déchirais un peu la jambe du pantalon de mon frère pour examiner sa blessure, elle saignait moins et les bords étaient bien nets. Quelques points de suture suffiraient... Puis je me tournais vers le sheriff qui me regarda avec un air amusé : « Que comptes-tu faire au juste ? ». Sourcils froncés, je soufflais bruyamment en lui répondant : « Je sais recoudre une plaie. Chacun de nous sait le faire, Sylvaine nous l'a appris !

- Si j'avais ce qu'il faut, je l'aurais déjà fait moi-même fillette !

- J'ai ce qu'il faut. ». Je sortais un petit nécessaire de couture de la poche de mon gilet et son air amusé disparut. Une bourrasque humide nous surprit tous les trois, Colin me dit : « On devrait peut-être se mettre à l'abri dans la caverne, le ciel est bas, il va sûrement pleuvoir... ». Après un regard au ciel, je lui répondais : « Le mieux serait encore de rejoindre la hutte de Sylvaine. On ne sait pas de quoi souffrait celui qui nous a tirés dessus et avec vos plaies... Tu pourrais marcher jusque là-bas ?

- En y allant doucement oui.

- Et vous ? ». Le balafré haussa les épaules en disant : « Bien sûr ! » mais son teint de plus en plus pâle m'inquiéta un peu. Quand ils se levèrent, je me glissais sous son épaule pour l'aider à marcher et il tenta de plaisanter en disant : « Si tu ne sentais pas si bon, je ne te laisserais pas faire. Mais ça rendra le chemin plus agréable... ». Je ne réagis pas et nous retournâmes ainsi vers la petite maison forestière...

Il se mit à pleuvoir à verse quelques minutes avant que nous n'arrivions à la hutte. À mesure que nous avançons, j'avais senti le poids de plus en plus lourd du sheriff sur mon épaule. Et sa respiration de plus en plus courte... Quand nous entrâmes enfin à l'abri de la pluie, Colin se laissa tomber sur une chaise devant la cheminée en se mit en quête d'allumer un feu. Lysbeth se précipita dans le vieux panier de vannerie qui lui servait de couche et se roula joyeusement dedans. Je déposais le sheriff sur le lit et l'aidais à ôter sa cape et son pourpoint. Il était d'une pâleur effrayante et d'une faiblesse qui ne lui laissait plus le loisir de plaisanter. Quand il s'étendit en fermant les yeux, j'en profitais pour écarter un peu sa chemise gorgée de sang afin de jeter un œil à sa blessure. Ce n'était pas beau à voir, une plaie longue comme ma main, un coup d'épée sans doute, le long des côtes. Comme il rouvrait les yeux, il balbutia : « Donne-moi du fil... Et une aiguille que je me... ». Et il perdit connaissance. Je lui ôtais ses bottes, l'allongeais mieux sur le lit et Colin me dit : « Comment est sa blessure ? Tu crois que tu peux le recoudre ? Vraiment ? »

- Oui je peux. Est-ce que ça suffira pour qu'il survive, ça je n'en sais rien.

- Commence par lui alors. Moi je ne saigne plus trop. ». Le feu commençait à crépiter dans l'âtre quand je trouvais enfin une bouteille d'alcool sur une des étagères de Sylvaine. De l'eau-de-vie de cerise en fait. Mais cela ferait l'affaire sans autre choix disponible. Comme elle me l'avait appris, je fis tremper le fil et l'aiguille dans une coupelle d'alcool. Je me lavais les mains à l'eau-de-vie avant de me tourner vers le balafré inconscient et de découper sa chemise avec mon poignard. J'avais beau faire mine de savoir ce que je faisais, mes mains tremblaient. Sur son torse maculé de sang, je découvrais une multitude d'anciennes cicatrices de toutes sortes et formes. Et une musculature noueuse qui me perturbait un peu. J'imbibais un linge propre d'alcool et nettoyais autour de la plaie en gestes lents et précautionneux. J'appréciais qu'il soit évanoui mais redoutais qu'il ne sursaute et s'éveille au premier coup d'aiguille. Dans la petite pièce

réchauffée par le feu de l'âtre, je commençais à étouffer. J'ôtai mon gilet, remontais les manches de ma chemise et nouais solidement mes cheveux en arrière avant de me passer une nouvelle fois les mains à l'eau de vie. J'étais de plus en plus perturbée. À la fois par la tâche que je devais accomplir et par ce corps d'homme que je devais forcément toucher. Colin m'observait et me souffla : « Tu vas te nettoyer les mains combien de fois ? »

- Ferme-là. ». Quand j'approchais enfin l'aiguille de la peau du sheriff, je déglutis péniblement et me lançais finalement en guettant un sursaut. Un point, puis deux, trois... Il ne bougeait pas. Et cela commença à m'inquiéter. Après le quatorzième point de suture, le dernier, je posais mon oreille contre sa poitrine pour écouter son cœur. Lent mais régulier. Vaguement rassurée, je nettoyais une dernière fois la plaie recousue, et lui faisais un bandage de fortune avec un drap que j'avais pris soin de découper avant de commencer. J'en profitais pour lui ôter les restes de sa chemise et les jeter au feu. J'eus une demi-seconde de flottement en découvrant ses larges épaules, une bouffée de chaleur me ramena très vite à la réalité. Je remontais la couverture sur lui et me tournais aussitôt vers mon frère qui me regardait en souriant. En préparant l'aiguille et un nouveau fil pour sa blessure, je lui demandais : « Quoi ? Qu'est-ce qui te fait sourire comme un crétin ? Tu n'as donc plus mal ? »

- Oh si, un mal de chien ! Ça me tire dans toute la jambe ! Mais c'est toi. C'est toi qui me fais sourire. Tu es tellement appliquée ! On dirait Sylvaine !

- J'ai juste retenu ses leçons. Allez à toi !

- Va doucement hein !

- Ça va piquer... ». Je versais un peu d'alcool directement sur sa plaie et il se mordit le poing pour ne pas crier. C'était une taquinerie. Une taquinerie douloureuse certes, mais il la comprit... Trois petits points de suture plus tard, je faisais un bandage propre à la cuisse de mon frère. Il me dit d'une voix un peu éteinte : « Tu crois qu'il va s'en tirer ? »

- Qui ça ? Lui ?

- Non, papa...

- Je fais confiance à Sylvaine. S'il y a quelqu'un dans la région qui peut le soigner, c'est elle. Et tu le sais très bien.

- Oui mais je ne peux pas m'empêcher de...

- Colin. Comme je te l'ai déjà dit : Ferme-là. Repose-toi. Je vais t'installer un petit coin devant le feu, tu pourras allonger ta jambe... Et puis je nous ferais une tisane.

- Comment peux-tu avoir encore autant d'énergie ?

- Je ne sais pas. Je trouve ça bizarre aussi. Je me demande si ça n'aurait pas un rapport avec le remède que m'a donné Sylvaine. Elle m'a vaguement parlé d'effets secondaires mais je ne sais plus trop...

- J'aurais dû en prendre aussi, je suis vanné ! ». Il s'étendit à demi sur une couverture que je lui avais installée devant l'âtre et je m'agenouillais à côté de lui pour préparer une tisane. Lysbeth nous rejoignit, réclamant des caresses à mon frère en se roulant sur le dos. Je surveillais toujours du coin de l'œil le sheriff, guettant sa respiration par les mouvements légers de la couverture sur son torse. J'eus pendant une seconde à nouveau la vision de ses nombreuses cicatrices et je réalisais à quel point l'existence de cet homme avait dû être violente. Mais je ne sus me dire s'il fallait aimer la vie pour continuer sur ce genre de voie, ou bien goûter la douleur et le défi à la mort... Quand je servais un bol de tisane à Colin, j'étais perdue dans ces pensées. Il me demanda : « À quoi penses-tu donc avec cet air si sombre ? ». Je soupirais avant de répondre : « Rien de précis. Je suis inquiète pour papa... Et un peu pour lui aussi.

- Moi aussi. Surtout pour papa. Même si j'ai toute confiance dans le savoir de Sylvaine... C'était une vilaine blessure.

- Il paraît qu'on survit facilement à ce genre de blessure...

- Qu'en sais-tu ?

- C'est le sheriff qui me l'a dit. Il s'est pris un coup de hache dans le dos et a survécu. Et papa est bien plus fort que lui je pense. Physiquement en tout cas.

- Oui, tu as sans doute raison... Mais dis-moi, c'est quoi cette tisane ? Elle est bonne !

- Camomille et Mélisse, c'est ce qu'il y a d'inscrit sur le pot en tout cas... Mais avec tous ses mélanges d'herbes, je pourrais aussi bien nous avoir fait une tisane contre la petite vérole que ça en reviendrait au même ! ». Il émit un léger rire, regarda son bol et me dit doucement : « Je suis heureux qu'on en soit tous sortis vivants. Papa

survivra, j'en suis persuadé. ». Nous échangeâmes un sourire et il s'allongea encore un peu plus. Je m'étendais près de lui et croisais les mains derrière ma tête pour me reposer un peu, même si je ne ressentais aucune fatigue. La chienne vint se caler entre nous en soupirant bruyamment...

Au dehors, le jour déclinait et la pluie n'avait pas cessé de tomber. Elle finirait bien par faire fondre les dernières traces de neige qui subsistaient encore. À la tombée de la nuit, un vent glacé se leva, déclenchant mille et un craquements de branches tout autour de la maison. À chaque rafale de vent, un courant d'air s'infiltrait sous la porte et faisait trembler la petite fenêtre. Colin s'était endormi depuis longtemps quand je me levais pour calfeutrer le bas de la porte avec ma cape. Ceci fait, je remis une bûche dans le feu et ôtais mes bottes sans bruit. Pour tromper mon ennui, j'étais nos vêtements humides un peu partout afin qu'ils sèchent. Le balafré gémit dans son sommeil, je m'approchais et posais délicatement une main sur son front. Il était chaud mais pas fiévreux. Pendant un instant dans la lumière dorée du feu renaissant, je me pris à observer le visage endormi de cet homme que je connaissais si peu. Il avait un profil sans tare, un nez bien droit, presque pointu. Une ligne de mâchoire quasiment angulaire que sa barbe taillée mettait en valeur. Sans y penser, je m'assis au bord du lit. Ce que je regardais me plaisait, ça ne faisait aucun doute. À la lueur des flammes, les cheveux gris sur ses tempes brillaient comme des fils d'argent, tranchant distinctement avec la couleur brune de sa chevelure. Quel âge pouvait-il avoir ? À peu près le même que notre père, quarante, quarante-cinq ans ? Sûrement pas plus. Quelques rides élégantes, une carrure encore indéniablement impressionnante et ce parfum de cèdre et de cuir qui ne le quittait pas. Je me penchais légèrement pour en humer les effluves et justement au même instant, il se tourna sur le côté sans s'éveiller. Sur le coup, je me pétrifiais avec un rictus gêné. Puis, voyant qu'il dormait toujours profondément, je jetai un œil à son pansement en écartant délicatement la couverture. Par soucis médical bien sûr. Une légère auréole rouge, la suture avait un peu saigné mais rien d'alarmant. Mes yeux suivirent ensuite machinalement le tracé d'une cicatrice remontant le long d'un de ses bras jusqu'à son épaule. Cette épaule large et musculeuse... Mon regard suivit ensuite trois marques, comme des coups de griffes partant de la base de sa gorge et descendant jusqu'au milieu de son torse. Il faisait trop chaud dans cette petite maison, mais je remontais quand même la couverture sur le blessé endormi, d'une main tremblante. Non sans effleurer au passage la cicatrice de son bras du bout des doigts. Il n'était pas fiévreux mais je n'en aurais pas dit

autant pour moi. Sans doute parce que je n'avais jamais vu d'aussi près un autre corps d'homme que celui de mon père ou de mon frère. C'est ce que je choisis de penser pour m'expliquer ce trouble. J'allais m'asseoir à table et me resservais un peu de tisane en m'efforçant de regarder ailleurs que vers le lit. En proie à des sensations nouvelles, je cherchais quelque chose sur quoi fixer mon esprit sans y parvenir. Je n'arrivais plus à m'inquiéter pour mon père, quelque chose s'était remis à vibrer dans ma poitrine. Quelque chose qui ne laissait rien de négatif pénétrer mon esprit. Et puis, aucun de nous n'avait péri. Jehannette et Justine étaient vengées et toute trace des Orthons, effacée. Quelque chose de lumineux avait remplacé la colère qui m'avait rongée trop longtemps. Et je n'avais aucune envie que cette lumière disparaisse...

Chapitre 14 :

Qu'importe le flacon.

En plein milieu de la nuit, un bruit de liquide tout proche de mon oreille m'éveilla. Je m'étais endormie affalée sur la table, et en levant les yeux, je distinguais une haute silhouette dans la pénombre. Comme je me redressais, Torkenbold dit à voix basse : « Ce n'est que moi, rendors-toi... ». Il venait de se servir une tasse de tisane froide et l'avalait d'un trait. Je m'étirais un peu. Il écarta la couverture qu'il avait mise sur ses épaules et me dit, en montrant le pansement : « Tu as bien travaillé, ça ne saigne plus. Merci. ». Je bâillais à m'en décrocher la mâchoire avant de lui répondre : « De rien. Il reste de la tisane ?

- Froide oui, tiens. ». Il s'assit précautionneusement sur un petit tabouret en face de moi, et remplit mon gobelet de terre cuite. Les ronflements de Colin se mêlaient à ceux de Lysbeth qui ne l'avait pas quitté. Leur concerto me tira un sourire et fit doucement pouffer le sheriff. Nos regards fatigués mais souriants se croisèrent dans la lumière mourante de l'âtre. Pendant une longue seconde, où je ne baissais pas les yeux. Il en parut vaguement gêné, toussota et dit presque en chuchotant : « J'ai mis la dernière bûche dans le feu, j'espère que... J'espère que ça va repartir. ». Sans réfléchir, je lui demandais : « Et vous ?

- Quoi ?

- Quand repartez-vous ? ». Je l'avais surpris. Je m'étais surprise moi-même à dire vrai. Il détourna le regard un instant et prit un air détaché : « Oh moi ! Dès que je serai sur pied, autant dire dans peu de temps... Je dois aller rendre compte à la couronne. C'est mon métier.

- Espion royal c'est ça ?

- On peut dire ça oui. Mais pour l'heure à Pierre Fendue je suis sheriff n'est-ce pas ? ». Il me fit un furtif clin d'œil avant de reprendre de la tisane. Je lui répondis d'un sourire entendu et il détourna encore le regard pour observer le feu qui reprenait peu à peu. J'aurais pu parier qu'il évitait de me regarder en face et quelque part, cela m'amusait. Je lui demandais à voix basse : « Je peux vous poser une question un peu... Personnelle ? ». Sans détourner son visage des

flammes naissantes, il répondit : « En général c'est moi qui pose des questions personnelles...

- Vous n'êtes pas obligé de répondre...

- Que veux-tu savoir ?

- Toutes vos cicatrices... Il y a longtemps que vous exercez ce... Métier ? ». Il baissa les yeux sur son pansement avant de répondre : « Tu as l'œil on dirait...

- Difficile de les rater.

- Certes. Oui, il y a longtemps que j'exerce... Mais je n'ai pas toujours opéré en toute discrétion. J'ai été soldat, comme ton père. Plus longtemps que lui évidemment. Pendant qu'il vous prenait sous son aile je... Faisais mes armes disons...

- Des années de combats et de cicatrices...

- Les plus douloureuses sont invisibles. Je comprends que ton père ait voulu se construire une autre vie ici...

- Vous l'enviez ?

- J'envie son courage oui. Il en faut pour se lancer dans une vie de famille seul. Enfin, sans épouse du moins. Les femmes sont les piliers d'une famille... ». Il avait prononcé ces derniers mots presque dans un souffle, le regard dans le vague. Je regrettais de l'avoir amené à cette mélancolie par mes questions. Mais il soupira et, m'adressant un regard de biais, il me dit : « Tu es douée pour faire parler les gens fillette.

- C'est sûrement parce que vous êtes fatigué. Vous devriez retourner dormir...

- Oui... Je devrais... ». Dans la pénombre, je vis le bleu de son œil luire d'un éclat aussi intense que fugace. Il se leva et retourna s'étendre sur le petit lit d'où ses pieds dépassaient. Il se tourna sur le côté, me laissant à voir le haut de son dos et dit doucement de sa voix rocailleuse : « Bonne nuit Solène ». Un sourire flottait sur mes lèvres en répondant : « Bonne nuit sheriff Torkenbold... ». Il se redressa un peu et ajouta : « Mes amis m'appellent Tork. ». Je ne répondais rien et sentais mes joues s'enflammer sans savoir vraiment pourquoi.

À l'aube, les couinements de Lysbeth m'éveillèrent. Elle grattait à la porte pour sortir. La tête embrumée, je lui ouvrais machinalement. Un soleil pâle me vrilla le crâne et m'aveugla pendant une seconde. Colin se leva en jurant après sa blessure, et le sheriff s'assit mollement dans le lit. Un air frais s'engouffra dans la maisonnette, faisant frissonner mes deux compagnons. Avec un sourire amusé, je refermais la porte en disant : « Il n'y a plus de bois pour le feu, je vais sortir en chercher un peu, ainsi que de l'eau au puits... ». Le balafré s'assit au bord du lit en ramenant la couverture sur son dos. En passant près de lui pour ramasser mes bottes, je lui demandais : « Ça va ce matin ? La blessure ? ». Il porta une main sur son pansement et opina du chef, encore à moitié endormi. Quand je sortais, il dit à Colin : « Elle est toujours aussi vaillante le matin ? »

- Non, c'est plutôt le contraire d'habitude. Mais Solène a le don de surprendre son monde...

- Ce n'est rien de le dire. Où est ma foutue chemise ?

- Elle a fini au feu. Ma sœur a dû la découper pour vous soigner.

- Et mon pourpoint ?

- Il doit être par là... ». J'entrais en cet instant et m'exclamais : « Vous ne comptez pas courir la forêt maintenant ? ». Le sheriff me regarda, surprit : « Il faudra bien qu'on quitte cette cahute non ? »

- Vous avez perdu beaucoup de sang, vous n'êtes pas en état de marcher jusqu'à la chaumière. Ni l'un ni l'autre. Je vais y aller, moi. Et je reviendrai avec les chevaux.

- Tu as pris les choses en mains on dirait.

- Je suis la seule en état de le faire. Vous avez l'air d'un fantôme et Colin... Est bien trop douillet. ». Mon frère protesta : « Hey ! »

- Je plaisante petit frère. Mais autant ne pas risquer de faire sauter vos sutures n'est-ce pas ? ». Ils échangèrent un regard incertain et Torkenbold conclut : « En effet... Mais toi, qu'en est-il de ta blessure à l'épaule ? »

- Ce n'est rien. Je n'ai même pas mal. Sylvaine y jettera un œil. Bien, puisque nous sommes d'accord, vous avez tout ce qu'il faut pour vous faire une bonne tisane. Je serai vite de retour, soyez sages les filles ! ». Et je sortais aussitôt en m'enroulant dans ma cape. Je pressais le pas pour rentrer au plus vite à la chaumière, Lysbeth me rejoignit

en remuant vivement la queue. Je l'incitais à me suivre et elle se mit à trotter joyeusement à mes côtés. En la voyant faire, je n'eus aucun mal à deviner comment les Orthons l'avaient attirée à eux. Elle était grasse comme un moine, au moins ils l'avaient bien nourrie. Elle courrait et jappait comme un chiot, je me réjouissais d'avance de la fête qu'elle ferait à sa maîtresse...

Moins d'une demi-heure plus tard, j'étais au bas de la colline du bosquet et accélérais encore mon allure jusqu'à la maison. Alertée par les jappements de Lysbeth, Sylvaine apparut sur le pas de la porte. En me voyant son visage s'illumina, elle me serra dans ses bras et s'écria, en découvrant Lysbeth qui se roulait à ses pieds en couinant plus fort que jamais : « Lysbeth ! Ma pouilleuse ! Tu es en vie fille de rien !! ». Elle s'accroupit auprès de sa chienne et je rentrais aussitôt pour voir mon père. Savoir enfin s'il allait aussi bien que je l'avais espéré. Je surpris Ed qui était assise auprès de lui sur le lit. Elle se leva et je la serrais brièvement contre moi avant d'aller embrasser mon père. Il avait le teint gris mais se tenait là, assis droit dans son lit, le sourire aux lèvres et les bras tendus vers moi. Je me coulais doucement contre lui, par peur de le faire souffrir. Il souffla, en embrassant mon front : « Ma fille... Où sont les autres ? ». J'ôtai ma cape et me servais un peu de lait de chèvre en disant : « Le sheriff était blessé lui aussi. Je l'ai recousu et il a l'air d'aller mieux. Il ne saigne plus en tout cas. Colin a pris un carreau d'arbalète dans la cuisse et moi, un dans l'épaule. Il restait un Orthon moribond au fond de la grotte, il nous a surpris mais je lui ai réglé son compte. Ensuite j'ai balancé les corps et toutes leurs affaires dans la bouche du dragon. Voilà. Je viens chercher les chevaux pour ramener les blessés. Là ils sont chez toi Sylvaine, on y a passé la nuit. ». Ed, Sylvaine et mon père me regardaient, bouche bée. J'avais raconté tout cela d'un trait, presque distraitemment, en engloutissant du fromage et du pain laissés sur la table. Sylvaine s'approcha et me demanda d'un air inquiet : « Tu as pris un carreau dans l'épaule ?

- Oui, là, regarde. Mais je l'ai enlevé de suite et je n'ai même plus mal. ». J'écartais ma chemise à peine tachée de sang et découvrais, médusée, que la plaie de ma blessure était déjà refermée. Je soufflais alors, pour moi-même : « Ça, ce n'est pas normal... ». Sylvaine réprima un sourire et me dit : « Le remède que je t'ai donné aile de corbeau...

- Et... C'est ton remède aussi qui me donne cette impression d'être... Pleine d'énergie ?

- Oui... ». Mon père eut soudain une expression grave en

demandant à Sylvaine : « Qu'est-ce que tu lui as donné ? ». Elle évita son regard et remplit un sac de victuailles précipitamment en disant : « Nous en parlerons plus tard, j'ai du travail dans la forêt. Allons-y Solène, il ne faut pas tarder... ». Et elle sortit aussitôt à pas rapides. Face aux mines interrogatives de mon père et ma sœur, je la suivis sans plus mot dire en attrapant ma cape et un autre morceau de fromage au passage. À l'extérieur, je retrouvais Sylvaine auprès du cheval de Torkenbold, accrochant son sac à la selle. Comme elle semblait soudain nerveuse, je lui demandais : « Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi papa a eu l'air... »

- Ton père s'en fait pour un rien comme d'habitude !

- Sauf que là, tu as clairement pris la fuite. Si tu ne m'expliques pas, on ne bouge pas d'ici. ». Je croisais les bras sur ma poitrine d'un air résolu. Elle soupira en roulant des yeux et me dit d'un ton sec : « Et si on ne bouge pas d'ici, ton beau balafré pourrait bien mourir d'une fièvre fulgurante.

- Mon... Mais non ! Comment peux-tu...

- On y va oui ou merde ? ». Elle semblait désormais frôler la colère. Je l'aidais à se mettre en selle et montais ensuite le cheval gris. Je savais à peine me tenir sur un cheval contrairement à Sylvaine, j'eus toutes les peines du monde à la suivre alors qu'elle menait sa monture au trot. Heureusement, nous fûmes vite arrivées devant chez elle et ce, sans avoir échangé un mot. Elle me boudait ostensiblement, ainsi certaine de ne pas avoir à répondre à mes questions. En mettant pied à terre, elle fit une grimace et observa autour d'elle comme si elle cherchait quelque chose. Puis elle me passa distraitement le licol de sa monture et entra sans un regard pour moi. Je maugréais : « Et en plus, elle me prend pour son palefrenier... Mon beau balafré ! N'importe quoi ! ». Quand j'entrais à mon tour, passablement agacée, la mine inquiète de Colin m'accueillit, je lui demandais aussitôt : « Quoi ? Qu'est-ce que... »

- Le sheriff n'est pas bien, il brûle de fièvre ! Il est sorti tout à l'heure et... Il a vomi, j'ai dû l'aider à rentrer ! ». En me tournant vers Torkenbold, j'avais la gorge serrée. Qu'est-ce que j'avais pu faire de travers pour qu'il n'aille pas mieux ? Sylvaine était à son chevet, examinant sa blessure. Elle m'adressa un regard furtif où je pus lire qu'elle regrettait d'avoir été l'oiseau de mauvais augure. Comme je m'approchais, elle me dit : « Je ne crois pas que sa fièvre soit due à la blessure. Les sutures sont propres, pas de boursouflures. Tu as dit qu'il y avait un malade chez les Orthons ? »

- Oui, pas frais du tout.
- C'est peut-être ça.
- Mais lui n'est pas entré dans la grotte... Tu n'as qu'à lui donner de ton remède, dans la fiole violette ! Celui que tu m'as donné !
- Je ne suis pas sûre que ça aurait le moindre effet sur lui...
- Pourquoi ?
- C'est... Compiqué !
- Non c'est simple : tu lui donnes de ton élixir miraculeux, il guérit et chacun rentre chez soi, fin de l'histoire ! ». Je m'étais un peu emporté et en le réalisant, je me sentais ridicule. Colin me dévisagea et Sylvaine vint à mon secours en me disant doucement : « Ne t'inquiète pas, je vais lui en donner. On ne sait jamais, ça peut marcher. Mais je vais préparer une autre potion, au cas où... Colin, tiens, mets de cet onguent sur ta blessure, ça évitera tout risque d'infection. Autant limiter les dégâts si celui-ci est malade d'autre chose. ». Il prit le petit pot de terre qu'elle lui tendait et s'assit en me disant : « Tu es bizarre Solène, je ne te reconnais plus... ». Il m'agaça prodigieusement et après l'avoir transpercé d'un regard noir, je sortais en disant : « Je vais chercher du bois ! ». Au dehors, je marchais vite. Trop vite pour chercher réellement quoi que ce soit. Je me sentais honteuse sans savoir exactement de quoi et cela réveillait une colère que je croyais définitivement éteinte. Comme je m'éloignais un peu de la maison, une odeur nauséabonde me piqua les narines, me ramenant aussitôt à la réalité. Une odeur de charogne. Je balayais les alentours du regard et sursautais presque en découvrant un pied dépassant de derrière un arbre. Je m'approchais prudemment et me retrouvais face au cadavre de Julius. Ce « détail » nous avait échappé à tous, mais pas aux animaux de la forêt qui, visiblement avait commencé à s'y intéresser. Il lui manquait une partie du visage et une de ses jambes avait été rongée jusqu'à l'os. C'était horrible à voir mais mon attention fut attirée par la dague qu'il avait plantée en travers de la gorge. Quand je la lui ôtais, le son visqueux et sourd des chairs mortes me tira une grimace. J'examinais la dague, sa longue et fine lame, son manche en métal jaune et la petite pierre verte qui y trônait. Avec un regard froid vers le visage disloqué de Julius, je murmurais : « Je ne sais pas à qui tu l'as volé mais maintenant... C'est la mienne. ». Je m'accroupis un instant pour essuyer le sang mort sur la lame contre le manteau du cadavre, quand un son familier se fit entendre. Un grognement. Plutôt proche. Je me figeais et regardais lentement

autour de moi. À un jet de pierre, quelque chose de rapide se mut entre les arbres. Un autre grognement dans la direction opposée. Des loups. Je me relevais à pas mesurés et en aperçut un à moins de cinq mètres. Du coin de l'œil, je voyais la maison de Sylvaine et une seule option me vint en tête : courir. Vite. Ce n'était d'ordinaire pas la chose à faire mais la meute était trop proche et trop intéressée par le cadavre pour que je tente quoi que ce soit d'autre. Je pris une profonde inspiration et me mettais à courir sans me retourner. Il y avait à peine vingt-cinq mètres à parcourir mais je pus entendre des bruits de cavalcades et des halètements derrière moi juste avant d'atteindre la porte et d'entrer comme un chien dans un jeu de quilles. Lysbeth, qui était restée auprès de sa maîtresse se mit à aboyer comme une furieuse alors que je bloquais la porte. Je m'exclamais : « Il est bien temps de me prévenir toi ! ». Elle partit aussitôt se terrer dans son panier. Colin regarda par la fenêtre et dit, alors que je me laissais tomber sur une chaise pour reprendre mon souffle : « Ils en ont après toi on dirait...

- Non, c'est le corps de Julius qui les a attirés.

- Merde, je l'avais oublié celui-là.

- Eux non, quand ils auront mangé un peu, ils iront peut-être jouer ailleurs...

- Les chevaux ! ». Pendant que nous parlions, Sylvaine nous surprit en ouvrant la porte calmement et en jetant une bouteille contre un arbre tout proche de la maison. En se brisant, la bouteille libéra une fine poussière blanche qui parut mettre les loups en fuite. Puis elle rentra, tout aussi calmement et nous dit : « De la poudre d'Arachus. Ils ont horreur de ça... Quoi ? Comment croyez-vous que j'ai survécu aussi longtemps dans cette foutue forêt ? ». En ôtant ma cape, je m'approchais du sheriff, visiblement inconscient. Face à mon air inquiet, Sylvaine me dit, en fouillant dans un de ses petits coffres : « Je lui ai donné du sang de merle avant qu'il ne sombre. C'est le remède que je t'ai donné. Mais c'est un élixir particulier, il n'a pas les mêmes effets sur tout le monde. Et plus on est jeune, mieux c'est. ». Je posais une main sur le front brûlant du sheriff et soufflais : « Il n'est pas si vieux... ». L'alchimiste fit une pause pour m'observer et ajouta : « Non c'est vrai. Et si je retrouve ce baume à l'ortie noire, je pourrai vite faire tomber sa fièvre. En tout cas, je te félicite, tu as finement recousu sa blessure, c'est du beau travail, très propre. ». Je haussais brièvement les sourcils dans un soupir avant d'aller m'asseoir auprès de mon frère qui mangeait de bon appétit. Il me tendit un bout de pain mais je le refusais d'un geste. En mâchant bruyamment, il tenta

de détendre l'atmosphère : « Sylvaine m'a dit que papa allait mieux déjà. Tu as eu le temps de lui parler ?

- Un peu, il a l'air bien oui. Encore faible mais...
- On le serait à moins ! Mais dis-moi...
- Quoi ?

- Je croyais que tu ne l'aimais pas trop celui-là... ». Il pointa son canif en direction du balafré avec un vague sourire. Je lui adressais un regard noir, il ajouta : « Oh ça va, ne t'énerve pas ! Je pensais être le seul à avoir un cœur dans cette famille et là... Je trouve ça plutôt rassurant ! Par contre je ne suis pas sûr que tu mises sur le bon cheval...

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je me fiche de ce type comme de ma première paire de gants !

- Ah oui ?

- Complètement. ». Je croisais sèchement les bras sur la table quand il se pencha un peu et me dit à l'oreille : « Dans ce cas, tu t'en fiches de savoir qu'il t'a réclamé tout à l'heure à son réveil... ». Quelque chose de fulgurant me traversa le cœur et j'en demeurai pétrifiée. Je ne voulais pas que Colin perçoive mon trouble. Je ne bougeais pas d'un cil. Il me fallut tout de même m'éclaircir un peu la voix avant de répondre, sans le regarder : « Et ?

- Et... Et bien si toi tu t'en fiches, lui en tout cas...
- Colin ?
- Oui ?

- Ferme-là. ». Il émit un petit ricanement et continua de manger de bon appétit. Toujours aussi raide que la justice, je posais mon visage dans mes mains en évitant de regarder mon bouffon de frère. Mais je sentais mes yeux humides et ma respiration légèrement oppressée par une émotion qui me dépassait. La pièce autour de moi était si petite que mon regard revenait invariablement sur le visage du sheriff... Plus d'une heure s'était écoulée, Colin tournait en rond dans la maisonnette. Il finit par agacer Sylvaine autant que moi, elle lui dit tout à coup : « Écoute, tu vas bien, si tu avais attrapé la fièvre comme lui, tu ne serais pas si vaillant. Tu devrais rentrer à la chaumière, on n'a pas besoin de toi ici. Prends le cheval gris, et file au chevet de ton

père. ». Il hésita un instant et dit en s'habillant : « Je repasserai en fin de journée pour... ». Sylvaine leva la main pour le faire taire et dit : « Non, inutile. Quand le sheriff ira mieux, Solène ira jusqu'à la chaumière chercher de quoi manger si besoin est... File maraud ! ». Elle lui donna une petite tape affectueuse sur le bras et il quitta aussitôt la maison. En refermant la porte, elle poussa un soupir de soulagement : « Ah ! Un de moins ! ». Puis, venant s'asseoir près de moi elle ajouta, avec un sourire en coin : « J'ai failli te dire de partir aussi mais je me doute que tu aurais refusé... Ne prends pas cet air renfrogné avec moi aile de corbeau, il y a des choses que tu auras beau combattre mais... qui gagneront toujours. ». Elle se redressa subitement pour aller prendre une bouteille recouverte d'osier sur une étagère. Elle se rassit et vida nos deux gobelets d'eau dans le feu en disant : « Tu es assez grande maintenant, on va pouvoir se parler... Entre femmes ! ». Elle déboucha la bouteille, en huma le goulot avec gourmandise et remplit nos gobelets en souriant. Quand elle leva son verre en m'incitant à l'imiter, elle dit : « Chez eux les femmes cuisinent et enfantent, chez nous les hommes cajolent et écoutent ! ». Et elle avala une longue gorgée de ce qui me sembla être un vin liquoreux qui sentait la prune. Je ne saisis pas bien la signification de son toast mais je bus néanmoins une gorgée de vin. Il était très parfumé et sucré comme un dessert. En observant ma réaction, elle me fit un clin d'œil appuyé en disant : « C'est du vin de Beauclair. De la prune chatoyante. J'aime assez ce nom, c'est presque tendancieux... ». Elle avait un éclat piquant dans le regard, un éclat que je ne lui avais jamais vu. Comme mes yeux se tournèrent machinalement vers le balafré, elle dit : « Oui. Donc ce bonhomme... Il te plaît apparemment ? L'attirance a des mystères insondables... »

- Non je...

- Ce n'était pas vraiment une question ! Tu ne te rends pas compte avec quelle intensité tu le regardes... Et avec des yeux noirs comme les tiens, il ne peut pas ne pas l'avoir remarqué !

- C'est juste que... Il est plus agréable que ce que j'avais cru au départ.

- Plus agréable... à regarder ? À côtoyer ?

- Euh... Les deux en fait... Je crois. ». J'avais prononcé ces mots d'une toute petite voix et je dus cacher ma gêne en buvant une autre gorgée de liqueur. Sylvaine réprima un petit rire : « C'est déjà bien de l'admettre enfin... N'aie crainte, je ne porterai aucun jugement sur ce que tu peux ressentir. Personne n'est maître de ce genre de choses.

Toutefois, il faut que tu gardes les pieds sur terre aile de corbeau. Ce genre de bonhomme ne reste pas en place. Rien ne les attache nulle part. Ce n'est pas avec ces hommes-là qu'on construit quelque chose de durable. ». Je savais confusément tout cela et je n'avais rien imaginé de ce genre. J'étais à présent totalement détendue quand je lui dis : « Je sais. Enfin, je m'en doute. Et honnêtement... Je ne rêve de rien de tel pour l'instant. Que ce soit avec celui-là ou un autre...

- Et à quoi rêves-tu donc ?
- Pour mon avenir tu veux dire ?
- Oui...

- À rien. Mais ça ne me rend pas triste pour autant. Je n'ai pas envie de m'enfermer dans une maison avec un mari et une tripotée d'enfants. En tout cas pas pour l'instant. Mais je sais que je ne passerai pas toute mon existence à la chaumière avec mon père... Enfin je ne sais pas. Tout est un peu flou. J'ai des envies mais pas de rêves précis...

- Et tu as envie de quoi ? ». Je ne pus empêcher mon regard de se tourner vers Torkenbold et en rougissais instantanément. Sylvaine se mit à rire de bon cœur alors que je cachais mon visage dans mes mains. Je ne pouvais m'empêcher de sourire. Elle faillit s'étrangler de rire et en retrouvant son souffle, elle s'essuya les yeux et remplit à nouveau nos gobelets en disant : « Ah sacrée Solène !

- Arrête je n'ai rien dit...

- Tes yeux ont parlé pour toi ! Haut et fort ! ». Elle se remit à rire et dit : « Non, mais pardon, sérieusement, n'aie pas honte. C'est normal, il fallait bien que ça arrive ! Et contrairement aux légendes, on n'a pas besoin d'être amoureuse pour avoir envie de... ». Elle m'imita en tournant brusquement la tête vers le sheriff, nous partîmes d'un même rire. Le vin commençait à me donner chaud, j'ôtai machinalement mon gilet et Sylvaine me dit en retrouvant un peu de calme : « Tu sais, chez moi en Ereeven ce n'est absolument pas malvenu pour une jeune fille de s'amuser avant de trouver un mari.

- C'est un pays que j'aimerais visiter...

- Le plus beau pays du monde ! Et les hommes là-bas... Bon, il faut aimer les blonds et les roux... Et les yeux aux couleurs un peu inhabituelles mais...

- Je ne sais même pas si j'ai une préférence pour les blonds, les roux ou les bruns...

- Pour l'instant, tu as surtout une préférence pour les vieux ! ». Elle se remit à rire de bon cœur mais je me contentais de sourire bêtement, le menton posé dans la main. Elle m'observa un instant avant de dire doucement : « Je peux t'aider à y voir plus clair... Parle-moi de lui. Qu'est-ce qui te chamboule ?

- Je ne sais pas trop... Enfin, je le trouve beau quand même...

- Euh...

- Oui, je sais : la cicatrice, l'œil mort. Mais je ne sais pas... Je ne les vois plus trop... Et puis il y a ce parfum... Et cette voix un peu cassée, rocailleuse... Et aussi, cet air de renard qu'il prend par moment... C'est bizarre, ça m'agace et en même temps...

- Ma foi... Reprends un peu de vin, tu es cuite ma pauvre !

- Je crois que je suis presque saoule.

- Toujours consciente des choses Solène, c'est aussi pour ça que je t'adore ! ». Je restais quelques secondes à dévorer le sheriff des yeux quand mon menton glissa dans ma main. Je manquais de peu de renverser mon verre avec mon front. Sylvaine pouffa de rire : « Tu me rappelles mes jeunes années... J'ai eu un gros coup de cœur pour un de mes professeurs d'alchimie. Il était beaucoup plus vieux que moi. Vraiment beaucoup plus vieux ! Trois fois mon âge en fait... Mais comme je te l'ai dit, chez nous ce n'est pas pareil. Il avait fière allure avec son crâne chauve luisant sous les chandelles ! ». Cette fois, c'est moi qui ne pus contenir un fou-rire. Elle me donna un léger coup de coude en ajoutant : « Tu ne rirais pas si tu l'avais vu avec sa moustache courbée et ses yeux jaunes !

- Hein ?

- Oui, c'est assez courant chez nous. Mais lui... Une voix de stentor et une sagesse !

- Tu étais amoureuse ou juste...

- Je ne sais plus trop... Peut-être un peu amoureuse oui. Bref, j'ai couché avec lui pendant quelque temps. Il m'a appris beaucoup de choses d'ailleurs en cette... matière. ». Elle parut rêveuse pendant un court instant, puis se leva et me donna une petite boîte en disant avec

une gravité soudaine : « La première chose qu'il m'a apprise c'est de ne pas gâcher le plaisir avec des angoisses déplacées. Tu vois ces graines ? Elles viennent d'une fleur d'Ereeven quand appelle pompeusement "la fleur de l'éternelle pureté". Avec ça, on peut se rouler dans l'herbe autant qu'on veut sans craindre l'arrivée d'un petit, neuf mois plus tard. Les femmes Ereevines l'utilisent depuis toujours et il est d'usage d'en cultiver dans tous les potagers. Mais ça pousse comme du chiendent un peu partout là-bas de toute façon ! ». Je touchais les petites graines blanches du bout des doigts en disant : « Il faut en manger combien pour être sûre ? ». Elle écarquilla les yeux en répondant : « Ça ne se mange pas malheureuse ! Ça se colle directement là où tu ne veux pas qu'un petit imprévu ne s'installe.

- Ça se... Pardon ?

- Tu m'as bien comprise. Une seule de ces toutes petites choses là-dedans et tu peux continuer d'aller danser autant que tu veux. ». J'étais dubitative. Et perplexe. Et un peu trop ivre pour y croire. Sylvaine me reprit la boîte des mains en disant : « Je la mets dans ton sac et je t'expliquerai à nouveau quand tu auras l'esprit clair... Finissons cette bouteille, mon verre est vide je crois ! ». Elle se pencha sur le sheriff en passant, l'observa, tâta son front et posa son oreille sur sa poitrine pour écouter son cœur. En revenant s'asseoir, elle souffla : « La fièvre est en train de tomber, je n'ai pas perdu la main... C'est vrai qu'il sent bon ce machin-là... ». En remplissant son verre, le regard vague, j'articulais péniblement : « Le cèdre et le cuir... Et un peu le cheval aussi je crois. ».

Chapitre 15 :

Leçon de choses.

En début d'après-midi, j'ouvrais un œil hagard. J'avais le visage collé à la table et me redresser me demanda un effort considérable. La pièce tanguait encore un peu quand je regardais autour de moi. Je découvrais assez vite Sylvaine, elle aussi affalée sur la table, ronflant comme un ours en pleine hibernation. Nos deux verres étaient vides, tout comme la bouteille. Une urgente envie d'uriner me poussa à me lever prestement, mais une migraine fulgurante calma mes ardeurs. En passant à côté du balafré, je vis qu'il s'agitait un peu dans son sommeil et dans mon esprit embrumé, c'était bon signe. Je sortais à pas mesurés, le froid qui me saisit quand j'ouvrais la porte me réveilla un peu plus. Je m'accroupis derrière le premier arbre venu et me soulageais en frissonnant d'aise. Le cheval du sheriff pencha la tête, me regardant d'un air étonné. Quand je rentrais quelques instants plus tard, le balafré me parut respirer anormalement. Je posais une main glacée sur son front et il s'éveilla instantanément en sursaut, l'air désorienté. J'eus un mouvement de recul machinal en lui disant : « Tout va bien, tout va bien, c'est moi, Solène. ». Il tenta de se redresser mais il était trop faible. Après une seconde d'hésitation, je l'aidais en glissant mon bras derrière son dos. Il passa le sien autour de mes épaules et s'y agrippa en s'asseyant. Je calais l'unique oreiller derrière lui et le vis réprimer une grimace en s'installant ainsi contre le mur. Ma vision tanguait encore légèrement, mais je pouvais voir qu'il souffrait le martyr. Je lui servais un peu d'eau qu'il but sans un mot. Il semblait lutter pour rester digne dans la douleur, je lui dis sans réfléchir : « Vous souffrez beaucoup on dirait...

- Tu crois ? ». Il avait répondu du tac au tac d'un ton sec et je me sentais soudain stupide. Je remplissais à nouveau son gobelet en baissant les yeux et il souffla : « Excuse-moi je...

- Ce n'est rien. C'était idiot de ma part... Vous avez eu une sale fièvre. Sylvaine est là, elle est venue vous soigner.

- Et ton père ? Il aurait peut-être plus besoin d'elle...

- Mon père va beaucoup mieux. Je l'ai vu ce matin, il

survivra. ». Comme je souriais, il s'efforça de me sourire en retour brièvement. Ne sachant quoi lui dire, je lui proposais de manger quelque chose mais il me dit d'une voix éteinte : « Non, je ne pourrais rien avaler, j'ai surtout soif pour l'instant... Mais qui ronfle comme ça ? Le chien ?

- C'est Sylvaine, elle est... épuisée la pauvre. ». Il pencha la tête pour la regarder et vit nos verres et la bouteille. Il me dévisagea avec un air amusé, je dus détourner le regard quand il dit : « Vous avez fêté notre victoire ou je me trompe ?

- Peut-être un peu...

- Tu n'as pas le même regard que d'ordinaire... Moins acéré. Es-tu ronde ?

- Pas du tout ! Tout à l'heure sans doute un peu mais... ». Il sourit largement cette fois, me laissant à voir une dentition quasiment parfaite ; ce n'était pas si courant et j'en fus troublée. Surtout si on combinait ce sourire éclatant au fait de le voir assis là, torse nu, l'œil encore brillant de fièvre. Nouvelle bouffée de chaleur inopinée. Son sourire ne dura pas longtemps, car la douleur était toujours là. Il porta une main sur son bandage en réprimant un juron. Je saisis l'occasion de changer de sujet de conversation, l'ivrognerie ne me mettant certainement pas en valeur : « La douleur, c'est au niveau des points ?

- Je ne sais pas trop, ça me semble plus profond...

- Je peux regarder ?

- Bien sûr. ». Je m'assis près de lui sur le lit et défaisais le bandage avec précaution. Je compris vite que c'était une mauvaise idée, car je devais m'approcher très près pour défaire la bande qui entourait son torse. Mes mains tremblaient et, craignant qu'il ne s'en rende compte, je me justifiais d'avance : « Je vais doucement... Je ne voudrais pas vous faire mal... ». C'est là que je réalisais à quel point nous étions physiquement proches, quand il souffla, à quelques centimètres de mon oreille : « Tu t'y prends très bien, ne t'en fais pas... ». J'eus l'impression que sa voix et son souffle tiède se glissaient jusque sous mes cheveux, j'en avais la chair de poule. Et la respiration perturbée. Pendant un instant, je ne savais plus trop ce que je faisais et pensais : « Foutu cèdre ! Foutu vin de prune ! ». Heureusement, Sylvaine choisit cet instant pour émerger en marmonnant je ne sais quel juron. Je me redressais pour la regarder, elle se leva, bancale, nous regarda sans nous voir et sortit de la maison en tanguant un peu.

Le sheriff pouffa fugacement de rire et quand mon regard revint vers lui, il me dit : « Alcool de prune c'est ça ? »

- Oui du vin de Beauclair je crois, mais comment...

- Je l'ai senti sur toi à l'instant. Ce vin est excellent, je regrette de ne pas avoir pu goûter à cette bouteille ! ». Il souriait encore mais moi non. J'étais mortifiée d'apprendre que je sentais la vinasse. Je décidais de me concentrer sur sa blessure pour ne pas penser à l'affront que je venais d'essuyer. Toujours pas de boursofflure mais la peau était un peu rougie autour de la plaie. Je posais la paume de ma main sur la rougeur, Torkenbold sursauta légèrement en disant : « Hé ! Tu as les mains fraîches ! ». Je ne répondais rien d'autre que : « La peau est chaude ici, sur la rougeur. Ce n'est pas très bon et ça expliquerait la fièvre... »

- Une infection ?

- Sûrement, Sylvaine vous en dira plus quand elle reviendra. ». Je m'éloignais aussitôt en évitant son regard, il ne comprit pas pourquoi. En lui tournant délibérément le dos, j'allais me laver le visage et les mains dans un seau d'eau prévu à cet effet. L'eau glacée acheva de dissiper les effets de l'alcool et, pour avoir l'air occupée, je pris une brosse à cheveux posée tout près et entrepris de me démêler la tignasse pour en faire une tresse. De son lit, le balafré m'observa tout du long avec un air serein et un vague sourire aux lèvres. Sylvaine entra quand je finissais de nouer ma tresse, elle dit aussitôt au sheriff : « Alors ? Comment se sent-on aujourd'hui ? »

- Votre assistante a vérifié, je n'ai plus de fièvre. Les douleurs sont... Bien présentes par contre.

- Laissez-moi regarder ça... ». Elle se fit la même réflexion que moi : « Finalement c'est peut-être bien une infection... Pas bien méchante toutefois, même pas enflée. L'onguent de cicatrisation devrait suffire. Il sent un peu fort la menthe poivrée mais est d'une efficacité garantie... Vous par contre, vous sentez fort bon ! Seriez-vous de ces hommes qui se parfument ? »

- Non mais je prends au moins deux bains par semaine et je fais venir du sud du savon à l'essence de cèdre. C'est peut-être ma seule coquetterie...

- C'était donc cela... ». Je ne savais plus où me mettre mais n'en montrais rien. Cette renarde de Sylvaine jouait les innocentes et semblait beaucoup s'amuser. Elle sortit un pot d'onguent d'un de ses

nombreux coffrets : « Tiens, Solène, veux-tu bien... Je dois me laver les mains et l'eau froide me fait mal aux articulations... ». En aparté, je lui lançais un regard noir qui la fit sourire alors qu'elle tournait le dos au balafre. En m'asseyant auprès de lui, j'évitais soigneusement son regard, faisant mine de me concentrer sur ma tâche. Il s'allongea sur le côté, la tête appuyée dans sa main et dit à Sylvaine : « Combien de temps avant que je ne puisse retourner au château ? Le seigneur Claude va finir par me croire mort et mon cheval a besoin d'exercice...

- Encore au moins trois jours de lit avec trois applications d'onguent par jour. Ensuite vous pourrez peut-être à nouveau chevaucher, si la cicatrisation est saine. Et ne vous inquiétez pas trop pour votre cheval, nous saurons en prendre soin...

- Trois jours ? ! ». Il eut un air contrarié puis tourna son regard vers moi qui m'appliquais à étaler délicatement l'onguent sur sa blessure. Sa contrariété apparente disparut aussitôt et il souffla : « Ma foi... J'ai connu bien pire. ». Je sentais son œil bleu sur moi mais restais impassible, toute au soin que je lui prodiguais. Et surtout concentrée à ne regarder que la blessure et aucune autre partie de ce corps où elle siégeait. Sylvaine sortit puiser un seau d'eau propre et aussitôt rentrée, elle installa sa petite marmite sur le feu en disant : « Je vais aller voir si je n'ai pas pris un lapin dans mes collets. Maintenant que la forêt n'est plus un repaire de barbares, on va pouvoir recommencer à vivre à peu près normalement. Et je vais m'occuper du canasson en passant...

- Il s'appelle Brän.

- Très bien, je vais m'occuper de... Brän. Viens Lysbeth ! À tout à l'heure les enfants... ». J'étais tendue. Je ne voulais pas qu'elle sorte et me laisse seule avec lui. Avec lui et ce qu'il m'inspirait. Mais je restais de marbre, ou du moins j'essayais. Quand j'eus terminé d'appliquer l'onguent, je m'écartais un peu pour admirer mon travail et disposer un bandage propre. Le sheriff se redressa pour s'asseoir à nouveau et comme je ne disais pas un mot en préparant le pansement, il me dit : « Tu es bien silencieuse...

- Je suis occupée. Cela doit être fait correctement.

- Bien sûr... C'était très beau à voir tout à l'heure. Quand tu coiffais tes cheveux... ». J'eus du mal à déglutir mais ne répondais rien. J'étais si près de lui encore, passant mes bras autour de son torse avec le bandage. À un moment, il baissa les yeux sur sa blessure et une mèche de ses cheveux vint me caresser le front. Mes battements

de cœur semblèrent bringuebaler pendant une poignée de seconde. J'avais fini. Troublée, je m'écartais lentement, le regard fixé sur le pansement. Il ne dit rien alors, mais je l'entendis humer discrètement mes cheveux. Il dit : « Merci... » dans un souffle, je m'écartais aussitôt de lui en baissant les yeux. Il s'assit dans le lit en grimaçant alors que je cherchais nerveusement des yeux quelque chose pour m'occuper sans avoir à le regarder. J'avais le souffle court, il fallait que je reprenne le contrôle de mes émotions... J'attrapais un livre au hasard sur une étagère et faisais mine de m'y intéresser en m'asseyant à table. Du coin de l'œil, je vis le balafré tendre le bras pour ramasser quelque chose au pied du lit. Il gémit légèrement de douleur avant de me dire : « Tu as perdu ça en partant ce matin. ». Il me tendait un livre. Le livre d'apprentissage de l'Ereevin. Quelque chose me piqua brièvement le cœur quand je me levais pour le prendre. Torkenbold perçut mon trouble et me demanda : « C'est bien le tien ? ». En prenant l'ouvrage entre mes mains, j'eus une sensation de vide. Pendant une seconde, j'en caressais la couverture comme si ce faisant, je retrouverais le contact de la main de Jehannette. Une bouffée incoercible de peine monta dans ma gorge, je répondais d'une voix presque inaudible : « Oui... Enfin non... ». Le souvenir de ma petite sœur pendant ses exercices d'articulation me transperça violemment le cœur. Mes yeux s'embuèrent brusquement et je me détournais spontanément pour me cacher du regard du sheriff. Je serrais le livre contre mon cœur en inspirant profondément, mais le contact d'une grande main sur mon épaule me fit sursauter. Le balafré s'était approché en s'asseyant tout au bord du lit. Il m'incita à me retourner en disant doucement : « Hé... ». Il posait sur moi un regard plein de compassion qui me toucha et, avant que je ne comprenne ce qui se passait, il m'attira contre lui et me serra doucement contre sa poitrine. Mes doigts se crispèrent sur le livre, une foule d'émotions contradictoires se bousculèrent alors en moi. Je pensais à Jehannette, à quel point elle me manquerait et me manquait déjà ; et dans le même temps la sensation des bras de cet homme autour de moi, l'odeur de sa peau, le son de sa respiration, tout allumait un incendie furieux du fond de mes entrailles. Mais cette étreinte n'avait rien de charnel, je me laissais vite envahir par la tendresse et la douceur dont elle me berçait. Mes joues en feu ruisselaient de larmes, j'enfouissais mon visage dans le cou du balafré comme par réflexe, pour y cacher mes sanglots. Il soupira en caressant mon dos et murmura : « La douleur s'atténue, je te le promets... ». Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi enlacés sans dire un mot. Mais à un moment, mes larmes avaient cessé et je sentais ses doigts caressant ma tresse presque distraitement. Mais je ne bougeais pas, ma respiration s'était calmée et s'accordait maintenant à la sienne. Le visage posé contre sa peau, je fermais les yeux dans un

moment de béatitude fugace où je pouvais enfin le respirer, littéralement. Et je crois qu'il en fit autant, son visage à lui posé contre ma tête, le nez dans mes cheveux. Quand sa main remonta jusqu'à ma nuque, je sus qu'il fallait rompre l'étreinte. Nous nous écartâmes doucement et quand je levais les yeux vers les siens, il caressa mon oreille du bout des doigts, me fixa longuement avant de détourner le regard, visiblement troublé. Il se passa machinalement une main sur le visage et bredouilla : « Je... Je vais dormir un peu... ». Puis il s'étendit aussitôt, face au mur. Je me retrouvais plantée là, hantée par l'essence de cèdre et le souvenir presque tangible du contact de ses bras autour de moi...

Je m'asseyais comme un automate, serrant toujours le livre contre ma poitrine. Et restais ainsi un long moment, comme sous le coup d'une ivresse subite. Des jappements à l'extérieur me ramenèrent à la réalité, je rangeais aussitôt le livre dans mon sac. Non sans avoir regardé la silhouette du balafre faisant semblant de dormir. Sylvaine entra en admonestant sa chienne comme elle en avait l'habitude. Elle jeta un lièvre mort sur la table en s'exclamant : « Ragoût de lièvre au menu ! Le Brän a de quoi manger et boire, à nous maintenant ! » et je m'efforçais de lui sourire. Torkenbold n'avait pas bougé, preuve qu'il ne dormait pas du tout. Je me mis aussitôt à dépouiller l'animal en gestes machinaux. L'alchimiste s'approcha tout près de moi et me chuchota : « Tu es toute pâle, ça ne va pas ? »

- Si, si, c'est sûrement... Les derniers effets du vin.

- Oui... Ou ceux de l'essence de cèdre. ». Elle me fit un clin d'œil appuyé et sortit de sa poche de tablier une petite boîte que je reconnus tout de suite. En me la donnant elle me dit : « Tu te souviens de ce que c'est n'est-ce pas ? ». J'opinais du chef, un peu gênée, et elle ajouta : « Si ça arrive, juste après, hop ! Cette petite graine-là empêche les autres de s'installer. ». Je ne pus réprimer un sourire, elle déposa un baiser bruyant sur ma joue avant d'aller remettre du bois dans le feu.

Sylvaine entreprit de faire du tri dans son matériel d'alchimie et la profusion de babioles qui encombrait sa maison si petite. Mais, toujours soucieuse de mon éducation, elle me donna à lire un ouvrage d'herboristerie en Ereevin : « Tiens lis un peu ça, il est toujours bon de connaître les bases de l'herboristerie. Savoir quelles plantes courantes soignent les petits maux du quotidien... Si tu butes sur certains mots,

demande-moi, une erreur de traduction pourrait changer le sens de ta lecture. ». Je me plongeais dans ce livre sans conviction mais les illustrations me ravirent l'œil. Tout y était décrit simplement, je finis par être totalement absorbée par ce que j'y apprenais. À un moment, en fin d'après-midi, Sylvaine s'approcha du balafré qui avait fini par réellement s'endormir. Après l'avoir observé quelques secondes, elle le tapota doucement sur l'épaule en disant : « Allez garçon, réveillez-vous. Il faut manger un peu... ». Il grommela en s'éveillant, leva les bras au-dessus de sa tête et rabaissa le droit dans un grognement de douleur. Sylvaine se rapprocha encore et demanda : « Toujours douloureux hein, il faut remettre de l'onguent. Solène ? ». Je fis semblant de ne rien entendre. Elle vint poser le pot d'onguent sur mon livre ouvert d'un geste sec : « C'est l'heure des soins. ». Je levais vers elle un regard témoignant de toute ma contrariété et elle se contenta de tapoter le couvercle du petit pot avant de retourner trier ses fioles. En traînant les pieds, je remontais les manches de ma chemise et me lavais les mains dans le seau d'eau glacée. Sans le voir, juste aux sons, je sus que le balafré s'asseyait au bord du lit. Il but un peu d'eau, toussota et se redressa imperceptiblement quand je vins vers lui. Sans le regarder, affichant volontairement un air des plus sérieux, je m'approchais pour défaire son bandage mais il souffla : « Non, ça je peux le faire. ». Surprise, je risquais un regard vers son visage et j'eus l'impression qu'il évitait de me regarder à son tour. Un peu décontenancée, j'ouvrais le pot d'onguent et en prenait une noisette au bout de deux doigts. Torkenbold s'étendit sur le côté, un bras replié sous sa tête. Dans cette position, nos regards n'avaient aucune chance de se croiser. Curieusement, cela me soulagea et je me concentrais sur le soin, penchée au-dessus de sa blessure. Les rougeurs s'étaient atténuées mais restaient encore chaudes quand je posais le dos de ma main dessus. Je commençais à enduire la plaie recousue, Sylvaine vint jeter un œil et dit d'un ton léger : « Ah ! Mieux ! Vous verrez qu'avec ça, dans une semaine vous pourrez courir comme un lapin ! Si tant est que vous recommenciez à manger correctement. Les remèdes ne font pas tout, il faut prendre des forces. ». Il fit oui de la tête en soupirant... Quand j'en eus terminé, je m'écartais et il se rassit aussitôt. Je le voyais bien malhabile pour replacer son bandage et machinalement, je lui pris des mains sans un mot. Je crois qu'il se raidit légèrement quand je passais mes bras autour de lui avec la bande. Je fis au plus vite et au mieux pour m'écarter de lui. Sylvaine posa une écuelle de ragoût sur la table en disant : « Venez vous asseoir là, faites un peu circuler le sang dans votre grande carcasse ! ». Elle l'aida néanmoins quand il se mit sur ses pieds, un peu chancelant. Je posais du pain sur la table quand il s'y assit avec un léger rictus douloureux. Il mit une couverture sur ses épaules nues et la noua sous

son menton comme une cape. Sylvaine servit deux autres écuelles et nous fûmes bientôt attablés tous les trois. La table me parut encore plus petite qu'elle ne l'était. Avant de manger quoi que ce soit, le sheriff demanda avec un petit sourire : « Pas de vin cette fois ? ». La tête que fit Sylvaine me tira un ricanement, pendant une seconde, elle avait eu honte, j'aurais pu le jurer. Mais elle émit elle aussi un petit rire en répondant : « Hélas la bouteille a dû se renverser, il n'en reste plus une goutte !

- Se renverser dans vos gosiers oui, hélas ! ». Le balafré semblait d'humeur badine et je sentais le malaise qui nous liait disparaître peu à peu... Après avoir chipoté devant son ragoût, il finit par retrouver l'appétit et en reprit une autre assiette assez vite en félicitant la cuisinière. Elle apprécia ses compliments : « Ça fait plaisir quelqu'un qui aime ma cuisine ! Le secret c'est ça, des petites baies que je fais sécher et qui exhalent leur parfum dans la sauce ! Je les cueille à la fin de l'été et... ». Un voile gris parut passer sur son visage au souvenir de la cueillette des baies. Je sus instantanément pourquoi. Elle emmenait toujours Jehannette avec elle, ma petite sœur était friande de ces petits fruits sauvages. Le balafré m'adressa un bref regard interrogateur et Sylvaine ajouta, les yeux dans le vague : « Je crois que... Je n'irais plus en faire la cueillette. ». Sa peine me faisait mal et Torkenbold voulut stopper net la tristesse qui était sur le point de nous envahir toutes les deux. Il s'exclama : « Tout de même ! Après un si bon repas, un petit alcool de contrebande ne serait pas malvenu non ? ». Sylvaine se redressa un peu, regarda ses étagères et se leva. Elle posa une main sur l'épaule du sheriff en passant près de lui et lui dit : « Vous avez de la chance mon garçon ! Beaucoup de chance... ». Puis sur la pointe des pieds, elle se hissa pour attraper une bouteille de verre noir au ventre arrondi et la ramena à table. L'alchimiste prit une seconde avant de la déboucher pour nous dire : « Ça mes enfants, on ne la finira pas ce soir ! Trente ans d'âge ! Et costaud, on peut désinfecter les plaies avec et s'en servir de base pour fabriquer de l'Ignivis. Alors... On déguste je vous prie ! ». Torkenbold sourit en tendant son verre vide, je vidais vite le mien pour ne pas manquer à l'appel. Elle ne nous en versa qu'un doigt, d'un air particulièrement sérieux : « C'est un digestif en principe. Vendu à prix d'or en Ereeven ! On m'a offert cette bouteille il y a... Oh ! Bien trop longtemps ! ». Le sheriff huma le liquide en plissant légèrement les yeux et dit : « Quels parfums envoûtants... Je ne crois pas avoir jamais goûté ce... comment appelle-t-on cette liqueur ? ». Je ne compris pas pourquoi mais elle réprima un petit sourire avant de répondre : « Le dernier salut du pendu.

- Curieuse appellation... ». Il haussa un sourcil et avala une

gorgée sous le regard amusé de Sylvaine. Il eut un rictus qui témoignait de la force de ce qu'il venait d'ingurgiter, toussa et dit dans un sourire : « Effectivement ! Une bouteille entière vous ferait prendre feu sur pied ! ». Curieuse mais prudente, je trempais à peine mes lèvres dans la liqueur qui embaumait la rose. La sensation de chaleur à la limite de la brûlure me surprit, mais en passant machinalement le bout de ma langue sur mes lèvres, le goût me séduisit. Sylvaine et le sheriff partagèrent un petit rire en voyant mon expression passer de la surprise à la gourmandise. Je bus une vraie gorgée et sentis instantanément le feu couler en moi, je dus fermer fortement les yeux, une main devant la bouche pour contrôler mon envie de grimacer. Nouveaux éclats de rire quand je dis, d'une voix éteinte par l'alcool : « C'est tout de même très bon. Un peu fort mais... ». Le balafré sourit largement et porta son verre à sa bouche en disant : « Un peu. Juste un peu ! ». Sylvaine n'eut pas le temps de boire que la voix de Colin se fit entendre à l'extérieur, il entra l'instant d'après et, nous trouvant verres en main, s'exclama : « Holà de la taverne ! Moi qui croyais vous trouver en prière au chevet d'un mourant ! ». Il jeta son manteau sur le lit et déplaça un coffre pour s'en servir de siège. Sylvaine lui dit : « Je t'avais dit de ne pas revenir ! C'était inutile !

- J'ai ramené de quoi manger pour vous et un sac d'avoine pour le cheval ! Et surtout des nouvelles de notre père parce que je pensais que ça pourrait vous intéresser ! ». Son regard se tourna ouvertement vers moi qui portais mon verre à ma bouche. Je le reposais aussitôt en disant : « Bien sûr que ça nous intéresse...

- Ah ! Il va bien. Mais je trouve qu'il dort beaucoup. Il mange un peu et s'endort puis se réveille, pisse un coup, se rendort... C'est normal ? ». Il s'était tourné vers Sylvaine qui suçotait sa liqueur en papillonnant des yeux. Elle soupira, posa son verre et lui dit : « Oui c'est normal avec une telle blessure. S'il mange et qu'il pisse, c'est déjà très bien. C'est que tout fonctionne. Il va prendre des forces très vite, il est solide. ». Elle termina son verre d'une traite, fit une grimace presque effrayante et se leva pour ranger la bouteille noire. Colin s'offusqua : « Et moi ? Tu ne me sers pas un verre ? Ça a l'air costaud en plus... ». Il se pencha au-dessus de mon gobelet : « Et ça sent rudement bon ! ». Sylvaine lui dit sèchement : « Non. Ce n'est pas pour toi. Montre-moi plutôt ce que tu ramènes. ». Vaguement vexé, Colin lui donna un sac de toile d'où elle sortit du pain encore tiède, du fromage de chèvre, un peu de lard et une grosse poignée de noix. Elle regarda au fond du sac et se tourna vers Colin en maugréant : « On ne va pas tenir un siège avec tout ça !

- Apparemment vous ne mourrez pas encore de faim.

- Mon pauvre garçon, il faut tout te dire ! Le sheriff ici présent va devoir rester tranquille ici pendant au moins trois jours, il aurait fallu prévoir un peu plus !

- Comment je pouvais savoir que...

- Peu importe ! Je vais retourner à la chaumière avec toi... Il faut tout faire soi-même !

- Mais la nuit sera bientôt là !

- Raison de plus pour partir maintenant ! Nous reviendrons demain avec suffisamment de nourriture cette fois ! Solène, n'oublie pas l'onguent surtout ! ». Elle bouscula gentiment Colin pour qu'il se lève, revêtit son manteau à capuche et sortit en appelant sa chienne. Nous échangeâmes tous des regards surpris, Colin attrapa son manteau en hésitant mais la voix de Sylvaine fusa au-dehors : « Colin ! Qu'est-ce que tu fais maraud ? On n'a pas tout notre temps ! ». Il sortit après un haussement d'épaules en s'écriant : « Ça va ! J'arrive sorcière ! Pas la peine d'effrayer tous les animaux de la forêt ! ». Je me levais pour les observer par la fenêtre, incrédule. Colin déposa le sac d'avoine qu'il avait apporté contre la maison et aida Sylvaine à monter en selle. Je soufflais : « Et elle s'en va ! ». J'y croyais à peine. Le sheriff dit alors d'un ton léger : « Cette petite bonne femme pète le feu. Mais vu ce qu'elle boit, ça ne m'étonne guère... ». Ces mots me firent sourire et je retournais m'asseoir pour finir mon verre à petites gorgées prudentes. J'arrivais ainsi à apprécier les parfums capiteux sans ressentir la brûlure de l'alcool. Le balafré regarda autour de lui et lâcha : « Et maligne avec ça, elle a bien rangé la bouteille hors de notre vue... »

- Il valait mieux. C'est très bon ce... comment a-t-elle dit déjà ?

- Le salut du pendu. Non le dernier salut du pendu. Je m'en souviendrais et il faudra que je m'en dégote une bouteille ou deux. Ce parfum de rose et de... Je ne saurais dire quoi d'autre. Quelque chose de doux, de rond en bouche...

- Du miel peut-être...

- Oui, du miel, il y a de cela... ». Il regarda mon verre où il ne restait qu'un fond, le sien était vide. Sans réfléchir, je lui tendais le mien en disant : « Tenez, vous pouvez le finir, j'ai déjà abusé aujourd'hui... ». Un peu surpris, il me jaugea d'un regard amusé avant de finir mon gobelet. Pas de grimace cette fois, on s'habitua vite à la douce brûlure de cette liqueur. Il avait l'œil brillant en reposant le

verre, je me pris à admirer son profil qui se dessinait sur les flammes de l'âtre tout proche. Je me sentais tellement plus détendue depuis quelques instants. Sans me regarder, en laissant son regard errer autour de lui, il me dit : « Je ne sais pas si c'est la liqueur ou tes bons soins mais je souffre moins en tout cas...

- Peut-être un peu des deux.

- Dis-moi, j'aurais un service à te demander...

- Je vous écoute...

- Il y a une petite sacoche sur la selle de mon cheval. De cette taille environ, carrée. Pourrais-tu...

- Je comptais aller m'occuper de votre cheval de toute façon, je vous ramène ça tout de suite.

- Merci. ». Je sortais aussitôt, bien heureuse de respirer un peu hors de la maison qui me paraissait encore plus petite depuis que nous y étions seuls tous les deux. Je trouvais sans peine la petite sacoche de cuir et la lui ramenait : « Voilà, c'est celle-ci ?

- Oui parfait, je vais pouvoir faire un brin de toilette. Merci.

- Oh, l'eau du seau est propre, n'hésitez pas. ». Je ressortais sans attendre et il me fallut au moins trois secondes pour que les mots « brin de toilette » prennent un chemin tortueux dans le fil de mes pensées. En menant le cheval de l'autre côté de la petite maison, des images du balafré à sa toilette me troublèrent passablement. J'essayais de me concentrer sur autre chose, prenant soin du cheval, le frictionnant un peu, fourrageant dans sa crinière, mais cela ne m'aidait pas. Le crépuscule était déjà là, j'eus une pensée pour ma famille, puis pour Sylvaine, cette satanée renarde ! Le cheval réclama encore des caresses en me poussant doucement de sa grosse tête. Je restais près de lui un long moment, essayant de penser à tout sauf ce qui était en train de se passer dans la maison... La voix de Torkenbold me fit sursauter quand il dit, juste derrière moi : « Ah tu es là ! Je commençais à me demander s'il ne t'était pas arrivé quelque chose. ». Sous le coup de la surprise, j'avais le souffle court et répondais : « Mais que faites-vous dehors ? Vous êtes fou !

- Ça me fait du bien de faire quelques pas, et de respirer l'air frais.

- Rentrons, vous devez vous reposer ! ». Il avait revêtu son

pourpoint tâché de sang et sa cape ainsi que ses bottes. En entrant, je l'aidais spontanément à se déshabiller, en geste mécaniques, sans dire un mot. En s'asseyant sur le lit, il gémit légèrement. Il avait les traits tirés, il avait présumé de ses forces. Quand je voulus l'aider à ôter son pourpoint, il recula en disant : « Permets-moi de garder ça, et ce qu'il me reste de pueur.

- Je ne vais pas mettre d'onguent sur votre pueur...

- Certes...

- Et avec tout ce sang séché près de votre blessure, ce n'est pas très prudent... ». Il rendit les armes et se retrouva à nouveau torse nu. Mais cela ne me troubla pas cette fois, je commençais sans doute à m'y faire. Le parfum de cèdre était plus intense que jamais et cela, j'en étais sûre, j'y avais pris goût plus que de raison. En s'étendant sur le lit, il soupira profondément, en proie à une fatigue incoercible cette fois. Je ramenais la couverture sur lui en disant doucement : « Il est encore un peu tôt pour la dernière couche d'onguent de la journée. Dormez un peu, je vous réveillerai le moment venu... ». Il acquiesça en silence et je m'écartais pour raviver le feu dans la cheminée... Il sombra vite, j'en profitais pour faire un brin de toilette moi aussi. Je pris la précaution d'éteindre les bougies et accrochais ma cape à deux étagères dans un coin de la pièce. Le coin opposé au lit. J'essayais de faire au plus vite et dès que j'en eus terminé, j'enfilais ma grande chemise et jetais un œil vers le balafre par-dessus ma cape-rideau. Il semblait dormir, étendu sur le dos, le visage tourné vers le mur... Je restais un moment uniquement vêtue de ma chemise, goûtant la paix et le silence par instant entrecoupé par le crépitement du feu. Agenouillée sur ce qui serait ma couche devant l'âtre, je repensais à la conversation que j'avais eue avec Sylvaine concernant mon avenir, mes rêves. Je réalisais que je n'arrivais pas à me projeter très loin au-delà de quelques semaines. Je me demandais si cette façon de penser dans l'instant était vraiment normale. Et si quelque chose clochait chez moi ? Je détachais ma tresse d'une main distraite, hypnotisée par les flammes. J'avais le sentiment d'être totalement perdue dans ma propre existence. Mais je n'en ressentais pas de tristesse, je sentais confusément que cela avait quelque chose d'inexorable... La voix du sheriff me tira de ma torpeur : « Tu as des cheveux magnifiques... ». Je me raidissais en le découvrant assis dans le lit, adossé contre le mur. Sur le moment, n'avoir qu'une chemise sur le dos me pétrifia de gêne. Je fixais mon regard droit devant moi vers le feu, en bredouillant : « M... merci. ». Je pouvais sentir son regard sur moi et, passée une seconde de panique, je réalisais que ce n'était pas désagréable. Il me dit : « La nuit est tombée, la douleur m'a réveillé...

- C'est le moment de passer l'onguent... ». Je me levais lentement et sans le regarder directement, je perçus du coin de l'œil que la vue de mes jambes nues jusqu'aux cuisses le perturbait. Il détourna brièvement la tête, se passa une main sur le visage. Quand je vins vers lui, le pot d'onguent en main, il eut une expression douloureuse au visage, dont sa blessure n'était pas la cause. Sentir que ma présence le troublait me remplissait d'une forme de fierté jusqu'alors inconnue pour moi. En fuyant mon regard, il s'assit au bord du lit comme à chaque fois, mais cette fois, il ramena la couverture sur ses jambes jusqu'à son nombril. En cet instant, il aurait pu exiger que je m'habille plus dignement. Il aurait pu me dire qu'une honnête jeune femme ne devrait pas se promener dans cette tenue auprès d'un homme. Il n'en fit rien.

Il n'insista même pas pour défaire son bandage seul, cela me tira un léger sourire qu'il ne pouvait voir. Si près de lui, je perçus la chaleur de sa peau et le rythme perturbé de sa respiration. Je décidais de prendre tout mon temps et à un moment, je sentis son visage se rapprocher de mes cheveux, à deux doigts de s'y enfouir. Je m'écartais pour le regarder droit dans les yeux en disant : « Étendez-vous maintenant. ». Il y avait une forme de souffrance dans son regard, il releva la tête pour me la cacher. Étendu sur le côté comme à chaque fois, il parut vouloir fixer son regard dans le vague pendant que j'appliquais l'onguent. Je pris tout mon temps là encore, allant jusqu'à poser ma main libre sur la rougeur qui avait presque disparu et l'y laisser jusqu'à la fin du soin. Quand j'eus fini, il se rassit aussitôt mais moi, je ne bougeais pas, faisant mine de fermer le pot d'onguent d'un air faussement détaché. En levant lentement les yeux vers son visage qui se retrouvait en face du mien, à quelques centimètres à peine, quelque chose d'animal se réveilla au fond de mes entrailles. Un sentiment de l'ordre de la prédation. Un appétit vorace. Il ne détourna pas le regard cette fois, le bleu éclatant de son œil unique sembla se voiler face aux ténèbres des miens. Je lui dis posément : « Vous dormirez mieux maintenant... ». Sans bouger d'un pouce, il répondit d'une voix un peu cassée : « Dès que tu m'auras fait un nouveau pansement. ». Son souffle chaud sentait encore la liqueur de rose et de miel. Je m'écartais légèrement pour attraper un bandage propre et en revenant vers lui, je me rapprochais encore un peu plus, au point de frôler sa poitrine avec la mienne. Il écarta les bras comme il le faisait à chaque fois, regardant droit devant lui. Alors que je bandais son torse en gestes lents, mon visage se trouvait presque en contact avec sa gorge. Les senteurs de cèdre me grisèrent un peu, car je les respirais profondément en fermant les yeux. Il murmura : « Arrête... ». Je me

figeais pendant une seconde et répondais dans un souffle : » Non... », juste avant de nouer le bandage du bout des doigts. Il y eut ce moment en équilibre sur le temps où aucun de nous ne bougea ou ne dit un mot. Puis ses bras se refermèrent lentement sur moi, ses mains se posant doucement dans mon dos. Ce simple contact fit courir un frisson sur chaque parcelle de ma peau. Une de ses mains remonta de mon dos à ma nuque pour venir se poser sur mon visage et m'inviter à lever les yeux vers lui. Quand nos regards se trouvèrent, je respirais mal, par à-coups. Il caressa ma bouche délicatement de son pouce avant de poser ses lèvres sur les miennes. J'avais déjà embrassé un ou deux garçons pour voir ce que cela faisait, mais ce baiser-là me donna le sentiment d'être le tout premier. Il attira mon corps tout contre le sien alors que j'entrouvrais les lèvres pour que nos langues se rencontrent. Délicatement d'abord, puis avidement. J'enroulais mes bras autour de lui et il me serra plus étroitement encore en m'entraînant avec lui sur le lit. Il gémit fugacement de douleur en roulant avec moi sur le côté. Je ne m'arrachais à ses lèvres que pour l'embrasser encore alors qu'il enfouissait son visage dans mon cou. J'eus l'impression que ses mains étaient partout sur mon corps alors que les miennes exploraient fébrilement le sien. Sa peau était à la fois épaisse et douce, presque dure là où des cicatrices témoignaient d'anciennes graves blessures. Il tremblait légèrement quand il voulut m'enlever ma chemise et s'empêtrant dans le tissu, il eut un geste sec qui la déchira un peu. Il s'immobilisa et comme j'avais une expression amusée au visage, il murmura : « Après tout, tu m'en dois une... » et il déchira complètement ma chemise. Je ne pus réprimer un léger rire et, penché au-dessus de moi, il prit un instant pour me regarder. En d'autres circonstances j'en aurais été gênée mais en cette seconde, je voulais seulement qu'il aime ce qu'il voyait. Il posa doucement la main sur ma poitrine et la laissa errer sur mon corps en la suivant du regard. Un regard trouble, fiévreux. Je me redressais un peu pour enfouir mon visage dans son cou, respirer ses cheveux. Quand sa main atteignit cette partie de moi que personne d'autre encore n'avait touché, je sursautais imperceptiblement. Il m'embrassa plusieurs fois comme pour me rassurer mais je n'avais pas peur. Je pris son visage entre mes mains pour le regarder droit dans les yeux et il me murmura : « Tu es... Magnifique. ». Il m'embrassa passionnément en venant se placer au-dessus de moi. J'enroulais spontanément mes jambes autour de sa taille et la sensation de son sexe contre le mien acheva de me mettre le feu au ventre. J'avais réellement l'impression de brûler intérieurement. Quand nos bouches se quittèrent, il caressa mon visage et au moment où il me pénétra, son expression trahit une surprise fugace. La douleur avait été très brève mais je n'avais pu retenir un court gémissement en me mordant les lèvres. Il s'arrêta, me

dévisageant d'un air presque désolé. En resserrant l'étreinte de mes jambes autour de lui, je l'invitais à continuer. Je lui souris et il reprit doucement là où il s'était arrêté. Ses gestes étaient d'une douceur que je n'aurais su imaginer. Même s'il me soulevait par moment, m'entraînais dans des postures presque incongrues, je n'en ressentais que du plaisir. Je me laissais porter par une vague puissante jusqu'au point culminant de la tempête. Cet instant où je ne pensais pas pouvoir ressentir davantage de sensations et qui me stupéfia de puissance, comme si un éclair d'énergie me traversait tout le corps. Je retombais sur le torse de mon amant, le tout premier, à bout de souffle et de certitudes...

Chapitre 16 :

Possession.

Sa respiration était chaotique et ses battements de cœur rapides, je pouvais clairement les entendre, mon oreille contre sa peau. Un peu inquiète, je me redressais légèrement au-dessus de lui pour demander : « Ça ne va pas ? ». Il sourit largement en prenant mon visage entre ses mains, rit brièvement, et dit en m'embrassant : « Ça va très bien au contraire ! C'est juste que je n'ai plus vingt ans moi ! ». Je posais mon menton sur son torse en disant : « Oh tu n'es pas si vieux tout de même...

- Tu as quoi toi ? Vingt ans tout au plus ?
- À peu près, oui...
- Misère... J'en ai plus du double. Quarante-quatre...
- Ah tiens, un an de moins que mon père !
- Ne me parle pas de ton père maintenant s'il te plaît !

- Pourquoi pas ? ». Il se redressa pour s'asseoir et je me coulais contre lui comme un serpent pour finir la tête sur ses jambes. Vu du dessous, il me parut encore plus massif et je me mis à lui triturer la barbe pendant qu'il disait : « Déjà le moment est mal choisi. J'ai beaucoup d'estime pour ton père, et il me semble que c'est réciproque... S'il apprenait ce qui vient de se passer entre nous, je perdrais sa confiance, à juste titre... Il pourrait penser que j'ai abusé de la situation de façon préméditée.

- Tu ne l'as pas fait ?
- Non. Je ne dis pas que je n'en avais pas envie, mais si j'avais dû le faire, je l'aurais fait la première fois.
- Quand ça ?
- Quand tu es apparu à la porte de la chaumière... Ta crinière

noire dans le vent et tes yeux de succube. J'aurais pu te prendre à l'ancienne, contre un mur ! ». Il émit un petit rire, je me redressais face à lui en répondant sur un ton faussement outré : « Et ça te fait rire ? »

- Oui parce que si je l'avais fait, j'aurais certainement pris un poignard dans la gorge... Mais j'avoue que l'idée m'a traversé l'esprit. ». Il caressa mon visage et je pris sa main pour la garder contre ma joue, non sans avoir déposé un baiser dans sa paume. Son regard sur moi était d'une douceur indescriptible. Il dit, presque distraitement : « Je crois que tu ne te rends pas compte... ». Il se pencha un peu pour m'attirer contre lui en m'embrassant. En soupirant d'aise, je demandais : « De quoi je ne me rends pas compte ? ». Sa voix était plus profonde et grave quand il répondit : « De ce que tu peux déclencher par ta seule présence... De ta beauté... ». Je m'écartais légèrement pour lui faire face en disant : « Toi non plus. ». Il haussa un sourcil, surpris : « Oui moi le demi-vieux avec ma tête qui fait peur aux gamins ! ». Sans tenir compte de son ricanement, je posais un doigt à la naissance de la cicatrice qui lui traversait le visage, en haut de son front. Il s'immobilisa et son sourire s'éteignit à mesure que mon doigt descendait en suivant le chemin tracé par l'ancienne blessure. Sa respiration sembla ralentir. Quand mon doigt arriva sur son œil mort à l'iris presque blanc, il battit des cils et ferma les yeux. Je déposais un baiser léger sur sa paupière et lui murmurais : « Je l'aime cette cicatrice moi... Et les autres aussi. ». Mon doigt suivit ensuite les traces d'anciennes griffures à la base de sa gorge. Elles descendaient jusqu'à son nombril. Là je sentis sa respiration redevenir inégale. Je relevais les yeux vers son visage tout en laissant ma main continuer sa descente. Il ne souriait plus du tout et son œil bleu parut avoir pris une teinte plus profonde. En attrapant mon visage pour m'embrasser fougueusement, il dit dans un souffle : « Tu me rends fou... ». Ce que j'avais en main en cet instant confirmait ses mots...

Cette journée reste inscrite en moi comme celle où j'appris le sens du mot sensualité. Et j'étais avide d'en apprendre plus. Angus Torkenbold s'avéra être le professeur idéal, toujours prêt à mettre ses enseignements en pratique et à revenir sur des notions un peu plus délicates à appréhender. Au dehors, la pluie et le vent se déchaînaient ; dans la petite maison, je réapprenais mes propres sens. Le toucher, le goût, la vue... Je me mis à aimer certains mots pour la

façon dont il me les murmurait au moment opportun. Et j'appris à lui en susurrer d'autres sans honte. Seules la fatigue et sa blessure nous arrêtaient, mais dès que nous étions réveillés, nous en revenions toujours aux exercices... Je m'éveillais en plein après-midi et m'enroulais dans ma cape pour sortir uriner. Il pleuvait à verse et le vent glacé me fouetta les chevilles dès que je mis un pied dehors. Une fois soulagée, je jetais un œil au cheval qui semblait à peu près à l'abri entre les arbres et le mur de la maison. Je scrutais pendant un instant les alentours, craignant de voir arriver mon frère ou Sylvaine. Je n'avais pas envie qu'on vienne perturber mon apprentissage pour l'instant... Quand je rentrais, Angus dormait profondément, ronflant même un peu. Je ramena la couverture sur lui avant d'aller fouiller dans mes affaires à la recherche d'une certaine petite boîte de graines. Quand je l'eue trouvé, je la posais près du seau où je me lavais alors rapidement. En prenant une de ces graines entre mes doigts, je doutais. Comment une si petite chose pouvait me garantir la tranquillité d'esprit ? Je n'avais pas d'autre option de toute façon... En remettant ma chemise déchirée, mes doutes s'évanouirent...

Un peu plus tard, je mettais du bois dans le feu quand mon amant s'éveilla en gémissant doucement. Je vis ses mains me chercher à ses côtés juste avant qu'il ne se redresse et me voie : « Que fais-tu loin de moi femme ?! ». Je laissais échapper un léger rire sans faire un geste vers lui. Il s'assit au bord du lit, encore engourdi par le sommeil. Il avait les traits tirés, les yeux cernés, conséquence directe de son manque de repos. J'allais me laver les mains en lui disant : « Tu ne te reposes pas assez, il va falloir... Se calmer un peu tu ne crois pas ?

- C'est vrai que je me sens... épuisé.

- Enlève ton bandage, c'est l'heure du soin... ». Après un ou deux baisers, je lui appliquais l'onguent pendant que ses mains se promenaient sur mes fesses et mes jambes. Toute à ma tâche, je lui dis : « On a dit sage.

- Je le suis, mais ta peau a un effet apaisant sur mes douleurs.

- Tu souffres beaucoup encore ? Il n'y a plus de rougeur pourtant...

- Non c'est très supportable. Surtout quand tu es suffisamment près...

- Les remèdes de Sylvaine sont miraculeux !

- Pas autant que ça. ». Il m'attrapa vivement les fesses et je ne pus réprimer un sourire. En m'écartant je lui dis : « En attendant, oublie un peu mon fessier miraculeux et repose-toi. Moi j'ai de la couture à faire. ». Je lui montrais ma chemise déchirée avant d'aller ranger l'onguent à sa place. Il soupira : « Je ne sais pas si j'ai envie de guérir finalement... ». Comme j'ôtai ma chemise pour la recoudre, il se redressa un peu dans le lit et dit avec cette expression de renard au visage : « Oh je crois qu'il me faudra sûrement une semaine de plus pour aller mieux !

- Tu es bête... Et si tu n'as pas envie de dormir, va donc te laver un peu, tu sens le bouc. ». Il pouffa de rire, se leva et dit, en bombant le torse : « Je sens l'homme moi fillette ! ». Mais en passant près de moi, assise à table à ma couture, il enroula ses bras autour de moi et me murmura : « Je sens l'homme comblé...

- Ça sent fort un homme comblé alors ! ». Il se remit à rire brièvement et s'attela à sa toilette. Il ne resta pas silencieux longtemps et me dit, tout en se lavant : « Tu crois que Sylvaine et Colin vont bientôt revenir ?

- Pas aujourd'hui en tout cas.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Cette renarde a tout mis en œuvre pour que nous nous retrouvions seuls...

- Ah oui ?

- Oui... Ça te dérange ?

- Grands dieux non ! ». Il avait ce petit sourire en coin... Je restais silencieuse et fuyais sciemment son regard. Il remit son pantalon et vint s'asseoir près de moi pour manger un peu. Du coin de l'œil, je ne pouvais m'empêcher de l'observer. À un moment, il me surprit en disant : « Arrête de me regarder sorcière ou bien je serais dans l'obligation de te punir ! ». Je ris vaguement, il me tendit un morceau de pain en ajoutant : « Tu as raison, je devrais me reposer mais je n'en ai aucune envie. Et vois-tu... J'aurais plutôt envie d'arracher mes points de suture pour rester ici un peu plus longtemps.

- Tu es fou !

- De toi oui. Et il y a longtemps que je n'avais pas ressenti ça. Très longtemps. ». Je sentais confusément qu'il s'aventurerait sur un

chemin qui me déplaisait. Je choisis d'être directe : « Tu ne vas pas me parler d'amour au moins ? ». Surpris, il poursuivit d'un ton sérieux : « Si tu ne le veux pas, non.

- Très bien.

- Je peux au moins savoir pourquoi tu ne veux pas parler... De ce sujet ?

- Parce que cela ne serait pas crédible Angus.

- Pas crédible ? ». La discussion qui s'amorçait me contrariait déjà. Je soupirais et enfilais ma chemise partiellement recousue en disant : « Tu sais, ce n'est pas parce que je suis jeune et que je vis à la campagne que je pourrais croire à n'importe quoi !

- J'ai du mal à te suivre là, Solène.

- C'est pourtant simple. Tu débarques de la capitale dans ma forêt, on se plaît, on couche ensemble, tout est parfait. Tu n'as pas besoin de me parler d'amour pour que j'apprécie ce que nous partageons. Et surtout, je ne pourrais pas croire qu'un homme comme toi tombe amoureux aussi facilement. ». Il resta un instant interdit, sourcils froncés à me dévisager. Puis il esquissa un sourire un peu amer et baissa les yeux vers le feu de l'âtre en disant : « Qu'en sais-tu en fait ? Des choses de l'amour ? ». Sa tristesse soudaine me vrilla le cœur, j'en étais tétanisée. Il se leva sans un regard et retourna se coucher. Je me retrouvais seule devant le feu mais complètement glacée. Pendant une seconde, j'eus envie de le rejoindre, de me faire pardonner jusqu'à la fin de la nuit. Mais quelque chose me tint figée sur ma chaise. Quelque chose comme de la fierté. Comme la certitude de faire au mieux pour me protéger. Parce que tomber amoureuse d'Angus Torkenbold aurait sûrement été la pire des choses qui puisse m'arriver, j'en étais convaincue.

Il dormit deux longues heures pendant lesquelles je trompais mon ennui en cuisinant, rangeant, astiquant la petite maison. J'avais eu le temps d'aller chercher du bois, de m'occuper du cheval et de commencer la lecture d'un livre quand il s'éveilla enfin. Il redressa la tête, me cherchant du regard et à ma vue, sa tête retomba dans un soupir. Il se leva néanmoins, passa sa cape et sortit un moment, sans doute pour uriner. Quand il rentra, il accrocha sa cape au clou derrière la porte et vint déposer un baiser sur mon front sans un mot.

Puis il prit son pourpoint et s'assit en me disant : « Sais-tu s'il y aurait une brosse de crin ici ?

- Non, je n'en ai pas vu. Pourquoi faire ?

- Ôter le sang séché là-dessus.

- Je crois qu'il faudra plus qu'un coup de brosse... ». Un malaise étouffant s'était installé entre nous. Il soupira, visiblement contrarié et jeta l'habit dans un coin de la pièce. Les coudes appuyés sur ses genoux, il se tourna vers le feu et je choisis de ne pas lui adresser la parole, le sentant au bord de l'explosion. Mais je n'arrivais plus à lire, je feuilletais bêtement l'ouvrage sans rien y voir. Je sursautais presque quand, au bout de quelques minutes, il dit de sa voix rocailleuse : « Tu as raison. Pourquoi vouloir tout gâcher avec des sentiments ? ». Je n'osais pas lever les yeux du livre mais quand il tourna son visage vers moi, je ne pus résister à l'attraction de son regard. Comme par réflexe, je fermais le livre lentement. Il se leva doucement et je l'imitais en m'approchant. Il me dévisagea avec une expression où se mêlaient douleur et colère. J'en avais des frissons. Puis brusquement, il prit mon visage entre ses mains et m'embrassa fiévreusement. J'eus un sentiment de libération au contact de sa bouche et l'enlaçais aussitôt dans un gémissement. Il referma ses bras sur moi et me souleva un peu pour m'asseoir sur la table en me serrant étroitement contre lui. Il m'ôta prestement ma chemise pour embrasser et caresser ma poitrine avec des soupirs proches de grognements. Quand il s'écarta pour ouvrir son pantalon, j'ôtai le mien prestement. Je m'étais à peine redressée qu'il me soulevait encore pour me remettre sur la table. Entre deux caresses, ses mains sur moi étaient plus brusques, presque brutales mais ça ne me déplaisait pas, au contraire. Il me pénétra sans douceur ni douleur, bestialement. J'eus le sentiment qu'il voulait me punir d'une certaine manière. Mais cette punition-là me plaisait trop et il s'en rendit compte assez vite. À un moment où il tenait mon visage entre ses mains pour m'embrasser, son regard changea d'expression, passant du courroux à l'abandon... Cette étreinte se termina au lit... Angus posa sa tête sur mon ventre et je me pris à jouer avec ses longs cheveux bruns d'une main pendant que l'autre errait sur son dos musculeux... Nous restâmes ainsi silencieux un si long moment que je crus qu'il s'était endormi. Je murmurai : « Angus ? ». Et pour toute réponse, il releva la tête et me regarda tendrement. Il ne dit rien et vint s'étendre près de moi en soupirant. Sentant qu'un autre malaise risquait de s'installer, je dis : « Je suis désolée si ce que je t'ai dit t'a blessé. Ce n'était pas mon intention.

- Tout va bien, ne t'en fait pas. ». Il prit ma main pour

l'embrasser et ajouta : « Je le pensais vraiment : tu as raison. Et c'est très mature de ta part de vouloir faire la part des choses.

- Je ne sais pas trop mais... Je ne crois pas qu'il y ait de la place dans ta vie pour... Et dans la mienne non plus, je ne sais même pas quoi en faire de la mienne d'ailleurs !

- Tu peux prononcer le mot tu sais, tu ne vas pas partir en fumée si tu le dis. Répète après moi : A-mour. ». Il plaisantait et cela me faisait un bien que je n'aurais imaginé. Je ne pus réprimer un sourire et il insista en me secouant doucement : « Allez sorcière ! Répète où je te soumets à la question !

- Tu vas me torturer ?

- S'il le faut...

- Comme tout à l'heure ? Sur la table ? ». Il plissa les yeux en retenant un sourire et dit : « Tu es une fille perdue !

- Je ne dirais rien, soumets-moi à la question !

- Gourgandine !

- Allez torture-moi... Je suis possédée... ». J'enroulais mes bras autour de son cou en souriant et il me serra encore plus étroitement en soufflant, avant de m'embrasser : « Ça, ça ne fait aucun doute... ».

Chapitre 17 :

Prisonnier.

La nuit semblait être tombée depuis plusieurs heures quand je m'éveillais. Nous avions eu une fin de journée encore très active... En m'asseyant dans le lit, le silence ambiant m'inquiéta un peu. Angus n'était pas là. Je me levais en m'enroulant dans la couverture et jetais un œil par la petite fenêtre. Je devinais sa silhouette et celle de son cheval non loin dans la pénombre, cette image suffit à me rasséréner instantanément. Je profitais de l'occasion pour utiliser les graines de pureté, je n'avais pu le faire depuis trop longtemps. J'enfilais ensuite ma chemise et hésitais à remettre mon pantalon étant donné le peu de temps que je le gardais dès que mon amant s'approchait. Je choisis de le remettre tout de même, avec un sourire irrésistible. Je coiffais un peu mes cheveux quand Angus entra sans bruit. Il s'était rhabillé de pied en cap et avait noué ses cheveux en catogan. Il se réjouit de me voir éveillée : « Ma belle est enfin de retour parmi les vivants !

- J'ai dormi longtemps ?
- Au moins deux heures je pense...
- Il est grand temps de remettre de l'onguent sur ta blessure.
- Je l'ai déjà fait moi-même. Tu dormais si bien...

- Ça y est ? Tu n'as déjà plus besoin de moi ? ». J'avais prononcé ces mots avec une moue boudeuse et en ôtant ses gants, il eut son air de renard : « Ne joues pas à ça avec moi fillette. Je ne culpabiliserai pas de t'avoir laissé dormir. Cela m'a donné tout le loisir de t'admirer dans ton sommeil... ». Il déposa un baiser au coin de ma bouche et s'assit pour ôter ses bottes. Je nouais mes cheveux en tresse en lui disant : « Tu as l'air d'aller beaucoup mieux en tout cas. C'est rassurant.

- Oui, j'ai dormi moi aussi, ça ne m'a pas fait de mal. Et puis je suis sorti un peu pour m'occuper de Brän, contre toute attente, il a l'air d'apprécier la vie forestière... ». Je vins m'asseoir près de lui et,

hésitante, je lui demandais : « Combien de temps nous reste-t-il ? ». Surpris, il ne sembla pas comprendre ma question, je la reformulais aussitôt : « Dans combien de temps es-tu censé rentrer au château ? »

- Oh ça ! J'ai dit au seigneur Claude que je partais en reconnaissance quelques jours, rien de précis. Pour ce que je connais de lui, il n'enverra personne à ma recherche de toute façon...

- Comment ça ?

- Ce vieux bonhomme cherche juste à se faire oublier de la couronne pour continuer à mener sa vie et celle de ses gens comme bon lui semble.

- C'est un homme juste.

- Je ne dis pas le contraire. Mais je ne me fiera pas à lui et sa façon de régler les problèmes s'il était question de protéger ma famille. Ton père a bien fait de ne pas lui faire part de ses doutes concernant les Orthons.

- ... Protéger ta famille. Tu en as une donc ?

- Comme tout le monde, bien que la mienne doit se réduire à un unique frère aujourd'hui, s'il vit encore ! Quelque part à l'extrême sud du pays... ». Il s'interrompit brusquement, et dit avec un air faussement agacé : « Tu essaies encore de me tirer les vers du nez on dirait ? »

- Non. Ton métier te monte à la tête.

- Tu as sans doute raison... Mais d'après toi, combien de temps nous reste-t-il avant que Sylvaine ou ton frère ne reviennent aux nouvelles ?

- Je suis convaincue que Sylvaine fera en sorte de nous laisser seuls pendant les trois jours où tu es censé te reposer.

- Donc encore un peu moins de deux jours... ». Il parut réfléchir et me fit sursauter quand il attrapa brusquement les pieds de ma chaise pour la rapprocher rapidement de la sienne. Il me dit alors, avec un éclat amusé dans le regard : « Deux jours c'est peu. Il faut mettre ce temps à profit... »

- Je suis bien d'accord mais...

- Quoi ?

- Il n'y a pas un moment où un homme doit... Se reposer vraiment ? Vous êtes toujours prêts comme ça ? ». Il émit un court rire et répondit, en prenant mes mains dans les siennes pour les caresser : « Non. En général, on n'est pas "toujours prêts" comme ça. Et pour un homme de mon âge, encore moins. On a besoin de temps de pause plus ou moins longs... Enfin, pour ce que j'en sais. ». Il toucha mon visage du bout des doigts et ajouta, d'un air presque absent : « Mais avec toi... Je ne sais pas c'est... ». Je prenais sa main pour y nicher mon visage, son œil bleu brillait comme un bijou précieux. Une bêtise me vint en tête, je la lui livrais aussitôt : « Sans doute mon fessard miraculeux... ». Il éclata de rire, me prit dans ses bras pour me mettre sur ses genoux et embrasser ma gorge en baragouinant des mots incompréhensibles. Je le repoussais un peu pour lui dire : « Comment es-tu d'habitude avec les femmes ? ». Ma question le surprit encore, il leva les yeux au ciel : « Allons bon ! Que veux-tu savoir au juste ?

- Je ne sais pas trop... Est-ce que tu as beaucoup de maîtresses ? À quoi ressemblent-elles ? Est-ce que c'est aussi bien avec elles et si tu fais... Les mêmes choses qu'avec moi ?

- Rien que ça !

- S'il te plaît, je ne pourrais parler de tout cela avec personne d'autre... ». Légèrement contrarié, il prit un temps de réflexion avant de répondre : « Tu vas être déçue. Je ne suis pas un bourreau des cœurs. Déjà, à cause de ça. (Il pointa son œil du doigt). Les femmes qui aiment ce genre de choses sont plutôt rares ! Celles qui se prennent pour des dames de la cour sont carrément dégoûtées par les cicatrices d'ailleurs... Le roi lui-même m'a demandé de mettre un cache-œil quand je me présente devant lui ! ». J'avais de la peine pour lui et je n'arrivais pas à comprendre, moi qui trouvais toutes ces marques tellement viriles. Après un soupir, il ajouta : « De toute façon, je n'aime pas courir après les femmes. J'aime badiner, plaisanter avec elles, voilà tout. Plus pour voir jusqu'à quel point elles tiennent avant de prendre la fuite d'ailleurs !

- Arrête, je ne peux pas croire qu'après tout ce que nous avons fait tous les deux tu aies mené une vie de moine !

- Ce n'est pas ce que j'ai dit... Il y a toujours les bordels ! ». Il s'interrompit comme s'il réalisait qu'il en disait trop. Je ne pus me retenir de rire en lui disant : « Les bordels donc...

- Oui euh...

- Tu as honte ?

- Je ne sais pas trop, j'oublie par moment que tu es si jeune...

- Je suis peut-être jeune, je ne suis pas stupide pour autant et j'ai assez entendu dire que les hommes avaient des besoins en la matière. Mon propre frère, depuis qu'il... Fréquente, n'a que ça à la bouche "un homme a des besoins!"...

- Sacré Colin...

- Il sera bientôt marié...

- Ah oui ?

- Oui et Ed suivra... ». La mélancolie m'envahit subitement. Angus me serra contre lui en disant : « Ainsi va la vie, les séparations familiales sont inéluctables...

- Je sais cela, pas la peine de me parler comme un vieux sage !

- Mais... Tu es une vraie peste ! ». Nous échangeâmes plusieurs petits baisers pendant lesquels je me glissais à cheval sur lui. Tout près de ma bouche, il dit à mi-voix : « Je croyais que tu voulais bavarder... ». Je m'écartais un peu pour répondre : « Je le veux toujours.

- Ah... très bien. ». Dans cette position, je le toisais légèrement et ça ne me déplaisait pas. Je lui dis, alors qu'il croisait les mains derrière mes fesses : « Quand je les vois prêts à convoler tous les deux, alors que je n'ai aucune idée de ce que je veux faire de ma propre vie, je ressens comme un grand vide et j'ai l'impression d'être anormale...

- Tu l'es.

- Quoi ?!

- Tu es anormale dans ce monde-ci. Un esprit libre, un peu sauvage, entier... Et d'une beauté insolente. Rien n'est prévu pour toi, tu le sens... C'est à toi de créer cette place qui te manque. Tu n'es pas faite pour rêver au mariage ou traire les chèvres jusqu'à la fin de tes jours.

- Et pour quoi suis-je faite alors ?

- Vivre Solène. Vivre vraiment. ». Il avait une expression si sérieuse que je pris un moment pour le regarder. J'écartais une mèche brune barrant son front en soupirant : « Je ne sais même pas ce que ça veut dire, vivre vraiment... ». Il se redressa sur sa chaise et rapprocha mon bassin du sien en soufflant : « Laisse-moi te donner un aperçu... ».

L'aube arriva vite. Trop vite. Le feu s'était éteint dans l'âtre et c'est le froid qui m'éveilla. Angus dormait toujours, me tournant le dos. Je me lovais contre lui un instant, déposais un baiser sur sa peau fraîche et décidais de me lever. Je dus m'arquer pour me hisser au-dessus de lui pour ne pas le réveiller. Je m'habillais ensuite en frissonnant et rallumais péniblement le feu. Des hennissements au-dehors attirèrent mon attention. Coup d'œil à la fenêtre et panique : Edwyna et Alaric ! Je remontais précipitamment la couverture sur Angus, ramassais ses vêtements éparpillés dans la pièce et les jetais sur le lit. Quand deux coups résonnèrent à la porte, j'attrapais une brosse et faisais mine de me coiffer en ouvrant d'un air détaché : « Ed ! je croyais que ce serait Colin qui viendrait au ravitaillement ? »

- Je voulais être sûre que tu allais bien. Et comme le seigneur Claude a envoyé Alaric aux nouvelles à propos du sheriff... ». Elle m'embrassa avec un regard vaguement inquisiteur et entra. Elle regarda le lit alors qu'Alaric la suivait en me saluant. Puis elle me dit en chuchotant : « Il est toujours mal en point ? »

- Non, enfin je ne crois pas, il va un peu mieux. J'applique les directives de Sylvaine pour les soins et... Ça suit son cours je crois...

- Elle ne voulait pas que je vienne.

- Sylvaine ?

- Oui et du coup j'ai pensé qu'elle me cachait quelque chose.

- Et bien tu peux constater que non, tout va bien. Pour moi en tout cas, lui... Mais comment va papa ?

- Mieux, bien mieux. Son état s'améliore d'heure en heure. Il a hâte que tu rentres.

- Je pensais rentrer demain, quand... Le sheriff sera capable de monter.

- Bien sûr...

- Mais dis-moi Alaric, le château s'inquiète du sort du sheriff ? ». Le jeune homme sursauta presque quand je lui adressais la parole, il répondit aussitôt : « Je crois que le seigneur Claude est plus agacé qu'inquiet en fait. Surtout qu'on a reçu un message annonçant que ses hommes seraient bientôt là pour lui prêter main-forte.

- Ses hommes ?

- Les hommes du sheriff oui...

- Oh... ». Angus se mut légèrement sous les couvertures avant d'émerger du sommeil dans un vague grognement. Il redressa la tête, nous regarda et grommela : « Solène ! J'ai mal ! Prépare mon remède ! ». Je baissais les yeux pour entrer dans son jeu et je vis le visage d'Ed se durcir sous le coup de la colère. Je lui dis : « Je dois refaire son pansement et passer l'onguent. Il est infernal quand il souffre... ». Elle me répondit en chuchotant : « Nous t'attendrons dehors, serre bien le bandage de ce... ». Angus rugit à nouveau : « Solène ! ». Ma sœur et son soupirant sortirent aussitôt, j'avais toutes les peines du monde à me retenir de rire dès qu'ils eurent refermé la porte derrière eux. Angus se redressa prestement et se leva pour m'embrasser à l'écart de la fenêtre. Il souffla : « Je le tiens bien le rôle du mourant imbuvable n'est-ce pas ?

- À la perfection !

- Par contre, je ne sais pas ce que ta sœur aura dit à Alaric, mais je n'aime pas l'idée que Claude sache que je suis blessé...

- Ne t'en fais pas, je le saurais vite.

- Oui... Bon, tu me le donnes mon remède miraculeux ? ». Il me serra contre lui et je le repoussais à contre cœur en disant : « Non, soyons sérieux, tu dois encore mettre de l'onguent.

- Je préfère l'autre remède...

- Je sais, allez, assieds-toi et sois sage. ». Il ôta son bandage en soupirant et j'eus tôt fait de le soigner et de changer le pansement. Nous n'avions pas le temps pour le reste, il fallait que j'éloigne les importuns sans éveiller les soupçons... Quand je sortais, j'affectais une mine contrariée. Ma sœur me prit dans ses bras un court instant avant de dire : « Ce n'est pas un cadeau que Sylvaine t'a fait en te laissant ici avec ce triste sire !

- Ce n'est pas grave, il dort la plupart du temps...
- Paresseux en plus ! ». Pour éloigner Alaric un instant, j'eus une idée : « Alaric, je crois que vous devriez ramener le cheval du sheriff avec vous. Il n'a plus grand-chose à manger ici et il a besoin d'exercice.
- Je ne sais pas si le sieur Torkenbold apprécierait que...
- Il me l'a dit hier, il s'inquiète de le laisser ainsi sous la pluie à manger de l'avoine trempée ! Vous lui rendriez service ! ». Le jeune garde hésita et après un regard vers ma sœur, il se dirigea vers le cheval pour le détacher. Je lui dis, d'un ton presque enjoué : « Il s'appelle Brän ! » et me tournais aussitôt vers Ed : « Que lui as-tu dit au sujet de la blessure du sheriff ?
- Qu'on l'avait trouvé comme ça dans la forêt, qu'il avait sûrement été attaqué par des loups...
- Et pour papa ?
- Il n'est pas entré dans la maison, il ne l'a pas vu.
- Très bien. Et... Pour Jehannette ?
- La fièvre. ». Nos deux visages s'étaient voilés de tristesse simultanément. Alaric revenait vers nous, Ed détacha un sac de toile du cheval de son soupirant en me disant : « Tiens, il y a de quoi manger et du linge propre, dont une chemise pour l'autre face de carême !
- Merci.
- Je m'inquiète pour toi, que fais-tu pendant qu'il ronfle ?
- Je lis, j'améliore mon Ereevin... Ne t'en fait pas pour moi sœurette, je serai bientôt à la maison. ». Je la serrais une dernière fois fort sur mon cœur et elle me dit à l'oreille : « Sans toi, je serais morte... ». En m'écartant, je lui fis non de la tête... Je restais au-dehors jusqu'à ce qu'ils disparaissent de mon champ de vision. Un soleil doré filtrait à travers les branches nues des arbres. Il faisait encore très froid mais l'hiver reculait, cela suffit à me tirer un sourire. Ça et l'idée de tranquillité retrouvée auprès d'Angus...

En entrant dans la maison, je le trouvais en train de nouer son

pourpoint. Il me dit en souriant : « Une petite promenade ?

- J'allais te le proposer. Il y a une chemise propre pour toi dans ce sac si tu veux...

- Plus tard, sortons respirer un peu ! ». Et il m'attrapa par la taille pour m'entraîner dehors. Étonné et un peu inquiet de ne pas voir son cheval, je devançai ses questions : « Ils sont repartis avec ton cheval, c'est la seule excuse que j'ai trouvée pour éloigner Alaric.

- Tu as bien fait... Qu'as-tu appris sinon ?

- Tu es censé t'être fait attaquer par les loups et nous t'avons trouvé et soigné.

- Pourquoi Claude a-t-il envoyé ce gamin à ma recherche ?

- En fait, notre bon seigneur en a assez de te voir traîner sur ses terres à priori. Ta présence l'indispose. Et il a reçu un message annonçant la venue de tes hommes...

- Ce n'est pas le premier que j'indispose, ni le dernier à mon avis. Pour ce qui est de mes hommes, si on me les envoie juste après leur mission, ils ne seront pas bien frais... Et pour ton père et ta sœur ?

- Alaric n'a pas vu mon père et... Il pense que Jehannette a été emportée par une fièvre.

- Tout ça tient debout...

- J'ai dit que nous rentrerions sûrement demain... ». J'avais dit ces mots du bout des lèvres. Il m'adressa un regard un peu triste et passa son bras autour de mes épaules en soupirant. Nous marchions paisiblement dans la forêt depuis quelques minutes quand, avisant un arbre mort couché au sol, mon amant m'invita à m'asseoir. Un espace libre de quelques mètres entre les Mélèzes laissait passer largement le soleil jusqu'à nous. Les yeux clos, assis l'un contre l'autre, nous goûtâmes silencieusement cette douce chaleur jusqu'à ce que je dise distraitemment : « Voilà un moment qui ne devrait jamais finir...

- Oui... Je resterais volontiers là jusqu'à ce que la mousse me recouvre...

- Où vas-tu aller après ? Quand tu auras fait ton rapport au roi ?

- Ça t'intéresse maintenant ? Je croyais qu'on ne parlait pas... D'attachement ? ». Je me redressais pour m'asseoir à cheval sur le tronc et lui faire face : « Ne pas vouloir s'attacher ne veut pas dire ne pas avoir envie de se revoir... ». Cette réponse lui cloua momentanément le bec. Il détourna le regard pour répondre d'une voix lasse : « Je n'en sais rien. Il est fort probable qu'on m'envoie dans un autre coin de campagne éradiquer quelques Orthons en goguette... Et ensuite, avec la guerre imminente...

- Que font les espions en temps de guerre ?

- Certains rejoignent l'armée régulière, d'autres restent disponibles pour les manigances habituelles et d'autres encore... D'autres encore font justement comme les Orthons et vont se terrer chez l'ennemi pour récolter quelques informations. Je l'ai fait il y a longtemps, mais je suis trop vieux pour cela maintenant... Et pas assez discret, physiquement.

- Tu feras quoi alors ? L'armée ?

- Peut-être... Sûrement.

- Ça ne te ravit pas visiblement...

- Ça ne ravit personne... Si ce n'est les fous furieux assoiffés de sang. Et j'ai perdu le goût du sang depuis longtemps. Je crois que j'aspire à un peu de paix maintenant...

- Tu songes à arrêter ? Te retirer ?

- Le roi ne me laissera jamais partir. Je sais un peu trop de choses... ». Il avait les sourcils froncés, je pouvais aisément sentir sa frustration. En caressant ses mains, je lui dis : « Si tu sais tant de choses que cela, pourquoi ne t'en sers-tu pas pour le forcer à te laisser partir ? ». Il m'adressa un regard sidéré : « Forcer un roi ? Rien que ça ? J'aurais toutes ses cohortes d'assassins aux fesses si je formulais la moindre menace ! Excuse-moi de tenir un peu à la vie !

- Une vie qui ne te convient plus vaut mieux que la mort, c'est certain... ». J'avais dit cela sans y penser, comme une évidence. Mais Angus parut en être blessé. Il se leva, fit quelques pas dans la lumière jaune du soleil avant de dire : « Si j'avais la moindre chance de pouvoir tout arrêter, je le ferais sans hésiter croies-moi...

- Je te crois... ». Il se retourna à demi et me regarda d'un air las qui me fendit le cœur. Il lâcha ensuite, d'une voix blanche : « Je suis

prisonnier Solène... ». Je me levais pour le rejoindre et me coller contre son dos. Quand mes bras s'enroulèrent autour de lui, il soupira profondément. J'aurais voulu apaiser sa peine mais je n'en avais pas le pouvoir. Je ne pouvais que l'alléger, pour un temps...

Quand nous rentrâmes à la petite maison, le ciel s'était couvert de lourds nuages cotonneux. Angus était soucieux, l'air de plus en plus sombre. Vers midi, quand je lui appliquais l'onguent, il parut totalement absorbé dans une profonde réflexion. Je finis par lui dire doucement : « Vas-tu dire un mot avant la nuit ou dois-je te laisser seul avec tes noires pensées ? ». Comme réveillé en sursaut, il répondit : « Oh... Excuse-moi, je... J'étais ailleurs.

- Dans une autre cahute au fond des bois ?

- Non, ça... Il n'y en a qu'une. ». Il m'embrassa tendrement puis, s'écartant un peu, il parut observer mon visage. Il en caressa le contour du bout des doigts, l'œil brillant. Je lui murmurai : « Veux-tu me parler de ce qui te rend si maussade ?

- Il ne vaut mieux pas... ». Il m'embrassa encore, plus longuement. La douceur de ses lèvres contrastait avec sa barbe rugueuse et j'adorais cette sensation sur ma peau. En quittant ma bouche, il dit à mi-voix : « Je les hais tous... ». Surprise, je demandais : « Quoi ? De qui parles-tu ? ». Il posa son front contre le mien pour dire, d'une voix plus grave que jamais : « Les hommes... Tous ceux qui te croiseront. Ceux qui te regarderont sans respect. Ceux qui auront des pensées dégradantes. Et ceux qui ouvriront la bouche pour te salir de leurs désirs de bête... Je les hais. Et plus encore, celui qui viendra prendre ta main tendrement et te donnera l'envie d'enfanter... Celui-là, je pourrais le tuer je crois... ». Un frisson me traversa le corps, je n'arrivais plus à savoir si ce que je venais d'entendre était effrayant ou délicieux. L'émotion m'embua les yeux de larmes mais quand il planta son regard dans le mien, la flamme noire qui y dansait me mit le feu au corps. La suite se passait de mots...

Chapitre 18 :

L'aube.

L'après-midi passa trop vite, entrecoupée d'étreintes et de siestes improvisées. Au point de ne presque plus quitter le petit lit que je ne verrai plus jamais de la même manière... Comme si cette bulle que nous partagions rétrécissait à vue d'œil et que cette modeste couche devenait notre dernier refuge. Nous y restions même pour manger, ne mettant un pied au sol que pour une toilette rapide ou attraper un livre. Angus connaissait bien Ereeven et feuilleter avec lui un bestiaire prenait un autre attrait que le faire avec Sylvaine. Au cours de sa vie, il avait croisé certaines des créatures dont je découvrais l'existence sur le papier. Les marques de griffe sur son torse en témoignaient encore. Il me raconta, en pointant une illustration : « Celle-ci j'en garde un cuisant souvenir ! J'ai bien failli me faire boulotter tout cru !

- C'est une panthère... Si... Sib... Je n'arrive pas à traduire !
- Panthère Sibylline.
- On dirait un gros chat sauvage...
- Un gros chat ? Ma foi, un chat de trois cents kilos avec des griffes plus longues que tes poignards !
- Si gros que ça ? J'ai du mal à te croire !
- C'est écrit là et je peux en témoigner ! Quand j'étais encore jeune soldat, nous escortions un dignitaire en Ereeven ; nous avons dû faire une halte pour la nuit dans la campagne et ce... "Gros chat" nous est tombé dessus ! Deux hommes sont morts sur cinq !
- Vous l'avez tuée ? La panthère ?
- Non, elle s'est enfuie, le cul en flammes.
- Pardon ?
- Elle s'est trop approchée du feu et sa queue s'est enflammée. Tu vois cette longue touffe de poils au bout de sa queue sur la

gravure ? Elle a pris feu par là et s'est enfuie en feulant dans la forêt.

- Vous avez eu de la chance...

- Oui, car ces bêtes-là commencent par tuer tout ce qui bouge et choisissent ensuite posément quel cadavre elles emmèneront à leur tanière... C'est de là que vient leur nom d'ailleurs. Personne ne sait comment elles choisissent, car elles n'emportent pas toujours le plus dodu du massacre... C'est un choix sibyllin. ». J'aimais l'écouter me parler, peu importait le sujet en fait. Sa voix grave et rocailleuse me plongeait dans une paix intérieure inexplicable... Il tourna une page et me dit : « Et ça ! Qui pourrait croire qu'il existe des horreurs pareilles sans les avoir vues ! Il n'y a qu'en Ereeven que les Trolls sont aussi grands...

- Il y en a ailleurs ?

- Des créatures étranges ?

- Oui...

- Bien sûr. Moins dans nos contrées, c'est certain. Il semblerait que le contact permanent avec l'humain fasse disparaître lentement les autres espèces...

- Je n'ai jamais rien vu de... bizarre ici pourtant.

- Ah non ? Pas même un esprit de la forêt ou une nymphe ?

- Non... Tu te moques de moi là ?

- Pas du tout. Mais il paraît que si on enseigne aux enfants à ne rien voir de ce monde-là, il leur devient invisible. Ton père vous a sans doute élevés dans le pragmatisme le plus total. Ça lui ressemblerait bien. ». Je me sentais un peu frustrée tout à coup. Contrariée d'avoir été tenue à l'écart de tout un univers pendant si longtemps. À ma mine un peu renfrognée, Angus devina : « Ne lui en veut pas, je le comprends. Ainsi vous avez grandi sans avoir peur des choses contre lesquelles vous n'auriez — de toute façon — rien pu faire. Cela vous a mis à l'abri de peurs irraisonnées...

- On peut le voir ainsi...

- Vois-le ainsi alors. ». Il déposa un petit baiser sur ma tempe en refermant le livre. Comme il s'allongeait, je me glissais contre lui dans un soupir d'aise. Et alors que je pensais être sur le point de

m'endormir, les évènements de ces derniers mois me revinrent en mémoire les uns après les autres. Angus était silencieux, il fourrageait doucement dans mes cheveux. Je me redressais un peu pour m'appuyer sur son torse et dire : « Il y a tout de même quelque chose d'étrange dans tout ça, tu ne trouves pas ? ». Il tassa l'oreiller sous sa nuque : « Dans tout ça ? »

- Je ne sais pas mais... J'ai passé toute ma vie ici sans un nuage ou presque. Et tout à coup... Des choses arrivent. En un temps plutôt court !

- Non ce n'est pas si étrange... Tu es née juste après la dernière grande guerre. Tu n'as connu que la paix... Une autre guerre se profile, les évènements ne vont aller qu'en s'accéléralant hélas... ». Son air était grave, son regard se perdit vers le plafond. Je sentais confusément que la vie que j'avais connue était sur le point de se terminer mais je n'arrivais pas à m'en attrister. Je lâchais : « Nous sommes loin à l'intérieur des terres, il faudra du temps avant que les combats arrivent jusqu'ici... »

- Détrompe-toi. Les Orthons ne respectent jamais les schémas guerriers habituels. Il y a rarement eu de véritables champs de bataille dans les guerres qu'ils ont menées. Ils attaquent simultanément plusieurs villes et villages, rasent tout et passent à la cible suivante. On pourrait penser que c'est désorganisé mais c'est très efficace.

- Alors quoi ? S'ils ont l'intention de nous conquérir, nous n'avons aucune chance ?

- Pour être tout à fait honnête, sans l'aide de ses alliés, le royaume sera pris. Mais ces soi-disant alliés ne sont pas désintéressés eux non plus...

- Qui sont les alliés du roi actuellement ?

- Ereeven évidemment, c'est aussi le plus proche. Nortgate, à l'extrême nord du continent... Ces deux-là sont les plus puissants. Et il y a les clans des îles du sud, plutôt réputés pacifiques, donc d'une aide toute relative en temps de guerre...

- Je crois que j'ai déjà entendu parler de Nortgate... N'est-ce pas ce pays où les hommes ont la peau noire comme la nuit ?

- Oui. Des guerriers redoutables eux aussi. Agiles, silencieux, rapides... J'ai passé quelque temps en Nortgate autrefois, pour apprendre certaines techniques...

- Des techniques de combat ?

- Plutôt des techniques de mise à mort discrète disons...

- J'oublie parfois quel métier tu exerces... ». J'avais un petit sourire en coin, il me regarda droit dans les yeux avant de dire : « Si tu n'oublies que cela, ce n'est pas bien grave. ». Je ne saisis pas à quoi il faisait allusion mais sa réflexion me rappela que je n'avais pas ouvert la boîte de graine de pureté depuis un petit moment. Prétextant un besoin pressant, je m'isolais rapidement au-dehors pour remédier à cet oubli. Quand je rentrais, je m'étonnais de trouver Angus debout devant la cheminée, les bras croisés. En ôtant ma cape, je lui demandais : « Eh bien, tu as quitté le nid ?

- Oui... Tu perdu ça en sortant. ». Il prit ma main et laissa tomber une graine de pureté dans le creux de ma paume. J'eus un moment de panique irraisonnée et baissais les yeux. Il croisa à nouveau les bras sur sa poitrine, et parut attendre une explication. Je m'éclaircis la voix avant de demander : « Tu sais ce que c'est j'imagine ?

- Effectivement... Mais je suis surpris que toi, tu connaisses ces... pratiques petites graines.

- C'est Sylvaine qui me les a donnés avant de nous laisser seuls.

- Je vois... C'est vraiment une amie précieuse que tu as là. ». Je n'aurais su dire s'il était contrarié ou soulagé et cela me perturbait. Je risquais : « C'est mieux ainsi non ? ». Il s'approcha tout près, prit mon visage entre ses mains, m'embrassa et ajouta : « Bien sûr... Je m'en voudrais de partir en laissant un petit Torkenbold derrière moi. ». Il y avait une ambivalence troublante dans sa réponse. Si vraiment ce détail l'avait inquiété, pourquoi n'avoir pris aucune précaution lui-même pour l'éviter ? Il retourna s'étendre sur le lit et alors que je restais interdite à essayer de comprendre ce qu'il avait réellement voulu dire, il me tendit la main. Il y avait un éclat étrange dans son regard. Quelque chose de dur... Il s'endormit peu après que je l'aie rejoint. Mais je demeurai, moi, les yeux grands ouverts un long moment, à me torturer l'esprit sur un non-dit que je pressentais néfaste...

La nuit était déjà bien avancée quand je m'éveillais, seule dans le lit. Angus était assis devant la cheminée, son épée posée à plat sur ses

genoux. Je me tournais silencieusement vers lui et l'observais sans dire un mot. Je le trouvais si beau en cet instant précis. Il avait l'air totalement absorbé par l'entretien de son arme. Il humecta un petit chiffon avec ce que j'identifiais comme de l'huile et en frotta consciencieusement sa longue lame. Il avait les gestes lents et précis de quelqu'un qui avait accompli ce rite des centaines de fois. Les sourcils légèrement froncés, son regard bleu dardé sur l'épée. Pour rien au monde je n'aurais voulu l'interrompre. Mais à un moment il ébaucha un geste avec l'épée dans ma direction et vit, non sans surprise, que je l'observais : « Enfin réveillée ?

- Oui, depuis peu... ». Il posa son arme sur la table et vint vers moi en s'essuyant les mains. Comme j'étais étendue sur le ventre, il s'accroupit pour mettre son visage à ma hauteur et déposer un léger baiser sur mon front. Puis il me dit, d'un ton amusé : « Tu as parlé dans ton sommeil... ». Je savais que cela m'arrivait souvent, mes sœurs s'en plaignaient régulièrement. Je me redressais sur mes coudes en soupirant : « Allons bon, quelles sottises j'ai bien pu dire encore ?

- Pas des sottises. Et tu as parlé en Ereevin... Enfin en partie... ». Il se releva en souriant alors que je m'asseyais dans le lit, curieuse : « Quoi ?

- Oui, et tu avais des choses intéressantes à raconter...

- Eh bien dis-moi ! Qu'ai-je dit ? ». Il marqua une pause en me regardant, jeta le linge dans lequel il s'essuyait les mains et s'assit près de moi en disant doucement : « Sais-tu ce qu'on dit des gens qui parlent en dormant ?

- Qu'ils empêchent les autres de dormir ?

- Non... Qu'ils ne mentent jamais. ». Et il m'embrassa tendrement avant de retourner auprès de son épée pour la ranger dans son fourreau. Je protestais : « Tu ne vas donc pas me dire... Angus ! Qu'est-ce que j'ai dit ?

- À moins que tu n'aies les outils adéquats pour m'y forcer par la torture, je ne divulguerais rien des informations que j'ai apprises cette nuit. À personne. ». Il me taquinait, je me sentais soulagée de ne plus avoir affaire au même Angus qui avait trouvé la graine de pureté. Je me levais souplement du lit, totalement nue, et m'approchais de lui dans son dos, en disant : « J'en ai d'autres... ». Il se retourna à demi d'abord puis totalement, l'œil brillant. Les mains sur les hanches, je me redressais pour le défier. Il eut un sourire en coin en disant : « C'est

déloyal ça... ». Il ébaucha un geste vers ma poitrine mais je le stoppais d'une tape sur la main : « Parleras-tu maraud ? ». Je fis un pas en arrière alors qu'il avançait vers moi. Il s'arrêta, le jeu commençait à l'amuser. Il passa une main sur sa barbe avec son air de renard, pouffa de rire et darda son œil bleu sur moi : « Tu crois que tu peux me faire céder avec... Ce corps de statue et ses yeux de succube ? ». Il avança encore, je reculai simultanément sans dire un mot, avec un petit sourire provocateur. Il croisa les bras et me dit de cette voix grave qui trahissait un désir grandissant : « Tu es acculée, sorcière. ». Il avança d'un bond et je tombais assise sur le lit. Ses deux mains appuyées de part et d'autre de mon corps, il se pencha au-dessus de moi. Je n'avais pas baissé les yeux, nos deux visages se retrouvaient à une distance de frôlement. Il souffla : « Tu pourrais me faire céder aisément... Mais je crois que j'aime ta façon de me torturer. ». Il me respira en fermant les yeux et j'eus moi-même de la peine à garder les miens ouverts tant son souffle, son odeur et sa présence m'enivraient. Je l'attirais contre moi avec mes jambes, sa respiration commença à être inégale. Ce que j'avais pu dire dans mon sommeil n'avait plus la moindre importance mais je voulais encore entendre sa voix. Je le lui dis en soupirant : « Parle-moi encore... J'adore le son de ta voix quand... ». Il glissa une main derrière ma nuque en murmurant : « Quand j'ai envie de toi ? ». Je lui répondais d'un soupir. Il dévora ma gorge de baisers, m'arrachant un gémissement proche du râle. Puis il dit, en caressant mon visage avec le sien : « Tu dois aimer ma voix depuis le tout premier jour alors... ».

L'aube. Et avec elle, le retour à la réalité. La fin d'un rêve éveillé. Le moment de rentrer à la chaumière... Angus me réveilla doucement en caressant mon épaule du bout des doigts. Dès que j'ouvrais les yeux, il embrassa ma tempe et dit : « L'aube est là depuis longtemps, il faut se lever... ». En me redressant, je découvrais mes vêtements posés sur le lit et mon sac sur la table. Il allait sortir, et en passant sa cape, il déposa quelque chose sur mes affaires en disant : « Je vais chercher de l'eau au puits, tiens n'oublie pas ça. ». Et il sortit. Quand je vis ce qu'il avait déposé, j'en fus presque attristée : c'était la boîte de graines de pureté...

Quand il revint, j'avais enfilé ma chemise et mâchonnais un morceau de pain un peu rassit. En posant le seau d'eau fraîche, il me proposa un peu de tisane que j'acceptais volontiers. Il semblait vouloir

tout faire pour avoir l'air totalement détaché. Et je n'avais pas envie d'en faire autant malgré toutes mes bonnes résolutions. Je me contentais de rester silencieuse. Pendant que je faisais une rapide toilette, il prépara la tisane. Je m'habillais ensuite, et dès qu'il passait près de moi, il me gratifiait d'un baiser léger. Sur la tête, sur la joue, sur l'épaule. Je ne comprenais pas pourquoi il faisait cela et je commençais à en être un peu agacée. Quand il revint à la charge, je m'écartais et lui présentais mon visage de face en disant : « Si tu dois encore m'embrasser, c'est sur la bouche ou rien ! ». Désarçonné, il m'embrassa sur les lèvres machinalement. Pendant que je démêlais mes cheveux, il prépara nos sacs et vérifia qu'on n'oubliait rien d'important. Ma nervosité frôlait la colère. Je ne pus m'empêcher de dire : « Tu as bien hâte de rentrer on dirait. ». Il s'immobilisa, mit les poings sur ses hanches en réalisant qu'il en avait un peu trop fait dans l'efficacité logistique. C'est avec un air désolé qu'il me dit : « J'essaie juste de... De ne pas trop penser. ». Je nouais ma tresse d'un geste sec, passais ma cape, ramassais mon sac et lâchais : « Ça ne devrait pas t'être trop difficile. Allons-y. ». Je ramassais l'arbalète et sortais aussitôt sans attendre de réponse. Il me suivit dehors et m'attrapa par le bras pour m'obliger à lui faire face : « Il faudrait apprendre à savoir exactement ce que tu veux Solène ! ». Il était dans le même état nerveux que moi finalement. Ma colère s'apaisa légèrement tant je le trouvais beau avec son regard courroucé et ses sourcils froncés. Je répondais sans réfléchir : « J'attendais un semblant de tristesse de ta part, juste un signe, pas une demande en mariage ! C'est déjà trop demander ? ». Il se passa nerveusement la main sur le visage, pointa son index vers moi, puis se ravisa et retourna dans la maison chercher le reste de ses affaires. Quand il revint, je n'avais pas bougé, il passa devant moi sans s'arrêter en lâchant : « Allez, on y va ! ». Le chemin de retour n'était pas difficile à retrouver, il marcha devant d'un pas qui trahissait sa colère. Nous restâmes silencieux jusqu'à ce que la colline du bosquet apparaisse entre les arbres en lisière de la forêt. Là, brusquement il s'arrêta et se retourna d'un bloc en laissant tomber ses sacoches. Je m'immobilisais, surprise, et une seconde ou deux s'écoula avant qu'il ne me dise d'une voix morne : « Ça ne doit pas se terminer comme ça... ». Je perçus pour la première fois une intense fragilité dans son œil bleu. Une vague de peine me submergea brutalement. La première chose que je lui dis, me surpris moi-même : « As-tu... Pensé à remettre de l'onguent ce matin ? ». Il se précipita pour me prendre dans ses bras et je m'accrochais alors à lui de toutes mes forces, les yeux pleins de larmes. Il avait le souffle court dans mon cou. Quand il s'écarta pour m'embrasser longuement, j'eus l'impression de m'abreuver à ce baiser. De me remplir d'une lumière fuyante que rien ne pourrait retenir... Sa bouche quitta pourtant la mienne... Il évita

mon regard, ramassa ses sacs et se remit à marcher devant moi. Il me fallut un instant pour retrouver mes esprits et me remettre à le suivre. Un soleil cruel brillait au-dessus de ma colline alors que nous traversions le champ sans échanger un mot. C'était tellement plus difficile que ce que j'avais imaginé. Voir sa silhouette massive avancer devant moi, l'entendre respirer loin de ma peau. Quand nous arrivâmes au pied de la colline, mon frère vint à notre rencontre en souriant. J'avais l'impression que tous mes organes se liquéfiaient de chagrin mais je dus faire bonne figure. J'embrassais mon frère et me dirigeais aussitôt vers la maison. Angus bavarda un peu avec Colin alors que je pressais le pas pour rentrer plus vite, espérant que ne plus le voir me soulagerait un peu. Et en effet, retrouver mon logis et ma famille me mit un peu de baume au cœur. Mais quand mon père me serra dans ses bras, mes yeux s'embuèrent. Il mit ça sur le compte de la joie de le revoir mais c'était beaucoup plus que ça. Sylvaine m'observait, je le sentais. À un moment, nous échangeâmes un regard intense, elle comprit dans quel état émotionnel je me trouvais. Elle me sourit tristement et sortit juste après. Je m'atablais avec Ed pour partager un lait de chèvre mais je ne garde aucun souvenir de notre discussion d'alors.

À l'extérieur, Sylvaine rejoignit Colin et Angus. Ce dernier la regarda d'un autre œil, sachant maintenant qu'elle n'était pas étrangère à notre liaison. Il la salua et elle lui demanda aussitôt : « Oui bonjour à vous aussi gamin, comment va votre blessure ?

- Très bien. Plus de douleurs ou de fièvre.
- Continuez à passer l'onguent encore quelques jours tout de même, c'est plus sage.
- Oui, bien sûr. Comment va Ulysse ?
- Très bien. Il lui faudra plus de temps qu'à vous pour s'en remettre mais sa blessure était plus profonde.
- Je voudrais m'entretenir avec lui, c'est possible ou...
- Vous entretenir de quoi ?
- J'en parlais avec Colin... D'ici quelques mois, nous serons en guerre. Peut-être serait-il bon pour vous tous de retourner en Ereeven avant que les choses ne se compliquent trop ici ?

- Vous êtes bien pessimiste !

- Non, bien renseigné et... J'avoue que je préférerais vous savoir tous à l'abri de cette folie. ». Ils échangèrent un regard qu'eux seuls pouvaient comprendre. Colin intervint : « Je ne peux pas quitter le pays comme ça, je ne peux pas laisser Amandine et sa famille ! ». Sylvaine soupira et lui dit d'un air grave : « Je crois qu'il faut que nous discussions de tout cela en famille Colin. Quand ton père sera rétabli... En attendant, mettons cette idée de côté. Veux-tu aller voir s'il dort ? S'il est réveillé, le sheriff lui parlera... ». Dès qu'ils furent seuls, Sylvaine dévisagea Angus d'un air inquisiteur et il finit par lui dire : « Quoi ?

- Je viens de croiser Solène et... Elle va cacher à tout le monde à quel point elle est ravagée de peine mais à moi, elle ne peut rien me cacher. ». Il eut un regard fuyant sur la campagne alentour, Sylvaine ajouta : « J'espère que vous ne lui avez pas fait de promesses de foire ?

- Des promesses de foire ? N'ayez crainte, elle a bien retenu vos leçons et s'est barricadée derrière une épaisse muraille pour que l'am... Pour que je ne l'atteigne pas !

- Je ne lui ai fait aucune leçon là-dessus. C'est son choix. ». Il se mit à tourner en rond les bras croisés, en proie à une frustration évidente. Sylvaine dut tendre haut le bras pour poser sa main sur son épaule et tenter de l'apaiser en lui disant : « Écoutez... Elle est encore très jeune. Je pensais qu'elle voulait profiter un peu de la vie mais vous... Vous avez l'âge d'être son père ! Ne me dites pas que... ». Il la foudroya du regard. Elle ôta sa main en réalisant son erreur. Elle parut réfléchir et finit par s'asseoir sur une vieille souche toute proche. Elle marmonna un peu avant d'articuler : « Apparemment vous, vous n'aviez pas de muraille très solide... ». Il soupira bruyamment avant de dire d'un ton sec : « Mais ne vous en faites pas, elle a bien pris ses petites graines ! ». Puis il ramassa ses sacs nerveusement et s'en fut auprès de Brän pour le seller. Sylvaine le suivit à petits pas et le surprit quand elle lui dit : « Est-ce que c'est sérieux ? ». Il sursauta et maugréa, sans se retourner : « Vous ne me laisserez donc pas en paix ! ». Elle s'approcha encore et répéta, sur un ton plus grave : « Est-ce que c'est sérieux ? ». Il s'immobilisa, baissa les yeux vers le sol et répondit presque en murmurant : « Bien sûr que non... Un homme de mon âge... Une enfant trouvée... Bien sûr que ce n'est pas sérieux... ». Puis il empoigna la selle pour la placer correctement mais ses bras manquèrent soudain de force. Sylvaine vint flatter l'encolure du cheval en disant doucement : « Oui. C'est très sérieux effectivement... Il faut que nous parlions gamin. À cœur ouvert. ».

Chapitre 19 :

Deux mariages et un adieu.

Colin entra dans la maison en disant que le sheriff souhaitait parler avec notre père. Ce dernier lui répondit : « Ah ! Bien ! Je dois lui parler moi aussi. ». Je restais assise, impassible, à faire semblant d'écouter ma sœur. À un moment, elle se rendit compte que j'étais totalement ailleurs et me ramena à la réalité en posant ses mains sur les miennes : « Hé, tu m'écoutes ?

- Oui, bien sûr je... J'ai juste perdu le fil un instant, tu disais ?

- Je te disais que la venue d'Alaric m'a fait du bien...

- Ah oui...

- Je ne sais pas comment tu accuses le coup toi, mais moi tous ces événements m'ont retournée. Et je vois l'avenir différemment maintenant...

- Quand allons-nous récupérer Bastien ?

- Je ne sais pas trop, demain je pense. Colin est impatient d'aller le chercher, on sait bien pourquoi... Tu ne m'écoutes pas du tout en fait Solène ? ». Mon frère ouvrit la porte pour dire au sheriff que notre père était éveillé et impatient de lui parler. Quand la voix rocailleuse lui répondit de loin : « Très bien, j'arrive dans un instant ! », ma nuque se raidit. J'avais de plus en plus de mal à donner le change, je dis à Edwynna : « Écoutes, pardonne-moi... Je crois que je suis un peu fatiguée...

- On le serait à moins. Et puis tu n'as même pas eu le temps d'aller te recueillir sur la tombe de Jehannette. ». Elle avait raison et je culpabilisais désormais de ne pas y avoir pensé. Ce fut comme si une couche de plomb supplémentaire me tombait sur les épaules. Elle me caressa les mains en disant tout bas : « Si tu veux, je t'accompagne... ». Mes yeux s'embuèrent de larmes qui ne coulèrent pas quand je lui répondais : « Non. Je veux y aller seule... Mais j'ai

une question...

- Oui ?

- Le dernier vœu... Qu'avez-vous écrit ? ». Les yeux de ma sœur brillèrent de larmes à leur tour, elle déglutit péniblement pour réussir à dire : « Que l'autre côté soit pour toi une éternité de joie parmi les livres et toutes les choses et les gens que tu aimais et qui t'ont aimé. ». Je ne pus réprimer un rictus douloureux. Et après m'être éclairci la voix, je dis : « C'est parfait...

- Et nous avons tressé une jolie couronne avec nos cheveux. Les miens, ceux de Sylvaine et les tiens...

- Les miens ?

- Je t'ai pris une mèche quand tu étais inconsciente... ». Je me levais et contournais la table pour serrer ma sœur contre moi en lui soufflant : « Merci... Vraiment, merci. ». Elle me caressa l'épaule quand je m'écartais, et j'essuyais du pouce une larme sur sa joue. Nous échangeâmes un sourire triste, dans les bras l'une de l'autre. La porte s'ouvrant sur Sylvaine et Angus me surprit, je détournais immédiatement les yeux en me raidissant. Je ne voulais pas le voir, je ne pouvais en supporter plus. C'est à ce moment qu'Ed perçut quelque chose d'anormal. Elle ne dit rien mais son regard encore humide me jaugea brièvement. Je bredouillais presque à voix basse : « Je... Je vais y aller maintenant je crois... Voir Jehannette au bosquet. ». Elle me fit oui de la tête et je sortais aussitôt sans prendre le temps de remettre ma cape. Je grimpais jusqu'au sommet de la colline rapidement et arrivais non loin de la petite tombe, le souffle court. Quelque chose de massif et de noir attira mon regard sur la droite. En contrebas, je découvrais ce qui ressemblait à un grand brasier depuis longtemps éteint. Mais je n'étais pas en état de me poser des questions sur ce qu'on avait pu brûler là. Il me fallut rassembler tout mon courage pour m'approcher de la tombe. Je remarquais qu'on avait fait un joli assemblage de pierres claires sur le dessus et je devinais qu'Ed devait y être pour quelque chose. Je restais un long moment debout, raide comme un piquet, le regard dans le vide, l'esprit dans le brouillard. Je me sentais épuisée, je m'agenouillais auprès de la tombe pour dire, alors qu'un flot de larmes se libérait enfin : « Je suis désolée ma grenouille... Désolée. Tellement désolée... Je suis arrivée trop tard ! J'aurais dû t'accompagner quand tu me l'as demandé... Si je pouvais... Tout recommencer ! ». J'avais du mal à articuler tant mes sanglots étaient douloureux autant physiquement que moralement : « Je m'en veux tellement Jehannette ! Je m'en veux... J'ai tellement mal ! ».

Pendant un instant, trop de choses se télescopaient dans ma tête, je perdais totalement pied : « Qu'est-ce que j'ai fait ma grenouille ? Je me suis... Je me suis crue tellement forte ! Je n'y arrive pas... Je n'y arrive plus... Je me suis trompée, je me trompe tout le temps ! Jehannette... Jehannette je t'en prie... Pardonne-moi... ». J'étais transie de froid, grelottant à genoux dans la terre molle quand deux petites mains se posèrent sur mes épaules : « Viens aile de corbeau, ne reste pas là... ». En me relevant, je me sentais vaguement désorientée. Sylvaine me soutint un peu, le temps que mes jambes engourdis se réchauffent. Nous nous éloignons de la tombe quand elle risqua, du bout des lèvres : « Il va partir, veux-tu lui dire un mot ? ». Cette simple phrase me fit l'effet d'un coup de poing à l'estomac, je bredouillais : « Non ! Non je... », comme paniquée. Mon amie me fit face et me dit posément : « Écoute-moi rien qu'un instant... Tu ne t'es pas trompée. Tu n'as fait aucune erreur et tu n'es responsable de rien pour Jehannette... Si tu ne dois suivre qu'un seul de mes conseils pour le reste de ta vie, suis celui-là : va lui parler. Maintenant... Ne fais pas la même erreur que moi. ». Une mélancolie nimbée de douleur luisait au fond de ses grands yeux verts. J'avais froid. J'avais peur. Je me sentais brisée... J'ai pourtant pris le petit sentier. Je l'ai descendu lentement. Angus attendait en bas auprès de son cheval. Sylvaine resta en haut, observant la scène de loin. Un vent glacé se leva, soulevant mes cheveux en bataille et fouettant mon visage impitoyablement. Quand j'arrivais en bas de la colline, à quelques pas d'Angus, je n'arrivais pas à le regarder. Je croisais machinalement les bras pour me les frictionner alors que le vent ramenait ma tignasse devant mon visage. Je me sentais ridicule, je voulais fuir, disparaître dans un courant d'air, mais je parvins à articuler péniblement : « Tu t'en vas ? ». Sans que je l'aie vu ou entendu, il s'était rapproché et le son de sa voix toute proche me répondant : « Oui... » me fit l'effet d'une onde de chaleur fugace. Du bout des doigts, il écarta une mèche qui me barrait le visage puis il ôta sa cape et m'en entourait les épaules. La chaleur, le cuir, le cèdre, Angus... En la nouant sur ma gorge, il murmura : « Tu commences à me coûter cher en vêtements... ». Je levais enfin les yeux vers son visage et lui découvrais une expression douloureuse qui me vrilla le cœur. Il eut un regard circulaire autour de nous, certainement pour vérifier que nous soyons seuls. Puis il posa une main sur ma joue, la caressa et me dit, le souffle court : « Solène je... Je vais partir mais... ». Il peinait à trouver ses mots, son œil bleu brillait comme une pierre précieuse. Il prit une profonde inspiration : « Ne m'oublie pas trop vite, car moi... Moi je ne pourrai pas. Jamais. ». Et il m'attira contre lui et me serra si fort qu'il en gémit et moi aussi. Mes doigts fébriles coururent sur son torse jusqu'à son visage que je pris entre mes mains. Nos yeux se mêlèrent avant nos bouches. Ce fut

un baiser aussi ardent que désespéré. Délicieux et douloureux... Il s'arracha à moi brusquement pour monter en selle et s'éloigner le plus rapidement possible. Je demeurais un moment les mains tendues vers le vide qu'il venait de me laisser... C'était fini. Il n'était plus là. Angus venait de sortir de ma vie et je me retrouvais seule. Désespérément seule.

Quand je rentrais avec Sylvaine un peu plus tard, j'avais tout d'un fantôme. Mon père s'était endormi et personne ne me questionna sur cette nouvelle cape. Je ne la quittais d'ailleurs pas en allant me coucher dans la soupente. Ed et Colin échangèrent des regards inquiets et se tournèrent vers Sylvaine qui leur dit tristement : « Vous n' imaginez pas quelle chance vous avez tous les deux... Solène le sait, elle. ».

Colin partit chercher Bastien le soir même. Je restais deux jours entiers à pleurer toutes les larmes de mon corps sur ma couche dans la soupente. Mon père s'en inquiéta et Sylvaine mit cela sur le compte de mes menstruations. Il n'osa poser davantage de questions, ce sujet le mettant mal à l'aise. L'alchimiste le savait très bien... Edwynna elle, voulait connaître la vérité. Et comme je refusais de lui répondre, elle harcela Sylvaine, en vain. Le troisième jour, je descendais enfin, et alors que je sortais uriner, ma sœur me suivit et m'attendit devant la maison pour me dire : « ça suffit Solène, je veux savoir ce qu'a fait exactement ce bâtard pour que tu te mettes dans cet état ! ». Elle me barrait le passage, les poings sur les hanches. Je soupirais profondément et rendais les armes. Je n'avais plus de larmes à pleurer, juste une incoercible sensation de vide intérieur. Je m'assis mollement sur le tronc contre la maison et invitais ma sœur d'un geste à me rejoindre. Elle réalisa qu'elle en avait peut-être trop fait : « Ça me fait mal de te voir t'étioler comme ça, je ne comprends pas ce qu'il t'arrive, ça me rend folle ! ». Ce n'était pas de la simple curiosité de sa part, elle était réellement inquiète, c'était inscrit sur son visage. Après un regard sur la campagne débarrassée de la neige, je soupirai encore avant de dire d'un ton morne : « Tu veux savoir ce qu'il m'a fait ?

- Oui...

- Il m'a aimé je crois... ». Je m'étais trompé pour les larmes, elles m'emplissaient à nouveau les yeux. Ed eut une expression incrédule et balbutia : « Quoi mais... Que ? Je ne comprends pas...

- Je me suis crue plus maligne que tout le monde encore...
- Je ne comprends rien.
- J'ai pensé que je pourrai m'amuser avec lui sans m'attacher. J'ai perdu à ce jeu. Je l'ai perdu lui en tout cas...
- T'amuser ? Mais qu'est-ce que tu veux dire ?
- Faire l'amour Ed. Copuler pour le plaisir, forniquer...
- Ça va ! ça va, je comprends là, ça y est mais je ne... Pourquoi ? Comment as-tu pu avoir l'idée de... avec lui !! ». Elle était outrée et j'avoue que cela m'amusa un peu du fond de ma mélancolie. Elle roula des yeux en ajoutant : « Mais enfin Solène ! Tu as vu sa tête ?
- Oh oui... Et le reste aussi. ». Je l'avais choquée, elle fit un joli O avec sa petite bouche, me tirant un sourire. Le voyant, elle sourit à son tour, secoua la tête et lâcha : « Je suis choquée... Mais je t'aime. Donc... Peu importe ! Quand je pense que quand Alaric m'a demandé si je ne vous avais pas trouvé "bizarres tous les deux", je l'ai presque insulté !
- De toute façon maintenant... Oui, peu importe...
- Mais tout de même... Il est tout vieux, tout balafré, tout... Je ne sais pas ! Je ne peux pas comprendre !
- Ed, si je te dis que je trouve Alaric intéressant comme deux kilos de navets, tu comprendras mieux ? ». Elle m'adressa un regard incertain mais ne put retenir un sourire et me donna un petit coup de coude en soufflant : « Pff très bien, d'accord, le mystère des attirances dirons-nous ! ». En levant son petit nez vers le ciel, elle dit : « En tout cas nous voilà avec un problème toutes les deux...
- De quel problème parles-tu ?
- Je suis l'aînée et pourtant... C'est moi la pucelle ! ». Elle partit d'un petit rire communicatif qui me fit un bien fou. Comme un rayon de soleil à travers les arbres. Le premier vrai rayon de soleil du printemps...

Il me fallut encore une bonne semaine pour surmonter ma peine et faire illusion face à mon père. Il me trouvait changée et pensait que

l'épisode des Orthons en était la raison. On ne tue pas sans en garder de traces, disait-il. Peut-être étais-je anormale, car ces morts étaient le cadet de mes soucis. Encore deux semaines s'écoulèrent avant que je ne retrouve tous les réflexes de la routine. Le printemps s'installait, Colin demanda la main d'Amandine officiellement. Et comme prévu, son père la lui donna et s'empressa de se mettre aux préparatifs du mariage. Il avait besoin de lui au moulin, davantage besoin de ses bras vigoureux que d'un mari pour sa fille d'ailleurs. Mais Colin le savait et considérait que c'était un échange de bons procédés. S'il fallait cela pour qu'il puisse vivre auprès de sa bienaimée, cela en valait la peine. Et il avait raison. Le mariage fut fixé pour le début de l'été, juste avant que les meules ne tournent à plein régime avec le grain récolté aux beaux jours. Mon père se réjouissait de ce mariage. Pour lui, Colin prenait ainsi une voie toute tracée de paix et de labeur. Mais quand Alaric vint un jour faire sa demande pour Ed, notre père eut plus de mal à se réjouir. Le jeune garde ne lui semblait pas assez solide, pas assez volontaire, pas assez... Bien pour sa fille. Il accepta néanmoins, sachant ce qu'Edwynna ressentait. Leur union fut prévue pour la fin de l'été, après la période des orages... Cette année se passerait dans une impatience fiévreuse pour mon frère et ma sœur. Et dans une mélancolie épaisse pour moi... Je parlais peu, sortais chasser dès que possible. Visant pour tuer, à l'arc comme au poignard. Évitant soigneusement la forêt du côté de chez Sylvaine ou des grottes. J'appris à monter correctement notre cheval gris sous la houlette de mon père et partais souvent en balade avec Bastien. Je parlais encore moins qu'avant, Sylvaine s'en inquiétait. Elle tentait régulièrement de me faire parler de ce qui me rongait, en vain. Je me refermais sur moi-même comme une pomme de pin dès qu'elle commençait à me poser des questions. J'aurais pourtant eu mille choses à lui dire mais c'est ainsi que j'arrivais à continuer à vivre. J'étais terrorisée à l'idée de m'effondrer à nouveau si je laissais les souvenirs remonter à la surface. Alors je gardais le silence. Mais les souvenirs étaient là, affleurant... Parfois je m'éveillais au beau milieu de la nuit, le souffle court et le ventre en feu avec l'écho d'une voix rocailleuse en tête. Je m'enroulais aussitôt dans la cape où je cherchais des effluves de cèdre en pleurant. Cette cape-là ne quittait jamais ma couche. Et l'autre m'accompagnait partout au-dehors...

Vint un jour où, préparant mon sac pour aller relever des pièges, je me retrouvais seule dans la maison avec Sylvaine. Sans que j'y prête attention sur le coup, elle mit une chaise devant la porte, s'assit dessus et me regarda jusqu'à ce que je me retourne pour sortir. Un peu surprise je lui demandais : « Mais qu'est-ce que tu fais ?

- J'attends.

- Quoi ?

- J'attends. J'attends que tu me parles. Que tu te libères une bonne fois pour toutes de ton fardeau.

- Sylvaine...

- Non, cette fois je ne bougerai pas. Et je suis allée chercher quelque chose chez moi qui t'aidera... ». Elle sortit une bouteille de son sac. Une bouteille de verre noir. Ma gorge se serra légèrement. Elle la déboucha et me la tendit : « Sens-moi ça.

- Non.

- Sens te dis-je !

- Arrête. ». Elle se leva d'un bond et me mit la bouteille sous le nez en s'exclamant : « Non toi arrête ! Et sens ! Rien ne pourra te faire oublier ça ! Alors sens ! Et souviens-toi ! ». Je me retenais de respirer, des larmes me montaient aux yeux et tout à coup, comme j'entrouvrais la bouche, des effluves de rose l'envahirent. Je lâchais prise... Je respirais le goulot à plein nez, une migraine me traversa violemment le crâne. Je repoussais sèchement Sylvaine en rugissant : « Mais qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu cherches à faire ? ». J'avais presque crié. Elle revint à la charge : « Je cherche à te ramener parmi les vivants Solène ! Si personne ne le fait, tu finiras pas mourir de chagrin ! ». Elle brandit encore la bouteille sous mon nez, je reculais en grondant : « N'ai-je pas eu assez mal comme ça que tu viens me torturer avec cette foutue bouteille ? Laisse-moi tranquille ! Tout ça c'est de ta faute ! C'est toi qui m'as poussée dans ses bras !

- Nous y voilà...

- Toi et tes foutues graines ! Tes foutues potions ! Comment as-tu pu me laisser faire ça ? Et tu prétends m'aimer toi aussi hein ? Si aimer c'est ça, je n'en veux pas ! Je veux qu'on me laisse tranquille ! Je veux qu'on me laisse seule !

- Non ce n'est pas ce que tu veux...

- Non ? Mais qu'en sais-tu vieille folle ? ! ». Je criais comme une furie en larmes et Sylvaine restait de marbre. Elle me regarda droit dans les yeux en se rasseyant sur sa chaise et répondit d'une voix calme : « Je le sais pour avoir vécu la même chose, ou peu s'en faut...

Je n'ai fait que faciliter les choses entre vous. Enfin, entre toi et ce que tu désirais. Ma seule erreur a été de penser que cela en resterait au stade du désir physique. Que cet homme-là, un aventurier, profiterait juste de l'occasion... Mais il y avait une place en lui pour... ». Elle baissa les yeux alors que je tombais assise sur le banc en face d'elle. L'entendre parler d'Angus m'apaisait inexplicablement. Elle prit une profonde inspiration, huma le goulot de la bouteille et dit : « Je te demande pardon pour ça aile de corbeau. ». Je m'essuyais le visage, mes larmes ne coulaient plus. Elle releva la tête, les yeux dans le vague : « Tu as raison, j'ai ma part de responsabilité dans ta peine. Et te voir t'éteindre peu à peu est un supplice pour moi... J'ai été à ta place il y a bien longtemps. Je sais comme on sent son cœur et son esprit se déchirer. Comme on a l'impression que plus rien ne sera beau à regarder. Que plus aucun soleil ne vous réchauffera... Mais on se trompe Solène. On se trompe... On s'enroule dans une tristesse confortable. On évite tout ce qui pourrait nous rappeler... Nous faire mal... Un jour, un homme m'a offert son cœur et je l'ai foulé au pied, par fierté. Enfin ! Par sottise plutôt. Il m'a quitté bien sûr ! Et il a eu bien raison... Quand j'ai réalisé que ma vie sans lui ne rimait plus à rien, il était trop tard.

- Trop tard ?

- Il s'était marié et avait fondé une famille. Pendant que je me mourrai de chagrin, il avait continué à vivre. À être heureux. Et c'était bien normal, car après tout, c'est moi qui avais été à l'origine de notre rupture... Mais moi, drapée dans ma peine, j'avais gâché dix ans de ma vie à attendre un miracle. À faire pénitence pour mes erreurs. Je me suis réveillée vieille et aigrie. J'avais refoulé le bonheur si longtemps... Ne fais pas ça Solène, ne sois pas la pénitente, sois celle qui guérit. Dans cette vie, il y a peut-être un seul grand amour mais il en existe d'autres qui remplissent tout aussi bien l'existence. Ne passe pas à côté, le temps file si vite ! Et aucune de mes foutues potions ni de mes foutues graines ne peut le retenir ! ». Ces mots m'avaient atteinte profondément, comme une évidence. J'avais toujours mal en pensant à Angus mais quelque chose semblait se réveiller au fond de mes entrailles. Quelque chose d'à peine frémissant... Sylvaine senti encore une fois la bouteille et dit d'un ton qu'elle aurait voulu plus léger mais qui trahissait encore son émotion : « Maintenant, encore un conseil. Parle. Parle-moi de lui, je te promets de ne pas m'endormir même si ça en vient à me barber ! ». Je me levais, prenais deux gobelets sur une étagère et l'invitais d'un geste à venir s'asseoir près de moi. L'instant d'après nous trinquions et juste avant de boire, elle me dit avec un sourire en coin : « Il faut quand même que je te dise une chose à propos de cet alcool, le dernier salut du pendu... Ce n'est

pas une 'foutue potion' mais il est reconnu comme étant un puissant...
Tonique sexuel pour les hommes. C'est pour ça que je n'ai pas voulu
que Colin en boive !

- Quoi ?

- Quand je vous ai laissés, je voulais être sûre que ce vieux
machin soit à la hauteur de la tâche ! Sabre au clair !

- Tu veux dire qu'il n'avait pas envie de moi mais juste...

- Non, non ça ne donne pas envie... ça permet d'être plus vite
prêt pour l'assaut suivant ! C'est un tonique, pas un philtre !

- Ah, tu m'as fait peur...

- Le tonique a fonctionné ? ». Nous échangeâmes un regard de
biais avant que je lui dise dans un sourire : « Du feu de dieu ! ». Elle se
mit à rire et avala une bonne gorgée de liqueur. La grimace qui suivit
m'arracha un éclat de rire à moi aussi. Cette sensation me réchauffa
plus que l'alcool. C'était la première fois que je riais depuis des mois.

Chapitre 20 :

Baies sauvages et fleur du levant.

Aux premiers beaux jours du Printemps, chaque année se tenait au village la fête du regain. Cette fête concordait avec le premier marché suivant l'hiver. Les gens de la région s'y retrouvaient après s'être terrés chez eux comme des animaux luttant contre le froid. Enfants, nous aimions y retrouver nos amis du même âge. Nous attendions ce jour impatiemment, car il était synonyme de jeux, de spectacles ambulants et de gourmandises. Mais en cette année-là, il n'y avait plus guère que Bastien pour y penser. La première fois qu'il y fit allusion, cela ne lui causa que de la peine puisque Jehannette ne serait pas là pour l'accompagner de stand en stand. Mais à mesure que la date approchait, son innocence enfantine reprenait le dessus. Et un jour que nous préparions tous les deux le potager pour des semailles, il me demanda : « Dis Solène, tu crois que c'est mal d'avoir envie d'aller à la fête sans Jehannette ?

- Non, ce n'est pas mal...
- Je me sens mal quand j'y pense...
- C'est normal.

- Je ferais peut-être mieux de rester là... ». Son petit visage si pâle affichait une expression des plus perdues. Je me redressais et laissais tomber mes outils pour poser une main sur son épaule : « Viens, asseyons-nous un instant, j'ai mal au dos. ». Il m'accompagna sans un mot et une fois assis, je me tournais vers lui : « Tu sais... On a tous de la peine d'avoir perdu Jehannette. Mais elle est toujours là, en nous. Si tu vas à la fête pour t'y amuser ce sera comme si... Tu l'emmenais avec toi.

- Tu crois ?
- Écoute, je suis sûre qu'il t'arrive parfois d'avoir quelque chose à lui dire, une bêtise, et que tu ne réalises qu'elle n'est pas là qu'une fois que tu l'as dite ?
- Ça m'arrivait souvent juste après que...

- À moi aussi. Tu sais ce que ça veut dire ?

- Non...

- Qu'elle est toujours là pour nous. Son souvenir en tout cas. C'est une partie d'elle qui vit en nous tous.

- Je préférerais qu'elle soit toujours là pour de vrai.

- Moi aussi mon grand, moi aussi... ». Je le serrais doucement dans mes bras et il déposa un baiser bruyant sur ma joue. Puis il s'écarta soudain en disant : « On peut finir plus tard le potager ?

- Je le finirais seule, va donc jouer ! ». Il se mit à courir puis s'arrêta net, se retourna et me dit d'un air sérieux qui me surprit : « Solène...

- Oui ? Qu'y a-t-il ?

- Je suis quand même content que tu l'aies tué, l'autre. ». Et il repartit au trot. J'en restais troublée un petit moment. J'aurais préféré ne pas entendre ce genre de chose sortir de sa bouche. Je me remettais aussitôt au travail pour ne plus avoir à y penser. Je n'eus pas le temps d'en finir avec ce potager en friche qu'Ed m'appelait de l'autre côté de la maison. Je lui répondais en criant sur le même ton qu'elle : « Quoi ? ! » et je la vis arriver d'un pas rapide, visiblement agacée en ronchonnant : « Tu ne peux pas venir au lieu de brailler comme ça ?

- Excusez-moi Votre Altesse, je suis légèrement occupée...

- Tu t'es roulée dans la terre ou quoi ?

- Je travaille.

- Bon, peu importe, viens, on va se préparer pour la fête !

- Non merci, amuse-toi bien, j'ai encore beaucoup à faire...

- Ah non ! Tu ne me fais pas ce coup-là ! On y va tous les ans ensemble, tu viens un point c'est tout !

- Ed...

- Tu m'as dit que tu ferais des efforts pour... Pour être mieux. Fais celui-là s'il te plaît. Je promets de ne plus rien te demander de ce genre jusqu'au mariage de Colin... ». Elle avait changé d'expression, se radoucissant. Elle avait raison, j'avais promis de prendre sur moi. En

m'appuyant sur la bêche, je pris un instant de réflexion et soufflais : « Très bien. Mais je te vois venir... Je m'habille comme je veux, pas de rubans et de fanfreluches. ». Elle eut un éclat vainqueur dans le regard et retourna à la maison sans daigner me répondre. Quand je la rejoignais, elle préparait le petit baquet qui nous servait à faire notre toilette. Elle s'agitait dans tous les sens alors que j'ôtai mes vêtements de travail pour me laver. Elle dut me dire au moins cinq ou six fois de me presser, je finis par lui répondre : « Mais enfin rien ne presse ! Il est tôt encore !

- Si ! Ça presse ! Alaric nous attend au village !

- Tu vas bientôt l'avoir à domicile, une heure de plus ou de moins...

- Je vais chercher tes vêtements là-haut... ». La porte de la maison s'ouvrit au même instant sur Sylvaine qui s'exclama : « Non, attend Edwynna, j'ai ce qu'il vous faut ! » Et elle déposa un grand sac de toile sur la table. En m'essayant, je lui dis : « Toi aussi tu es dans ses manigances ? ». Sylvaine haussa les épaules en dénouant le sac. Ed s'approcha tout près, soudain dévorée par la curiosité. En ouvrant le sac, Sylvaine eut son expression de renarde : « Mes chéries, ce matin je joue à la bonne fée... ». Et elle sortit du sac — non sans emphase — une robe verte toute neuve qu'elle tendit à ma sœur qui n'osait y croire. L'alchimiste lui dit doucement : « Pour toi... Tiens, il y a une jolie ceinture avec, et un ruban de la même couleur pour tes cheveux. Ed émit un petit rire nerveux avant de se reprendre et de se mettre à admirer sa nouvelle robe. Elle rayonnait que c'en était beau à voir. Puis Sylvaine me dit : « Quant à toi, je me suis dit qu'une robe ne te ferait pas aussi plaisir alors je t'ai dégotté ça... ». Elle sortit du sac un pourpoint noir très élégant, presque trop élégant pour notre campagne, puis une paire de braies en cuir presque noires elle aussi. Je caressais le pourpoint sur la table sans oser le prendre. Il était composé de plusieurs matières dans un assemblage étonnant. La partie sur le devant formait des lignes verticales de cuir noir alternant avec un tissu de la même teinte, moiré et se fermait avec le croisement d'une cordelette verte foncé. Deux rangées de petits clous soulignaient les épaules. Comme je les touchais du bout des doigts, Sylvaine vint poser ses mains sur mes épaules et me dit à l'oreille : « Passe-le, il t'ira à merveille ! Il a été fait pour un jeune homme mais en resserrant le laçage, ce sera parfait... ». Quelques instants plus tard, nous étions habillées de neuf, Ed et moi. Sylvaine nous applaudit et nous abreuva de compliments jusqu'à ce que je dise : « Mais comment as-tu pu acheter tout ça ? Et où ?

- Je suis allée au village tôt ce matin avec le gris* et un stock de remèdes. J'ai tout vendu ou troqué et il y avait ce marchand de tissus... J'ai d'abord vu le pourpoint qui m'a ravi l'œil, puis la robe. J'y ai laissé jusqu'à mon dernier sou mais quand je vous vois... Ça en valait vraiment la peine ! Et puis tous ces remèdes, j'en fabriquerai d'autres alors que des atours comme ça, on en voit si peu par ici ! ». La voix de mon père fusa derrière elle. Il venait d'entrer sans même que nous le remarquions. Il dit, avec un sourire ému : « Tu as eu raison Sylvaine... Vous êtes magnifiques mes filles... ». Ed fit une révérence exagérée pour remercier notre petit public pendant que je tressais mes cheveux, un sourire en coin. En déposant son havresac, mon père fronça un peu les sourcils en me disant : « Solène ce n'est quand même pas très féminin... ». Sylvaine lui donna un petit coup de coude : « C'est très beau sur elle ! Et à une époque, tu ne côtoyais quasiment que des femmes s'habillant ainsi dois-je te le rappeler ?

- C'est vrai qu'en Ereeven c'est courant, mais par chez nous...

- Tais-toi, tu n'y comprends rien !

- Au contraire ! Ce que je vois moi c'est qu'il faudrait de jolis souliers pour aller avec cette robe et des gants pour compléter le pourpoint ! ». Il sortit une boîte de l'armoire et de la boîte, une bourse marron. Chacune s'immobilisa, car nous savions que cet argent qu'il gardait là représentait beaucoup à ses yeux. Il avait amassé ce pécule en vendant ses peaux pour que nous ayons toutes une petite dot, le moment venu. Il prit deux pièces d'argent et me les tendit. Comme je faisais non de la tête, il les agita d'un air agacé et je finis par les prendre. Il dit : « Pour les gants. ». Puis il en prit deux autres et les donna à Ed : « Pour les souliers de danse. Dépensez le reste pour vous amuser. ». Nous étions très émues. Après l'avoir embrassé, nous continuâmes à nous préparer alors que dans un coin de la pièce, allumant sa pipe, mon père nous cachait un moment de tristesse. Sylvaine vint poser sa main sur son épaule en disant doucement : « La dot de Jehannette ? ». Il ne répondit pas, ce n'était pas nécessaire. L'alchimiste soupira...

Edwyna était excitée comme une puce et chez elle, cela se traduisait par un état de semi-colère. Quand nous nous mîmes en route pour le village, il faisait fort beau mais un vent froid nous fouetta par moment le visage. Dès que nous fûmes sur la route, j'essayai de détendre un peu l'atmosphère : « Quel genre de soulier vas-tu t'offrir ?

- Je ne sais pas... Quelque chose de léger, je n'en peux plus de ces lourdes bottes d'hiver. Mais pas des sabots en tout cas !

- Je vois...

- Et toi quel genre de gant ?

- Je ne sais pas, je n'en ai pas vu tant de sortes différentes par ici...

- Tu es sûre que tu n'aurais pas préféré une robe ?

- Certaine, j'adore ce pourpoint !

- Oui mais bon...

- Quoi ?

- Papa a raison, ce n'est pas très féminin !

- Et alors ?

- Les hommes aiment les femmes féminines. ». Je m'arrêtais au milieu de la route et l'attrapais par le bras pour qu'elle en fasse autant. Elle parut surprise quand je lui dis : « Ed, si tu veux que je t'accompagne à la fête pour me trouver un bonhomme, tu peux oublier tout de suite.

- Mais enfin ! Tu es jeune ! Belle comme un cœur et...

- Mon but dans la vie n'est pas de me trouver un mari.

- Tu veux rester vieille fille auprès de papa ?

- Je ne sais pas. Peut-être. Qu'est-ce que ça ferait ?

- À moi, ça me ferait mal au cœur ! ». Elle se remit à marcher d'un pas rageur. Je la suivais en disant : « Ne t'en fait pas pour moi, profite de ton bonheur avec Alaric.

- Mon bonheur ne sera pas complet si je sais que tu es seule et toute rabougrie dans la chaumière.

- Ah ! Ah ! Rabougrie ? Rien que ça ! ». Son petit air à la fois inquiet et agacé m'amusait toujours. Je décidais de la taquiner : « Non mais est-ce que je m'inquiète de ce que tu feras avec ton blondinet moi ? Hum ?

- Il n'y a aucune raison de s'inquiéter...

- Ah non ? Et la nuit de noces ? Moi je sais ce qu'il se passe dans un lit ! Toi vaguement et lui, si ça se trouve il ne sait rien du tout ! ». Elle fit encore ce joli O avec sa bouche avant de grogner : « Il sait. Ne t'en fais pas, il sait.

- Ah oui ? Vous avez déjà tenté quelque chose ?

- Mais enfin !

- Quoi ? Tu voulais savoir ce que j'avais fait et toi tu ne me dis rien ? ». Elle baissa furtivement les yeux sans cesser de marcher et finit par lâcher : « Non, nous n'avons rien fait que...

- Des caresses ?

- Oui...

- Avec quoi ?

- Avec nos mains pardi ! Pas avec nos pieds !

- Non je voulais dire... Vous avez caressé quoi avec vos mains ?
». Elle rosit brusquement et aboya : « Ça suffit !

- Oh mais dis-moi, tu changes de couleur... La très sérieuse Edwynna aurait-elle mis quelque chose d'inconvenant dans sa jolie petite bouche ? ». Elle s'arrêta, totalement rouge de honte et me regarda d'un air outragé. Je me retins de rire : « D'accord, pardon je vais trop loin. Excuse-moi. ». Elle soupira et nous nous remîmes en route. Au bout d'un moment assez court, alors qu'elle semblait calmée, elle me dit, presque dans un murmure : « J'ai peur d'avoir mal compris quand tu as parlé de mettre quelque chose dans ma bouche. Parce que si j'ai bien compris c'est... dégoûtant ! ». Je partis d'un fou-rire, elle eut du mal à se retenir de sourire elle aussi.

En arrivant au village, nous étions absorbées dans une discussion animée qui s'acheva ainsi quand Ed me demanda : « Mais comment peut-on vouloir faire une chose pareille ? C'est bestial !

- Oui, c'est pour ça qu'on le fait je pense.

- Je ne pourrais jamais demander ça à Alaric !

- Tu l'aimes, il t'aime, où est le problème ?
- Je ne sais pas, ça me paraît...
- Tu sais quoi ? Tu n'auras qu'à essayer le moment venu et tu verras bien si tu y prends goût ou pas...
- Tu l'as vraiment fait toi ?
- Quasiment à chaque fois.
- Je pensais que les choses de l'amour étaient plus... Simples.
- C'est simple à ce niveau. Enfin je crois... Pour le peu que j'en sais. Je pense que quand tu aimes l'autre, tu veux lui rendre le plaisir qu'il te donne.
- Tu l'aimais vraiment le balafré donc...
- Oui. Et je l'aime toujours. Mais j'ai compris maintenant que je n'ai pas à attendre un miracle. Il a repris sa vie, je reprends la mienne.
- C'est rassurant de te voir en parler ainsi, sans être au bord de l'évanouissement.
- Oui... Mais ce n'est pas pour autant que j'ai besoin de trouver un mari ! ». Je n'étais pas au bord de l'évanouissement mais mon cœur me brûlait comme un tison. J'arrivais désormais à dépasser ce trop-plein d'émotion mais il était toujours là...

Alaric nous attendait aux portes du village, il nous fit de grands signes et en arrivant à sa hauteur, ma sœur se jeta dans ses bras. Tout autour, une foule de gens allait et venait sous un soleil insolent. Ed écarta son manteau pour faire admirer sa nouvelle robe à son fiancé, il en fut ébloui et l'embrassa fougueusement. Les voir tous les deux me ravissait, mais j'avais la désagréable impression de tenir la chandelle. Je les abandonnai discrètement pour arpenter le marché à la recherche de mes futurs nouveaux gants. Je me laissais vite porter par le tintamarre joyeux des bardes, par les couleurs des marchandises s'étalant un peu partout. À un moment, je repérais l'objet de mes recherches sur un étal où s'amoncelaient toutes sortes de babioles. Des gants, des ceinturons, des sacs et même quelques bijoux. Je ne m'étais pas encore arrêtée devant que le marchand m'interpellât : « Holà jolie fleur de Pierre Fendue ! Venez donc un peu par ici, vous trouverez tout

ce dont une jeune femme a besoin ! Soieries, rubans, parfums, dentelles !

- Je n'ai besoin que d'une paire de gants.

- J'ai ce qu'il vous faut ! De la soie de Torwin ou de la dentelle de Corbalette !

- Non je voudrais essayer cette paire, là.

- Celle-ci ? C'est fait pour un homme...

- J'ai de grandes mains. ». Il haussa les sourcils et me donna une paire de gants en cuir clouté que j'avais tout de suite repéré. Ils étaient un peu larges mais rien de gênant. Le marchand me rejoignit pour vérifier la taille et me dit en aparté : « Ils sont un peu grands pour vous... Et un peu chers aussi. ». Je lui adressais un regard agacé en demandant combien et il me répondit, en m'ôtant sèchement un des gants : « Un demi-blanc. La paire bien sûr. ». Le blanc était la pièce d'argent en usage à l'époque. Je sortais une pièce de ma poche et la lui mettait sous le nez, entre deux doigts. Il me remit instantanément le gant en disant : « Ils sont un peu grands mais je peux les faire resserrer sur-le-champ. En reprenant ici, vous voyez, au poignet...

- Pour combien de plus ?

- Quelques piécettes à peine ! Repassez dans une heure et ce sera fait.

- Très bien.

- On paie d'avance par contre.

- Voilà. Dans une heure ?

- Votre monnaie. Une heure sans faute ! ». Avant de m'éloigner, mon regard fut attiré par une petite bague ornée d'une pierre bleue. Une pierre bleue translucide à la couleur profonde. Je la pris en main pour l'observer de plus près et quelque chose me piqua au cœur. Je reposais lentement le bijou...

Une sensation lourde m'envahit progressivement alors que je reprenais ma balade entre les étals. Un sentiment profond de solitude et d'égarement, comme si je ne me sentais plus chez moi sur ce marché que j'avais toujours connu. Je m'assis un instant au bord du

puits sur la place et regardais le monde grouiller autour de moi. Il faisait de plus en plus beau, le vent était tombé. Je commençais à avoir trop chaud sous ma cape de cuir. Je la plaçais de biais sur mon épaule et les premiers regards étonnés par ma tenue ne tardèrent pas. Je n'en avais cure. La voix d'Ed m'interpellant non loin me tira de la torpeur dans laquelle je m'étais laissé glisser. Elle et Alaric étaient attablés devant chez Gregor qui courrait entre les tables. Il me salua d'un clin d'œil de loin alors que je m'asseyais à côté de ma sœur. Elle tendit aussitôt la jambe vers moi pour me montrer ses nouveaux souliers : « Ils viennent directement de Corbalette tu te rends compte ? ». Ils étaient très féminins, de jolis chaussons de cuir fauve à lacets avec une fine semelle de bois. Gregor me surprit en posant brusquement une bouteille de son vin habituel sur notre table ainsi que trois gobelets : « Cadeau de la maison ! J'ai appris pour vous deux les amoureux, je vous souhaite tout le bonheur possible ! Cadeau de la maison ! ». Et il repartit au service aussitôt, nous laissant pantois. Alaric nous servit et rien qu'à l'odeur du vin, je sus qu'on était loin du vin de Beauclair, très loin. Le goût ne fit que confirmer mes craintes, c'était une abominable piquette. Dès que Gregor fut hors de notre vue, nous partageâmes un même rictus dégoûté suivi d'un éclat de rire... Comme nous restâmes là à bavarder au soleil, l'heure s'écoula vite et j'avais hâte de récupérer mes gants. Je promis à ma sœur de les rejoindre dès que ce serait fait et retournais jusqu'au stand du marchand. Mais il n'y était pas. À sa place, une petite femme âgée m'accueillit : « C'est vous les gants à clous ? »

- Oui mais... Le marchand n'est pas là ?

- Il a dû... S'absenter. Tenez, on les a resserrés, ça devrait aller maintenant. ». Effectivement, même si les doigts demeuraient légèrement trop larges, mes poignets étaient bien maintenus. J'allais prendre congé quand la vieille femme m'interpella : « Attendez ma fille, venez là un moment, j'ai à vous parler ! ». Je venais jusqu'à elle derrière l'étal, son air grave piquait ma curiosité. Elle fouilla dans son tablier, en sortit plusieurs piécettes et me les mit dans la main en disant, presque à voix basse : « Mon fils est un peu filou, et les temps sont durs voyez-vous. Il vous a vendu ses gants beaucoup trop chers. Voilà ce qui vous revient. Mais pas un mot autour de vous d'accord... Je vous prie de m'excuser pour lui ! Et si vous voulez prendre autre chose, je vous ferais un bon prix, honnête cette fois ! ». J'avais du mal à y croire mais je choisis de ne pas m'attarder et m'éloignais un peu au hasard. En regardant les pièces qu'elle m'avait données, un rapide calcul me dit qu'au final ces gants ne m'avaient coûté qu'un tiers de blanc et c'était une très bonne affaire. J'avais fait quelques mètres à peine quand un autre marchand — un jeune cette fois — m'interpella

ainsi : « Hé demoiselle ! C'était donc pour vous le pourpoint ? Il vous va à ravir ! ». Comme je m'étais arrêtée, l'air surprit, il ajouta avec un sourire enjôleur : « C'est moi qui ai vendu le pourpoint et les braies à votre grand-mère ! J'ai toujours les bottes qui vont avec ! ». Je m'approchais et il me les présenta aussitôt. Des bottes magnifiques. Ce même cuir noir, les mêmes petits clous que sur le pourpoint et quelques ornements de tissu moiré. Comme je les touchais du bout des doigts, le marchand se pencha vers moi et pris une voix suave pour me dire : « Elles sont faites pour vous. Voulez-vous les essayer ? ». Je ne pus réprimer un sourire, il me tendit la main par-dessus ses marchandises pour me guider jusqu'à lui et son tabouret. Exactement comme s'il m'invitait à danser. Une fois que je me fus assise, il s'agenouilla et avec un clin d'œil appuyé, il m'ôta rapidement mes bottillons de chasse. Puis il fit une pause en disant : « Vos chevilles de porcelaine délicates seront bien protégées dans ces bottes. ». Je ne sais s'il tentait réellement de me séduire ou juste de me vendre quelque chose, mais il m'amusait. Il m'enfila une botte et leva les yeux en attendant ma réaction. Je lâchais : « Ça va, je ne suis pas serrée et il y a encore un peu de place au bout... ». Son sourire s'élargit, il me passa l'autre botte et se leva en s'exclamant : « Debout maintenant que chacun puisse voir quelle allure majestueuse vous avez avec ces fabuleuses bottes ! ». Je m'esclaffais en me levant, faisais quelques pas et revenant vers lui, je demandais sans quitter les bottes des yeux : « Combien ?

- Un blanc ! ». Il me sembla entendre quelqu'un tousser non loin et le marchand se reprit : « Un DEMI ! Un demi-blanc !

- Vous plaisantez ?

- Non... Un demi-blanc.

- Elles valent sûrement plus cher que ça... ». Autre quinte de toux derrière la toile tendue du stand. Le jeune marchand avait perdu un peu de sa superbe et me répondit : « C'est leur prix. Et si j'ai droit à un sourire, je vous offre un sac de toile pour transporter vos bottillons de chasse ! Ah voilà ! ». Comment aurais-je pu lui refuser un sourire avec un tel tarif ? Je le payais aussitôt et prenais congé. Marchant, fière comme un coq dans mes magnifiques bottes noires, l'âme tout à coup plus légère...

Quand je rejoignais Ed et Alaric, ma sœur remarqua tout de suite le changement. En m'asseyant je lui dis : « Je crois que je viens de

faire les meilleures affaires de ma vie !

- En tout cas, je dois avouer qu'avec cette tenue complète... Ce n'est toujours pas féminin mais ça te donne beaucoup d'allure ! ». Je leur racontais ensuite l'étrange façon dont les marchands s'étaient conduits et ils partagèrent ma perplexité... Le reste de la journée se passa en flâneries et jeux divers et variés. Chamboule-tout, jeu de quille, Ed et Alaric semblaient vouloir tout essayer. Un jongleur les captiva pendant de longues minutes et je remarquais alors une jeune marchande non loin, portant un bébé en écharpe derrière un tout petit étal. En m'approchant, je découvrais une multitude de petites fioles en terre cuite. Quand je la questionnais sur leur contenu, elle m'expliqua qu'il s'agissait d'eaux de toilettes qu'elle fabriquait elle-même et que malheureusement cela ne se vendait pas très bien. Mais elle était fière de ses produits et m'en fit sentir plusieurs qui me ravirent le nez. À un moment, elle cessa de faire l'article, me regarda pendant une ou deux secondes et me dit : « Je crois que j'ai exactement ce qu'il vous faudrait... Je n'en ai fait que deux fioles parce que les ingrédients sont rares. Sentez, baies sauvages et fleur du levant. La fleur du levant, c'est surtout ça l'ingrédient rare. Elle ne pousse qu'en Nortgate... ». Le parfum était un réel ravissement, la fraîcheur légèrement acidulée des baies comme enrobée par le parfum capiteux de cette fleur que je ne connaissais même pas de nom. Je lui demandais aussitôt son prix et ce qu'elle en demandait était si bas qu'en la payant, je rajoutais dix petites pièces de plus en disant : « Pour le bébé... ». Elle me sourit largement et dit : « Une goutte sous chaque oreille et peut-être une là aussi » en pointant discrètement du doigt son propre décolleté. Nous échangeâmes un clin d'œil entendu et je retournais auprès des fiancés énamourés...

Chapitre 21 :

Perdue et retrouvée.

En fin d'après-midi, notre père nous rejoignit avec Bastien et Sylvaine. Chacun fit en sorte de ne pas gâcher la joie du petit garçon par de tristes figures, mais nous pensions souvent à Jehannette. Selon que nous regardions un spectacle de pantins —qu'elle adorait— ou un dresseur de chiens, tout nous ramenait à elle. C'était difficile pour toute la famille mais personne n'en montrait rien à Bastien. Mon père n'avait pas manqué de nous féliciter pour nos nouveaux atours mais Sylvaine paraissait souvent préoccupée, scrutant bizarrement la foule autour de nous. Par moment, nous nous séparions sur le marché puis vint l'heure où la faim se fit sentir. Mon père étant déjà attablé chez Gregor à discuter avec Anselme, toute la famille s'installa avec eux. Nous restâmes longtemps à table, Bastien jouait sur la place avec d'autres enfants non loin. À la fin du repas, quand les hommes commencèrent à parler des rumeurs de guerre, je vis le visage de ma sœur s'assombrir. Elle craignait qu'Alaric soit recruté d'office dans l'armée régulière. Cela n'échappa guère au jeune homme qui la rassura : «Le seigneur Claude nous a assuré que nous n'aurions pas à rejoindre le gros de l'armée. Il a peu d'hommes ici, le strict nécessaire... ». Colin l'entendit, il lâcha : «Moi je suis partagé. Je me sentirais prêt à me battre mais avec le mariage et Amandine... Et le moulin ! ». Mon père alluma sa pipe et dit posément : «La conscription n'est pas appliquée en début de conflit dans ce pays. On ne réquisitionne les hommes que lorsqu'on a essuyé trop de pertes. Enfin, il y a encore vingt ans, c'est ainsi que ça fonctionnait... Souhaitons que ça ne change pas. ». Sylvaine, qui était resté mutique depuis un bon moment soupira : «Le roi est vieux. Souhaitons surtout qu'il ne soit pas devenu totalement sénile... ». Un court silence s'installa où chacun perdit son regard dans le vague jusqu'à ce qu'une musique criarde se fasse entendre. Les musiciens venaient de s'installer sur la place, la danse pouvait commencer. Nous restâmes assis à regarder les gens tourner en souriant de toutes leurs dents. Les filles avaient l'œil brillant, quel que soit leur âge. Le soir s'avancait, des adolescents allumèrent quelques flambeaux et autres lanternes. La lumière sur la place se fit dorée et idyllique. Quelque chose en moi me disait que je

vivais ces instants pour la dernière fois. J'aimais ce que je voyais comme on aime un objet fétiche qu'on a toujours connu. Mais je ressentais une envie confuse d'en voir davantage. Je me pris à me demander si on donnait ce genre de bal dans les grandes villes, et à quoi cela pouvait ressembler. J'avais déjà vu des foires dans des bourgs qu'on appelait pompeusement villes, mais je n'avais jamais mis les pieds dans une véritable cité. Ni même à la capitale.... Voyant que je rêvassais, Sylvaine me servit un peu de vin et je lui fis non de la tête avec un air dégoûté. Elle me dit : « Ce n'est pas le vin de Gregor, tu peux y aller ! ». Après une expression de soulagement, je trinquais avec elle et buvais une gorgée. C'était un petit vin frais et fruité, rien à voir avec celui de l'aubergiste. Anselme rejoignit sa femme pour une danse et Sylvaine se tourna aussitôt vers mon père pour lui dire : « Si les gens du village sont au courant pour cette guerre, c'est qu'elle est vraiment imminente. As-tu réfléchi à ce dont je t'ai parlé ?

- Non.

- Non tu n'y as pas réfléchi ou non, c'est non ?

- Pour l'heure... Les deux.

- Penses-y encore. S'il te plaît. ». Mon père parut vaguement contrarié et se mura dans le silence, fumant sa pipe entre deux gorgées de vin. Je décidais de ne pas m'en mêler et de ne poser aucune question. J'attendrai d'être seule avec Sylvaine pour la cuisiner...

Un peu plus tard, nous jouions aux cartes alors que la fête battait son plein. Les gens semblaient vouloir se saouler de musique et danse jusqu'à l'épuisement. Sans doute pour exorciser l'hiver et réanimer leurs corps et leurs âmes engourdies... De parties de cartes en bouteilles de vin, l'ambiance à notre table se fit de plus en plus joyeuse. Au point de rire de choses absurdes, de plaisanteries douteuses. Colin finit par se lever, un peu vacillant en me disant : « Allez ! Lève ton fessard, on va leur montrer ce que c'est que la danse ! ». Comme je refusais sans lui accorder un regard, il contourna la table et me souleva de mon siège pour me charger sur son épaule en s'exclamant : « Qui c'est l'homme ici bordel ! ». Quand il m'emporta vers la place, je relevais la tête pour voir Sylvaine et mon père s'étrangler de rire. Une fois sur mes pieds, mon frère me dit : « Je veux danser et j'ai promis à Amandine de ne le faire qu'avec mes sœurs ! ». Je pouffais de rire et me lançais dans une gigue approximative avec lui. Très approximative étant donné la quantité de vin que nous avions

ingurgité tous les deux. Mais c'était un moment de bonheur. Le voir sourire, faire l'idiot me remplissait d'une énergie nouvelle. Notre danse ressemblait davantage à une série de sautilllements et de tours sur nous-mêmes, mais nous n'en avions cure. À un moment, nous percutâmes Ed et Alaric, Colin lui arracha ma sœur pour changer de cavalière. Je prenais aussitôt le bras de mon futur beau-frère sans lui laisser le temps de réagir et la danse reprit. Les rythmes s'accéléraient progressivement comme si les musiciens étaient en pleine hystérie, je commençais à sentir mon estomac se rebeller. Quand Colin changea à nouveau de cavalière et m'emporta brusquement, je couinais : « Doucement ! Je vais vomir si tu continues ! ». Cela l'amusa beaucoup et il me fit tourner encore plus rapidement. Jusqu'à ce que nos jambes s'emmêlent et que nous roulâmes au sol en riant comme des enfants. En nous relevant, je jetais un regard vers notre table et ce que j'y vis piqua ma curiosité un peu émoussée par l'alcool. Un homme donnait quelque chose à Sylvaine qui avait une expression étonnamment sérieuse au visage. Colin m'attrapa par la taille et me ramena parmi les danseurs sans tenir compte de mon avis...

Un peu plus tard, c'est Colin qui vomissait dans un coin sombre et je rejoignais notre table. En me laissant tomber sur une chaise, je desserrais un peu mon pourpoint, car la danse m'avait mise en sueur. Mon père bâilla, c'était le signal habituel. Il fit un signe de la main à Ed qui nous rejoignit avec Alaric, suivis par un Colin couleur de cendre. Bastien accourut ventre à terre en trépignant un peu et en se plaignant qu'il était encore trop tôt. Mais mon père ne céda pas, il était temps de rentrer. Sylvaine me parut passablement fatiguée, peu habituée à veiller si tard. Je partais devant avec elle alors qu'Ed négociait avec notre père pour rester encore un peu. Les palabres furent courtes, il savait depuis son arrivée au village qu'elle ne rentrerait pas avec nous. Il mit Bastien sur ses épaules et soutint un peu Colin en disant à ma sœur et son fiancé : « C'est la pleine lune ce soir, cela vous aidera peut-être à garder l'esprit clair hum ? ». Ed opina du chef en détournant le regard et Alaric répondit, empressé : « Oui ! Bien sûr ! ». Mais il avait rougi un peu, malgré tout...

Il faisait bon ce soir-là, ou peut-être était-ce le vin, mais bras dessus bras dessous avec Sylvaine, je me sentais plus légère que je ne l'avais été depuis longtemps. Comme le reste de la troupe marchait assez loin derrière nous, elle me dit tout à trac : « J'ai donné des graines de pureté à ta sœur, au cas où... ». Je ris brièvement : « Heureusement que tu es là !

- Je ne te le fais pas dire !

- Tiens au fait, qui était l'homme que j'ai vu avec toi tout à l'heure ? Je ne crois pas le connaître...

- Quel homme ?

- Quand nous dansions, un homme est venu te donner quelque chose il me semble...

- Tu as vraiment trop bu ma pauvre ! Je n'ai parlé à aucun autre homme que ton père !

- Il portait une tenue de soldat ! ». Je n'avais pas rêvé ni halluciné, j'en étais certaine. Comme je lui adressais un regard noir, elle fit soudain mine de se souvenir : « Ah ! Le soldat ! Oui... Oui... Je suis un peu fatiguée pardonne-moi...

- Que voulait-il ?

- Oh euh... Il a trouvé ça par terre et il se demandait si elle ne serait pas à toi ou ta sœur... ». Avec un regard fuyant que je trouvais suspect, elle sortit un petit sac de tissu de sa poche et me le donna. Je plongeais la main dedans et en sortais une petite bague ornée d'une pierre bleue. Je m'arrêtais sur le chemin, comme sonnée. C'était la bague que j'avais regardée sur l'étal du premier marchand. Sylvaine s'arrêta elle aussi, je lui demandais aussitôt : « Quoi mais... Que ?

- Je ne comprends rien, quoi ?

- J'avais vu cette bague sur un étal, je l'ai même regardée de près...

- Et ?

- Je ne sais pas, c'est étrange.

- Quelqu'un l'aura achetée et perdue...

- Mais pourquoi ce soldat est venu te la montrer à toi ?

- Il l'a montré à d'autres femmes plus honnêtes que moi.

- Quoi ?

- Eh bien moi j'ai dit que oui, elle était à toi.

- Mais comment savais-tu que...

- Oh tu m'ennuies à la fin ! La veux-tu, oui ou non ? ». Je regardais la pierre bleue qui luisait sous le clair de lune et curieusement, je ne ressentais pas de pique au cœur mais une autre sensation plutôt agréable que je n'arrivais pas encore à identifier. Je refermais la main sur la bague et Sylvaine s'exclama : « Voilà ! Elle est à toi ! Affaire réglée, rentrons ! Je suis fourbue ! ». Elle reprit mon bras alors que la famille nous rejoignait...

Les jours suivants s'égrenèrent sous un soleil radieux. Tout reprenait vie, moi y compris. Colin faisait souvent des aller-retour au bourg Planchet pour les préparatifs de son mariage. Mon père avait repris ses anciennes activités de bûcheron et de trappeur comme s'il n'avait jamais été blessé. Je passais mon temps libre à lire tous les livres que Sylvaine me ramenait de chez elle. Son obstination à vouloir me cultiver à tout prix était de plus en plus présente, voire pressante. Je ne lui posais pas la question du pourquoi de son empressement, car je pensais à Jehannette à chaque fois que j'ouvrais un livre. Et je finis par y prendre goût. Peu importait finalement pourquoi j'apprenais toutes ces choses, je savais précisément pour qui je le faisais. Beaucoup pour ma défunte petite sœur et un peu pour moi aussi. Et plus je lisais, plus je me sentais curieuse de tout. Et plus je posais de questions à Sylvaine ou mon père. Ce dernier appréciant modérément d'être questionné sur tout et rien, je passais le plus clair de mon temps avec Sylvaine. Et parfois le soir, je faisais la lecture à Ed pendant qu'elle cousait sa robe de noce. Bastien appréciait grandement que je lui fasse la lecture au coucher, surtout les différents bestiaires qui enflammaient son imagination. Un jour que nous étions tous les deux à la pêche, assis sous un arbre à feuilleter un de ces bestiaires Ereevin, il me dit : « Mais tout de même ! Ce n'est pas juste ! Pourquoi on n'en a pas nous, des animaux comme ça dans notre forêt ?

- Pour la plupart, je ne préfère pas qu'on en ait, ils nous boulotteraient tout cru !

- Les gros oui mais les petits ! Comme les petits hommes avec des ailes ou les grenouilles chantantes... Ça doit être rigolo. ». La nature autour de nous était paisible et magnifique. Le printemps avait tout coloré de nuances de verts et de mauves, avec ses tapis de clochettes odorantes. Je pris un instant de réflexion avant de dire à mon frère, assis entre mes jambes : « Tu sais... Quelqu'un m'a dit un

jour qu'il y en avait aussi chez nous des... Créatures extraordinaires.

- Ah oui ?

- Oui, et que nous ne les voyions pas uniquement parce que nous refusons d'y croire...

- Il suffirait d'y croire pour qu'elles apparaissent ?

- Non, pas pour qu'elles apparaissent, pour qu'on les voie...

- Tu veux dire qu'elles sont déjà là ?

- Oui. La personne qui m'a dit ça ne m'a jamais menti... ». Il fronça fortement les yeux plusieurs fois, cherchant du regard autour de lui à chaque fois qu'il les rouvrait. Son manège me tira un sourire et, l'entourant de mes bras, je lui murmurais : « Attends, on va essayer ensemble... Ferme les yeux doucement, sans forcer. Respire tranquillement... ». Je fermais les yeux moi aussi et poursuivais : « Garde les yeux fermés et écoute les bruits de la forêt. Calmement... ». Il mit ses mains sur les miennes alors que je le sentais se relaxer contre ma poitrine. Presque à voix basse, je dis : « Sens les odeurs, les parfums, le mouvement de l'eau... ». Sa respiration se cala sur la mienne, il semblait parfaitement détendu. J'ajoutais : « Maintenant dis-toi que nous ne sommes pas seuls ici... Que des choses évoluent autour de nous... Que nous faisons partie de ces choses et qu'elles ont toujours été là... ». Inconsciemment, je déposais un baiser sur ses cheveux et posais délicatement mon visage sur sa tête : « Nous sommes un tout... Nous sommes ici et eux aussi... ». Il inspira profondément alors qu'une brise légère nous effleurait. Et brusquement, je sentis son corps se raidir entre mes bras. J'ouvrais instantanément les yeux et me penchais pour regarder son visage dont l'expression m'inquiéta aussitôt. Je soufflais : « Bastien ? ». Son regard était fixe, ses traits figés par la surprise. Il détacha ses mains des miennes et tendit un doigt tremblant droit devant, vers l'étang. Ma respiration se coupa quand je vis ce qu'il me montrait. Sur un roseau courbé, quelque chose s'était posé. Quelque chose de minuscule avec deux bras, deux jambes et une paire d'ailes semblables à celles des libellules. Et cette chose nous regardait d'un air curieux. Ses immenses yeux verts foncés luisaient d'un intérêt tout particulier pour nous. La créature parut s'ébrouer en s'accroupissant sur le roseau, secouant sa longue tignasse verte. Lentement, Bastien tendit une main tremblante dans sa direction. J'étais estomaquée, à la fois bouleversée, ravie, et un peu angoissée. La créature se releva, je la crus prête à venir se poser sur la main de mon petit frère. Mais un autre petit être ailé la rejoignit et parut la

gronder. Celle-ci avait une tignasse sombre et sa peau avait une couleur bleu-gris. Elles s'envolèrent aussitôt toutes deux et disparurent derrière les roseaux, nous laissant sous le choc. Bastien réagit plus vite que moi néanmoins, et se dressa sur ses pieds, scrutant avidement autour de lui en s'écriant : « Je les vois ! Je les vois ! ». En me relevant, je me sentais groggy : « Calme-toi Bastien...

- Mais je les vois ! Et toi aussi tu les as vus n'est-ce pas ?

- Oui, oui mais... ». Tous les arguments se bousculèrent dans ma tête et quand j'attrapais mon petit frère par les épaules, je dus prendre une seconde pour y voir clair avant de lui dire : « Écoute... Attends, il faut te calmer. Et il ne faut parler de ça à personne !

- Mais je...

- Bastien ! Si les créatures nous sont invisibles c'est aussi pour leur propre survie. Tu comprends ça ? Si tout le monde se mettait à les voir, on voudrait les capturer ou leur faire du mal...

- Mais pourquoi ?

- Parce que les humains sont comme ça. Je suis désolée mon cœur, il faut garder ça pour nous...

- Je ne peux même pas en parler à papa ?

- Surtout pas ! Mais à Sylvaine, en douce tu peux...

- Mais pourquoi pas à papa ?

- Bastien je... Fais-moi confiance, s'il te plaît. ». Il n'était pas en âge de comprendre que notre père ait voulu nous écarter de ce monde caché. Il trépigna un peu sans rien dire, comme si devoir se taire lui causait vraiment de la souffrance, puis il soupira : « D'accord. Je ne dirais rien à personne. À part toi et Sylvaine. Mais on recommencera hein ?

- Promis. ». Il me serra dans ses bras et nous nous mîmes aussitôt à chercher dans le bestiaire quelle était la créature que nous avions vue. En vain. Il était temps de rentrer et de questionner Sylvaine. Et pour une fois en rentrant, Bastien fut déçu de voir notre père au logis. Sa mine me tira un sourire et je dis à Sylvaine en aparté : « Ce soir, c'est toi qui l'accompagneras au coucher...

- Ah oui ? Pourquoi ? Je croyais que tu aimais lui faire la

lecture ?

- À l'étang nous avons rencontré quelqu'un...

- Quoi ?

- Quelqu'un avec des cheveux verts et des ailes de libellule... ». Elle parut stupéfaite, m'attrapa par les épaules, me dévisagea et se mit à rayonner littéralement de joie en soufflant : « Tu peux les voir ? ». Sa réaction m'avait surprise : « Oui... Et Bastien aussi mais...

- Comme ça ? D'un coup ?

- Il suffisait de le vouloir j'ai l'impression...

- Oui mais comment le savais-tu ? J'ai longtemps bataillé avec ton père pour qu'il vous ouvre à l'autre monde, il a toujours refusé !

- C'est Angus qui me l'avait dit... Je ne pensais pas que ce serait si simple...

- Angus ? Crénom ! Que je l'avais décidément mal jugé ce machin-là ! ». Les yeux brillants de joie, elle caressa ma joue et y déposa un baiser bruyant avant de filer auprès de Bastien pour l'attirer à l'écart de notre père... J'eus un regard pour la pierre bleue de la bague que je portais au petit doigt, un léger sourire flottait sur mes lèvres...

Au moment du coucher, Sylvaine resta un long moment avec Bastien, je devinais sans peine qu'il devait la harceler de questions et qu'elle se réjouissait de lui répondre. Nous nous étions installées, Ed et moi, sous la fenêtre et poursuivions la couture de sa robe de mariée à la lueur des lanternes. La soirée promettait d'être paisible malgré les remontrances de ma sœur qui n'avait aucune pitié pour mes piètres talents de couturière. Elle me taquinait et je ne tardais pas à entrer dans son jeu quand tout à coup, ces mots lui échappèrent : « Ah ça ! Tu étais plus motivée quand tu recousais ton balafré ! ». Mon père, qui fumait tranquillement sa pipe leva un sourcil avant de les froncer. Je gardais le silence, faisant mine d'être concentrée sur mon office. Ed changea brièvement de couleur, puis faisant semblant de rien, se leva pour aller boire un peu d'eau. Ce faisant elle passa à côté de notre père. Au retour, il lui attrapa doucement le poignet et lui demanda : « Qu'as-tu voulu dire par là ma fille ? ». Ma sœur afficha l'air le plus étonné possible : « Quoi ? Voulu dire par quoi ?

- Quand tu as dit : tu étais plus motivée quand tu recousais ton balafre.

- Mais rien ! Je la taquinais c'est tout. ». Elle haussa les épaules et retourna s'asseoir auprès de moi sans me regarder. Mon père, lui, nous jaugeait, incertain. C'était la première fois que cette idée l'effleurait. Moi et le sheriff ? Non... Il ralluma sa pipe en soupirant mais par moment, je sentais son regard revenir sur moi et je n'aimais pas du tout la sensation que cela me causait. Je restais impassible, en apparence néanmoins. Je n'avais pas envie qu'il sache quoi que ce soit à ce sujet. Quand il se leva pour raviver le feu, je fustigeais ma sœur du regard et elle eut une expression désolée. Sylvaine nous rejoignit enfin et en s'asseyant près du feu elle dit à notre père presque dans un murmure : « Alors ? Toujours pas décidé ? ». Il eut un regard vers nous puis se rapprocha d'elle pour lui dire tout bas : « Non. Et ce n'est pas le moment de parler de ça.

- Mais quand alors Elyas ? Quand les barbares camperont au village ? ». Il marmonna quelque chose et elle leva les yeux au ciel en soupirant. En jetant un œil vers nous, elle vit que je les observais. Elle soutint mon regard avec une expression soucieuse pendant quelques secondes puis tourna son visage vers le feu. Mon père recommençait à nous cacher des choses, c'était évident. Et cela m'agaçait toujours autant.

Malgré la menace toujours plus présente de guerre, la vie reprit un cours paisible pour notre famille. Les anciennes habitudes retrouvaient leur place et de nouvelles se greffaient. Comme nos balades à Bastien et moi, à la rencontre de tous les êtres étranges qui partageaient ces territoires avec nous. Parfois, Sylvaine nous accompagnait et nous présentait à des créatures capables de converser comme n'importe quel être humain. La rencontre la plus marquante fut celle avec l'ancien de la forêt. Que nous avions toujours vu comme un arbre séculaire mais qui s'avérait être doué de parole et de raison. Quand son visage nouveau nous apparut la première fois, mon petit frère et moi n'en menions pas large. Un visage de vieillard aux milliers de rides d'écorce. Il ouvrit de grands yeux vides et creux dont on ne pouvait voir le fond... Et quand sa voix, intensément rocailleuse se fit entendre, j'eus l'impression qu'elle faisait vibrer tous mes os. L'ancien était la mémoire de la forêt, il se souvint de nous, de nous avoir vus plusieurs fois, ainsi que le reste de la famille. Il nous raconta la forêt

quand elle était encore jeune. Quand il n'était encore qu'un jeune arbre au cœur d'un petit bois. Il nous parla tristement des hommes venus mourir à ses pieds, de ceux qu'on avait pendus à ses branches... Puis sa voix se radoucit quand il nous parla de ceux qui venaient s'aimer au lit de ses racines affleurant à la surface du sol : « Ceux-là, petits êtres fragiles qui s'échangent la lumière du bout des lèvres... Ceux-là ont une aura aveuglante mais si brève la plupart du temps... Et parfois ils arrivent, rayonnants, se roulent au sol, unissent leurs vibrations et repartent plus brillants encore ! Je les vois scintiller longtemps quand ils s'éloignent ensemble. Les hommes n'ont jamais eu conscience de cette magie qui leur est propre... ». Ses paroles me berçaient et faisaient briller les yeux verts de Sylvaine. Bastien n'y entendait pas grand-chose, assis contre moi, il feuilletait le bestiaire qui ne quittait jamais son havresac. Alors que nous nous apprêtions à rentrer, l'ancien m'interpella doucement : « Petite Solène... ». Sylvaine entraîna Bastien alors que je me retournais vers l'arbre énorme. J'eus la sensation que toutes ses branches frémirent légèrement quand il me dit : « Garde cette lumière Solène... Elle changera de couleur, elle brillera peut-être moins intensément mais tu dois la garder, la chérir... Les temps qui viennent s'annoncent si sombres... Et ta lumière est unique. ». Je n'avais pas besoin de lui répondre, je savais qu'il percevait ce que je ressentais. Je posais mes deux mains à plat sur son tronc avant de rejoindre Sylvaine et Bastien qui m'attendaient un peu à l'écart.

Nous eûmes un printemps très ensoleillé. Un festival de couleurs verdoyantes et de senteurs fraîches qui nous remplissait tous d'une énergie nouvelle. La date du mariage de Colin approchant, mon frère ne tenait plus en place. Un jour que nous étions mon père et moi, à couper du bois dans le bosquet, il nous rejoignit et se mit à ramasser des bûches rageusement, nous tirant des sourires amusés. Je lui dis, sans cesser de ranger le bois coupé : « Il est grand temps que tu convoles toi, tu vas finir par éclater... »

- Ne m'en parle pas, je deviens fou à tourner en rond !
- Plus que quelques jours...

- Le temps n'avance pas ! ». Mon père posa sa hache, s'essuya le front et lui dit alors : « C'est pour mieux te faire apprécier la suite. Viens par-là fils, allons lancer quelques haches ! ». Il avait dit cela d'un ton exagérément viril, je ne pus réprimer un rire. Alors que Colin le rejoignait, il me dit : « Ne ris pas et viens t'entraîner un peu aussi toi ! »

Je me suis fait à l'idée que tu ne seras jamais aussi douée avec une marmite que tu l'es avec un poignard !

- C'est parce que tu ne m'as jamais vue lancer de marmite ! ». Il partit de ce rire sonore que j'adorais. Et, me prenant par l'épaule, ajouta : « Oui et ton frère fait un excellent ragoût, il faudra le dire à Amandine... ».

L'entraînement fut de courte durée, Ed nous rejoignit avec un air des plus graves. Notre père demanda aussitôt : « Quoi ? Que se passe-t-il ?

- Je reviens du village... Cette fois c'est fait : la guerre est déclarée. Les Orthons ont attaqué Slobiak, la ville portuaire à l'ouest. Il semble qu'ils aient attaqué des villages dans les terres aussi. Des raids sanglants... ». Elle s'assit lourdement sur un tronc d'arbre et enfouit son visage dans ses mains. Colin me surprit en lançant puissamment sa hache contre un arbre non loin. Le métal s'y enfonça profondément. Je m'assis auprès de ma sœur qui releva la tête tristement : « C'était trop beau... ». Elle ne pleurait pas, elle semblait juste intensément lasse et désœuvrée. Mon père rangea sa hache à sa ceinture : « Je vais retourner au village pour en savoir plus. Vous ne bougez pas de la maison. ». Colin insista pour l'accompagner et une fois qu'il eut récupéré son arme, ils partirent d'un même pas rapide. C'était la première fois que je voyais mon frère et mon père s'armer pour simplement aller au village. Je réalisais instantanément que j'assistais à la fin d'une époque.

Chapitre 22 :

La croisée des chemins.

La seule chose d'utile que nous avions trouvé à faire Ed et moi, en attendant le retour de notre père et de Colin avait été de faire l'inventaire de nos différentes armes. Quelqu'un d'étranger à la famille aurait pu nous prendre pour deux bandits femelles préparant un mauvais coup. Bastien comprenait bien qu'il se passait quelque chose mais nous ne répondions qu'évasivement à ses questions. Sylvaine l'accompagna dans la soupente pour feuilleter quelques livres, non sans nous avoir dit et répété que nous étions ridicules. Oui nous l'étions certainement, mais la vue et la manipulation de ces armes avaient quelque chose de rassurant. Même pour Ed qui pensait en avoir fini avec ses habitudes un peu trop masculines à son goût. Quand les hommes rentrèrent enfin, la nuit tombait. Leurs airs sombres n'annonçaient rien de bon. Nous nous attablâmes tous et Colin commença par nous dire : « Effectivement. La guerre est déclarée. Tout le monde ne parle que de cela. Faire le tri entre le vrai et les divagations de certains, ça par contre, ce n'est pas évident... ». Ed poursuivit : « Oui, j'ai entendu tout et n'importe quoi ce matin et j'ai préféré m'en tenir à ce qu'Alaric m'a dit. Il est bien mieux informé que les paysans du coin. ». Mon père tira sur sa pipe et expira la fumée en disant : « Oui, Humbert était au village pour faire une annonce officielle. Il n'y a pas encore de conscription mais j'en ai parlé avec lui et cela ne saurait tarder... ». Un silence pesant suivit ses mots jusqu'à ce que je dise : « Ce qui veut dire ? Tous les hommes en âge de se battre vont devoir... ». Je ne pus terminer ma phrase et déglutis péniblement. Colin répondit : « Oui... ». Ce que je pus lire dans son regard s'apparentait à un mélange de colère et de désespoir. Il restait à peine trois jours avant son mariage. Ed, les sourcils froncés dit alors : « Alaric m'a dit qu'en temps de guerre un certain nombre de soldats reste pour défendre les châteaux. ». Mon père ajouta aussitôt : « Ton frère n'a aucune formation militaire officielle. Il y a peu de chance qu'il arrive à entrer dans la garde de Claude.

- Tu te trompes papa ! Alaric non plus n'avait pas de formation militaire quand il s'est engagé au château. Il a appris le maniement

des armes avec Humbert justement !

- Quoi ?

- Oui, Humbert est son oncle et le seigneur lui a fait une faveur en accédant à sa demande d'enrôler son neveu. Je sais que le seigneur Claude t'apprécie, il accepterait peut-être d'enrôler Colin à son tour ! ». Mon père dévisagea un instant ma sœur puis parut réfléchir avant de dire : « Je peux toujours tenter... ». Mais Colin ne l'entendait pas de cette oreille : « Une minute ! Personne ne me demande mon avis ? Il ne vous est pas venu à l'idée que je pourrais avoir envie de me battre contre ces envahisseurs ?

- Tu ne sais pas de quoi tu parles...

- Papa je t'en prie ! Ne me parle pas comme si j'avais douze ans !

- Je te répète que tu ne sais pas de quoi tu parles.

- Peut-être. Mais c'est à moi de décider. Pas à toi. ». Il avait prononcé ces mots d'un ton froid et se leva aussitôt pour sortir de la maison. Sylvaine était restée silencieuse, mon père lui dit tristement : « Tu ne dis rien toi pour une fois ? J'aurais bien eu besoin de soutien là... ». Elle le regarda droit dans les yeux avec un vague sourire amer aux lèvres : « Mon pauvre Elyas. Je t'ai dit mille fois que tu ne pourrais pas les conserver sous globe comme des bibelots. S'il veut aller se battre, il ira. Que tu le veuilles ou non. Et tu le sais très bien pour avoir eu la même réaction que lui. As-tu oublié ce fameux soir où tu m'as annoncé que tu partais défendre Ereeven ? As-tu oublié comme j'ai lutté âprement pour te faire changer d'avis ? ». Il baissa les yeux. Sylvaine porta l'estocade : « Maintenant que ta mémoire est ravivée. Parlons de ma proposition, celle que je t'ai faite il y a des mois maintenant et que tu t'entêtes à esquiver...

- Non. Pas maintenant.

- Si ! ça suffit ! ». Elle avait presque crié et nous avions tous sursauté. Elle se radoucit en pensant à Bastien qui dormait en haut : « Je vais l'annoncer aux filles puisque tu ne veux pas aborder le sujet. Elles aussi sont en âge de décider de leur avenir.

- Non. C'est à moi de leur en parler.

- Très bien, nous t'écoutons... ». Il avait les sourcils froncés en posant sa pipe et prit une profonde respiration avant de dire : « Depuis qu'on sait qu'une guerre est imminente, j'ai réfléchi à tous les moyens

de vous mettre à l'abri. Les deux mariages... M'ont laissé espérer que le monde entier s'apaiserait... Sylvaine... Sylvaine souhaite retourner en Ereeven. ». Ma gorge se serra et je vis Ed blêmir. Mon père ajouta aussitôt d'un ton las : « Et elle aimerait que nous y allions tous. Toute la famille. ». Ma sœur tressaillit presque : « Quoi ? Hors de question ! Je ne quitterais pas Alaric ! ». Je ne sus comment réagir, j'étais désorientée. Sylvaine intervint : « Je sais Ed, je me doute bien que tu ne partiras pas loin de ton fiancé. Et, de toute façon, quand vous serez mariés, tu pourras loger au château avec lui comme le font d'autres soldats. Tu seras toujours plus en sécurité là-bas qu'ici dans cette foutue chaumière isolée. Les choses ont changé depuis que j'ai proposé cela à votre père. Beaucoup de choses. Colin non plus ne voudra jamais partir. Mais il reste Bastien et Solène... Et toi Elyas... ». D'un air absent, il soupira : « Je ne laisserai pas Jehannette. ». Sylvaine baissa les yeux à son tour, visiblement touchée au cœur. La tristesse nous avait tous envahis en un instant. Soudain mon père m'adressa un regard incertain et demanda : « Et toi Solène ? Tu n'as rien dit... ». Tous les yeux se tournèrent vers moi, j'en eus un frisson de malaise fugace. Je bredouillais : « Je... Je ne sais pas. Cela demande réflexion... ». Surpris que je ne refuse pas automatiquement de partir, le regard de mon père se fit plus pressant. Et tout à coup, j'eus l'impression que tout s'accélérait sous mon crâne. Que toutes les sensations floues que j'avais ressenties ces derniers mois s'imbriquaient les unes aux autres pour former une idée claire. Sans même y réfléchir, j'articulai : « Mais à priori... Si Sylvaine part, je pars avec elle. Et je crois que Bastien devrait venir aussi. ». L'alchimiste eut une expression aussi surprise que ravie, même si elle cachait un peu sa joie. L'incompréhension se lisait par contre clairement sur les visages de mon père et ma sœur. Je me sentis obligée d'ajouter : « Je n'ai pas de fiancé, il n'y rien ici pour moi. Le souvenir de Jehannette m'accompagnera où que j'aille, tout comme l'amour que je vous porte... » ... Comme leurs expressions n'avaient pas changé malgré mes maigres justifications, je me levais moi aussi et rejoignais mon frère dehors. Assis sur le tronc contre la maison, son visage dans ses mains, il semblait totalement perdu. En m'asseyant auprès de lui, je lui passais une main dans le dos en soupirant : « Qu'est-ce que je pourrais bien te dire pour te réconforter petit frère ? ». Il redressa la tête et lâcha tristement : « Rien. Il semble que c'est écrit quelque part en lettre de feu que notre famille n'arrivera pas à vivre paisiblement... Qu'a-t-il dit de plus ? Papa ?

- Pas grand-chose te concernant. J'ai enfoncé le clou que tu avais pointé sur son cœur.

- Quoi ?

- Je vais partir, Colin. Avec Sylvaine. Quoi que décide papa, je partirai.

- Tu dis ça comme si ça avait toujours fait partie de tes projets. Il me semble pourtant que les idées de voyage c'était moi qui...

- Oui mais les choses, les gens changent, et c'est très bien ainsi. Je crois que si je ne savais pas quoi faire de ma vie jusque-là, c'est justement parce que j'étais ici.

- Et tu crois qu'en partant en Ereeven tu trouveras ?

- Je n'en sais rien. Peut-être pas. Mais au moins, j'aurais cherché ailleurs... ». Il me dévisagea d'un air à la fois fier et inquiet avant de m'attirer contre lui : « Ah si seulement tu n'étais pas née fille ! Tu aurais été le meilleur frère du monde ! ». Il me taquinait, nous partageâmes un petit rire fugace. Puis, comme si une idée l'assaillait, il me demanda : « Ce n'est pas à cause de... Que tu veux partir au moins ?

- Angus ? Tu peux dire son nom tu sais...

- Oui, enfin le sheriff quoi, tu vois ce que je veux dire !

- Oui ne t'inquiète pas, je vois. Je ne dirais pas que c'est à cause de lui mais disons que cette... Rencontre m'a ouvert les yeux sur moi-même. Et même si je suis passée par des moments douloureux, c'était bénéfique. Donc je me dis que même si partir me fait un peu de mal, ça m'apportera du mieux par la suite...

- Je te le souhaite.

- Mais toi ? C'était sérieux ? Tu veux partir combattre les Orthons ou bien était-ce juste une provocation ?

- Je ne sais pas vraiment pour tout te dire. J'avais tellement hâte de vivre avec Amandine et puis ça... Savoir que notre bonheur est en danger oui, ça me donne envie de me battre. Mais je n'ai même pas encore goûté à ce bonheur... Me réveiller auprès d'elle, m'endormir auprès d'elle... Je ne sais pas, je me sens floué par la vie.

- Je vois ce que tu veux dire mais tu sais quoi ?

- Quoi ?

- Tu te maries dans moins d'une semaine. Fais déjà cela : marie-

toi. Profite de ta nuit de nocces et des jours suivants aussi intensément que tu le pourras. Parce que si l'on vient te chercher pour être soldat, tout ce bonheur t'aura rendu plus fort. Tu sauras vraiment pourquoi tu te bats... ». Mon père sortit de la maison à son tour, il avait l'air triste mais résolu, je devinais qu'une âpre discussion s'annonçait entre lui et Colin. Je m'effaçais aussitôt pour rentrer.

À l'intérieur, je trouvais Sylvaine attablée, seule. En m'asseyant en face d'elle, je demandais doucement : « Où est Ed ? Déjà au lit ? ». Elle opina du chef en roulant vaguement des yeux et soupira : « Tout ça n'arrive pas au bon moment pour elle la pauvre... »

- Pour Colin non plus.
- Et pour toi ?
- Comment ça ?
- Tu te sens réellement prête à tout quitter ?

- Il a juste fallu que je le dise tout à l'heure pour le réaliser... Peut-être que cette idée aurait mis beaucoup plus de temps à me venir seule mais...

- Tu ne te sens pas à ta place ?

- Non... J'adore cet endroit, ces forêts... Mais quelque chose cloche. Quelque chose de profond que je n'arrive pas à définir encore.

- Je crois que je comprends...

- Par contre je me demandais... De quoi vivrons-nous en Ereeven ?

- Primo, nous n'y sommes pas encore. Deuzio, il y a tant de choses que tu ignores sur moi aile de corbeau... ». Elle émit un petit rire presque silencieux, comme pour elle-même avant de poursuivre : « Ma famille est issue d'une lignée historique d'Ereeven. La haute noblesse. Tous les ans depuis que je vis à Pierre Fendue, je dois envoyer un message au concile de la noblesse Ereevine pour leur confirmer que je suis toujours en vie et en pleine possession de mes facultés... Quand je serai de retour, tous mes titres et mes possessions actuellement sous la tutelle du roi me seront restitués.

- Aussi simplement que ça ?

- Il y a une espèce de petit rite mais oui, c'est assez simple. Je sais qu'à Torwin, la maison de mes parents est habitée par la famille de mon ancien maître d'armes. Je pense que nous irons directement là-bas.

- Mais ces gens... Tu ne vas pas les faire partir d'une maison qu'ils habitent depuis plus de vingt ans ?

- Je n'ai jamais dit ça. Mais il faudra que je t'explique certaines choses concernant la société Ereevine... Nous vivons beaucoup plus vieux que les humains lambda et de par le fait, nous n'avons pas la même conception de... presque tout en fait !

- Je suis curieuse d'en savoir plus...

- Je m'en doute, mais pas ce soir. Je suis rompue... ». Quand elle se leva pour déposer un baiser sur mon front, je n'insistais pas. Elle arborait les signes évidents d'une intense fatigue physique et morale...

Je finis par m'endormir à table, la tête reposant sur mes bras. Mon père m'éveilla doucement. C'est l'esprit embrumé que je rejoignais la soupente et me laissais tomber sur ma couche sans même me déshabiller. J'allais retomber dans le sommeil instantanément quand une main me secoua doucement. J'étais à plat ventre et relevais la tête mollement pour entendre Ed me chuchoter : « Il faut que je te parle, je n'arrive pas à dormir ! ». Je grognais en reposant mon visage dans l'oreiller : « Demain Ed... S'il te plaît... ». Elle insista : « Demain non plus je ne pourrai pas dormir si on ne se parle pas tout de suite ! ». Je me redressais d'un coup sur mes avant-bras en la transperçant du regard. Nullement désappointée, elle ajouta, avant de descendre sans bruit : « Je t'attends en bas. ». Non sans sentir une certaine colère me titiller, je la suivais peu après. Je la trouvais en bas, son manteau sur le dos et me tendant ma cape. L'instant suivant, nous étions dehors sous un gros croissant de lune luisant. J'avais encore le corps engourdi de sommeil, je lui proposais de nous asseoir mais elle ne tenait pas en place : « Non, viens, marchons un peu, je préfère...

- Très bien... Mais si c'est ce que j'ai dit dans la soirée à propos de partir...

- Attends, ce n'est pas ça. Enfin il y a de ça, mais... c'est plus compliqué que ça je crois.

- Je t'écoute...

- Cette discussion ce soir, ça m'a fait réfléchir à tellement de choses en même temps. Tu sais dans ma tête avant, tout était clair : chacun de nous choisirait un époux ou une épouse et chacun se marierait, et ferait des enfants... Et notre famille "spéciale" ne le serait plus du tout.

- Oui, tu as toujours eu des idées très arrêtées sur toutes choses...

- Ça m'a toujours rassuré de penser que les choses arrivaient toujours dans un ordre clair et ordonné.

- Pas toujours hélas.

- Oui et la mort de Jehannette a été le premier coup dans l'édifice parfait que j'avais imaginé... Et puis tout le reste, de fil en aiguille... J'ai réalisé quelque chose que je n'avais jamais envisagé.

- Laquelle ?

- Que même si tout s'était déroulé comme je l'avais imaginé, il y aurait eu un moment où nous aurions tous été séparés. Et que forcément nous ne serions plus cette famille "spéciale"...

- C'est ce que tu voulais non ? Avoir une famille normale et une vie bien réglée ?

- Je n'en suis plus très sûre à présent. ». Je m'arrêtais. À la lueur de la lune, son visage me parut d'une pâleur surnaturelle. J'avais beaucoup de mal à la comprendre : « Je ne te suis pas très bien, je te l'avoue...

- Mais moi non plus ! C'est bien ça le problème ! Est-ce que je fais les bons choix ? Jusque-là je pensais qu'ils étaient les seuls valables, les seuls envisageables pour moi ! Et aujourd'hui, je vois mon frère le futur meunier prêt à partir guerroyer, mon père qui se projette un avenir de gardien de cimetière et toi qui veut carrément changer de pays !

- Et tu voudrais que je te dise quoi ? Tu as toujours été la plus sage, la plus terre à terre, la plus réfléchie d'entre nous. C'était toi qui nous disais quand ce que nous faisions était bien ou mal. Tu veux que je te

dise que tu as raison de vouloir rester pour épouser Alaric ? Évidemment que tu as raison ! Et il ne fait aucun doute que si j'avais eu un amoureux ici... ». Je m'interrompais. J'allais mentir. Il y avait un doute. Si j'avais eu un amoureux du coin, je n'aurais même pas été sûre de vouloir l'épouser à mon âge... Edwyna attendait la fin de ma phrase et voyant ma mine perplexe, elle souffla : « Je vois... J'ai raison mais toi tu ne le ferais pas.

- Mais je ne suis pas toi... ». Nous étions plantées là, complètement perdues en nos propres vies. Ed finit par prendre mon bras et nous marchâmes sur le sentier menant au bosquet sans un mot. En arrivant devant la tombe de Jehannette, elle dit à voix basse : « Au moins, elle ne verra pas la guerre... ». Une migraine commençait à m'enserrer le crâne. Des mots dits par une voix rocailleuse me revinrent alors en mémoire et je dis à ma sœur : « Un jour, quelqu'un m'a dit qu'il me faudrait me faire ma place en ce monde parce que rien n'y était prévu pour moi... Je crois que toi, tu as toujours su quelle était ta place et ton rôle en ce monde Ed. Peut-être pas nettement mais... Tu as toujours su ce que tu voulais. C'est quelque chose que je t'envie. ». J'avais toute son attention, je plantais mon regard dans le sien pour ajouter : « Peu importe que nous soyons séparées. Nous avons été élevées dans le même amour. Cet amour "spécial". Est-ce que ça n'est pas plus précieux et solide que ces liens du sang qui ne garantissent en rien d'être aimés ? ». Elle réprima un sourire ému et soupira profondément. Je l'attrapais par le bras et l'entraînaï vers le sentier en disant, d'un ton plus léger : « Et puis je reviendrais dès que possible ! Et nous pourrions nous écrire ! Et quand je reviendrai, j'aurai sûrement des tas de choses à te raconter, et toi aussi. Tu verras, tout ira bien. Je suis convaincue que cette guerre ne viendra pas jusqu'ici de toute façon !

- Moi c'est ton optimiste que je t'envie, vois-tu ?

- Ah ! Je te retrouve bien là ! Es-tu enfin fatiguée que JE puisse dormir ? ». Elle fit mine de réfléchir, juste avant de bâiller...

Le lendemain, personne n'aborda le sujet de notre départ ou de celui de la guerre. Tacitement, nous avions tous choisi de nous réjouir du mariage imminent de Colin en mettant de côté tout ce qui aurait pu gâcher la fête. Mon frère parvint à me convaincre de ne pas venir au mariage en braies et pourpoint et je dus laver et repriser un peu la seule robe un peu festive que j'avais. Fort heureusement, le beau

temps était de la partie et la veille du mariage, elle était sèche et fin prête. C'est du moins ce que je croyais. Car le matin même de la cérémonie quand je la passais, je réalisais que depuis la dernière fois que je l'avais eue sur le dos, certaines parties de mon anatomie s'étaient largement développées. À commencer par la poitrine. Comme Anselme avait prêté un chariot à mon père, Sylvaine conseilla à ce dernier de partir devant, le temps qu'on arrange ma robe toutes les deux : « Va, le marié ne doit pas être en retard ! Nous prendrons le gris et nous vous rejoindrons vite ! ». Une fois seules, nous nous affairâmes à ajouter un morceau de tissu par ici, un autre par-là, à essayer de coudre vite mais proprement. Sylvaine soupirait : « Ce genre de tracas ne serait jamais arrivé si nous vivions à Ereeven !

- Ah non ? J'aurais grandi et changé aussi là-bas il me semble...

- Évidemment mais tu n'aurais pas eu à te vêtir de ces guenilles ! Tu aurais —et tu auras ! - des robes à ta taille et à la mode actuelle !

- Je ne suis pas très friande de robes...

- Ça ou des pourpoints de femme ! Peu importe mais au moins rien à réajuster au dernier moment !

- Il faut vraiment que tu aies aimé papa pour changer de vie à ce point tout de même...

- Ce n'est rien de le dire ! Et pour accepter de vieillir ainsi ! Tu verras quand nous serons là-bas, je vais revivre !

- Ceci dit, rien n'est sûr encore...

- Pour moi, si. Pas pour toi ?

- Si, enfin aussi sûr que cela puisse l'être.». Elle arrêta de s'agiter nerveusement et prit ma main pour me dire doucement : « Je crois que je comprends... C'est le grand saut dans l'inconnu pour toi. Mais rassure-toi, je serai toujours là pour toi. Ce n'est pas comme si tu partais à l'aventure toute seule n'est-ce pas ?

- Oui. C'est parce que je pars avec toi que je fais ce choix. Seule, je n'en aurais peut-être même pas eu l'idée ou le courage...

- Pour l'instant...

- Que veux-tu dire ?

- Je suis convaincue qu'un jour ou l'autre, tu serais partie. Que ce soit avec moi ou... Seule. Allez hâtons-nous, passe cette robe et voyons si ton poitrail déborde toujours!». J'enfilais la robe, le décolleté était plus convenable mais encore un peu trop voyant pour que je me sente à l'aise. En voyant ma mine perplexe, Sylvaine me dit : « Solène il est grand temps que tu réalises que ce que tu as là (elle pointa ma poitrine du doigt) et ce que tu as là (elle tapota ma tempe doucement), sont de sérieux atouts. ». Pour détendre l'atmosphère, je pointais du doigt mon fessier en disant : « Et il paraît que lui, là... Il est miraculeux. ». L'alchimiste pouffa de rire en s'exclama : « Alors ça ! Je ne veux pas le savoir ! Allez filons gourgandine ! ». Quelques instants plus tard, nous étions toutes deux sur le gris, notre brave cheval Orthon, trotant vers le bourg Planchet. Nous avions fait un crochet par le village pour confier Lysbeth à Anselme. Et dès qu'il lui offrit un os, elle parut nous oublier. La gloutonnerie de cet animal n'avait d'égal que sa joie de vivre... Il faisait un soleil éblouissant sur la route du bourg. La campagne alentour avait retrouvé toutes ses couleurs et ses senteurs. Une légère brise tiède faisait flotter les petits cotons de dent de lion tout autour de nous. Les hirondelles volaient haut dans le ciel bleu pastel, nous allions avoir une belle journée. À un moment, comme je me replaçais mieux sur le dos du cheval, Sylvaine attrapa ma main et me dit, avec un léger sourire : « Tu portes toujours cette bague. Elle t'a plu finalement... »

- Oui, je l'avais remarqué sur l'étal du marchand, au premier coup d'œil...

- Tu sais que c'est de la verroterie et du vulgaire métal n'est-ce pas ?

- Oui mais je m'en fiche. J'aime beaucoup la couleur de cette... verroterie.

- C'est du verre bleu quoi...

- C'est bleu translucide. Et profond.

- Tu penses encore souvent à lui ? ». Elle m'avait cueillie. Je dus m'éclaircir la voix avant de balbutier : « Quoi ? À qui ? »

- Aile de corbeau, je t'en prie... ». Elle roula des yeux en soupirant. Je me redressais imperceptiblement pour trouver un peu de contenance en répondant : « Ah lui ! ça m'arrive oui... »

- Quand tu regardes cette bague par exemple...

- Oui... Mais ce n'est plus pareil, ne t'inquiète pas.

- Je ne m'inquiète pas. Je suis plutôt fière de toi au contraire. Dans la vie, il faut retenir les leçons de ses erreurs. Et je constate que tu n'oublies pas...

- La seule erreur que j'ai commise avec... Lui, c'est de le laisser partir. Je ne regrette rien d'autre.

- Souviens-toi de ça pour le prochain...

- Le prochain ? Je lui souhaite bien du courage ! ». Je partis d'un rire amer. Le « prochain », y en aurait-il seulement un ? Pour l'heure, je n'en avais aucune envie. Je voulais vivre et apprendre. Le reste ne m'intéressait pas. Mais je comprenais que du haut de son grand âge, Sylvaine s'inquiète de mon devenir sentimental. Elle soupira : « Moi aussi je lui souhaite du courage, têtue comme tu es ! Mais tout de même... La nature t'a faite belle, et tu verras que si tu ne fais pas de ta beauté un atout, voire une arme, tu te perdras toi-même !

- J'ai du mal à te suivre par moment. Pourquoi me dis-tu ça ?

- Ce que j'essaie de te dire c'est que ton physique pourrait te faciliter la vie.

- Maintenant j'ai peur de comprendre...

- Ah mais ! Je ne te dis pas d'utiliser ton fessard magique pour obtenir ce que tu veux dans la vie ! Je dis juste qu'être belle aide beaucoup à... oh et puis merde !

- Déjà, il n'est pas magique mais miraculeux... Et ne boude pas, j'ai compris. Mais je ne me sens pas si belle que tu le dis. J'ai toujours trouvé Ed beaucoup plus gracieuse que moi et...

- Mais ça c'était avant que les mamelles et le fessard ne te poussent justement ! Ta sœur est gracieuse oui, et lisse aussi, très jolie. Les hommes aiment ça, ça les rassure. Mais toi tu es un esprit libre, et ça par contre, ça les rend fous. Il faut que tu sois assez intelligente pour faire en sorte qu'ils n'aient pas de prise sur toi alors que tu en auras sur eux. De par ta beauté.

- Et si je n'ai pas envie moi, d'avoir de prise sur quiconque ? Si j'ai juste envie de vivre ma vie ?

- Rien ne t'en empêche. Mais souviens-toi de ce que je viens de

te dire. Il y aura un moment où tu te diras : cette vieille punaise avait raison... ». Nous arrivions en vue du bourg, elle m'adressa son regard de renarde avec un petit rire diabolique...

Le mariage se tenait dans un grand pré attenant au moulin du père d'Amandine. De grosses tables avaient été dressées en arc de cercle et le sol au centre avait été battu pour qu'on puisse y danser le moment venu. Des guirlandes de fleurs blanches et roses décoraient la clôture du pré et les tables. Comble du luxe, le meunier avait engagé trois musiciens et un jongleur. Quelqu'un nous indiqua où mener notre cheval, dans une étable déjà quasiment pleine. Il y avait beaucoup de monde pour ce mariage, je tenais Sylvaine par le bras pour aller jusqu'au moulin. Là-bas nous retrouvâmes le reste de la famille, discutant avec les parents d'Amandine. Tout autour de nous, ce n'était que visages réjouis et souriants. Le meunier était en liesse mais si rougeaud qu'il aurait pu frôler l'apoplexie. La mère de la mariée semblait déborder de fierté pendant que son époux courait en tous sens. Quand le moment de la cérémonie fut venu, j'avoue ne pas avoir été très attentive aux paroles du prêtre. Je n'avais d'yeux que pour mon frère. Il était à la fois si beau et si fébrile dans sa belle chemise de lin blanc. Quand Amandine fit son entrée, escortée par ses deux parents comme le voulaient les anciennes traditions, elle portait une longue robe rouge brodée de fleurs blanches autour du décolleté. Je connaissais peu la promise de Colin mais en voyant sa longue chevelure rousse et ses yeux bleus clairs rieurs, je compris mieux pourquoi il en était tant épris. Mais aussi en découvrant ses formes girondes et son teint velouté et pâle comme la farine de son père... Sylvaine me dit à l'oreille : « M'est avis qu'il est trop tard pour lui offrir des graines de pureté à cette petite... ». Mon regard tomba directement sur le ventre de la mariée qui le dissimulait maladroitement derrière son gros bouquet de fleurs blanches. Je ne pus réprimer un sourire et un regard amusé vers Colin qui n'en menait pas large...

Les rites traditionnels se mêlaient à ceux, plus récents de ce prêtre venu tout droit de Corbalette. La mère d'Amandine avait fait une douzaine de demandes au temple de la capitale avant d'obtenir enfin ce qu'elle voulait pour sa fille. La meunière était de ces femmes qui se découvrent une foi infaillible pour chaque nouvelle religion en vogue. Et à cette époque, le temple de l'âge nouveau était le plus connu et le

plus prometteur en termes de quantité de nouveaux adeptes... J'eus toutes les peines du monde à ne pas bâiller ou m'endormir pendant que l'homme en robe grise agitait ses grelots en ânonnant ses pseudo saintes paroles. Sylvaine ne fit aucun effort et s'endormit contre mon épaule assez vite. Je dus la secouer quand elle commença à ronfler. Mais enfin, le dernier mot du prêtre fut prononcé et nous pûmes enfin passer aux réjouissances. Je mourais de faim. Après avoir félicité les mariés, je ne pensais plus qu'à manger. Bastien m'accompagna à la recherche de quelques victuailles vers les tables où un buffet fastueux était dressé. Après avoir erré quelques minutes, nous eûmes tôt fait de trouver notre bonheur. En voyant mon petit frère s'empiffrer, je ne pus m'empêcher de rire. Je me laissais tenter par une cuisse de volaille rôtie au miel et quelqu'un me tendit un gobelet de vin. Il était léger et frais comme un baiser d'enfant. Quand la musique commença, l'ambiance s'anima franchement. Mais il y avait tant de monde que je me retrouvais presque coincée contre le buffet, tentant de préserver mon verre de vin des danseurs. En me dressant sur la pointe des pieds, je cherchais alentour un visage connu, en vain. Bastien avait disparu en emportant une grosse part de gâteau. Toute cette joyeuse cacophonie était belle à voir mais je n'avais pas envie de danser. Je me glissais péniblement le long des tables jusqu'à un endroit moins peuplé. Je m'asseyais sur un banc un peu à l'écart pour siroter ce délicieux vin en toute quiétude. Pendant une demi-seconde, je me dis qu'il ne fallait pas que je m'enivre le jour du mariage de mon frère. Et la seconde suivante : « Ce n'est pas avec quelque chose d'aussi léger que je serais ronde... ». Je vis Colin faire danser sa toute fraîche épouse. Ils rayonnaient tous les deux et j'aurais pu parier ma chemise qu'en cet instant, mon frère ne pensait aucunement à la guerre ou quoi que ce soit d'autre qu'à Amandine. J'aperçus enfin mon père et Edwyna attablés avec les meuniers, pris dans une discussion apparemment très sérieuse. Mais je ne voyais Sylvaine nulle part. Bastien passa non loin de moi en courant, parmi d'autres enfants de son âge. Mon verre était vide, je me levais pour rejoindre Ed et mon père quand une voix fusa : « Oh non ! Pas au moment où je me décide à te parler ! ». En tournant la tête, je découvrais un jeune homme de mon âge, une bouteille à la main. Je ne sus trop comment réagir, il me dit : « Tu es une des sœurs du marié pas vrai ? »

- Oui...
- La ressemblance n'est pas frappante...
- Non...
- Veux-tu ? ». Il me montrait le banc, m'invitant à me rasseoir.

Comme j'hésitais, il agita la bouteille : « En plus ton verre est vide non ? ». Sans trop savoir pourquoi, je me rassérais. Il s'assit à son tour en débouchant la bouteille : « Je m'appelle Thomas. Je suis un cousin de la mariée.

- Et moi Solène.

- Et je sais qui tu es.

- Oui, mais qui te l'a dit ?

- Personne ! Je connais tout le monde ici et je n'oublie jamais un visage quand j'en vois un. Surtout un comme le tien. ». Il venait de remplir mon verre et de placer son premier compliment. Il pensait sans doute que j'allais rougir et ricaner comme une poulette de trois semaines. Absolument aucune expression ne passa sur mon visage, je répondais laconiquement : « Tu connais vraiment tout le monde ?

- Dans ce pré oui. C'est ma famille tout de même ! ». Ma non-réaction à son compliment, le rendait moins sûr de lui. Il avala son verre de vin d'un trait. Il n'avait pas un physique désagréable malgré un nez un peu trop présent à mon goût. Mais son aplomb de jeune coq avait un air de déjà-vu pour moi. Il se resservit un autre verre avant que j'aie fini le mien et dit : « Tu n'aimes pas danser ?

- Pas trop non.

- Moi qui voulais t'inviter !

- Dommage. ». Un vague sourire flottait sur mes lèvres. Il était tellement pataud et direct que c'en était amusant. Mais il commençait à être un peu agacé. Sans doute était-il habitué à ce qu'on cède facilement à ses approches spontanées. Il tenta un autre compliment où je sentais poindre une once d'acidité : « Tout de même ce n'est pas courant ces cheveux noirs et ces yeux noirs. C'est très beau mais ce n'est pas courant. Tu es la seule de ta famille comme ça non ? ». Peut-être espérait-il vraiment une explication mais j'avais envie de jouer avec ses nerfs : « Oui, je suis la seule. ». J'appuyais ma réponse froide en plongeant mon regard dans le sien pendant deux courtes secondes. Il parut mal à l'aise, son sourire s'éteignit. Il souffla : « Tu es bizarre toi. » et s'en fut subitement en oubliant sa bouteille sur le banc. Je ne pus réprimer un petit rire étouffé et la voix de Sylvaine derrière moi me surprit : « Ce n'est pas exactement à ça que je pensais quand je te parlais des avantages d'être belle... ». Elle s'assit près de moi et se servit un verre de vin à son tour. Je pouffais de rire : « C'était pour rire ! Il a déboulé tellement sûr de lui !

- J'ai vu cela de loin...
- Et puis je n'ai pas aimé sa petite réflexion sur ma couleur de cheveux...
- Oui ça, il va falloir t'y faire. En Ereeven ce sera pire.
- Comment ça ?
- Les cheveux noirs, les yeux noirs... Ça n'existe pas là-bas.
- Explique-toi s'il te plaît...
- Les Ereevins ont toutes les teintes de blonds et de roux jusqu'au brun très clair. Jamais de cheveux noirs ou d'yeux noirs, c'est aussi simple que ça. Et d'ailleurs pour les yeux, ils ont quasiment toutes les teintes possibles du rouge vif au violet en passant par le vert émeraude au vert jade...
- Et jamais de noir ?
- Non, même en cas de métissage, les "caractéristiques" Ereevines sont les plus fortes.
- J'ai hâte de voir ça !
- Les dames un peu riches aiment d'ailleurs à se teindre les cheveux en noir ou brun très sombre pour se démarquer, mais elles ne peuvent pas changer la couleur de leurs yeux... Tu ne passeras pas inaperçue !
- Ça, j'ai moins hâte...
- Non, ce sera drôle tu verras ! ». Elle avait cet éclat dans le regard qui me laissait imaginer quelle jeune femme piquante elle avait dû être. Un esprit libre, elle aussi sans doute.

Chapitre 23 :

Le dernier été.

Un peu plus tard, le vin aidant, je dansais quelques gigues avec divers hommes de tous âges. Je ne garde aucun souvenir de leurs visages ou de leurs conversations. Mais je me souviens nettement avoir dansé avec mon père, légèrement éméché lui aussi. Il me portait plus qu'il ne me faisait danser d'ailleurs, mes pieds ne touchaient plus du tout le sol par moment. Il fit danser Sylvaine et Ed ensuite. Je revois son visage rayonnant, j'entends encore ses éclats de rire et ses plaisanteries. Je ne l'avais jamais vu plus heureux que ce jour-là. En fin d'après-midi, je partageais un moment avec Amandine aussi. J'aurais voulu être celle qui lui ferait des révélations croustillantes sur son époux, et je pense qu'elle s'y attendait quand je l'attirais discrètement à l'écart. Elle souriait d'avance aux bêtises que je m'apprêtais à lui raconter mais dès que je commençais à parler, l'émotion me surprit : « Je pourrais t'en dire long sur Colin, avec toutes les sottises que nous avons faites ensemble !

- Vas-y, je suis tout ouïe !

- Nous étions inséparables enfants alors...

- Il m'a dit ça oui !

- Mais en fait je... Ce n'est pas ce que j'ai envie de te dire... ». Mon trouble apparent l'inquiéta, son sourire disparut. Nous nous appuyâmes contre la clôture d'un petit jardin en fleurs voisin du pré et je dus me contrôler pour arriver à dire : « Il faudra l'aimer... Il faudra l'aimer beaucoup plus encore que maintenant.

- Ne t'en fais pas, je l'aime déjà plus que tout.

- Je sais. Mais en plus de ton amour de femme, d'épouse... Il faudra l'aimer comme une sœur, une amie. Sa meilleure amie.

- Mais... Il vous a, toi et Ed pour cet amour-là non ?

- Je ne serai plus là bientôt et Ed... Ce n'est pas pareil avec Ed.

- Il m'a dit que tu allais partir, oui. Mais tu reviendras n'est-ce pas ?

- La vérité c'est que je n'en sais rien. Et si je reviens, je ne sais pas quand ce sera... Quelque chose me dit que ce ne sera pas avant longtemps. Je ne sais pas pourquoi. Ce que je sais c'est que Colin me manquera affreusement... ». Elle se redressa et vint me faire face avec un regard résolu : « Très bien, alors faisons un marché toutes les deux. Tu promets de revenir au plus tôt qu'il sera possible et je te promets de l'aimer et de prendre soin de lui comme tu le ferais en attendant. Des temps difficiles nous attendent mais rien ne m'empêchera de rendre Colin heureux.

- Si tu fais comme je le ferais, il faudra le faire souffrir un peu et lui coller quelques beignes... Je te dispense des beignes. ». J'avais les yeux luisants de larmes mais elles ne coulèrent pas. Amandine venait de me démontrer qu'elle saurait être solide. Et c'est ce que je pouvais espérer de mieux pour mon frère. Elle me prit dans ses bras, me rendant le sourire. En sentant son corps contre le mien, je lui soufflais à l'oreille : « Je me trompe ou bien tu as commencé à le rendre heureux depuis quelques mois déjà ? ». Elle s'écarta brusquement, une main sur la bouche, les joues écarlates. Elle bredouilla : « Ne te méprends pas, je... Nous ne... Enfin ce n'est pas... ». Je prenais ses mains dans les miennes et m'approchais pour lui murmurer : « Tout va bien. Je ne te juge pas. C'est pour quand ?

- Encore six mois...

- Cet hiver donc ?

- Oui, peut-être un peu avant...

- Je ne serais sans doute pas là le moment venu alors, tu as d'ores et déjà toutes mes félicitations. Ce sera un enfant magnifique, j'en suis convaincue. ». Je prenais son visage entre mes mains, c'était à son tour d'être émue. Et je déposais un baiser affectueux sur sa joue avant de la serrer dans mes bras. Elle souffla un merci à mon oreille, juste avant que Sylvaine ne nous interpelle de loin.

Après l'entrevue avec Amandine, je décidais d'arrêter le vin qui me rendait trop émotive à mon goût. Je mangeais encore un peu,

bavardais avec les sœurs de la mariée, surveillais de loin Bastien qui semblait infatigable et je finis par m'ennuyer ferme. Ed vint me rejoindre au sortir d'une danse endiablée. Elle avait le souffle un peu court en se laissant tomber sur le banc près de moi : « Eh bien en voilà une face de carême !

- Et toi une face d'ivrognesse, tu es toute rouge !

- C'est parce que je danse moi ! Tu ferais bien d'en faire autant ! Il y a plein de beaux garçons pleins d'entrain !

- La marieuse est de retour ?

- Non, mais il n'y a pas de mal à s'amuser un peu.

- Certes mais là, je digère. J'ai trop mangé je crois...

- Ceci dit tu n'as pas tort non plus... Il n'y en a pas un qui arrive à la cheville de mon Alaric.

- Encore heureux ! Mais dis-moi, lui a interdiction de danser avec une autre fille que toi mais toi...

- C'est ainsi.

- Il est bien brave cet Alaric tout de même. ». Nous échangeâmes un regard complice et je sus de suite comment piquer sa curiosité : « Dis-moi, tu sais pour Amandine ?

- Quoi donc ?

- Son petit secret...

- Quel petit secret ?

- Allons, ne me dis pas que tu n'as rien vu ! ». Elle se redressa et chercha la mariée des yeux dans la foule en fronçant les sourcils, en vain. Elle darda son regard vers moi en demandant : « Et bien quoi ?

- Et bien... Cet hiver, peut-être même cet automne... Tu seras tante ma chère.

- Quoi ? ». Elle se leva pour chercher encore Amandine du regard. Je ne pus m'empêcher de rire : « Tu es passée à côté de ça ! L'amour te ramollit Ed !

- Mais que... Comment ont-ils pu ? Ce n'est pas....

- Ce n'est pas convenable non, mais pour ce qui est de comment ils ont pu, je peux te faire un dessin si tu veux ?

- Ah toi évidemment ça ne te choque pas !

- Tu ne devrais pas l'être non plus. Je sais que Sylvaine t'a donné des graines de pureté à toi aussi... ». Son expression passa d'agacée à gênée. Elle se rassit lentement. Le visage posé dans ma main, je lui dis négligemment : « Et donc ? Comment ça se passe avec le gentil Alaric ? ». Elle regardait droit devant elle, raide comme la justice, s'éclaircit la voix avant de se tourner vers moi et de me dire d'un air qu'elle voulait détaché : « Je n'aime pas trop parler de ça, tu le sais bien...

- Il me semble que tu m'as posé des questions précises il n'y a pas si longtemps... Mais moi je n'ai pas le droit d'en poser, c'est ça l'idée ?

- À peu près... ». Je ne pus réprimer un sourire et elle non plus. Je décidais de ne pas l'asticoter plus longtemps et de respecter sa pudeur naturelle : « Très bien, je ne te demanderai rien. Je comprends... Mais toi, ne prends pas l'air outragé pour Amandine, elle n'a pas la chance d'avoir une Sylvaine sous la main comme nous. Réjouis-toi plutôt de l'arrivée d'un nouveau membre dans cette famille...

- Je m'en réjouis. Je suis juste déçue de ne pas être la première là encore...

- Tu seras la première à te marier dans notre village, c'est déjà ça non ?

- Je serai surtout la seule je pense... Parce qu'avant que toi tu te maries, je crois que le village n'existera plus ! ». Le souvenir de Jehannette passa sur nous comme un nuage invisible. Sans même nous regarder, nous ressentions la même chose. Ed posa sa main sur la mienne et me souffla : « Nous faisons le bon choix. Toi et moi. ».

La fête se poursuivait tard dans la nuit. Colin et sa douce s'étaient retirés dans leur chambre au moulin depuis longtemps quand je trouvais Bastien endormi dans notre chariot. Sylvaine s'étendit près de lui, épuisée. Je ne voulais pas trop m'éloigner d'eux mais le chariot était étroit. Je rejoignais donc notre cheval dans l'écurie et découvrais

de nombreux invités cuvant leur vin dans tous les coins. Je commençais à être vraiment fatiguée. En errant sur le pré désormais clairsemé, je cherchais mon père en vain. Mais alors que je quittais les lieux, des ronflements familiers attirèrent mon attention. Dans la faible lumière des étoiles je finis par trouver mon père étendu dans les hautes herbes. Il dormait paisiblement, ronflant le même air que toujours. Mais je restais interdite à le regarder, car pour la première fois de ma vie, je ne le voyais pas ronfler seul. Une femme, plutôt forte, à moitié débraillée, reposait contre sa poitrine, ronflant presque aussi fort que lui. Je réalisais que non, mon père n'était pas un saint et que non, il ne tenait pas très bien l'alcool. Et surtout qu'il n'était qu'un homme. Cette pensée me tira un sourire. Je me l'étais imaginé seul au monde quand nous serions tous partis de la chaumière. Ce grand homme veillant sur la tombe de sa fille, seul et abandonné par ses autres enfants. C'était sans imaginer tout ce que j'ignorais de sa vie intime. Et en le voyant cuver dans les bras de cette femme inconnue, je me dis que non, il n'avait pas dû mener cette vie quasi monacale que nous lui avions prêtée. Cela me soulagea et me réchauffa le cœur. Mon père était un homme... En désespoir de cause, je finis par me coucher sous le chariot où dormaient Bastien et Sylvaine. La nuit était douce, l'été était déjà là...

Le lendemain, des bruits inhabituels me réveillèrent à l'aube. Des sons métalliques et ce que je crus être des cris. En émergeant de sous le chariot, je découvrais des soldats marchant les uns derrière les autres dans le bourg. Les cris venaient de leur chef, qui aboyait des ordres du haut de son cheval. Les invités du mariage se dispersèrent craintivement assez vite compte tenu de leur nombre. Sylvaine et Bastien se redressèrent sur le chariot, encore engourdis de sommeil. Nous échangeâmes des regards inquiets sans dire un mot. Le chef des soldats s'arrêta non loin de nous et brailla : « Là, dans ce pré ! Installez le camp ici et au trot ! ». Les tables du mariage étaient encore là, rien n'avait été débarrassé mais les soldats n'en avaient cure visiblement. Sylvaine me souffla : « Va au moulin prévenir le meunier ! ». Je m'y précipitais aussitôt et c'est le meunier qui m'ouvrit justement la porte. Je lui dis, avant même qu'il ouvre la bouche pour parler : « Des soldats s'installent sur votre pré ! ». Il sortit en chemise de nuit et contourna sa maison pour voir le pré envahi par une trentaine de soldats en armes. Il soupira bruyamment, se gratta le crâne et dit, comme pour lui-même : « Non ! Mais par tous les démons de la forge ! Qu'est-ce que je peux faire contre ça moi ? » Puis, comme s'il se souvenait soudain de ma présence, il se tourna vers moi : « Merci de

m'avoir prévenu. Ta famille et toi vous feriez mieux de retourner à Pierre Fendue avant que ces fâcheux-là ne viennent s'y installer aussi !

- Mais qui sont-ils ?

- C'est la guerre, tu n'es donc pas au courant ? C'est l'armée du roi, notre armée. Et si les coutumes militaires n'ont pas changé, ce sont aussi les pires voisins qu'on puisse souhaiter avoir... Va dire à ton père qu'il est grand temps pour vous de rentrer, croies-moi c'est le mieux à faire ! ». Et il s'en retourna chez lui avec un air désolé. Je rejoignais Sylvaine et Bastien, trouvant mon père auprès d'eux en arrivant au chariot. Ed manquait à l'appel et c'est Bastien qui nous dit : « Ed dort chez le meunier, ses filles l'ont invité à dormir là-bas hier soir. ». Chaque soldat qui passait auprès de nous, regardait mon père de travers. Sa haute taille et sa carrure ne passaient pas inaperçues, sa ressemblance avec l'ennemi, devenait problématique. Nous attelâmes le chariot sans attendre plus longtemps. Ed nous rejoignit quand je sortais le gris de l'écurie, suivie de peu par Colin et Amandine. L'heure n'était plus aux réjouissances, seules l'inquiétude et la nervosité se lisaient sur les visages. Au moment de nous quitter, je serrais fort mon frère dans mes bras et lui dit à l'oreille : « Ne fais pas l'idiot Colin, ton petit va avoir besoin de toi. Et nous aussi. ». Nous étions émus, il s'écarta un peu pour me regarder bien face : « Et toi, foutue harpie, reviens vite me raconter tes aventures. Parce que je sais que tu ne pars pas pour faire du tricot, ce serait trop simple. ». Les yeux brillants, nous nous efforcions de sourire. Quelques minutes après, nous nous éloignions du moulin. Je chevauchais le gris à côté du chariot et je ne pus m'empêcher de me retourner pour faire un dernier signe à mon frère. Je sentais confusément qu'il fallait que je grave cet instant dans ma mémoire...

Bien plus tard dans la journée, quand nous arrivâmes à Pierre Fendue, mon père décida qu'il préviendrait les gens du village seul et que nous devrions rentrer au plus tôt. Ed insista pour rester avec lui, prétextant qu'à deux, il en aurait fini plus vite. Sylvaine me surprit en disant à mon père : « Ed a raison, nous allons rentrer, Solène, Bastien et moi. C'est plus sage. ». Et elle me dit aussitôt en aparté : « Nous avons des choses importantes à faire toi et moi. ». Ma curiosité était piquée, je laissais le gris à mon père et rentrais à pied avec mon petit frère et Sylvaine. En chemin, je lui dis : « J'aurais préféré rester et les aider à faire le tour du village.

- Je sais. Mais nous devons préparer notre départ.

- Quoi ? On est censées partir après le mariage d'Ed et...

- Je sais ! Mais les choses ont changé. Si le roi envoie des hommes jusque dans les bourgs, c'est que le péril est proche ! Il faut partir au plus tôt !

- Mais non ! Je ne veux pas manquer le mariage de ma sœur !

- Le mariage de ta sœur, il va se faire entre quatre lanciers et deux ou trois archers ! Dans la bouse des chevaux de guerre !

- Justement ! ». Je m'arrêtais au beau milieu de la route et l'attrapais sèchement par le bras pour la forcer à s'arrêter elle aussi. Elle parut surprise quand je lui dis rudement : « Il n'y a peut-être pas grand-chose ici, je ne possède peut-être rien comparé à ce que tu as connu à Ereeven, mais il y a deux choses auxquelles je tiens : ma famille et ma parole ! J'ai promis à Ed d'être là pour son mariage et j'y serai, que ça te plaise ou non ! ». Vaguement ébranlée, Sylvaine s'éclaircit la voix avant de me dire : « Très bien. C'est toi qui décides on dirait.

- Pour ça oui... Après tu pourras continuer de me manipuler comme tu l'as toujours fait. Mais pour ça, je ne céderai pas.

- Te manipuler ? ». L'expression de son visage sembla se décomposer, passant de la surprise à la peine. Je regrettais un peu mes paroles et sous le coup de la colère je rugis : « Oh et puis merde ! MERDE ! ». Et je m'éloignais d'elle d'un pas rapide en direction de la chaumière. Je rejoignais Bastien qui courrait déjà loin devant avec Lysbeth, impatient de rentrer chez lui... Une fois mon coup de colère passé, j'attendais Sylvaine qui tardait à rentrer. Je regrettais évidemment de l'avoir blessée mais il était hors de question que je revienne sur la promesse faite à Ed. À bout de patience, je laissais Bastien feuilleter un autre bestiaire seul et sortais faire quelques pas devant la maison. Le jour déclinait, étirant d'étranges couleurs à l'horizon. De l'orangé au mauve en passant par toutes les nuances de bleu. Une petite brise tiède vint caresser mes cheveux, je fermais les yeux et respirais profondément les mille parfums flottant dans l'air du crépuscule. La voix de Sylvaine comme sortie de nulle part, me dit alors : « Profites-en bien... ». Elle était à côté de moi sans que je l'aie entendue approcher. Avec un petit sourire, elle reprit : « Profites-en bien. Ces senteurs, ce silence, cette paix. Garde ça en mémoire pour quand nous serons loin d'ici. La vie en ville n'a rien à voir...

- Sylvaine, je suis désolée de m'être emportée tout à l'heure.

- Ne le sois pas. Tu as raison. J'ai sans doute été trop directive avec toi bien souvent. Si tu as pris cela pour de la manipulation, c'est moi qui dois m'excuser.

- Non, ne...

- Il n'y a pas de mal, oublions ça veux-tu ? ». Elle prit mon bras avec un clin d'œil que je lui rendis aussitôt. En allant nous asseoir devant la maison, elle me dit : « Il faut tout de même que nous commençons à penser sérieusement à notre voyage. Le chemin le plus court nous fait remonter au Nord, au-delà de la forêt jusqu'au bourg de Natingate. Il faudra environ quatre jours à cheval sans presser l'allure en campant chaque soir. Ensuite trois jours pour rejoindre la porte Ereehata. C'est l'unique entrée du pays par la terre.

- Oui j'ai vu ça dans un des livres que tu m'as donnés. Un tunnel géant qui aurait été creusé à même la montagne par les premiers Ereevins, c'est ça ?

- Oui, avec leurs armes légendaires. Tu as tout lu ?

- L'histoire d'Ereeven oui.

- Qu'en as-tu retenu ?

- Eh bien j'ai trouvé que l'auteur de ce livre en faisait un peu beaucoup sur son "fabuleux pays" mais j'imagine qu'il est Ereevin donc...

- Non mais que sais-tu de l'histoire d'Ereevin ? La légende ?

- Si je ne me trompe pas, la légende dit que les premiers Ereevins étaient des voyageurs de la nuit dans un navire volant. Et que suite à une tempête céleste leur vaisseau s'est échoué dans ce monde dans une explosion de lumière et d'énergie qui a changé chaque chose sur chaque continent...

- Et ensuite ?

- Tu veux que je raconte tout ? C'est un examen de passage ?

- En quelque sorte, tu vas vivre un temps dans un pays, tu dois connaître ses croyances et son histoire.

- Très bien... Donc le navire en s'échouant a changé toute chose et a soulevé le sol au point de créer une chaîne de hautes montagnes

formant un cercle autour du lieu du naufrage. Cette chaîne de montagnes forme les limites terrestres d'Ereeven aujourd'hui.

- Comment appelle-t-on ces montagnes ?

- L'Ereehator. C'est la ligne de l'Ereehator.

- Parfait. Chaque pic a un nom particulier, mais c'est bien le nom de l'ensemble. Ensuite, qu'est-il arrivé après le naufrage, raconte-moi...

- Les survivants, qu'on appelle tout simplement "les Premiers", se sont installés et ont créé une société basée sur la liberté de choix... Je n'ai pas bien saisi cette notion d'ailleurs, il faudra qu'on en parle... L'énergie et la lumière causées par le naufrage ont donné à la terre d'Ereeven des vertus qui n'existent nulle part ailleurs et c'est pourquoi des créatures étranges ont commencé à voir le jour et prospérer. La légende dit aussi que les montagnes empêchent ce rayonnement de se répandre dans les contrées humaines... Je me souviens d'une partie sur "les Premiers" que j'ai trouvée intéressante...

- Dis-moi...

- Les distinctions de groupe. Il est dit dans le livre qu'il y avait plusieurs types de "Premiers", des sages ou Ereehagens, des guerriers ou Ereehaxs, des inventeurs, les Ereehiris et des Ereehators, comme les montagnes. Mais je n'ai pas bien saisi le rôle de ces derniers, il manquait des pages au livre...

- Hélas, j'ai trimballé ces bouquins si longtemps, et avec l'humidité de la forêt, certaines pages ont dû pourrir...

- C'est dommage, c'était intéressant. Ils faisaient quoi ces Ereehators, ça avait l'air important...». Sylvaine prit une seconde de réflexion avant de répondre : « En fait c'est assez flou. On enseigne ces légendes aux jeunes enfants tu sais... Ça date pour moi ! Mais si je ne m'abuse, les premiers Ereehators pouvaient manipuler l'énergie de la terre et ils en étaient les gardiens. Quelque chose comme ça...

- Comme des... Mages ?

- Quelque chose comme ça, sûrement. Mais ce ne sont que des légendes... Même si les Ereevins de sang pur sont tous censés descendre des Premiers... N'est-ce pas la famille qui arrive sur la route ? ». Elle s'était levée et je l'imitais. Elle avait raison, et je rejoignais aussitôt mon père et ma sœur au bas de la colline.

La guerre, l'arrivée des soldats dans les bourgs importants, tout ceci eut un effet étrange sur la région. Étrange dans le sens où, bien qu'ils n'en laissent rien paraître, les gens continuaient de vivre selon leurs routines quotidiennes de travail, accomplissant encore et toujours les mêmes tâches pour nourrir leur famille. Mais si on y regardait mieux, si on les connaissait comme je les avais connus, on pouvait percevoir une tension palpable, une angoisse permanente dans leurs sillages. Chacun souhaitait secrètement que les combats n'arrivent pas jusqu'à Pierre Fendue, mais tous s'y attendaient. Notre père quittait moins souvent la chaumière, ne relevant les pièges qu'une fois par semaine seulement. Et quand il était là, il passait bien plus de temps qu'avant à nous entraîner et à s'entraîner lui-même. L'absence de Colin semblait lui peser d'une façon que je n'avais pas prévue. Il n'y avait plus qu'un homme à la maison, lui. Et face à une menace Orthonne, malgré ce qu'il nous avait vu faire au combat, il regrettait de ne pouvoir compter que sur sa propre force physique pour défendre sa famille. Un jour, au beau milieu de l'été, alors que nous nous entraînions au lancer de hache, je dus faire une pause, car mon poignet me faisait mal. Mon père s'en agaça : « Je te l'ai déjà dit ! Tu n'as pas les bras assez solides pour lancer une hache de guerre !

- Excuse-moi d'être née fille papa ! Laisse-moi juste bander ce poignet et je m'y remets !

- Non. Ça suffit. Tu n'y arriveras pas de toute façon ! Lance plutôt la hachette ! ». J'étais vexée et lui adressais un regard noir furieux. Il parut se raviser, soupira profondément en étouffant un juron et me dit, d'un ton moins sec : « Ne le prend pas aussi gravement Solène. Tu as d'autres talents mais ces haches-là sont trop grosses pour toi. Même si tu venais à te muscler, ça n'y changerait rien, tu serais toujours obligée de les lancer à deux mains, en utilisant tout le poids de ton corps. Et dans cette position, tu es à découvert, beaucoup trop vulnérable...

- Parce que tu crois qu'avec mes poignards je ne suis pas vulnérable ?

- Si, je pense que tu devrais essayer autre chose en complément.

- Comme quoi ?

- L'épée. Mais je n'en ai pas. L'idéal serait une épée de taille et d'estoc... Pas trop lourde... ». Il réfléchissait à haute voix en se triturant la barbe : « On en fait spécialement pour les femmes à Ereeven mais par ici... Il faut qu'on trouve ça. Avec les poignards, ce

serait parfait... Et puis, pour le voyage, il en faut absolument une... ». Comme je m'approchais pour lui faire face, il sembla tiré de sa réflexion comme au sortir d'un rêve. Il posa ses grandes mains sur mes épaules en se penchant un peu pour me dire : « Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Tu es grande, agile, rapide ! J'aurais dû te mettre une épée dans les mains dès le début ! ». Et il s'en fut d'un pas rapide vers la maison comme s'il avait eu une révélation. Je le suivais en pressant le pas moi aussi. J'entrais juste après lui dans la maison alors qu'il disait à Sylvaine : « Je vais au bourg Planchet ! Si je ne suis pas de retour à la tombée de la nuit, c'est que je passerai la nuit là-bas. ». Il sortit sa bourse d'économies, en tira quelques pièces, passa son manteau, déposa un baiser sur chacun de nos fronts et sortit sans plus mot dire. Sylvaine, Ed et Bastien m'adressèrent le même regard plein de questions, je leur dis : « Je crois qu'il va essayer de me trouver une épée... ». Sylvaine pouffa de rire : « Il est grand temps ! C'est toi qui en as eu l'idée ?

- Non, je ne suis pas aussi bonne que Colin au lancer de hache. Je ne suis pas assez Colin en fait...

- Votre père a eu beau essayer de vous élever de façon juste, sans faire de différence entre ses filles et ses fils, les vieux réflexes du mâle ont la vie dure... Quoi qu'il en soit, nous allons mettre cette soirée à profit toi et moi.

- À profit ?

- Je veux que tu révises ton herboristerie. Et j'ai à t'expliquer certaines règles de vie Ereevines. Quand nous arriverons, nous aurons affaire à la noblesse et je n'ai pas envie que tu me fasses honte ! Un peu de maintien ne te fera pas de mal !

- Je croyais qu'Ereeven était un pays de liberté ? Pas tant que ça finalement...

- La liberté ne veut pas dire l'absence de règles et l'impolitesse. Comme partout, il y a des lois, des choses qui se font et ne se font pas... ». Edwyna parut presque plus intéressée que moi, elle vint s'asseoir à table auprès de Sylvaine qui attendait que j'en fasse autant. Je renâclais : « Tu as dit "la soirée", pas l'après-midi !

- Vas-tu arrêter de faire ta tête de corbeau ? Viens t'asseoir. ». Après un soupir exagéré, je me laissais tomber sur le banc en face d'elle et posais un visage boudeur dans mes mains. Elle roula des yeux avant de commencer : « Bien. Quand nous arriverons, je notifierai ma

présence, mon retour au chef de la garde urbaine. Avec tous les soldats, les militaires, tu n'as aucune obligation de politesse exagérée. Ils sont du même niveau que toi d'un point de vue... Social. Par contre, quand je serai convoquée par le roi pour le rite du retour, il faudra respecter l'étiquette. Il n'y a pas d'excuse valable devant le roi. Tu devras rester muette et humble tout le temps que dure le rite. C'est assez court, n'aie crainte.

- Muette et humble ? C'est-à-dire ?

- Tu marcheras derrière moi et quand nous serons devant le roi, tu t'agenouilles et tu baisses la tête. Tu ne te redresses que si le souverain le demande et même dans ce cas, tu ne le regardes pas dans les yeux.

- Sauf s'il le demande ?

- Évidemment. ». Ed buvait littéralement les paroles de Sylvaine. Elle finit par soupirer : « Quelle chance ! Rencontrer un roi ! En personne ! ». L'alchimiste lui sourit et dit : « Ce n'est pas vraiment une rencontre, il ne lui adressera pas la parole. Le roi ne parle qu'aux Ereevins de lignée ancienne. Autant dire qu'il ne doit plus parler à grand monde aujourd'hui... ». Son regard vert se voila furtivement de tristesse mais se ranima quand je demandais : « C'est étrange tout de même cette tradition... Il me semble avoir lu que c'était lui qui avait établi la règle de l'accueil et du croisement ? C'est bien ainsi qu'on appelle cette loi qui incite et encourage les Ereevins à accueillir les étrangers et à... Comment était-ce déjà ?

- À se reproduire avec eux oui. Ce n'est pas dit ainsi mais c'est le fondement de cette règle. Le roi a voulu cela parce que le peuple Ereevin était vieillissant et les anciennes lignées s'éteignaient. Il fallait du sang neuf !

- Moi qui pensais que c'était par générosité...

- Rien n'est jamais tout noir ou tout blanc. Aujourd'hui il doit être bien isolé parce qu'il ne doit plus rester beaucoup de gens issus des anciennes lignées...

- Il y aura au moins toi.

- Oui mais je n'ai jamais été friande de la vie de cours. J'étais plus proche des milieux commerçants. Jusqu'à aller vendre mes potions au-delà des mers !

- Et tomber sur ce jeune Orthon perdu... ». Sylvaine sourit largement et réprima un rire avant de poursuivre : « Oui ! Pire qu'un chaton pelé sauvé des eaux ! Mais ne nous dispersons pas...

- J'ai encore une question...

- Ça ne m'étonne pas, vas-y...

- Où irons-nous avant le rite, et après ?

- Ça fait deux questions ça. Eh bien avant, nous irons chez moi. Enfin, la maison de mes parents à Torwin, un peu hors de la ville. Ceux qui étaient en charge de son entretien doivent toujours y être... Nous aurions pu aller dans ma maison personnelle, celle où nous habitions avec votre père mais... Quand nous avons fui, un incendie... Il ne doit plus rien en rester. J'adorais cette petite maison à la campagne... ». À nouveau la nostalgie l'envahit mais elle agita une main, comme pour chasser sa tristesse et se reprit aussitôt : « Bref ! Il y a une chose dont je voulais vous parler à toutes les deux ! ». Elle avait capté toute notre attention : « Le fait que nous partions est maintenant accepté par tous n'est-ce pas ? Mais il est hors de question que cette famille éclate pour autant. Donc, Ed, garde à l'esprit que si les choses se gâtent trop à Pierre Fendue, tu fais tes paquets et tu files nous rejoindre ! ». Le regard direct qu'elle adressait à ma sœur, déstabilisa cette dernière qui bredouilla : « Oui mais... Je ne... Je ne serai plus seule et il...

- Je sais bien ! Mais peu importe dans combien de temps et pour quelles raisons, souviens-toi que tu as un endroit où te réfugier, toi, ton mari et ce qui suivra... ». Sylvaine avait vaguement pointé le ventre d'Ed du doigt. Cela me tira un sourire alors que l'alchimiste disait : « Et Ed... Je compte sur toi pour convaincre ton père d'en faire autant si cela devient trop dangereux ici.

- Ce ne sera pas simple mais je pense y arriver si besoin est...

- Je n'en doute pas une seconde. D'autant que la dernière fois que je lui en ai parlé, votre père a refusé de laisser Bastien venir avec nous... ». Elle avait prononcé cette dernière phrase presque à mi-voix, sachant mon petit frère non loin, sur son lit. Ed fronça les sourcils et souffla : « C'est normal, il faut le comprendre aussi. Bastien est encore si petit... ». Je regardais le visage étroit et pâle du petit garçon absorbé dans sa lecture. J'eus le souvenir douloureux de la fragilité de Jehannette en l'observant.

Chapitre 24 :

De taille, d'estoc et de rire.

Mon père avait réussi, non sans d'âpres négociations, à acheter une épée à l'armurier militaire du camp basé au bourg Planchet. Le nombre de soldats sur place avait doublé et les armuriers, forgerons et autres métiers liés à la guerre n'avaient pas tardé à les rejoindre. Et avec eux, certains trafics. Mon père n'ignorait rien de ces petites habitudes de temps de guerre et avait saisi l'occasion au vol. Il revint donc chez nous avec une épée de taille et d'estoc assez banale mais correspondant selon lui à ma morphologie. Il m'avoua ne pas être aussi doué à l'épée qu'à la hache, mais il se souvenait des bases et me les enseigna du mieux qu'il put. Un jour que nous nous entraînions dans le bosquet à répéter inlassablement les mêmes gestes et mouvements, Sylvaine nous rejoignit et nous observa un long moment en silence. Puis elle finit par dire à mon père : « C'est vraiment de l'escrime de boucher que tu lui enseignes là !

- Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir un maître d'armes personnel ! Je lui apprends ce que je sais.

- Quand nous serons à Torwin, Georges lui apprendra que c'est aussi un art... ». Mon père lui adressa un furtif regard noir. Il n'aimait pas qu'elle lui rappelle notre départ. Il avait fini par accepter l'idée mais n'en parlait jamais directement avec nous... Mais plus le moment du départ approchait, plus il intensifia mon entraînement. Les premiers temps, mes bras me faisaient atrocement souffrir mais je n'en montrais rien. Je ne voulais pas entendre que ce n'était pas là une activité de femme. Au coucher, je bandais mes poignets endoloris et massais mes muscles avant de m'écrouler de sommeil. Un soir, Sylvaine me rejoignit dans la soupente pour me donner un petit pot de terre cuite : « Tiens. Je sais ce que ça fait aux bras quand on débute. Masse-toi avec ça, ça endormira la douleur. Et ne t'en fais pas, ton corps va s'y faire et bientôt tu n'auras plus mal. Ton père n'a pas besoin de savoir hein ? ». Et elle redescendit après un clin d'œil complice... Au bout d'une semaine, j'avais moins de douleurs et j'arrivais à porter des coups d'épée sans être trop déséquilibrée sur mes appuis. Mon père m'affrontait avec un manche de pioche la plupart du temps, mais parfois avec sa hache aussi, car comme il le

répétait : « L'ennemi ne te demandera pas poliment avec quelle arme tu préfères qu'il te frappe. ». Il m'indiqua tous les points faibles accessibles à l'épéiste face à un homme maniant la hache. Il était clair qu'il craignait que je ne croise encore la route des Orthons. J'écoutais attentivement et j'apprenais avidement... Un jour, il me surprit en me disant : « Bien, tu progresses vite. On va passer à autre chose. Prends un manche de pioche toi aussi. Cette fois, pas de quartier. Dis-toi qu'à chaque bleu que je te ferais avec ça, c'est une blessure mortelle avec une vraie épée. Tu es prête ? ». Quand je me retrouvais face à lui, je sentais une forme d'excitation nouvelle s'allumer en moi. Pas de quartier avait-il dit ? Je n'avais pas envie d'en faire. Je ne voulais pas réellement lui faire de mal mais je voulais lui montrer que la fille que j'étais était tout autant capable de se battre que mon frère. Et la douleur qu'il pouvait m'infliger ne me faisait absolument pas peur... Les manches de pioche ne tardèrent pas à s'entrechoquer. Il me testait sur les mouvements de base sans vraiment m'attaquer. Une impatience mêlée d'agacement commença à me titiller. Je ne sais si c'était voulu ou non mais à un moment, il leva haut les bras pour frapper et au lieu de le contrer je lui envoyais un coup assez fort à la hanche. Il fit un petit bond sur le côté, mais pas assez vite pour l'éviter. Son regard sembla s'allumer, il eut un irrépressible sourire en soufflant : « D'accord... ». Il m'attaqua frontalement et je parais son coup au-dessus de ma tête avant d'esquiver et de le repousser d'un coup de pied. Il avait frappé fort, mes bras en résonnaient encore. Il attaqua encore, latéralement cette fois, et mon premier réflexe fut d'arque bouter mon corps pour esquiver. Le bout du manche frôla mon ventre, mon père parut surpris de ne pas m'avoir touchée. Mais avant la fin de son mouvement, ma fausse épée de bois s'abattit sur son épaule avec toute la force que je pouvais y mettre. Il grogna et répliqua aussitôt d'un revers puissant qui m'atteignit à l'arrière des cuisses. Mes genoux faiblirent sous le choc, mais je pus faire un bond sur le côté et saisisais mon arme de bois à deux mains pour frapper à nouveau. Du coin de l'œil, je vis le manche de mon père m'arriver en pleine face et j'eus juste le temps de me baisser pour l'esquiver. Il s'immobilisa un instant en réalisant qu'il avait failli me blesser sérieusement. Je saisis l'occasion et lui envoyais un violent coup dans le ventre qu'il n'eut pas le temps de parer. Le souffle coupé, il esqua de justesse le coup suivant et tendit sa jambe entre les miennes. Déséquilibrée, je roulais au sol et me cognais durement la tête contre mon épée de bois. Je m'étais sonnée pour le compte. En riant sous cape, mon père vint m'aider à me relever. Je saignais un peu à l'arcade droite et en voyant cela, il se mit à rire franchement : « Tu es une enragée ! Tu te mets une raclée toute seule ! ». Le bleu et la bosse que j'arborai par la suite me le rappelèrent âprement. L'entraînement prit fin ainsi ce jour-là, et

quand nous retournâmes à la chaumière, lui se tenant les côtes et moi l'arcade en sang, Sylvaine se mit à rire : « Ah ! Ça y est, enfin un entraînement sérieux ! ». Un peu plus tard, mon père m'observait alors que j'huilais la lame de mon épée. Il m'avait bien sûr expliqué comment procéder mais à chaque fois que j'accomplissais ces gestes rituels, je ne pouvais penser qu'à Angus. Sans vraiment ressentir de peine d'ailleurs, cela me plongeait simplement dans une paix inexplicable. Comme si reproduire les mêmes gestes que lui me ramenait auprès de lui. Comme si le temps jouait en boucle cet instant de sérénité...

Les jours défilèrent vite, trop vite jusqu'à la fin de l'été. Nous fûmes bientôt à la veille du mariage d'Edwyna. Son état d'excitation et d'agacement avait augmenté de façon exponentielle à mesure que la date approchait. La moindre contrariété, le moindre doute la mettait dans une colère noire. Nous rasions donc tous les murs en essayant d'être les plus aimables et les plus rassurants possible. Bastien trouvait cela amusant et se voyait déjà charmeur de dragon dans le futur, tant il réussissait à se faire oublier facilement. Sylvaine, mon père et moi, avions nettoyé tout autour de la chaumière, réparé la vieille clôture, fabriqué des bancs à partir de bûches. Mon père avait d'ailleurs mis notre entraînement entre parenthèses pour construire une longue table pour y accueillir les quelques invités du mariage. Nous ne serions pas nombreux, Edwyna n'avait pas voulu convier tout le village, car je cite : « C'est mon mariage, pas un buffet gratuit pour tous les parasites du coin ! ». La cérémonie se ferait selon les anciens cultes, Sylvaine avait pu contacter un vieux druide de sa connaissance qui arriva la veille au soir. C'était un tout petit vieillard chenu du nom d'Antas de Ligurvie. Il parlait peu et semblait par moment être totalement ailleurs, pour ne pas dire sénile. Le matin du jour fatidique, tous les hommes, une fois en tenue, furent contraints de rester à l'extérieur. J'aidais ma sœur à passer la longue robe qu'elle avait si patiemment cousue et brodée. Mon aide n'avait été que très relative étant donné mon manque de talent en matière de couture. Quand j'eus fini de nouer le ruban dans son dos, elle détacha son chignon et une cascade de mèches soyeuses lui tomba sur les reins. Elle avait de magnifiques cheveux châains aux reflets cuivrés qui s'accordaient à merveille avec sa robe dans les tons fauves. Elle enfila ses jolis souliers de bal et commença à s'épousseter nerveusement de tous les côtés. Sylvaine et moi nous écartâmes un peu pour la regarder, sa robe lui allait parfaitement, mettant sa taille fine et son port altier en valeur. Je croisais les bras et soupirais : « Arrête donc de t'agiter ! Tu es

magnifique. Parfaite.

– Oh toi ! Pour ce que tu t’y connais en robes ! ». Sylvaine fouillait dans son sac en disant : « Presque parfaite ! Mais j’ai ce qu’il te faut ! ». Ed s’immobilisa un instant, l’alchimiste vint lui prendre la main pour y déposer quelque chose. Quand ma sœur regarda dans sa paume, elle eut une expression incrédule. Sylvaine déposa un baiser sur sa joue et dit : « C’est mon cadeau de mariage. Du Jade de Nortgate. C’est censé porter bonheur à qui le porte. Je l’ai porté longtemps, et il n’a pas failli à sa mission. Il est à toi maintenant... ». En m’approchant, je découvrais une fine chaîne d’or et un pendentif en forme de goutte de couleur vert pâle, presque translucide. Ed était très émue, elle serra Sylvaine dans ses bras et il me vint une idée. Je montais prestement dans la soupente, fouillais le coffre où je gardais mes quelques affaires, et dès que j’y eus trouvé ce que j’y cherchais, je redescendais en dissimulant l’objet. Puis je m’approchais de ma sœur : « Moi aussi j’ai un cadeau pour toi. Rien d’aussi féminin bien sûr, je ne veux pas faillir à l’image que tu as de moi... Et je crois qu’avec ça, il n’y a pas de risque. ». Et je lui donnais la dague que j’avais prise à Julius. Elle émit un léger rire, prit la dague et me serra dans ses bras. Je lui dis à l’oreille : « Je trouve cela plus utile qu’un bijou. ». En s’écartant, les yeux mouillés, elle souriait et semblait moins anxieuse. Elle examina la dague et la trouva très jolie. Bien sûr, je savais qu’elle n’avait pas eu l’occasion de la voir pendant les événements de l’hiver passé. Sinon elle ne l’aurait jamais accepté. Mais quelque part, lui laisser une arme me rassurait. Peu importait sa provenance, seul son potentiel futur usage comptait. Elle mit le collier, s’admira un instant dans le petit morceau de miroir de la maison, puis se tourna vers nous avec un petit sourire hésitant : « Je crois que cette fois, je suis prête. ».

Quand j’ouvrais la porte de la maison, un soleil doré m’aveugla pendant une seconde. Je rejoignais mon père pour lui signifier que le moment était venu pour lui d’aller prendre la main de sa fille aînée qui l’attendait avec Sylvaine. J’en profitais pour embrasser Colin et Amandine qui étaient arrivés un peu plus tôt. Amandine avait commencé à vraiment s’arrondir, elle était rayonnante. Tous les invités étaient venus, Anselme et sa famille, Gregor et son mauvais vin, Humbert et deux autres camarades d’Alaric. Je dus secouer un peu le vieux druide qui somnolait au soleil mais il fut vite prêt pour son office. Il interpella Alaric qui rongea son frein non loin, je ne pus m’empêcher de rire en voyant la mine angoissée du jeune homme. Son père et son oncle l’accompagnaient, ils étaient quasiment la seule

famille qu'il lui restait. Quand mon père sortit de la maison, tenant la main de sa fille, il respirait la fierté. Et quand Edwyna apparut au seuil de la chaumière, chacun put admirer sa beauté qui détonait nettement au fin fond de notre campagne. La tradition voulait que la fiancée soit amenée au fiancé par ses deux parents. Sylvaine prit donc l'autre main de ma sœur et la conduisit avec mon père jusqu'au druide. Là, le père d'Alaric prit la main de son fils pour la poser sur celle d'Ed, toujours tenue par notre père. Puis les parents s'écartèrent, et le druide commença son laïus. J'en profitais pour bavarder discrètement avec mon frère : « Je suis contente que vous ayez pu venir finalement ! »

- Oui, ce n'était pas gagné, surtout avec tout ce qui se passe au bourg.

- C'est-à-dire ?

- Toujours plus de soldats. Apparemment, ils craignent que des Orthons soient disséminés un peu partout dans le pays...

- Nous savons que c'est possible n'est-ce pas ?

- Oui. Mais c'est un peu comme s'ils surveillaient tout le monde, même nous.

- S'ils savaient...

- Mon beau-père craint que l'armée ne réquisitionne les chevaux et les hommes sous peu. Ça nous a donné une raison de ne pas manquer le mariage. S'ils prennent les chevaux, Amandine ne pourra bientôt plus faire un si long chemin à pied... ». Mon regard tomba sur le petit ventre qui commençait à pointer sous la robe de ma belle-sœur, j'en fus attendrie. Je donnais un léger coup de coude à mon frère et lui murmurais : « Alors ? Ça fait quoi ? Tu es impatient ? ». Il sourit puis se rembrunit aussitôt : « Très impatient. Et très angoissé aussi. C'est un mélange permanent plutôt... Usant. Et toi ? Vous partez quand ? »

- Dans la semaine qui vient. Et je crois que je suis impatiente aussi. Pas de partir vraiment, mais de voir de nouveaux horizons...

- Tu sais à quel point je peux comprendre ça !

- Oui, c'était ton rêve à toi, je sais...

- On dirait que la vie s'amuse à brouiller les cartes chez nous.

- J'aime assez qu'on me surprenne.

- Moi, de moins en moins. Je voudrais être sûr de ce qui arrivera quand le petit sera là. Mais avec cette guerre...

- Quoi qu'il arrive, j'ai la conviction que tu seras de taille. ». J'avais planté mon regard dans le sien, il me sourit, baissa les yeux un instant et dit : « Je ferais de mon mieux. Mais moi, j'ai la conviction que tu finiras par te faire ta place dans ce monde. Que tu auras une vie... Unique. Sans doute parce que tu l'es, petite sœur... ». Nous échangeâmes un regard brillant sans nous étreindre, sans doute par pudeur. Amandine était à la fois tout sourire et en larmes, Colin pouffa de rire en la serrant contre lui. Elle n'avait rien entendu de notre conversation mais les mariages – et sûrement sa grossesse aussi cette fois — lui faisait toujours cet effet. Si j'avais su en cet instant que cet innocent échange avec mon frère serait le dernier avant longtemps, j'aurais dépassé nos pudeurs pour le serrer dans mes bras et lui dire combien il allait me manquer...

Gregor n'avait pas apporté que son ignoble piquette, il avait aussi pensé à prendre son vieux luth. Il en jouait plutôt bien, ce qui surprit tout le monde. Mais au fil de la journée et des verres, sa musique se fit de plus en plus gaie. Anselme chanta beaucoup, peut-être tous les chants qu'il connaissait. Colin me fit danser, ainsi qu'Humbert et les autres hommes présents. Un des plus jeunes fricota avec la plus grande fille du forgeron, le druide finit rond comme une queue de pelle et s'endormit sur le tronc contre la maison. Les enfants couraient après Lysbeth, dansaient et riaient. C'était une journée idéale. À un moment, le père d'Alaric fit une annonce officielle : « J'ai le plaisir de vous dire que ce soir les jeunes mariés ne passeront pas leur nuit de noces ici ou dans le carré militaire du château ! Mon fils, ma maison, notre maison est à toi désormais ! Je vais m'installer chez ton oncle au bourg Planchet et ainsi l'aider dans son travail à la vigne... Edwyna... C'est une toute petite maison de vieilles pierres mais nous y avons été très heureux ma défunte femme et moi. Et ton mari y a grandi... ». Ce n'était pas vraiment une surprise, cela avait été entendu bien avant le mariage. Mais le père d'Alaric voulait que ce soit dit officiellement le jour du mariage. Sans doute par fierté, le brave homme n'ayant que ça à offrir à son fils unique. Edwyna le serra dans ses bras et quand elle retourna s'asseoir, notre père lui tendit une bourse de cuir en disant : « Et voilà, de mon côté, ce que je vous donne. ». En prenant la bourse contenant sa dot, Ed était très émue. Elle serra longtemps notre père contre elle sans retenir ses larmes. Par-dessus son épaule, mon père

s'adressa à Alaric : « Et toi ! Rend-là heureuse et ne la trahit jamais ! Ou bien je serais forcé de te briser les jambes... ». Il dut conclure d'un clin d'œil avant qu'Alaric ose se mettre à rire comme les autres convives...

La nuit était tombée depuis longtemps, les enfants s'étaient endormis un peu n'importe où autour de la maison. L'air était doux, le ciel étoilé. J'aidais la femme d'Anselme à mettre ses petites endormies dans leur chariot et en me retournant, je me retrouvais face à un des camarades d'Alaric portant Bastien, endormi dans ses bras : « Et celui-là ? On le met où ? ». Le visage totalement détendu de mon petit frère me tira un sourire, je dis doucement au garde : « Celui-là est à nous, dans la maison. ». Et je l'accompagnais jusqu'à la chaumière. En chemin, il me dit à mi-voix : « Je m'appelle...

- Je sais comment tu t'appelles Édouard...

- Ah... Donc à quel moment je peux dire : enchanté de te rencontrer Solène ?

- Tu viens de le faire. ». Il avait un air amusé et amusant. Je n'avais pas de raison de ne pas être aimable. Il déposa Bastien sur son lit précautionneusement, je ramena une couverture sur lui. Il me précéda pour sortir sans bruit et quand je refermais doucement la porte il me dit : « J'ai quatre petits frères comme lui, quand ils sont fatigués, ils tombent, peu importe où...

- Ils ne savent pas s'arrêter à cet âge... ». La banalité de la conversation nous frappa tous les deux, un léger malaise menaçait de s'installer. Il me dit : « Je peux être direct avec toi ?

- Oui. Je préfère en fait.

- Alaric m'a parlé de toi. Et d'autres aussi...

- D'autres ?

- Les gars du village.

- Oh... J'imagine que ce n'est pas en terme élogieux.

- Oui tu n'as pas la réputation d'être très aimable en fait. Mais il y a eu des termes... élogieux quand même.

- Il est vrai que je ne suis pas très aimable, surtout avec les

crétins congénitaux du village.

- Ah voilà ! Je comprends maintenant. ». Il eut un large sourire. Il n'était pas ce qu'on pouvait appeler beau mais avait une conversation agréable à priori. Et un je ne sais quoi qui m'intriguait : « Que comprends-tu ?

- Si tu as ce genre de réflexion, ils doivent se sentir légèrement... Humiliés non ?

- Ça fait le tri.

- Je vois. Mais un tri tellement sélectif que plus personne ne t'approche, je me trompe ?

- Non, tu as raison. Mais ça me va comme ça.

- Je trouve ça dommage moi... Une aussi jolie fille que toi...

- Je t'arrête tout de suite. Jusque-là j'appréciais ta conversation mais si tu comptes prendre le chemin de la séduction, ça risque fort de changer.

- D'accord mais... Je ne peux pas te dire que tu es belle sans avoir envie de te séduire ?

- Quel intérêt aurais-tu à me le dire sinon ? ». Il fronça les sourcils, parut réfléchir une seconde avant de dire : « Je ne voyais pas ça comme ça en fait. Mais c'est vrai... ». Comme je m'appuyais contre la clôture, il m'imita et s'installa à côté de moi. Il semblait toujours réfléchir quand je lui dis : « Quoi ? Tu as eu une révélation qui t'a rendu muet ?

- C'est que maintenant je dois faire attention à ce que je te dis, que ça ne sous-entende pas une intention tout autre... ». Il exagérait pour me taquiner, je ne pus réprimer un sourire. J'acceptais tacitement son jeu et répondais : « Très drôle...

- Détends-toi. Loin de moi l'idée d'essayer de te séduire si tu n'en as pas envie. C'est quelque chose qui se fait à deux de toute façon...

- Quel âge as-tu ?

- On reprend aux banalités donc ? J'ai vingt-quatre ans. Et toi ?

- Vingt.

- La question suivante c'est quoi déjà ? Ah oui ! Quels projets pour l'avenir ? ». Comme je pouffais de rire à son ton exagérément sarcastique, il sourit largement encore et dit : « En tout cas, c'est rassurant de rencontrer une fille qui comprend quand je plaisante.

- Je suis moi-même trop souvent sarcastique... Je comprends que tu sois rassuré.

- Quel dommage ! Deux monstres de sarcasmes comme nous se rencontrent et tu ne veux pas de moi ! Mais enfin, c'est ainsi ! Alaric m'a dit que tu allais bientôt faire un bien long voyage...

- Pas si long, je pars en Ereeven avec...

- Avec ta grand-mère oui, j'avais cru comprendre.

- Ce n'est pas ma... Enfin oui, avec ma grand-mère.

- C'est un départ définitif ?

- Je ne sais pas trop pour l'instant. L'avenir me le dira...

- Mais dis-moi... Je ne me souviens pas t'avoir jamais croisée au château ? Tu n'y viens pas de temps en temps ?

- Ça m'est arrivé. Mais je n'ai rien à y faire contrairement à ma sœur... Moi je me souviens t'y avoir vu une fois ou deux !

- Pour autant ça ne t'a pas donné envie d'y revenir apparemment. Mets ton mouchoir là-dessus Édouard. ». Il soupira bruyamment et fit une grimace de désespoir qui me fit encore pouffer de rire. Je lui tapotais le bras en disant : « Courage, il y a plein de jeunes filles sensibles à l'uniforme dans le coin ! Regarde ton camarade là-bas avec la fille d'Anselme !

- Si tu savais ce qu'il m'a dit tout à l'heure, tu aurais sûrement envie de lui crever les yeux.

- Je ne suis pas une harpie ! Qu'a-t-il bien pu dire ?

- Je cite : « Je vais m'occuper de la petite caille, je te laisse la vipère, bonne chance ! ». J'éclatais d'un rire aussi surpris qu'amusé. Édouard affecta un air encore plus affligé en disant : « Et ça te fait rire en plus !

- Oui ! Être comparée à une vipère, ça manquait à mon bestiaire personnel !

- Ceci dit, je trouve les vipères très élégantes...
- Il y en a plein la forêt, surtout vers les grottes, tu auras de quoi faire !
- Elles manquent juste un peu de conversation hélas...
- Elles ne savent pas ce qu'elles perdent avec toi !
- Une minute... Est-ce que tu viens de me faire un compliment ? ». Il eut une expression vaguement victorieuse dans le regard, je décidais de lui concéder cette petite victoire : « On peut dire ça oui. Tu es quelqu'un de très... Agréable Édouard.
- Agréable... Je me contenterai de ça pour le moment. Est-ce qu'on publie les bans demain ou on attend le moment où tu me diras que je suis quelqu'un de reposant aussi ? ». Je ne pouvais m'empêcher de rire, son auto dérision faisait mouche à chaque fois. Nous restâmes longtemps ainsi à bavarder et rire un peu à l'écart des autres. Cela n'échappa guère à Sylvaine et Ed qui nous observaient de loin. Ma sœur dit à l'alchimiste, en aparté : « Vois-tu ce qui est en train de se passer ?
- Comme toi... Deux jeunes gens qui bavardent.
- C'est comme ça que ça commence... Et Solène ne bavarde jamais avec les garçons comme ça. Je ne l'ai pas vue rire autant depuis des lustres.
- La Solène dont tu parles ne bavardait pas avec les garçons qui voulaient la culbuter dans le foin et lui faire douze marmots. La Solène que je vois est une jeune femme qui bavarde plaisamment avec un jeune homme. Rien de plus. Tu es trop romantique Ed.
- Et toi tu vois bien ce que tu veux voir. ». À un moment, nous rejoignîmes la table, Édouard et moi, car la soif nous y appelait. En nous asseyant l'un en face de l'autre, les regards se tournèrent vers nous. Des regards goguenards qui m'agacèrent aussitôt. Édouard me surprit en disant : « Calmez-vous, vous autres, elle ne veut pas moi ! ». Mon père se mit à rire et le garde ajouta : « Il me restera toujours les vipères des grottes ! ». Il me servit un verre et nous trinquâmes en souriant. Sylvaine mit un petit coup de coude à ma sœur : « Trop romantique Ed, trop romantique... ».

Tard dans la nuit Ed et Alaric quittèrent notre maison pour rejoindre la leur, tout nouveau nid pour les tourtereaux. Mais avant de partir, Ed vint prendre mes mains pour m'entraîner à l'écart un moment. J'étais émue de savoir que le moment était venu, qu'elle quittait la maison pour de bon, même si ce n'était pas pour aller bien loin. En surjouant ostensiblement la lassitude, je lui dis : « Oui je sais, je vais te manquer blablabla...

- Ferme-là saleté ! ». Elle rit brièvement puis baissa les yeux sur nos mains jointes avant de dire d'une voix soudain moins assurée que d'habitude : « Oui tu vas me manquer Solène. Ma petite sœur. Trop grande pour que je la toise. Trop grande pour Pierre Fendue. Mais trop petite pour se rendormir toute seule après un cauchemar. Tu te rappelles cette période où tu disais que les spectres venaient te parler la nuit ? Tu avais quoi ? Six ou sept ans ? Quand tu venais te glisser contre moi ?

- Oui... Et que je collais mes pieds froids sur tes jambes.

- Ah oui quelle horreur ces pieds ! ». Nous partîmes d'un même rire attendri, les yeux brillants de larmes. Puis je la regardais, écartais une mèche de son visage juste avant que nous ne tombions dans les bras l'une de l'autre. Elle me serra fort un long moment, je lui murmurais : « Ne t'en fait pas, je reviendrai, ce n'est pas un adieu. ». Elle s'écarta pour m'adresser un regard qu'elle aurait voulu sévère mais son visage ruisselait de larmes. Elle ne put que lâcher : « Tu as intérêt à revenir sale bête ! ». Et elle s'éloigna d'un pas rapide pour rejoindre son mari...

Les autres invités ne tardèrent pas à rentrer eux aussi. Humbert et Édouard furent les derniers à partir. Et alors que mon père disait quelques mots à Humbert, Édouard soupira et me dit : « Bien... Nous ne nous reverrons sûrement pas avant ton départ n'est-ce pas ?

- Je ne pense pas, non...

- Dans ce cas, ravi de t'avoir rencontré Solène. Et quand tu reviendras, si tu reviens, viens me faire signe au château... Si j'y suis encore à ce moment...

- Je n'y manquerais pas. Promis. ». Il prit mes mains dans les

siennes et quand il leva les yeux vers les miens, je pus y lire une profonde déception et un peu d'amertume. Il les serra brièvement dans les siennes avant de tourner les talons pour s'éloigner. Sans savoir pourquoi, je me sentais un peu coupable. Je l'interpellais, il se retourna et la seule chose que je sus faire fut de déposer un baiser sur sa joue en soufflant : « Merci... ». Et je prenais aussitôt la fuite et entraï dans la maison sans avoir le courage de le regarder dans les yeux... L'instant d'après, Sylvaine entraï alors que je buvais un verre de lait de chèvre. Elle dit : « J'ai pu entendre nettement le cœur de ce garçon se briser. Tu n'aurais pas dû l'embrasser. ». Je m'étranglais presque avec mon lait et hoquetaï : « Sur la joue ! Je l'ai embrassé sur la joue !

– Peu importe. Tu n'aurais pas dû. ».

Chapitre 25 :

La route.

Le jour du départ arriva bien vite. Dès l'instant où mon père avait accepté l'idée de notre exil, il avait insisté pour que nous voyagions à cheval, avec le gris. Et en ce matin de fin d'été, il passa beaucoup de temps à préparer cette bête. Beaucoup plus qu'il n'en fallait. Quand je le rejoignais dehors avec un sac contenant mes quelques affaires, je le trouvais appuyé sur l'encolure du gris, l'air absent. Il se ressaisit à ma vue et me prit le sac des mains pour l'attacher à la vieille selle. Je le savais à fleur de peau et voulus détendre l'atmosphère, rendre tout cela moins grave que ce qu'il y paraissait : « C'est vraiment gentil de la part d'Anselme de nous avoir donné cette selle...

- Oui, c'est un brave homme...
- C'est vrai.
- As-tu pris tes armes ?
- Oui papa.
- De quoi boire et manger pour le voyage ?
- Oui papa.

- Prends ça aussi. ». Il sortit une bourse de son gilet et me la colla dans les mains d'un air bourru. Je compris de quoi il s'agissait, lui rendait en disant : « Non. Ça, je n'en veux pas. Je ne me marie pas aujourd'hui, je pars en voyage simplement.

- Quelle différence ? J'ai la sensation que tu ne reviendras pas.
- Tu te trompes.

- Solène... ». Sa colère rentrée se mua en tristesse profonde tout à coup. Il me prit par les épaules pour me regarder bien en face : « Je connais ce pays où tu t'en vas. Et je te connais mieux que tu ne le

penses, toi... J'ai toujours su que toi non plus, comme Jehannette... Tu n'étais pas faite pour cette vie de rustre. Cette vie-là est trop petite pour toi. ». Il caressa ma joue, ses yeux brillaient à m'éblouir le cœur de peine. Et il ajouta d'une voix blanche : « Je ne te retiendrais pas... Personne ne le pourrait de toute façon. Et je ne peux que souhaiter qu'il en soit toujours ainsi. ». Je me jetais dans ses bras pour m'y sentir encore toute petite une dernière fois. Respirer son odeur de tabac et de bois fraîchement coupé, caler mon front sous son menton, dans sa barbe si dure. Et lui murmurer d'une toute petite voix : « Je t'aime papa. »... Nous restâmes ainsi enlacés quelques instants où il me berça imperceptiblement contre son cœur. C'est Bastien qui mit fin à ce moment en déboulant en courant comme il le faisait toujours. Contrairement à mon père, mon petit frère ne s'était pas trop attristé de notre départ. Sans doute ne réalisait-il pas que notre absence durerait longtemps. Et puis je lui avais promis de lui envoyer tous les bestiaires que je trouverai, et ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd : « Tu n'oublieras pas pour les livres hein ?

- Aucune chance que j'oublie !

- Plutôt des illustrés parce que mon Ereevin n'est pas encore très bon !

- Justement ! Je voulais te donner quelque chose avant de partir. Je veux que tu en prennes soin en mon absence et que tu me le rendes quand je reviendrai d'accord ?

- D'accord, qu'est-ce que c'est ? ». Je sortais de mon pourpoint le livre d'apprentissage de l'Ereevin qui ne me quittait que rarement. Je le donnais à Bastien en lui disant : « Tiens, c'est avec ce livre qu'on a appris l'Ereevin avec Jehannette. Elle tenait beaucoup à apprendre cette langue. Sers-t'en toi aussi... Il est précieux pour moi tu sais, alors prends en grand soin surtout.

- Je te le promets ! Et puis comme ça je pourrais tout comprendre des autres livres !

- Hé, mais n'oublie pas que c'est un prêt, quand je reviendrai...

- Oui, je te le rendrai !

- Allez viens là ! ». Je l'attirais contre moi et le serrais si fort qu'il couina que je l'étrouffais. Je l'embrassais bruyamment plusieurs fois avant de lui dire : « Il faudra prendre soin de papa aussi, il se fait vieux ! ». Mon père sourit enfin alors que Sylvaine arrivait avec ses sacs et sa chienne à sa suite. Elle donna ses sacs à mon père et sortit

une cordelette de sa poche pour l'attacher au collier de Lysbeth sans un mot. Puis elle donna la cordelette à Bastien en lui disant, très sérieusement : « Je te confie ma Lysbeth Bastien. Je te la confie parce que j'ai confiance en toi. Il faut la surveiller pour qu'elle n'aille pas encore se perdre dans les bois et il faudra lui enlever les teignes qui s'accrochent dans ses poils. Tu te sens capable de faire ça ? ». Il prit un air très sérieux lui aussi en opinant du chef. Elle sourit tristement et l'embrassa. Puis elle regarda mon père droit dans les yeux, secoua la tête en soupirant et le prit dans ses bras. Il était visiblement ému quand elle lui dit à l'oreille : « Maudite tête de mule, rejoins-nous à Torwin si ça barde ! Nous te cachons à la cave s'il le faut ! ». Il lui répondit quelque chose que je ne pouvais entendre puis l'aida à monter en selle. Ensuite il prit mon visage entre ses grandes mains et déposa un dernier baiser sur mon front : « Je t'aime fille, prends soin de toi et prouve-moi que je me trompe. ». J'avais les yeux embués de larmes quand j'attrapais le licol du gris pour le mener jusqu'à la route. Je tins bon jusqu'au petit pont de pierre, marchant bien droite, presque raide à côté du cheval sans dire un mot. Mais en dépassant le pont, un flot de larmes sans sanglots se mit à couler sur mes joues. Sylvaine elle aussi était restée silencieuse et ne pouvait voir dans quel état je me trouvais. Elle dit pourtant à ce moment précis : « C'est une belle journée pour prendre la route. Et tu verras qu'elle sera belle aussi quand tu reviendras. ». Quand je reviendrai... Sans m'expliquer pourquoi, je sentais confusément que je partais pour longtemps. Vers un ailleurs aussi inconnu que nouveau. Un endroit où j'aurais tout à apprendre, tout à découvrir. Et même si j'avais peur, même si j'étais déchirée en quittant ma famille et mon pays... Je sentais, je savais que partir était le seul vrai choix possible si je voulais grandir, trouver un sens à ma vie. Et la vivre pleinement.

‘Vivre Solène. Vivre vraiment.’

Table des matières :

Chapitre 1 : Une histoire de famille.

Chapitre 2 : Après la tempête.

Chapitre 3 : Neige et brouillard.

Chapitre 4 : Ahogur.

Chapitre 5 : Du papillon au lièvre.

Chapitre 6 : Confiance et conscience.

Chapitre 7 : Terre brûlée.

Chapitre 8 : L'esquive.

Chapitre 9 : Avant la nuit.

Chapitre 10 : Alliance.

Chapitre 11 : Une longue nuit.

Chapitre 12 : Le fou.

Chapitre 13 : Pas cette fois.

Chapitre 14 : Qu'importe le flacon.

Chapitre 15 : Leçon de choses.

Chapitre 16 : Possession.

Chapitre 17 : Prisonnier.

Chapitre 18 : L'aube.

Chapitre 19 : Deux mariages et un adieu.

Chapitre 20 : Baies sauvages et fleur du levant.

Chapitre 21 : Perdue et retrouvée.

Chapitre 22 : La croisée des chemins.

Chapitre 23 : Le dernier été.

Chapitre 24 : De taille, d'estoc et de rire.

Chapitre 25 : La route.